

OLIVIER  
NOREK

LES GUERRIERS  
DE L'HIVER

Roman



Michel  
LAFON

OLIVIER  
NOREK

LES GUERRIERS  
DE L'HIVER

Roman  
Michel  
LAFON

*Aux sangs versés.*

« Pour une cause juste avec une épée pure. »

*Carl Gustaf Mannerheim, Président du Conseil de Défense  
nationale de Finlande.*

« Quand le feu d'artillerie russe, roulant et meurtrier se mettait en branle, des milliers de marteaux chauffés à blanc résonnaient avec fracas dans la tête des soldats finlandais. Un homme ricanait stupidement, un autre pleurait, hystérique. »

Erkki Palolampi, armée finlandaise, officier d'information sur le front de Kollaa.

« Tu as sûrement entendu parler des Enfers ? Là, c'est pareil. Mais le diable lui-même ne comprendrait pas ce qu'il se passe ici. »

Soldat Tšurkin, armée soviétique, 150<sup>e</sup> division d'infanterie.

## PROLOGUE PREMIER

La lumière pleut sur ses yeux fermés, sur son corps allongé au cœur arrêté.

Autour de lui, le dernier jour de la guerre jonche le sol de dépouilles par milliers, déposées à la surface de la neige rouge.

Il n'est personne parmi les autres. Ni plus précieux, ni plus important. Mais ailleurs, il pourrait être un père, un frère, un ami ou un mari. Ailleurs, il est tout.

Dans la mort, seuls leurs uniformes les distinguent. Ils étaient ennemis, ils sont désormais allongés côté à côté. Ici, leurs mains se touchent, là, leurs visages éteints se font face.

Voilà tout un hiver qu'ils s'entretuent.

Les cadavres des semaines passées sont enfouis à moitié dans le sol. Vestiges, on voit encore leur casque, parfois un peu de leur dos, on voit encore leurs bras en racines aériennes, comme s'ils poussaient de la terre même, prêts à revenir, se relever et hanter ceux qui ont décidé de cette guerre.

Ils gorgent le sol de leur sang, nourrissent les arbres de leur chair et se mélangent à leur sève. Ils seront dans chaque nouvelle feuille, dans chaque nouveau bourgeon.

Ils étaient plus d'un million, et lorsque demain et après le vent soufflera à travers les forêts de Finlande, c'est aussi leur voix qu'il portera.

Il y avait pourtant eu des jours heureux, une paix chérie.  
Il y avait eu un avant, un peu avant l'enfer.

## PROLOGUE SECOND

Longtemps, la Finlande appartient à d'autres.

Pendant des siècles, elle fut une partie du royaume de Suède. Et pour un siècle encore, elle passa sous la souveraineté de la Russie. Elle dut attendre 1917 pour gagner son indépendance.

En 1939, ce pays avait donc vingt-deux ans. Mais vingt-deux ans ne font pas un homme, encore moins une nation.

Dans une tempête de plomb et de feu, l'armée Rouge de Staline, la plus grande armée du monde, déferla sur cette nation neutre et mal armée dans un conflit que l'Histoire appellera la Guerre d'Hiver.

Les terribles événements qui font le sujet de ce roman se sont produits à cette date, en Finlande, à Kollaa. Mais aussi sur son isthme, en Carélie. Dans ses glaces, à Petsamo. Des côtes de son golfe jusqu'aux confins de sa Laponie.

Imaginez un pays minuscule, imaginez-en un autre gigantesque. Imaginez maintenant qu'ils s'affrontent.

Vingt millions d'obus, et la Terre manqua de s'ouvrir en deux lorsque la Russie en frappa l'écorce au même endroit, chaque jour pendant plus de cent jours.

Des colonnes de chars contre de vieux fusils. Un million de soldats rouges contre des ouvriers et des paysans. Mais les conflits passés racontent qu'il faut cinq soldats entraînés pour affronter un

homme seul qui se bat pour sa terre, sa patrie et les siens, les mains accrochées à sa carabine, sentinelle derrière la porte de sa ferme barricadée.

Et un homme seul peut changer le cours de l'Histoire.

Au cœur du plus mordant de ses hivers,  
au cœur de la guerre la plus meurtrière de son histoire,  
la Finlande vit naître une légende.

La légende de Simo Häyhä, La Mort Blanche.

Il y avait pourtant eu des jours heureux, une paix chérie.

Il y avait eu un avant, un peu avant l'enfer.





*Simo Häyhä, La Mort Blanche*

© D.R.

[Détails](#)

Simo Häyhä a une vingtaine d'années. Il porte une veste à épaulettes et un chapeau doublé de fourrure. Son regard est très clair et son visage très juvénile.

[Revenir à l'image](#)

## – 1 –

*Un peu avant l'enfer,  
dans une forêt de Rautjärvi,  
village de Finlande.*

Aux herbes écrasées, aux branches cassées, aux touffes de pelage accrochées aux épines des genévriers, aux empreintes enfoncées dans la terre et dont la partition racontait aussi bien qu'un fléchage le chemin de ceux qui les avaient laissées, sans un bruit, Simo lisait la forêt.

Il entendait la respiration des arbres dans le vent, le pouls de leur sève, le bruissement du pas des animaux sur les feuilles sèches, le frottement de leur cuir contre l'écorce et leur cœur palpitant. Pour celui qui la connaît, il n'est pas de silence plus bruyant que celui de la forêt. Il n'y pénétrait jamais en prétention, il y était invité. Invité seulement. Et pour ne pas lui faire offense, il n'en prélevait que ce dont il avait besoin. Parfois un élan, une autre fois un loup, une perdrix, un corbeau ou un de ces furets dont les fourrures très prisées avaient orné toutes les capes des rois de France.

Au stand de tir de la Garde civile finlandaise, Simo devait, pour viser juste, plonger en lui-même et faire abstraction de tout ce qui l'entourait. Mais ici, il était aux aguets de chaque murmure, de chaque silence, de chaque course et de chaque envol.

À vingt mètres devant lui, le pelage feu d'un renard jura parmi les épines vertes des branches tombantes d'un vieil épicéa. Le corps de l'animal se gonflait légèrement à sa respiration. Simo contrôla la sienne et la cala sur celle de sa proie. Un instant, ils respirèrent à l'unisson, le temps que le jeune homme devienne l'animal qu'il visait, jusqu'à deviner ses futurs mouvements. Le renard flaira le sol et huma l'air, cherchant pourquoi son instinct le mettait en garde sans en trouver la cause et s'approchant d'un terrier, laissa tomber de sa gueule le corps inerte d'un merle noir. À vingt-trois mètres exactement.

Nul homme n'est plus habile que celui qui, par les leçons de son père, acquiert l'art de faire, et Simo avait appris du sien l'art d'estimer les distances, suivant une pédagogie qui lui était propre.

– Combien ? demandait-il à son fils encore enfant, en pointant le tronc calciné d'un arbre qu'un éclair avait brisé à hauteur d'homme l'été précédent.

Simo donnait alors son estimation, puis se rendait à pied jusqu'au tronc en comptant ses pas et se plaçait derrière.

– La balle fait une parabole. Si ton estimation est plus courte d'un mètre, l'ogive se fichera dans le sol. Mais si ton estimation est plus longue d'un mètre ou deux, elle se logera dans ton ventre, promettait-il avec sérieux.

La menace n'était bien sûr jamais mise à exécution. Pourtant, quand Simo se trompait, les mots de son père ne le blessaient pas moins qu'une balle :

– Tu es mort, fils. Allons manger.

\*  
\*     \*

Ainsi, aux heures de repos, juste après le repas, quand d'autres faisaient la sieste pour détendre leurs corps meurtris du travail des

champs et de la ferme, Simo attrapait sa paire de bottes, ou décrochait sa paire de skis si l'hiver le demandait, puis fonçait vers la forêt pour disparaître dans ce vert profond, premier, d'où avaient dû naître un jour toutes les autres nuances de vert. Il s'installait là où ses pas le menaient, choisissait un point remarquable, estimait la distance qui l'en séparait et la vérifiait ensuite en comptant le nombre d'enjambées. Il appliquait cette même routine tous les jours, de toutes les semaines et de tous les ans, depuis qu'il avait eu un fusil entre les mains.

– Ce renard. Combien ? entendit-il dans sa tête la voix de son père.

Simo posa doucement son index sur la queue de détente puis fit pression, toujours un peu plus fort... Mais juste avant que le coup de feu détonne et alerte la forêt, une truffe noire sortit du terrier, puis une renarde entière, aux mouvements patauds et fatigués, le ventre lourd d'une grossesse qui courbait sa colonne vers le sol.

Simo relâcha la pression de son doigt et recula doucement jusqu'à disparaître. Mais qu'on ne donne pas à cet acte la mansuétude qui ne lui revient pas. Il ne les avait pas épargnés, il avait remis leur rencontre à plus tard. Ce sont deux choses distinctes que de pouvoir ou de devoir.

Pouvoir tirer ou devoir tirer. Pouvoir tuer ou devoir tuer.

\*  
\*     \*

De retour à la ferme, une perdrix grise et grasse dans sa besace, Simo posa son fusil déchargé contre le mur de pierre, accrocha sa veste en lourd coton à la patère et s'assit devant une assiette de biscottes beurrées et sucrées que l'on avait posée là pour lui. Avant de manger, il laissa les flammes de la cheminée réchauffer son dos et dénouer ses muscles. Allongé à ses pieds sur le sol pavé, le chien

de la famille lançait ses pattes en avant dans la course imaginaire de son rêve.

– Toivo et Onni sont passés te voir, annonça sa mère sans quitter des yeux son ouvrage, deux longues aiguilles en main, le corps enfoncé dans les coussins d'un fauteuil qui devait avoir son âge.

Simo haussa les épaules. Toivo et Onni étaient ses voisins et amis depuis leur tendre enfance. Ils se verraient quand ils se verraient. Rien ne pressait.

– Onni nous a montré sa bague, poursuivit-elle, innocemment. Il nous a même dit qu'il mettrait un genou à terre.

Devant le feu bienveillant, les nièces de Simo, l'une haute comme ça et l'autre pas bien plus grande, se tressaient tour à tour, disposant quelques fleurs dans leurs cheveux blonds. Et puisque la conversation prenait une direction que tout le monde ici connaissait, elles imitèrent une voix adulte pour répéter ces reproches entendus si souvent.

– Simo Matinpoika Häyhä, ce n'est pas en passant tes journées dans la forêt que tu vas trouver une amoureuse, dit l'aînée.

– Sauf bien sûr si tu veux épouser une biche, ajouta la cadette.

– Veux-tu épouser une biche, Simo ? conclurent-elles à l'unisson.

Encore une seconde, et le jeune homme les poursuivrait dans le salon afin de leur faire payer leur insolence. Il déferait leurs coiffures en ignorant leurs rires et leurs suppliques, et la journée reprendrait son cours. Mais à cette seconde, le père entra dans la cuisine et s'installa à la table, ramenant le calme par sa simple présence. Les nièces riaient encore, et d'un regard, Simo leur assura qu'il n'en avait pas fini avec elles.

Le père soupesa la perdrix encore tiède dont le sang avait déjà séché autour du trou laissé par la balle qui l'avait traversée. Satisfait,

il reposa la bête. Il souffla doucement sur les quelques plumes de duvet restées au creux de sa main, puis se tourna vers Simo.

– Es-tu prêt pour demain ?

Simo regarda son arme, son père ensuite, et ce dernier voulut sans attendre effacer le sourire présomptueux de son fils.

– Il faudra faire honneur à Rautjärvi, car ils seront mille sept cents contre toi...

Mais le sourire devint plus grand encore.

*Le lendemain.*

*Championnat national de tir des Gardes civiles de Finlande.*

*Helsinki.*

C'est au visage fermé des autres équipes que l'on reconnaissait la valeur de l'escouade des tireurs de la Garde civile du village de Rautjärvi. Si tous les respectaient, beaucoup auraient préféré que le camion qui les avait menés ici eût un défaut moteur, que ses roues dérapent et qu'ils finissent dans un fossé, qu'enfin, quelle que soit l'embûche, ils n'arrivent à se rendre en temps et en heure sur le pas de tir. Mais le moteur avait tenu, les roues avaient gardé leur cap et les embûches étaient restées au repos.

– *Perkele*<sup>1</sup> ! Les gars de Rautjärvi viennent d'arriver, souffla un jeune homme.

– Avec Simo ? se fit préciser un autre, puisque toute l'inquiétude se résumait en un seul prénom et que chacun des mille sept cents autres concurrents du championnat national l'avait prononcé au moins une fois sur les chemins traversant la Finlande et menant à Helsinki.

– Je l'ignore. Je ne l'ai pas encore vu.

– Les loups et les renards non plus ne le voient jamais. Et pourtant, leurs fourrures font ses manteaux.



– Et moi, je dis qu'on surestime ce gamin, asséna un des chefs d'escouade adverse, bien décidé à repartir avec les honneurs d'un trophée.

\*  
\*      \*

Que Simo remportât le concours, personne n'en avait réellement douté. Ce fermier, soldat de réserve comme la plupart des jeunes hommes de Finlande, discret et modeste, pas vraiment plus grand que son fusil, laissait rarement leur chance aux autres concurrents. C'était dans son sang, ce sang qui palpitait au bout de son doigt posé sur la détente, son sang du même rouge que le centre de la cible qu'il ne ratait jamais. Absolument jamais.

Ainsi, le groupe qui s'était formé autour de Simo n'en était plus aux félicitations. Même les officiers organisateurs de l'événement s'étaient rapprochés, puisque c'était l'un d'entre eux qui l'avait défié :

– Combien de fois peux-tu toucher le centre en une minute ?

Le simple regard de Simo suffit à relever le gant.

L'escouade de Rautjärvi, Onni et Toivo en premier, prit alors les paris.

Onni, le futur époux, aux cheveux si blonds que le soleil s'amusait parfois à les argenter, tendit sa casquette retournée, prêt à recevoir les pièces.

Toivo, le meilleur ami, à la beauté si parfaite qu'il en faisait rougir les jeunes filles et leurs mères au bal, notait au crayon de bois, sur la première page d'un roman qu'il n'avait pas encore commencé, les sommes engagées.

Simo n'était qu'un apprenti soldat des Gardes civiles. L'officier avec lequel il rivalisait était, lui, un militaire de carrière, et la cote allait naturellement dans son sens.

– Cinq marks sur l’officier ! C’est un instructeur. Comment pourrait-il être battu ?

– Je rajoute dix marks sur l’officier !

– Pas de précipitation, messieurs, vous aurez tous l’occasion de perdre votre bon argent, les provoqua Toivo.

– Allez, soyez pas radins, videz vos poches, j’ai un mariage à payer ! ajouta Onni.

Au pas de tir, l’officier. Au pas de tir, Simo.

À deux cents mètres, la cible vierge.

L’officier s’allongea, et le chronomètre démarra. L’explosion de la poudre faisant relever le nez du canon, il lui fallait à chaque tir réaligner ses points de visée, contrôler de nouveau sa respiration avant de faire feu à nouveau. À la soixantième et dernière seconde, il avait transpercé quatorze fois l’œil rouge, même si l’on aurait pu ergoter sur la douzième balle que certains assuraient n’être pas vraiment centrée. Quatorze fois, l’officier avait fait mouche, avec une arme automatique qui ne demandait pas qu’on la recharge à chaque tir.

Simo prit place et s’allongea à son tour. L’officier le regarda, confiant et condescendant. Qu’avait-il à craindre de ce soldat du dimanche d’à peine plus d’un mètre cinquante et dont les traits si enfantins rendaient incongrue toute arme dans ses mains ?

Le murmure se fit plus fort dans l’assistance lorsqu’elle constata, comme Simo l’avait promis, qu’il utiliserait bien son fusil M28/30 à chargement manuel et qu’il chargerait une cartouche après l’autre. Ainsi, il faudrait viser, tirer et gérer le recul, comme l’officier l’avait fait, mais en plus, éjecter la douille en activant deux fois la culasse, prendre une nouvelle cartouche au sol, l’insérer, activer deux fois encore la culasse pour la charger dans le canon, viser, tirer, gérer le recul encore, et recommencer. Simo aligna devant lui ses munitions

et au signal, la danse de ses mains stupéfia tous ceux qui eurent la chance d'être présents ce jour-là. La vitesse de ses gestes, la précision absolue d'une machine, une manipulation qu'il avait répétée des millions de fois, et dans la minute accordée, Simo perça seize fois le centre sans qu'aucun des impacts ne suscite le moindre doute.

Qu'un homme soit capable de tirer mieux et plus vite au fusil à chargement manuel qu'un autre au fusil automatique était tout simplement impossible.

C'était en tout cas ce que tout le monde avait cru jusqu'à ce jour, et l'officier quitta le pas de tir, humilié, sans même féliciter son adversaire.

\*  
\*     \*

Dans le camion qui les ramenait victorieux au village de Rautjärvi, l'équipe des tireurs chantait à tue-tête, le trophée passant de main en main.

– J'espère qu'il y avait un espion *ryssä*<sup>2</sup> aujourd'hui dans l'assistance, souffla Toivo.

– Il y en a partout, jusque sous nos lits ! assura Onni.

– Alors il t'aura vu, Simo, et il dira ce que nous valons, une arme dans les mains.

On cria « *Hurraa* », et Toivo secoua amicalement les épaules de son ami toujours gêné d'être le centre des attentions. Et pour l'embarrasser davantage, on cria son prénom, « Simo ! Simo ! », alors que le trophée était revenu à sa place, entre ses jambes, tremblant aux cahots des routes irrégulières qui les ramenaient à leur village qui frôlait la frontière russe. Malgré l'inconfort, les corps se détendirent, et bientôt, beaucoup s'endormirent, la tête sur l'épaule du voisin.

– Mon cousin militaire est venu nous rendre visite, chuchota Toivo, encore bien éveillé. Il dit que leur État-major interdit aux officiers de prendre des congés jusqu'à nouvel ordre. Il dit aussi que nous allons retourner sur les lignes de défense à la frontière de la Russie, pour les fortifier.

– Encore ? Nous l'avons déjà fait cet été ! s'étonna Onni. Les Russes ne nous ont-ils pas demandé de les abandonner ?

– Et s'ils te demandent de leur abandonner ta femme, le feras-tu ?

– Qu'ils me laissent au moins le temps de la marier ! Mais repose-moi la question dans quelques années. Peut-être la déposerai-je moi-même à Moscou.

\*  
\*     \*

À la nuit tombée, l'équipe des tireurs de Rautjärvi descendit du camion et regagna le centre du village, perdant des camarades au fur et à mesure qu'ils les saluaient au seuil de leur maison. Ne restaient au bout du chemin que Simo et Toivo.

Demain dès l'aube, à l'heure où seuls les paysans se lèvent, ils retourneraient aux champs et à la ferme. Hommes et femmes, la même sueur au front, paysans ou ouvriers, bâtissaient un pays en plein essor, et si l'on comptait toutefois quelques familles fortunées et quelques nantis, rares étaient ceux qui s'autorisaient une certaine bourgeoisie désœuvrée à la française. Ce pays n'avait que vingt-deux ans d'indépendance, et tout était à construire.

Ne restait ainsi à la jeunesse paysanne et ouvrière que le divertissement des Gardes civiles. À la ville comme à la campagne, on leur apprenait l'histoire de leur pays, la manière de le défendre, on y promouvait l'homme finlandais dans ce qu'il est de profondément patriote, dans la représentation d'un corps masculin

viril et d'un esprit éduqué. Mais aussi, et peut-être surtout, s'engager dans les Gardes civiles était la seule occasion pour une partie des jeunes Finlandais de se changer les idées et de traverser le pays au gré des exercices militaires et des concours de tir.

Dans un pays qui ne souhaitait que la paix s'apprenait aussi l'art de la guerre, et c'est au village comme au régiment des Gardes civiles que se retrouvaient Toivo et Simo qu'un lien indéfectible unissait.

– J'te verrai quand j'te verrai, et le plus vite sera le mieux, le salua Toivo en lui serrant la main.

Simo répéta les mêmes mots, et ils se quittèrent ainsi.

1. Bordel ! Putain ! Diable ! Au choix des colères et des surprises.
2. *Ryssä*, (pl. *Ryssät*) : Russe, en argot. « *Russkof* » serait l'équivalent français.

Par le plus beau des étés, la nature avait voulu gâter la Finlande quelques mois avant qu'elle ne plonge dans l'effroi. Le foin avait poussé à vue d'œil, et les récoltes avaient été généreuses. Un soleil frappant le jour et une pluie battant la nuit, sans que jamais l'un ne déborde sur la scène de l'autre.

Toivo profitait de la présence de son cousin, militaire de métier, assis à l'ombre d'un haut rocher, à picorer les billes rouges et noires des airelles et des myrtilles. Les lèvres encore colorées par les baies sauvages, le cousin alluma une cigarette qu'ils partagèrent devant les champs d'orge blond qui attendaient la récolte d'automne.

Il y avait des rumeurs que l'on entendait aux champs, au moulin lorsque l'on y portait son grain à moudre, chez le marchand des quatre saisons, sur le marché ou à l'usine. Les rumeurs d'une possible guerre. Certains y croyaient. Pour d'autres, c'était tout simplement impensable. Toivo hésitait entre les deux et il espérait que son cousin puisse l'éclairer.

– La Finlande n'a jamais été une menace pour la Russie. Alors de quoi Staline pourrait-il être effrayé, effrayé au point de nous envahir ?

– Il se moque de nos fourches, assura le cousin dans un nuage de fumée. C'est le Troisième Reich qui raccourcit ses nuits. Si Hitler veut atteindre Leningrad, il n'aura qu'à marcher de Berlin sur les

États neutres, Danemark, Norvège, Suède puis Finlande, descendre jusqu'à nos côtes, passer par le goulet de l'isthme de Carélie, et voilà l'Allemand en terre russe sans avoir tiré la moindre cartouche. Staline ne craint pas la Finlande, il craint que la Finlande ne fasse rien si Hitler passe par son sol.

Le cousin cracha un brin de tabac collé à sa lèvre puis passa sa cigarette à Toivo avant de poursuivre.

– À ton avis, pourquoi Staline nous demande-t-il de lui céder des régions entières et de lui laisser installer ses soldats sur notre territoire ? Faire la guerre hors de son propre pays, c'est sûrement plus confortable, me diras-tu. Le gouvernement s'apprête à mobiliser tous les militaires de métier, les réservistes et les gardes civiles de Finlande pour renforcer notre défense à la frontière russe. Alors on nous racontera qu'il s'agit d'une opération militaire spéciale, d'un simple exercice pour nous tenir en forme. Cela me fait penser aux animaux que l'on engraisse. Ils doivent nous trouver sympathiques de les nourrir si bien, jusqu'à ce qu'on les égorge.

– Tu crois vraiment qu'on nous préparerait à une guerre sans nous prévenir ?

– Je crois vraiment que si la Finlande et la Russie entrent en conflit, la Finlande n'y sera pas pour grand-chose. Tout viendra de Moscou. Je crois aussi que toi et tes amis devriez profiter de la fin de l'été, Toivo.

*Kremlin. Moscou.*

Le colonel avait été réveillé en pleine nuit, et il était maintenant là, dans le Grand Palais du Kremlin, engoncé dans son uniforme d'honneur, assis sur une chaise en bois sculpté recouverte de dorure, dans un couloir aussi long et large qu'une rue, bordé de colonnes blanches, surplombé d'un plafond peint hérissé d'une enfilade de lustres démesurés sur lesquels on pouvait planter jusqu'à mille bougies.

Ses vêtements raides et son visage froissé, des plans roulés contre la cuisse, il avait été sorti du lit par le tambour des poings contre sa porte.

– Je l'ignore, avait-il répondu à sa femme, inquiète.

Lors des deux années précédentes, Staline avait décidé d'un massacre à grande échelle dans son propre pays. Sa constante obsession des complots occidentaux et des trahisons internes, alimentée par une paranoïa aiguë, l'avait poussé à envoyer plus de dix millions de ses concitoyens au goulag et à en tuer un million de plus d'une balle dans la nuque, dans un épisode de l'Histoire qui porterait à jamais le nom de Grandes Purges.

Ainsi, quel que soit le nombre de distinctions ou de médailles, l'incertitude planait toujours lorsque l'on était convoqué, à des



heures de l'aube, au Kremlin même.

– Va chez ta sœur. Je te rejoindrai, avait-il dit en lui embrassant les mains.

Mais il n'en savait pas davantage une heure plus tard. Alors qu'il cherchait sa montre à gousset dans la poche intérieure de sa veste, une médaille mal fixée se décrocha de son plastron et tomba à ses pieds. L'écho métallique résonna sans obstacle et le fit se sentir seul et minuscule dans l'immense salle, tout colonel qu'il était.

Au loin, une porte s'ouvrit, et le garde qui se dirigea vers lui mit une minute entière à le rejoindre sans jamais accélérer le pas, ses talonnettes claquant sur le parquet de marqueteries lustrées.

Le colonel rassembla à la hâte ses affaires sous le bras et le suivit à son invitation. Il fut conduit devant une double porte immense surmontée d'une horloge qui se referma sur le garde, le laissant à nouveau seul dans une salle de réunion qui aurait pu accueillir une école ou un théâtre, traversée par une table qui aurait pu inviter deux mariages en même temps.

La voix de Viatcheslav Molotov, le commissaire du peuple aux Affaires étrangères, précéda son entrée.

– Colonel Tikhomirov, je te remercie de ta présence.

Derrière ses petites lunettes ovales cerclées, le visage rond et bonhomme, la moustache bien taillée, Molotov s'installa à l'extrémité de la table. Des raisons de sa convocation nocturne, Tikhomirov ignorait tout encore. Des félicitations pour sa loyauté indéfectible ? Le moment ne convenait pas. Une balle dans la tête ? La rumeur à cette époque pouvait vous condamner aussi certainement qu'un cancer, mais pourquoi le convoquer au Kremlin quand la chose pouvait être faite dans la discrétion d'une ruelle ou en pleine campagne ?

– Attendons-nous d'autres participants ? s'inquiéta le colonel qui se trouvait bien seul.

– Non. Cette rencontre ne doit jamais être évoquée. J'ai besoin de six hommes pour une mission de la plus haute importance. Un chauffeur, un canonnier et quatre soldats. Nous ne serons que neuf personnes à connaître cette opération. Vous, moi, les six hommes que vous choisirez, et le camarade Staline, évidemment.

Pas de félicitations, donc. Ni d'exécution. Tikhomirov se sentit terriblement vivant et se promit de prendre le temps de regarder le soleil se lever.

– Je vous trouverai les meilleurs parmi l'élite, assura le colonel qui n'avait pas quitté sa position de garde-à-vous.

– Alors, non. Justement. Ce ne sera pas nécessaire. Avez-vous déjà visité les goulags de Belomorkanal ?

Avant que son colonel ne prenne cette question pour une menace, il préféra préciser.

– Rassurez-vous. Je vous y envoie parce que c'est là-bas que votre mission commence. Si la Finlande continue à refuser nos demandes d'annexion de territoires, elle n'aura plus d'autre choix que de nous déclarer la guerre.

– La guerre ? Contre nous ? s'étonna franchement Tikhomirov. Je doute qu'elle en ait les moyens. Ou simplement l'envie. Ce serait pour le moins suicidaire. Pourquoi envisagerait-elle cette folie ?

– Parce que nous allons l'y forcer, sourit Molotov.

*Conseil de la Défense nationale.  
Korkeavuorenkatu, n° 21, Helsinki.*

Carl Gustaf Mannerheim était le président du Conseil de la Défense nationale de Finlande, mais à le regarder, la chose était insoupçnable. Grand et élancé, septuagénaire à la belle moustache, le regard vif et perçant, dandy ou détective privé d'un Conan Doyle lui convenait mieux.

Il avait marié la fille d'un général pour assurer sa carrière, et s'il avait été un piètre mari jusqu'au divorce, ses deux filles en firent un bon père. Un père aimant et protecteur. Dans une Finlande qui avait des homosexuelles la même opinion que le reste de l'Europe, il avait installé Anastasia à Paris et Sophie à Londres. Là-bas, dans ces capitales moins obtuses, elles pouvaient vivre et aimer librement. Et c'est à Anastasia la Parisienne, loin des menaces qui planaient sur son pays natal, qu'il pouvait, et à elle seulement, avouer son malheur.

*« Je vais encore soumettre au Président ma démission puisque personne ne semble m'écouter. Et si l'on ne m'écoute pas, que l'on entende au moins les demandes de Staline. Veut-il un morceau du pays, un port ou une base militaire, veut-il installer chez nous ses soldats pour se rassurer de l'essor du Troisième Reich et des craintes*

*d'un Adolf qui marche sur l'Europe, qu'on lui donne enfin ! J'ai été soldat de l'armée du tsar alors que la Finlande appartenait encore à la Russie, je sais leur détermination. Je les connais mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Cédons un peu pour ne pas tout perdre. Cédons ou préparons-nous à nous battre. Car nous sommes au milieu, innocents, vulnérables, à préparer les Jeux olympiques, le lieu des nobles luttes, assure le Président. Mais la lutte n'est pas la guerre, et de noblesse dans la guerre, je n'en ai jamais connu. Ne pas écouter les demandes de Staline est imprudent. Ne pas prévoir sa colère est une terrible erreur. Oui, nous sommes là, au milieu, au voisinage de l'Aigle et de l'Ours, à l'abri sous notre neutralité, ce bien faible bouclier, persuadés que l'orage passera sans que la pluie ne nous touche. Le Ragnarök<sup>1</sup> arrive, je l'entends. Et si c'est à la guerre que nous laissons notre avenir, nous ne sommes pas prêts, cela j'en suis certain. »*

Mannerheim se relut en massant sa main qu'une vieille rosse d'une demi-tonne avait écrasée il y a des années de cela et qui le forçait désormais à écrire d'une manière contrariée, les doigts tenant son stylo comme une pince à sucre.

Autour du chef des armées perplexe, ne laissant que peu de place aux quelques tableaux accrochés au mur, sept mille volumes d'ouvrages historiques et géographiques pesaient sur une gigantesque bibliothèque qu'aucune force n'aurait pu déplacer. Carl Gustaf Mannerheim savait que les prochaines décisions de son gouvernement écriraient l'Histoire de son pays dans le roman national qui un jour viendrait se poser dans cette bibliothèque. Son nom y serait inscrit. Restait à savoir ce que l'on dirait de lui, et ce dont on se souviendrait de la Finlande, si jamais elle existait encore.

Il signa sa lettre « Gustaf », comme au bas de chacun de ses courriers personnels, et reposa son stylo quand la porte de son

bureau s'ouvrit sur son secrétaire, Aksel Airo, ancien élève de Saint-Cyr en France, fidèle parmi les fidèles.

– La Ghost est-elle prête ? demanda le maréchal en attrapant sa canne.

1. Fin du monde prophétique dans la mythologie nordique.

Aksel Airo fit patienter Mannerheim devant la Rolls-Royce Silver Ghost 1915 décapotable, véhicule officiel du maréchal. Puissante panthère d'un noir brillant, intérieur cuir et finition en noyer, elle aurait, avec ses deux gigantesques phares avant et ses lignes élancées, offert une prestance indéniable au plus falot des conducteurs.

Devant eux, un officier vérifiait les chargeurs des mitraillettes rangées dans le coffre, quand un autre inspectait sous la carrosserie l'absence d'engin explosif.

- Est-ce vraiment nécessaire ? s'impacienta Mannerheim.
  - Les attentats à la voiture piégée existent.
  - Vous écoutez trop la radio, mon cher ami.
  - Vous protégez la Finlande, laissez-moi vous protéger.
  - Je protège la Finlande, répéta le maréchal pour lui-même.
- Amusant. Ne le dites à personne, mais je ne sais pas du tout comment nous sortir de ce merdier.
- J'ai peine à vous croire.
  - Si nous cédon à Staline en lui offrant quelques territoires, je crains qu'il n'en veuille d'autres, avant de vouloir la Finlande entière, aussi russe qu'elle fût auparavant.
  - Voilà pourquoi vous préparez aussi le pays à la guerre.

– Une guerre que nous perdrons à coup sûr. Ainsi, céder nous mène à notre perte, nous battre, à notre mort.

Mannerheim vivait depuis des semaines entre deux états d'esprit radicalement inconciliables. Diplomate cherchant la paix, chef de guerre se préparant à un conflit meurtrier, les deux hommes n'en faisaient qu'un, et c'est à son côté qu'Airo prit place dans la Rolls-Royce, désormais sécurisée.

– Tant que nous sommes en négociations, un acte de guerre me semble improbable, supposa Airo. Staline n'oserait jamais tirer la première balle, surtout sur un pays devenu indépendant.

– L'Ukraine aussi voulait son indépendance. Et il l'a affamée. Quatre millions de morts pourraient en témoigner. Êtes-vous sûr de bien lire la situation ? J'ignore comment il s'y prendra, mais s'il veut marcher sur la Finlande, Staline trouvera bien une raison.

Sur son chemin vers les quais d'Esplanadi, là où ils avaient rendez-vous avec le Président en son palais, la Rolls ne passa pas inaperçue. Mannerheim et Airo à l'arrière, et à l'avant, à côté du chauffeur, l'officier d'escorte qui ne lâchait pas son pistolet, chargé et posé sur sa cuisse. Mannerheim fouilla sa veste.

– Voici deux courriers et de l'argent. L'un pour Paris, l'autre pour Londres.

– De l'argent ? Vous en avez déjà envoyé à vos filles la semaine dernière, s'étonna Aksel.

– L'avenir s'assombrit. Je préfère prendre les devants.

– Vous croyez donc vraiment à la guerre ?

Il y croyait tant qu'il n'en dormait plus. Et quel que soit le sens par lequel on étudiait le problème, par les ambitions d'une grande Russie ou par la crainte d'une agression nazie, la Finlande se trouvait toujours au milieu.

– Cela serait une catastrophe, concéda Mannerheim. Si les négociations échouent, nous dévorerons toutes nos richesses sur le champ de bataille. Viendra alors le jour où, sans autre solution, nous demanderons aux époux et aux épouses de fondre leurs alliances pour en récupérer l’or et l’argent.

Aksel Airo, machinalement, fit tourner l’anneau doré autour de son annulaire. Il pensa à Wilhelmina, sa femme, à Aila et Anja, ses deux filles. Débattre avec les mots, se battre avec les poings. Lorsque les dernières paroles seraient prononcées, les derniers espoirs de paix envolés, ne resterait que le plomb, et sur le front comme à l’arrière, personne ne serait plus en sécurité.

– On peut encore éviter cela, j’en suis certain, se rassura Airo.

– À quoi pensez-vous que je passe mes journées et mes nuits ?

– Je le sais bien, Maréchal, nous les passons ensemble.

La Ghost se gara, et personne n’en descendit.

– Êtes-vous prêt, Monsieur ?

Au cours de cet entretien se jouerait l’avenir du pays.

– Je suis trop vieux pour tergiverser. Soit le Président me laisse mobiliser nos soldats, soit je lui présente ma démission.



Le Président avait écouté, et Mannerheim n'avait pas démissionné. Ainsi fut lancée la mobilisation, de la manière dont le maréchal l'avait imaginée. Pourtant, lui-même n'aimait pas son idée. Elle avait un goût âpre et la bassesse d'une stratégie cruelle. Mais il assumait de ne pas s'aimer en tant qu'homme lorsqu'il était en temps de guerre.

*« Faites des fils d'un même village une compagnie de soldats, qu'ils soient sur le champ de bataille des frères, des amis, des voisins, ils auront ainsi sous leurs yeux ceux qu'ils doivent défendre. Ce ne sont pas des inconnus qui mourront devant eux, ce ne sont pas des étrangers dont ils voudront sauver la vie. Ils n'auront pas d'autre choix que de se battre, car qui oserait désertir lorsque son frère appelle au secours ? »*

\*  
\*     \*

Comme le sang court dans les veines, les émissaires traversèrent la Finlande par toutes les routes. À cheval, en voiture, à vélo, à pied ou en bateau. Aucune ferme ne fut oubliée, fut-elle entourée de lacs ou de marais. Aucun réserviste ou membre des Gardes civiles en capacité de se battre ne fut dispensé.

Pietari, aux cheveux noir de jais comme aucun Finlandais, entendit d'abord pétarader la vieille auto avant même de la voir. Il ferma la porte de sa petite ferme en bois peinte en rouge, aux contours des fenêtres blancs, cala son brin d'herbe à la commissure de ses lèvres puis croisa les bras fermement.

– Pietari Koskinen ? demanda le visiteur en sautant de son automobile, fouillant déjà sa besace obèse.

– Tu sais qui je suis. Nous nous connaissons des Gardes civiles, répondit-il du ton qu'il aurait pris pour conseiller à un étranger de quitter ses terres.

L'émissaire n'avança pas plus, car s'ajoutaient au charbon des cheveux de Pietari un visage anguleux comme une pierre mal taillée et des lèvres fines, presque coupantes, qui semblaient ne jamais devoir sourire.

– Désolé, je dois vérifier chaque identité. J'ai un courrier de mobilisation pour toi. Pour ton petit frère Viktor, aussi.

Pietari regarda vers sa demeure et s'assura qu'elle restait silencieuse.

– Viktor est mort, assena-t-il. Une insolation. Pendant les récoltes.

L'émissaire ne cacha pas son doute et sortit malgré tout deux lettres.

– Tu parles bien de Viktor Koskinen ? Celui que j'ai vu à la fête du village il y a quelques jours ? J'ignorais que les morts dansaient aussi.

Les poings serrés, Pietari ravalait son mensonge. Derrière la porte, Viktor silencieux écoutait par la fenêtre entrouverte, dissimulé par le fin voilage des rideaux.

– Je suis désolé, Pietari. Tous les hommes valides ayant reçu une instruction militaire doivent participer aux manœuvres spéciales.

– Tu sais bien ce que sont ces manœuvres. Tu sais bien pourquoi on nous envoie là-bas.

Depuis l’aube, l’émissaire avait déposé en main propre cette même mauvaise nouvelle à des pères de famille, de jeunes mariés et à d’autres, à peine majeurs, encore des enfants. Comme Viktor l’était.

La Finlande se divisait en deux. Une moitié refusait encore de croire à l’agression russe et ne voyait dans cette mobilisation qu’un simple exercice militaire comme il en était organisé une ou deux fois par an. Par ceux-ci, le messager fut accueilli avec l’impatience d’être utile à son pays. Mais l’autre moitié émettait davantage de réserve, pour ne pas dire une franche suspicion, et plusieurs fois, les mains avaient tremblé en saisissant la lettre. Deux mobilisés avaient même détalé à travers bois, en vain. Ils ne pourraient se cacher indéfiniment et commenceraient, avant même d’arriver à leur régiment, par une procédure disciplinaire.

– Ce sont les ordres. Alors à moins d’être invalide, gravement malade ou trop âgé, il n’y a pas de dispense.

Pietari répéta ces mots dans sa tête. Viktor n’était ni vieux ni malade. Malheureusement.

– Tu me laisses une minute ?

Lorsqu’il ressortit du petit établi à outils, une masse à la main, tenue par le bout de son long manche en bois clair, Pietari passa sans mot dire devant l’émissaire. Il tapa ses sabots contre le mur pour en retirer la terre et disparut à l’intérieur de sa ferme.

Refuser de courir le risque de se faire trouer la peau n’est en rien une absence de courage, mais une marque de bon sens, et Pietari ne ressentit aucune honte lorsqu’il posa les yeux sur son petit frère, terrorisé et recroquevillé dans un coin de la pièce. Sur la grande table de la cuisine, il écarta d’un revers de bras les assiettes et les

couverts déjà dressés pour le déjeuner, décrocha un chiffon de vaisselle encore humide et le lui tendit.

– Mords ça. Et pose ta main sur la table.

La masse se leva au-dessus de la tête de Pietari et, avec tout l'amour qu'il portait à son cadet, il lui broya trois doigts d'un seul coup.

Le hurlement traversa les murs épais de la maison, et l'émissaire nota au crayon de bois sur sa liste : Viktor Koskinen. Invalide.

\*  
\*     \*

Son automobile le porta jusqu'à la ferme suivante, à la porte de laquelle il toqua. Pour la première fois de la journée, il avait la certitude que celui-ci ne partirait pas à travers bois, ni ne l'accueillerait la mort dans l'âme.

– Bonjour, madame, se présenta-t-il en arrangeant sa besace accrochée à son épaule.

– *Hei*, répondit-elle avec économie, un couperet dans les mains, avec sur sa large lame le sang chaud d'un lapin.

– Je viens voir votre fils. J'ai un ordre de mobilisation pour lui.

De fils, elle en avait eu cinq, et quatre d'entre eux l'avaient déjà fait pleurer. Antti avait disparu dans une guerre il y avait plus de vingt années de cela, et cette même guerre avait blessé Juhana. Tuomas avait succombé à un coup de soleil meurtrier sur un chantier de construction, et Matti était parti un jour sans plus donner de nouvelles. L'ordre de mobilisation concernait donc son cadet, son dernier, et la paysanne devint louve.

– *On koira haudattuna*<sup>1</sup> avec votre histoire d'exercice militaire... dit-elle avec méfiance.

– J'obéis aux ordres.

– Si mon fils n’en revient pas, souviens-toi que je sais où tu habites.

– J’ai reçu les mêmes menaces tout ce jour, sourit l’émissaire, blasé. Les Javanainen m’ont promis de me noyer si les six frères ne rentraient pas au nombre de six, et les Lankinen me feront disparaître derrière le sauna<sup>2</sup> si les trois frères ne sont pas là pour Noël. Mais si une guerre doit éclater et si un homme comme votre fils n’en revient pas, peu d’entre nous auront la chance d’en revenir.

D’un vif coup de poignet vers le sol, elle débarrassa la lame du sang qui la recouvrait et dessina un éclair carmin qui lézarda la pierre du seuil pour finir sur le bout des godasses de l’émissaire. Il en conclut alors que si le garçon avait la moitié du caractère de la mère...

– Tu trouveras Simo à la grange, il se prépare déjà.

\*  
\*     \*

En fin de journée, la voiture se gara dans l’allée d’une maison autour de laquelle une rivière faisait un lacet, l’enfermant dans une presqu’île. Dans cette eau pure, Leena finissait de faire disparaître les taches de terre et la transpiration des vêtements. Lorsqu’elle leva la tête pour reposer les muscles de son cou, elle aperçut son père en grande conversation avec un jeune homme qui portait devant lui une besace.

Elle libéra ses cheveux d’un geste, s’essuya les mains sur sa longue robe et abandonna son linge sur la rive pour les rejoindre. Ce n’est qu’à leur niveau qu’elle remarqua la liasse de billets dans la main de son père, la lettre dans celle du visiteur et qu’elle entendit ces quelques mots volés de leur échange.

– Ce n’est pas une histoire d’argent, répondit l’inconnu, les doigts écartés devant lui en signe de refus.

– C’est toujours une histoire d’argent ! Combien te faudrait-il en plus ?

Comme pris en faute, à la vue de Leena, le père protecteur rangea vite la petite liasse dans sa poche, et l’émissaire s’adressa enfin à celle qu’il était venu voir.

– Leena Aalto ?

– Qui la demande ? le toisa-t-elle.

– J’ai un ordre de mobilisation pour toi.

Le père baissa la tête, vaincu, alors qu’à la lecture de son nom, le visage de la jeune femme s’éclaira.

1. « Y’a un chien enterré », quelque chose de louche, anguille sous roche.
2. À cette époque, le sauna remplaçait la salle de bains et toutes les familles en avaient un. Le sauna est éloigné de la maison, et l’expression qui dit que l’on emmène une personne « derrière le sauna » signifie que l’on se débarrasse d’elle en toute discrétion.

À la palissade qui longeait les étables de la famille Häyhä, Onni trouva Simo, du foin au bout de sa fourche, les sabots aux pieds et la sueur au front.

Onni, s'il avait aussi reçu sa lettre de mobilisation, faisait partie de ceux que cela n'inquiétait pas. Avec Simo, ils parlèrent du temps, des récoltes et de la dernière comédie du clown national, Lapatossu<sup>1</sup>, à l'affiche du cinéma de la grande ville voisine et qui, avec l'avènement du son en plus des images, s'annonçait particulièrement divertissante. Puis on en vint au mariage d'Onni que la fin du mois d'août aurait dû accueillir et qui avait été annulé sur les conseils de certains, remis à une période où les relations avec la Russie seraient moins tendues. Septembre avait laissé octobre s'installer, août était loin derrière et si l'on repoussait encore l'échéance, Onni craignait de devoir aller à l'église en skis, lui dans son beau costume, elle dans sa belle robe blanche, et il le regrettait amèrement, car aux beaux jours, la Finlande n'était rien moins que magique et l'écrin parfait pour une union.

De ces étés où le jour dure dix-huit heures et où le soleil frôle constamment l'horizon comme s'il était trop lourd pour atteindre son zénith, les corps projetaient des ombres de géants, et on pouvait lire en pleine nuit ou, en y mettant un peu du sien, prendre un coup de

soleil à quatre heures du matin. Au cours d'un de ces jours infinis, ils se seraient dit oui, ils se seraient enivrés, ils auraient mangé plus que de raison, se seraient baignés dans l'un des cent quatre-vingt mille lacs du pays et ils auraient dansé au plein jour de minuit, lançant leurs ombres immenses sur toutes les maisons comme une farandole de spectres joyeux venus louer leur bonheur.

Mais les relations internationales chaotiques avaient eu raison de ce beau mariage, et si Onni ne se lamentait que de cela, toute autre chose inquiétait Simo.

Lorsqu'il ressortit de sa maison accolée au reste de la ferme, peinte en jaune blé comme pour ne pas déranger la nature, il tenait deux verres de lait frais dans les mains et un long étui de bois clair sous le bras.

– Pour moi ? s'étonna Onni.

Simo comptait le lui offrir au jour des noces, mais il craignait que ce que le gouvernement avait présenté comme une « mobilisation pour manœuvres spéciales » ne soit rien d'autre qu'une mobilisation générale et que de cette mobilisation générale, tout le monde n'en revienne pas. Onni ouvrit l'étui et siffla entre ses dents.

– Ton tout premier fusil ? Le Westinghouse ? Tu es sûr de toi ?

D'une tape sur l'épaule, Simo lui confirma qu'il avait bien réfléchi son geste. Le budget de la Défense n'ayant jamais été une priorité nationale, les réservistes et gardes civils n'avaient pas tous leur arme personnelle. Même les uniformes n'étaient pas complets, et les pantalons de ville se portaient avec des vestes militaires, les treillis militaires avec des chaussures de ville, et la cocarde finlandaise bleue et blanche sur des bonnets en laine, dans un accoutrement dépareillé mélangeant guerre et paix.

Simo, en tant que meilleur tireur de la Garde civile de Rautjärvi, avait son M28/30. Toivo, qui se débrouillait mieux que beaucoup,



avait son propre M/91 Mosin Nagant. Onni, lui, avait les mains vides. Ainsi, Simo avait armé son camarade pour le pire. Et Onni n'y avait vu qu'un cadeau de mariage lorsqu'enfin celui-ci serait célébré.

1. Lapatossu : Pantoufle. Personnage comique joué par Aku Korhonen.

Leena Aalto faisait le malheur de ses parents. Ils n'avaient pourtant pas grand-chose à lui reprocher, si ce n'était d'être une Lotta.

« Lotta. » Enfant, Leena avait attrapé ce mot au vol au cours d'une conversation, et sa mère avait assouvi sa curiosité.

– Elle s'appelait Svärd, Lotta Svärd. Il y a longtemps, la Finlande appartenait à la Suède, et lorsqu'il y a plus d'un siècle, la Suède s'est battue contre la Russie, nous avons été entraînés avec elle.

– Et Lotta s'est battue, elle aussi ? avait demandé Leena.

– Non, ma chérie. Les femmes ne font pas la guerre, ni il y a un siècle ni aujourd'hui. Mais l'histoire raconte qu'elle a suivi son mari jusque sur le front.

– Alors elle devait beaucoup l'aimer.

– Malheureusement pour elle, oui... Là-bas, le soldat Svärd est mort. N'importe quelle jeune femme, tu l'imagines, serait rentrée chez elle, mais Lotta n'était pas n'importe quelle jeune femme. Au lieu de cela, elle est restée pour soigner les blessés, pour sauver des vies au péril de la sienne.

Sans se douter qu'elle s'en mordrait les doigts des années plus tard, la mère de Leena avait planté ce jour-là les graines de son tourment actuel, car Leena, depuis son adolescence, n'attendait que d'avoir dix-huit ans pour à son tour, enfin, devenir une Lotta.

– Jamais tu ne t’y engageras ! avait tonné son père, avec l’autorité d’un patriarche en bout de table. Je m’y oppose !

– Tu ne peux pas, l’avait défié Leena, immunisée depuis peu contre ladite autorité. Je suis majeure aujourd’hui. Et les garçons ont bien le droit d’aller aux Gardes civiles, non ?

– Ah ! Nous y voilà... Les garçons ! C’est donc pour eux, tout ce remue-ménage ?

– Je me moque bien de ces idiots. Je veux être utile, simplement.

– Mais tu es en Finlande, s’était-il emporté. Tu peux tout faire ! En Europe, tu n’aurais même pas le droit de répondre à ton mari ou à ton père. Même travailler est mal vu pour une femme, alors qu’ici, rien ne t’est interdit. As-tu des bras que tu peux retrousser tes manches pour travailler à la ferme ou aux champs, devenir porteuse de briques et de sacs de ciment sur les chantiers, ouvrière à l’usine de sucre ou à la scierie. As-tu de l’esprit que tu peux devenir journaliste, femme politique ou décrocher n’importe quel poste dans la fonction publique. Par chance, tu as les deux, des bras et de l’esprit, mais rien ne te satisfait.

– Je ferai bien l’un de ces métiers, rassure-toi. Être Lotta n’est que sur le temps libre.

– Mais si un jour, notre pays devait connaître à nouveau la guerre, que crois-tu qu’il adviendra ? Tu partiras. Avec les hommes. Au front !

– Les femmes ne font pas la guerre, papa, ni il y a un siècle ni maintenant.

– *Perkele* ! avait-il capitulé. Il n’y a rien de plus têtu qu’une fille !

\*  
\*   \*   \*

Aujourd’hui, en ce mois d’octobre 1939, quatre ans plus tard exactement, Leena avait vingt-deux ans, la Finlande aussi, et après

le passage de l'émissaire à leur ferme, les craintes de ses parents étaient devenues réalité.

Ils l'auraient aimée frivole et indifférente, ils l'auraient même préférée égoïste. Mais ils l'avaient si bien éduquée qu'ils n'avaient qu'eux à blâmer, alors qu'ils la regardaient, le cœur serré par l'angoisse, fermer avec peine sa petite valise.

Lorsqu'elle se présenta sur le quai de la gare, comme l'ordre de mobilisation l'indiquait, sa robe d'uniforme grise parfaitement repassée, la responsable des Lottas la scruta de pied en cap.

– Cuisinière ? Cantinière ?

– Infirmière, madame. Et j'ai aussi le brevet de téléphoniste.

– Alors tu n'es pas au bon endroit, mademoiselle.

La responsable lui indiqua vaguement une direction à l'arrière de la gare, et Leena s'en rapprocha quand sa valise manqua de lui échapper, bousculée par un grand échalas blond qui courait dans la direction opposée.

– Désolé, ma belle, s'excusa le jeune homme en lui décochant un clin d'œil.

\*  
\*     \*

On avait pris les hommes de Rautjärvi. Prélevés pour la Nation, comme un impôt de chair et de sang. On avait fait de même dans chaque ville et village. On prenait maintenant leurs chevaux. Soixante-quatre mille précisément, s'il avait fallu les compter. Et les femmes qui restaient à l'arrière fronçaient déjà les sourcils. Le village avait perdu ses forces vives, et désormais sans bêtes, elles savaient que, le temps que dureraient ces manœuvres spéciales, allait tirer la charrue, à la seule force de leurs jambes et de leurs épaules.

Un tiers des chevaux de toute la Finlande fut donc réquisitionné, et leurs licols tirés jusqu'aux wagons à bestiaux des trains dont la

lourde fumée des cheminées recouvrait parfois tout le quai jusqu'à perdre de vue son plus proche voisin.

Au fur et à mesure, les sourires confiants des uns firent disparaître les appréhensions des autres. Un exercice. « Un simple exercice », disaient les soldats, un genou à terre, les mains sur les épaules de leurs enfants inquiets, alors que dans l'air s'élevait l'hymne *Notre Pays*, dont les paroles se connaissaient ici presque avant de savoir parler.

Par les gares et par les routes, trois cent mille hommes et cent mille femmes quittèrent leur foyer ce jour-là à travers toute la Finlande, et le seul village de Rautjärvi se réveillerait avec trois cent soixante-douze hommes et cent quatre-vingt-deux femmes en moins.

Toivo fendit la foule sur le quai, sauta par-dessus les obstacles-valises, coupant en deux les baisers des amoureux, suivi avec peine par Onni.

– Regarde, là-bas, je vois Simo !

Il accéléra de bon cœur et manqua de renverser une jeune fille.

– Désolé, ma belle, s'excusa-t-il en lui décochant un clin d'œil.

\*  
\*     \*

La moitié des wagons à bestiaux avaient été aménagés. Autour d'un poêle à bois installé au milieu et qu'il fallait sans cesse nourrir, de longs bancs traversants offraient un inconfort supportable. Chacun trouva sa place, les dernières se jouèrent à coups d'épaule, et bientôt, l'amitié et le plaisir de se retrouver repoussèrent les incertitudes de ce voyage.

– Tu portes ton alliance ? fit remarquer Toivo en regardant l'annulaire d'Onni.

– Ouais. On a pris un peu d’avance sur le pasteur. On fera ça plus correctement à mon retour. Mais au moins, nous sommes liés !

Pietari les rejoignit bientôt sans trouver de place où s’installer. Il se résigna à jeter son sac sur ceux de ses amis avant de s’en servir de matelas.

– T’entends ça, Pietari ? Onni a offert une bague à sa future femme, juste avant de partir... ça ne te rappelle pas une chanson ?

Question facile puisque la radio passait ce disque près de vingt fois par jour. Et réaction attendue, puisqu’il ne fallait pas insister beaucoup pour qu’un Finlandais se mette à chanter. Onni se fit moquer en musique par un wagon plein de soldats donnant de la voix alors que Pietari n’en avait fredonné que les premiers mots.  
« *Oh Emma...* »

« *Oh Emma ! Te souviens-tu de cette nuit de pleine lune, quand nous sommes partis du bal ?*

*Tu m’as donné ton cœur, fait le vœu de m’aimer et promis d’être mienne.*

*Je t’ai crue, à mon tour j’ai promis, et je t’ai offert une bague.*

*J’ai promis d’être tien, mais tu as brisé ta promesse,*

*Et tu as utilisé ma bague pour t’en faire des boucles d’oreilles.<sup>1</sup> »*

De bonne composition, Onni chanta même le dernier couplet, mais son cœur se serra un peu aux premiers à-coups de leur wagon.

– On ne sera absents qu’une semaine ou deux, le rassura Pietari. Elle serait bien girouette de t’oublier si vite.

<sup>1</sup>. *La Valse d’Emma*. Sur des paroles de V. Siikaniemi. Interprétée en 1939 par Ture Ara.

Les rails n'allaient pas plus loin, et le train s'arrêta en rase campagne.

Après deux jours de voyage, les hommes de Rautjärvi furent rassemblés sur le quai, dans une cacophonie d'ordres déroutants. Ils étaient à vingt kilomètres de leur garnison et cette distance se ferait à pied, avaient crié les officiers. Pour les accompagner, le ciel se fit lourd d'une promesse de pluie imminente. Partout sur la frontière avec la Russie, d'autres trains déversaient d'autres régiments.

Toivo, Onni, Pietari et Simo avaient chacun reçu la même affectation : 6<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon du 34<sup>e</sup> régiment de la 12<sup>e</sup> division du IV<sup>e</sup> corps d'armée. Garnison de Kollaa.

– Kollaa, bougonna Onni en passant son paquetage sur les épaules. Je ne saurais même pas le placer sur une carte. Quelqu'un connaît ? Ça ressemble à quoi ?

À quelques kilomètres de la frontière russe, la région de Kollaa se révélait inhospitalière. Des forêts denses de bouleaux et de sapins bordées de marécages, des lacs entourés de plaines de granit qui laissaient les hommes constamment à découvert, et une seule route assez large pour y faire passer soldats et tanks russes, soit autant de raisons de penser qu'il aurait fallu être médiocre stratège pour attaquer la Finlande par cet endroit.

\*  
\*      \*

Le lieutenant-colonel Wilhelm Teittinen, commandant le 34<sup>e</sup> régiment, une fois sa tente montée, avait déjà réuni ses douze officiers.

À la faible lumière d'une lampe à pétrole, dans le murmure crachant des essais radio, Teittinen lissa d'un revers de main la carte dépliée sur la table à tréteaux.

– Officiellement, annonça-t-il, l'exercice est celui d'une préparation à un éventuel conflit. Établissement d'un campement arrière autour du lac Loimola, création d'une ligne avancée le long des trente kilomètres de la rivière Kollaa, creusement de tranchées et d'abris anti-obus, installation d'un périmètre de ronces artificielles<sup>1</sup>, manipulation des armes, tir, marche et mise en situation d'attaque et de défense.

Les gradés à la table, militaires de carrière, avaient depuis des semaines reçu l'interdiction de prendre des congés, un ordre qui, dans le vocabulaire de l'armée, relatait mieux qu'un autre l'issue que tous autour de la table craignaient.

– Tant que les négociations entre le Kremlin et Helsinki perdurent, l'État-major nous demande d'éviter de grenouiller à la frontière. Ne jamais montrer de volonté belliqueuse, ne pas leur donner la moindre raison de se sentir menacés.

– Menacés ? Par nous ? Il y a assez de place pour mettre cinquante Finlande dans l'Union soviétique !

Teittinen fouilla sa veste d'uniforme, en tira un paquet bleu de tabac Saima et alluma la cigarette qu'il en sortit.

– Raison de plus pour ne pas les énerver, objecta-t-il. Restons discrets autant que possible. Mais pour l'instant, laissons nos soldats prendre leurs quartiers, former leurs compagnies, monter les tentes,



mettre à l'abri les chevaux, récupérer leur matériel, leur armement et rencontrer leurs officiers.

– Au sujet des officiers, intervint un des hauts gradés d'une voix soucieuse. L'un d'eux a été retrouvé par le responsable des cuisines, ivre mort à fouiller les réserves d'alcool.

– Vous parlez d'Aarne Juutilainen ? Le légionnaire ? Il n'aura pas perdu de temps pour se faire remarquer. De quelle compagnie assure-t-il le commandement ?

– La 6<sup>e</sup>.

« Pauvre d'eux » fut la pensée générale qui conclut la réunion alors que le brouhaha du pas de milliers de soldats empêtrés dans un sol de terre trempée se faisait plus fort.

#### 1. Appellation d'époque du fil barbelé.

Au milieu de l'agitation générale, les quatre chefs des groupes de combat de la 6<sup>e</sup> compagnie, Suuronen, Lehelä, Karlsson et Liimatainen, se retrouvèrent orphelins à chercher leur lieutenant, le fameux Aarne Juutilainen, pendant que les autres unités commençaient à se regrouper et, pour les plus avancées, à monter leurs tentes sur un terrain qu'ils avaient dégagé, un arbre abattu après l'autre, invisibles au cœur d'une des milliers de forêts de la région.

Trois de ces quatre officiers, militaires de carrière, se plaignaient déjà de jouer aux nourrices.

– Ces exercices sont-ils vraiment utiles ? Ce n'est pas en leur faisant creuser des trous et monter des tentes qu'on en fera des combattants.

– Du reste, apprendre aux réservistes et aux gardes civils à devenir de vrais soldats n'a jamais donné de médaille.

– Faudra-t-il aussi changer leurs couches ?

Karlsson était resté neutre jusque-là, mais il avait une tout autre opinion et aucune intention de la garder pour lui :

– Si une guerre éclate, ils mourront comme les autres, médaille ou pas, soldats ou pas. Et je vous conseille de leur apprendre tout ce que vous savez. L'un d'eux pourrait vous sauver la vie.

Les trois officiers ainsi recadrés regardèrent le bout de leurs chaussures.

– Quoi qu’il en soit, poursuivit Karlsson, un peu de bienveillance de notre part ne leur fera pas de mal. Ils ignorent encore qu’ils sont tombés sur le redoutable Aarne Juutilainen.

– Pourquoi redoutable ? demanda Suuronen. Qu’a-t-il de particulier ?

– À part une gueule que seule une mère pourrait aimer ?

– Oui, à part ça.

Puisque Karlsson avait maintes fois entendu parler de lui, il ne trouva pas inutile d’en révéler un peu plus au sujet de celui qui allait leur hurler dessus pendant les jours à venir, car c’était là son mode de communication privilégié.

– Aarne Juutilainen. Lieutenant et commandant de notre 6<sup>e</sup> compagnie. À quatorze ans déjà, il falsifie un consentement parental pour s’engager dans l’armée. Puis il devient cadet en école militaire avant de se faire virer, pour être réintégré un an plus tard, et se faire virer de nouveau en raison de son mode de vie inapproprié.

– Mode de vie inapproprié ?

– Bagarre et alcool, si tu préfères. Ne lui restait plus que la Légion étrangère, où l’on est moins regardant, dit-on. Il s’y engage, passe cinq ans en Afrique du Nord et y récupère la nationalité française et son surnom : l’Horreur du Maroc, ou, plus familièrement, juste l’Horreur.

– Pour que ces légionnaires surnomment un des leurs « l’Horreur », dit Suuronen pour lui-même, c’est qu’il a dû faire des efforts.

– À son retour en Finlande, continua Karlsson, il devient officier de caserne mais se fait renvoyer pour consommation excessive

d'alcool. L'année suivante, il devient chef d'une Garde civile aux confins de la Laponie mais se fait renvoyer pour consommation excessive d'alcool. Faut croire qu'en temps de disette, on ne regarde pas ce qu'il y a dans l'assiette, car l'année d'après...

Le résumé d'une vie fut soudain interrompu par celui-là même dont on parlait et qui, l'inverse aurait contredit sa légende, criait déjà sur les trois cents hommes de la 6<sup>e</sup> compagnie qui tentaient de se mettre au plus vite en rangs et colonnes, en ordre serré face à leur officier.

– Et l'année d'après messieurs, conclut Karlsson, c'est cette année, et c'est sur nous que tombe ce petit rayon de soleil.

Une ceinture à boucle sertie du lion de la Finlande, une cocarde bleue à épingler au bonnet, une timbale, une gourde en métal, une fourchette-cuillère, une gamelle et une petite pelle formaient le paquetage de base du soldat finlandais. S’y ajoutaient pour chaque compagnie, une hache, une scie, une barre à mine et une grande pelle.

Une fois ses troupes ainsi équipées, Juutilainen les passa en revue, et ses yeux bleu glace se plantèrent en poignards sur chacun de ses hommes. Un reproche sur la tenue, un coup sec dans le ventre pour rectifier les positions, parfois une insulte pour asseoir son autorité. Il avait devant lui des ouvriers d’usine, des fermiers, des secrétaires, des professeurs d’université, des maçons, des hommes d’une moyenne d’âge de trente ans, peu enclins à l’autorité pure, et qui n’avaient pas été grondés depuis longtemps, encore moins bousculés.

On y reconnaissait les six frères Javanainen, les trois frères Lankinen et le maître d’école de Rautjärvi, que ses élèves avaient vu quitter la salle de classe précipitamment pour grimper sur sa moto lorsque l’on avait annoncé la mobilisation. Même l’aumônier du village n’y avait pas échappé et il avait certainement passé de longues heures avec sa conscience et Celui dont il prêchait l’enseignement pour accepter qu’un fusil arrive entre ses mains,

devenu soldat par la force des choses comme les quelque deux cent quatre-vingt-dix autres hommes qui composaient la 6<sup>e</sup> compagnie.

Juutilainen n'en connaissait aucun, et il était temps de savoir ce qu'ils avaient dans le ventre, puisque leur courage et leur abnégation seraient la seule mesure de valeur du légionnaire. Il se tourna donc vers ses quatre chefs de groupe de combat.

– Paquetage au dos, nous partons en exercice, annonça-t-il.

Un murmure s'éleva au-dessus des rangs.

– Pardon lieutenant, osa Karlsson, mais les hommes ont deux jours de train dans les reins et vingt kilomètres de marche dans les jambes. Ils sont fatigués et couverts de boue, la nuit va tomber, ils n'ont pas monté les tentes ni même eu le temps de manger.

Juutilainen plissa les yeux comme s'il tentait de faire le point sur le visage qui lui parlait.

– Et tu es ? demanda-t-il.

– Karlsson, mon lieutenant, chef du *Sissi 1*<sup>1</sup>. Je me suis présenté à vous hier.

– Il n'y a rien de plus lointain pour moi que les « hier ». Je me souviens rarement des « hier ». Et tu m'aurais dit quoi, hier ?

D'un geste derrière son dos, Karlsson fit signe aux trois autres chefs de groupe de combat de le rejoindre.

– Enseigne Karlsson du *Sissi 1*. Ici, Liimatainen du *Sissi 2*. Suuronen du *Sissi 3*. Et Lehelä chef du *Sissi 4*.

À la fin de cette phrase, Juutilainen en avait clairement oublié le début et il para au plus simple.

– Je garderai vos numéros, voilà qui fera l'affaire. C'est bien, les numéros. Ça survit, les numéros. Ceux qui les portent, beaucoup moins. Et je ne me souviens que des noms des hommes de valeur, des femmes que j'ai mises sur le dos et des soldats qui m'agacent. Alors, Karlsson ? Que voulais-tu me dire ?

Puisque la foudre ne tombait pas sur eux, Liimatainen, Suuronen et Lehelä, désormais *Sissi 2, 3 et 4*, firent un pas en arrière et laissèrent à Karlsson toute l'exclusivité de leur lieutenant.

– Je disais que les hommes voyagent depuis deux jours, qu'ils ont déjà vingt kilomètres dans les jambes et qu'ils n'ont pas encore pu manger... mon lieutenant.

– Sont-ils blessés ou mourants ? trancha l'Horreur du Maroc.

Karlsson abdiqua en baissant les yeux.

Au premier jour déjà, la 6<sup>e</sup> compagnie écrivait son histoire et, contraints, ses hommes commencèrent leur première marche.

\*  
\*     \*

Leena non plus n'avait pas eu beaucoup de temps pour s'installer et, avant même d'avoir pu ouvrir sa valise, elle fut aspirée par le tourbillon de l'effervescence générale. Obéissant aux ordres, elle entassa en pile des couvertures propres et chaudes ici, aligna des lits de camp là, et en fin de journée, toujours de bonne composition, elle participa au comptage précis des bandages, des pansements et de tout le petit matériel médical disponible.

Lorsqu'elle sortit enfin du poste de secours, le jour tirait sa révérence et elle buta sur le piquet d'une tente qui n'existait pas quelques heures plus tôt. Son tissu était noir comme la nuit, alors que les autres tentes étaient blanches. Curieuse, elle passa la tête à l'intérieur, pour ne rien y découvrir. Absolument rien.

– T'as aucune raison d'être ici, petite, l'interpella un officier alors qu'elle en sortait.

Pour son premier jour, Leena aurait dû passer son chemin, et comme lui avait dit si souvent son père, s'occuper de ses affaires. Mais là où son père avait échoué, il y avait peu de chance qu'un officier fasse mieux.

– Pourquoi est-elle vide alors qu'on manque de place dans les autres ? s'entêta-t-elle à savoir.

– T'es infirmière, c'est ça ? demanda le soldat en inspectant les épaulettes de la jeune femme et l'insigne cousu dessus.

Leena hocha la tête.

– Alors je te promets que tu ne veux pas la voir pleine, lui assura-t-il.

\*  
\*     \*

Au douzième kilomètre, dans une nuit d'encre, sous une lune masquée par les lourds nuages, un des soldats de la 6<sup>e</sup> compagnie de Juutilainen tomba au sol, la cheville douloureuse et les chaussures de ville déchirées par le sol irrégulier des forêts et les plaines de granit glissant.

– Lève-toi, Onni, souffla Toivo. Te fais pas remarquer.

– Mais j'ai pas de bottes moi, se plaignit Onni. J'ai les pieds en sang.

Simo et Pietari se mirent de chaque côté et tentèrent de le relever mais glissèrent à leur tour dans la terre boueuse, quand une main puissante attrapa le col du manteau d'Onni et le souleva comme s'il avait huit ans, et le poids qui va avec.

Les quatre amis se tournèrent vers le nouveau venu qui leur souriait de toute sa hauteur et qui répondit à leur question.

– Je m'appelle Hugo.

– Je te reconnais pas, affirma Pietari. T'es pas de Rautjärvi, non ?

– Je sais même pas où c'est, dit Hugo. Je suis de Rinkilä.

À Rinkilä, vingt-sept ans plus tôt, l'on avait à sa naissance déclaré le décès d'Hugo. Comme la mythologie le raconte, son corps était allé à Tuonela, le pays de la mort qu'entourent des eaux noires sur



lesquelles vogue un cygne. Mais on raconte aussi à Rinkilä que le cygne s'était ému de ce nouveau-né au cœur pur et l'avait ramené aux rives de la vie, et alors que le docteur préparait un linge blanc pour l'enrouler et l'emporter, Hugo s'était remis à respirer, puis à hurler jusqu'à ce qu'il trouve le sein de sa mère. Il avait manqué d'oxygène un peu trop longtemps, mais il fonctionnait correctement. Assez pour marcher de nuit, loin de chez lui, sous les ordres d'un alcoolique, aux frontières de la Russie, sans totalement comprendre pourquoi.

Mannerheim avait souhaité que les hommes d'un même village constituent une même division, mais certains villages étant trop petits, il avait fallu parfois en mélanger plusieurs pour former une unité complète. Et les hameaux comme Rinkilä avaient servi, eux, à compléter les troupes.

– Et bien, Hugo de Rinkilä, merci à toi, lui dit Onni.

– Et tu es le seul de chez toi ? demanda Toivo.

– Non, avec Janne, nous sommes deux.

Dans ce court échange nocturne, le pinceau de lumière de leurs torches trahit le petit groupe de soldats aussi nettement qu'un instrument mal accordé dans un quatuor. Juutilainen et son air mauvais fondirent sur eux comme un prédateur sur une proie blessée, la main sur le pistolet à sa hanche, une grimace de plaisir sur le visage.

– Au Maroc, gueula-t-il, les soldats marchaient même si leurs os devaient sortir de leurs chaussures, et ils ne se plaignaient pas ! Ils ne s'arrêtaient pas, parce qu'ils savaient que j'aurais mis un terme à leurs souffrances !

En se retournant, il bouscula Simo qui, déséquilibré, tomba sur ses fesses. L'Horreur se pencha vers lui, menaçant.

– Tu m’as l’air bien petit pour tenir une arme. Tu m’as l’air bien petit pour quoi que ce soit, d’ailleurs.

Puis l’Horreur se tourna vers le reste de la 6<sup>e</sup> compagnie.

– Vous êtes payés cinq marks par jour, essayez au moins de les valoir !

Sans demander, Hugo se saisit du sac d’Onni et l’ajouta par-dessus le sien. De nouveau dans le rang, Pietari posa la main sur l’épaule de son ami qui désormais souffrait les mâchoires serrées.

– Une semaine, Onni. Deux tout au plus, et on rentre à la maison.

1. *Sissi* : groupe de combat. On compte quatre groupes de combat par compagnie.

*45 jours plus tard.*

L'ordre de démobilisation semblait ne jamais vouloir venir et les négociations entre la Russie et la Finlande ne pas avoir de fin, si bien que partout dans le pays, on commençait réellement à douter des volontés belliqueuses du voisin soviétique et à trouver longue l'absence des mobilisés.

Au campement de Kollaa, comme dans les autres, les nouvelles de la semaine commençaient à ressembler à celles de la précédente, et l'on cherchait quelque anecdote à relater pour égayer les courriers et cacher ainsi un quotidien pénible et fatigant.

Onni promettait, lettre après lettre, un prompt retour et recevait de sa future épouse des nouvelles de la ferme et des post-scriptum fripons qui le faisaient rougir en secret.

Pietari ne recevait aucune réponse à ses courriers envoyés à son frère Viktor et commençait à s'en inquiéter. Qu'en était-il de ses doigts brisés ? Lui en voulait-il ? Cela avait-il été seulement nécessaire ?

Toivo écrivait pour deux et, une fois ses lignes couchées, s'asseyait au côté d'Hugo qui, s'il n'était pas analphabète, avait l'étrange trouble de mélanger les lettres dans les mots, rendant ses courriers indéchiffrables.

Simo, lui, aimait les siens sans avoir à le dire et n'avait encore jamais donné de nouvelles. Et quand bien même il se serait forcé, qu'aurait-il eu à partager d'intéressant ?

Ils avaient creusé sans cesse. Ici des abris, là des tranchées sur des kilomètres de long, ici des trous pour y mettre les mitrailleuses, là d'autres pour les mortiers, sans pour autant jamais tirer la moindre cartouche ni le moindre obus. On jouait à la guerre, avec de vraies armes et de vrais hommes, avec pour seul horizon la crête noire des sapins et le rare reflet du soleil de novembre sur le métal des ronces artificielles disposées en rouleau tout autour du campement.

Le moral descendait au plus bas, un orage après l'autre, une averse après l'autre. Ils tremblaient en groupe, les mains rentrées dans les manches, la tête enfouie dans les manteaux, s'endormaient de fatigue à la moindre pause, une fatigue constante, entretenue avec obstination, comme un feu qui menace de s'éteindre.

Chaque nouvelle pluie transformait la terre en boue, maculant des chaussures aux cols de vestes jusqu'au tissu des tentes, puis quand les vents violents la séchaient, elle craquelait alors comme le sol d'un désert aride, devenait poussière, s'insinuait partout et, aux premières gouttes, se transformait à nouveau en cette boue lourde et collante qui semblait vouloir les recouvrir entièrement jusqu'à les avaler. Les uniformes pesants d'humidité, impossibles à sécher complètement malgré le poêle que l'on entretenait sous la tente, des exercices et des marches à travers la forêt et les marécages, des tours de garde du crépuscule à l'aube, tout cela pour se défendre d'un hypothétique ennemi.

Toutes les compagnies subissaient le même sort, mais pas une, malgré ce traitement de prime abord équitable, n'aurait voulu faire partie de la 6<sup>e</sup>. Et à chaque beuglement de Juutilainen « l'Horreur »,

les hommes qu'il ne commandait pas se rendaient compte de leur chance.

\*  
\*     \*

Malgré l'absence d'agression russe, l'une des missions du régiment était de patrouiller dans les villages et de tenter de convaincre les fermiers et les paysans de quitter leurs terres dans l'éventualité d'une attaque à laquelle plus personne ne croyait. Autant dire qu'il en fallait plus à une famille de propriétaires terriens pour laisser derrière elle le travail d'une vie, et depuis le début, seule une dizaine d'entre elles s'était laissée gagner par la prudence et avait quitté la région. Pire, lassées de ne pas être envahies, certaines d'entre elles étaient déjà revenues.

Encore et toujours, les soldats parcouraient les kilomètres qui séparaient leur campement de la frontière russe sur laquelle était venue se poser jadis une myriade de minuscules villages finlandais qui composaient la municipalité de Suojärvi\*.

– 6<sup>e</sup> compagnie ! Formez les rangs ! Nous retournons prêcher la bonne parole ! aboya Juutilainen à ses trois cents hommes exaspérés.

Pourtant, Toivo souriait. Et les autres trouvèrent cela pour le moins étrange.

– T'es devenu cinglé ? s'étonna Pietari. Il n'y a vraiment aucune raison de se réjouir.

Toivo passa le bras autour des épaules de Simo, et les autres se rapprochèrent dans la confidence.

\* Les astérisques renvoient aux trois cartes en annexes.

– Nous serons à Suojärvi ce soir, dit-il à voix basse, puis au village d'Hyrsylä le jour suivant. Et j'ai entendu que dans trois jours

exactement, ils organisaient une fête. Soldats, Lottas et petites paysannes, le tout enfin mélangé. Un peu d'alcool, un peu de musique et des jolies femmes, dois-je encore vous expliquer pourquoi je souris ?

À cette agréable pensée, leur humeur changea. Deux jours de marche, voilà qui n'était pas si long tout compte fait !

*Ensemble de goulags de Belomorkanal.  
Oblast de Leningrad.*

Seize heures de travaux forcés par jour, juste assez à manger pour ne pas mourir, et des coups dans la gueule. Tout le temps. Le goulag de Belomorkanal construirait le canal de la mer Blanche sur leurs cadavres. Ils avaient pourtant été soldats et officiers de la Mère-Patrie soviétique, certains traîtres, d'autres, mauvais communistes, et nombre d'entre eux innocents de tout crime. Qu'importe, il en avait été décidé ainsi par un Chef suprême qui suscitait tant de peur que l'on entendait très clairement les majuscules lorsque l'on parlait de Lui.

Escorté par un garde armé, le colonel Tikhomirov longea les couloirs souterrains du goulag, au sol de terre et aux murs de pierres nues, juste assez éclairés pour distinguer dans les cellules étroites ceux qui respiraient encore de ceux qui étaient morts. Putréfaction, sueur et excréments, l'odeur était si ignoble qu'un mouchoir plaqué sur le nez n'empêchait en rien la nausée, et il pria pour que ses yeux se fassent à l'obscurité afin qu'il trouve aussi vite que possible le dernier homme du groupe d'intervention qu'il était ici venu constituer, pour cette mission confiée par Molotov et dont personne ne devait connaître l'existence.

– Azarov, tonna le garde. T’es vivant ?

Deux mains sales aux ongles cassés ou arrachés agrippèrent les barreaux entre lesquels vint se plaquer un visage mangé par des cheveux longs, blancs et sales.

– Azarov. C’est moi.

Tikhomirov le scruta en se demandant combien de jours ce prisonnier décharné aurait pu tenir sans sa visite.

– Tu es bien canonnier ?

– Je l’ai été.

– Parfait. Alors je te fais sortir d’ici si tu acceptes de...

– *Karacho*, le coupa Azarov. Même si tu veux que je tue Hitler, Staline ou ma mère. J’accepte tout ce que tu voudras, camarade.



*Mainila. Russie.*

*15 h 40.*

Personne ne fit attention à cette camionnette suivie de trois couples de chevaux attelés qui tiraient une solide charrette bâchée. De nuit, l'étrange équipage avait traversé la distance de quelques kilomètres qui séparait le goulag de Belomorkanal de leur point d'action, entouré d'un cercle rouge sur la carte remise à Azarov, et ils avaient patienté jusqu'à l'heure indiquée.

– Et on sera libres ? demanda l'un des hommes.

– Autant qu'on peut l'être en Russie, répondit Azarov.

Seules les roues dépassaient des bâches tendues, et ce n'est qu'au moment prévu que le chargement fut révélé : trois canons de 76 mm de près de deux mètres de long. Trois canons dissimulés à l'orée d'un bois sombre, aussi russes que la terre meuble dans laquelle ils s'enfouaient, aussi russes que les cibles qu'ils allaient viser, aussi russes que ceux qui allaient faire feu.

Azarov vérifia une dernière fois les coordonnées du tir.

Les premiers obus furent chargés par le cul des trois canons. Six obus identiques à ogives explosives de cinq kilos chacun attendaient leur tour.

La première salve fut tirée.

– Feu !

\*  
\*      \*

*Mainila. Russie.*

*15 h 45.*

Ce n'est pas le bruit de la canonnade qui alerta les deux soldats de quart en surveillance. Ils savaient que de nombreux exercices se déroulaient dans la région et que l'on tirait sans compter des obus de toutes tailles au fur et à mesure qu'ils sortaient des usines qui tournaient jour et nuit depuis des mois.

Malgré leur maigre expérience du combat, ils savaient pourtant que la chance d'être la cible d'un tir d'artillerie augmentait avec la persistance du sifflement qui l'accompagne alors qu'il fend l'air. Et ces sifflements-là étaient interminables.

De leur poste de garde, ils virent d'abord, au milieu de la cour de la garnison, exploser la cabine d'un camion de transport de soldats heureusement vide, dont le réservoir d'essence prit feu dans une aveuglante boule de flammes qui transforma le mécanicien qui le contrôlait en torche humaine. Les deux autres obus tirés ne firent que labourer les abords de la garnison et envoyer une tonne de terre dans le ciel, terre qui maintenant retombait en une pluie opaque de poussière et de graviers.

De la seconde salve, un seul obus explosa. Le premier se perdit au loin et sans bruit, alors que le deuxième déchira le tissu d'une des tentes militaires pour se planter entre deux lits, entre deux hommes miraculeusement épargnés qui désormais croyaient en Dieu. Mais il avait suffi d'un seul obus meurtrier, le troisième, pour toucher de plein fouet le poste de commandement et déchiqueter deux soldats et un officier, dont les corps boucliers sauvèrent le reste des

hommes présents qui sortirent en hurlant, couverts de sang, les mains sur leurs tympans déchirés.

De la troisième salve ne partit qu'un seul obus, et il aurait fallu à ce moment être du côté des canons d'Azarov pour en connaître la raison. L'ogive percuta le stock de bois de chauffage qui, en milliers de pieux projetés, blessa huit fois encore.

Puis, après l'effolement général, les ordres confus des officiers effrayés et les cris de douleur, le silence revint.

\*  
\*     \*

Trois heures plus tard, la camionnette qui transportait Azarov et ses cinq hommes entra dans le hangar vide d'un petit aérodrome désaffecté, devenu cimetière d'avions, lui aussi marqué en rouge sur la carte. Une fois garé à la place de l'aile manquante d'un gigantesque bombardier Tupolev dont le flanc portait les impacts du canon antiaérien qui l'avait cloué au sol une quinzaine d'années plus tôt, Azarov coupa le moteur. Comme il s'était entendu avec le colonel Tikhomirov, il ordonna à ses cinq soldats de rester à l'intérieur, marcha quelques pas, dégoupilla deux grenades et les lança sous le véhicule avant de s'abriter derrière un mur. La camionnette se souleva jusqu'à deux mètres de hauteur, se plia en son centre sous la chaleur et la puissance du souffle et retomba presque à la même place. Par acquit de conscience, une fois les flammes apaisées, il tira une balle dans chacun des corps calcinés.

Azarov attendit ensuite quelques minutes que la voiture de Tikhomirov vienne le rejoindre. Il passa son paquetage à l'épaule alors qu'elle arrivait au loin par la piste principale et, une fois à son niveau, constata en premier lieu que le colonel n'y était pas. Puis, lorsque le canon d'une arme le visa, dépassant de la vitre arrière baissée, il sourit d'avoir été si naïf.

Les missions secrètes n'aiment pas les témoins.

\*  
\*      \*

Tikhomirov fit son rapport détaillé au seul camarade Molotov. Puis l'histoire fut racontée de la bonne manière, avec les mots validés par le Kremlin et par Staline en personne, et une enquête objective fut diligentée, menée par un colonel au-delà de tout soupçon :

Bulletin de la presse russe n° 291

*« Impudente provocation de la clique militaire finlandaise.*

*Le 26 novembre, à 15 h 45, nos troupes, qui occupaient le kilomètre au nord-ouest de Mainila, ont été inopinément bombardées par le feu de l'artillerie, partant du territoire finnois. Les Finnois ont tiré en tout sept coups de canon.*

*Trois soldats de l'armée Rouge et un officier subalterne ont été tués, sept soldats de l'armée Rouge, un officier subalterne et un sous-lieutenant ont été blessés.*

*Cette provocation a causé une indignation sans bornes parmi les troupes. Envoyé sur place, le chef de la première division de l'État-major du district, le colonel Tikhomirov a été nommé aux fins d'enquête. »*

Parfois, du seuil de sa porte, un paysan ne voyait rien d'autre que ses terres.

À elles seules, quelques fermes formaient un village. Puis se dessinaient un lac, une forêt dense de bouleaux, et voilà qu'apparaissaient quatre ou cinq nouvelles habitations formant un nouveau village. Soixante-seize en tout, dont certains, construits autour d'une usine de papier ou d'une scierie, avaient au fil du temps pris de l'ampleur, puisque l'on travaillait ici au choix la terre ou le bois.

Suojärvi était si proche de la frontière soviétique que les habitants parlaient aussi bien leur langue maternelle qu'un patois abscons de russe et de finnois que les échanges commerciaux avaient fait naître. Pour les hommes de Rautjärvi, cette langue, si elle n'était pas totalement limpide, était au moins accessible. Eux aussi, plus au sud, frôlaient la frontière, eux aussi travaillaient la terre et le bois, eux aussi commerçaient depuis toujours avec leurs voisins, aujourd'hui potentiels ennemis.

La 6<sup>e</sup> compagnie s'était divisée en petites unités et passait d'un hameau à l'autre, se heurtant à chaque porte à l'écho d'un scepticisme partagé : « Une guerre ? Vraiment ? Où ça ? »

Ainsi, comme dans la fable, le petit berger avait trop crié au loup, et plus personne ne craignait ni ses crocs ni ses griffes. Les journées passaient alors, un refus après l'autre, jusqu'à la nuit tombée.

Pourtant, en ce jour particulier, rien ne semblait pouvoir ternir la bonne humeur inhabituelle des soldats de la 6<sup>e</sup> compagnie, car après le jour viendrait le soir, et ce soir enfin, ils pourraient oublier leur infortune.

\*  
\*      \*

Aux soldats, on ouvrait les portes des maisons. Ils avaient pu profiter des saunas pour se laver enfin. Nus et transpirants dans l'opacité vaporeuse du choc de l'eau fraîche sur les pierres brûlantes, il leur avait semblé qu'avec la crasse partait la fatigue, partaient aussi la Russie et Juutilainen l'enragé. Et surtout, ils ne pouaient plus. Le bal pouvait commencer.

Pietari haussa la voix pour recouvrir l'orchestre local et se présenter à la jeune femme assise sur une botte de foin, un lourd manteau sur le dos mais les jambes nues qu'une robe légère venait à peine recouvrir, le visage agréable éclairé par les lampions de couleur qui couraient tout autour de la place, une couronne tressée de fleurs blanches ceignant sa tête.

– Vous dansez ?

– Si on me le propose, sourit la jeune femme.

Elle sauta maladroitement de son perchoir de paille et perdit l'équilibre dans un éclat de rire. Pietari la rattrapa de justesse par la taille, et ses bras ne la quittèrent plus en la menant au centre de la place. Une chanson, puis deux, à la troisième, elle avait posé sa tête contre son épaule sans plus s'occuper du rythme ni de leurs pas, et ils auraient dansé ainsi, doucement, même sans musique.

Onni, Simo et Toivo avaient commencé par se moquer avant de se trouver à la place des ridicules, assis à l'écart, une bouteille de *viina*<sup>1</sup> à la main, regardant les autres et maudissant leur propre timidité.

– Tu dances ?

Simo envoya un petit coup de coude dans les côtes de Toivo qui n'avait pas compris que c'était à lui que la Lotta s'adressait. Elle restait plantée devant lui, armée d'un sourire charmant, dans son uniforme de rigueur, robe grise, la jupe arrivant à vingt centimètres exactement du sol, col et revers de manche blancs, foulard sur la tête et chaussures à talons plats. Autour du cou, elle portait une croix gammée brillante, en métal coloré du bleu de la Finlande, symbole du soleil levant et de la chance, alors qu'elle était, ailleurs, symbole de toute autre chose. Par-dessus tout, il se perdit dans la myriade de ses taches de rousseur bouleversantes sans savoir dire un mot.

– *Kirottu* ! J'ai choisi un muet, le railla-t-elle. Je m'appelle Leena. Tu te souviens de moi ?

– Euh... bafouilla Toivo.

– Tu as failli me renverser sur le quai de la gare de Rautjärvi.

Ses camarades le poussèrent en avant alors que l'orchestre jouait les premières notes d'*Emma*, et main dans la main, le soldat et la Lotta disparurent dans la petite foule des couples qui valsaient.

De son côté, Onni refusa une invitation, puis deux, et sa fidélité mise à l'épreuve lui permit au moins de voir, bien sûr Toivo et Leena s'embrasser sous les lampions, mais surtout le vieil homme, assis sur un tas de rondins de bois, le fusil sur les jambes et le regard mauvais posé sur Pietari et la jolie fermière qu'il enlaçait. Onni les pointa du doigt à l'attention de Simo, et ce dernier joua des épaules pour les rejoindre et souffler quelques mots à l'oreille de celui qui ne

se rendait pas compte du danger. La jeune femme se retourna et, à l'air renfrogné de son père, concéda à son tour qu'il était temps de se séparer.

– Vous devriez changer de cavalière. Mon paternel vise juste, il n'est pas commode, et je suis fiancée à un homme qui l'est encore moins.

À regrets partagés, les bras de Pietari la libérèrent.

– Nous reverrons-nous ? demanda-t-il.

– Non. Mais je ne vous oublierai pas, lui sourit-elle, car même sans guerre, j'aurais réussi à sauver un soldat d'un coup de fusil.

\*  
\*     \*

Le lendemain matin, la plaine sur laquelle ils avaient établi leur campement provisoire semblait assagie par le givre argent qui s'y était déposé, comme l'âge blanchit les cheveux.

Aarne Juutilainen avait lui aussi profité de la fête à sa manière. Il n'avait ni dansé ni bavardé, mais seulement bu à s'en tuer et à huit heures passées, il était toujours écrasé sur le lit de campagne de sa tente et n'avait encore hurlé sur personne. C'est cette grasse matinée qui permit à Toivo de réapparaître sans se faire attraper, un air béat sur le visage.

À cause d'un père protecteur et armé, Pietari fulminait de son badinage avorté, et c'est avec un brin de jalousie qu'il accueillit Toivo.

– Alors ? Ta Lotta ?

– Elle s'appelle Leena. Et si vous comptez sur moi pour vous raconter ma nuit en détail, vous me connaissez mal. J'ai reçu une certaine éducation.

– Bien sûr que tu vas nous raconter.

– Bien sûr que je vais vous raconter. Y'a du café ?



Simo lui tendit sa timbale brûlante que Toivo manqua de renverser quand Karlsson, le chef du groupe de combat *Sissi 1*, leur tomba dessus comme une bourrasque, attirant l'attention d'une bonne partie de la compagnie et d'un groupe de Lottas qui versait le gruau fumant du petit déjeuner dans la cantine militaire montée sur roues.

– On a bombardé la garnison russe de Mainila ! dit Karlsson avec circonspection, comme si lui-même découvrait à l'instant la nouvelle qu'il avait entendue au poste radio qui les reliait à l'État-major de la base arrière.

L'information était impossible. Jamais un renard n'attaquerait un ours. Et puisque personne ne semblait pouvoir croire que Mannerheim ait décidé de diriger ses canons vers cette petite garnison soviétique isolée. Karlsson répéta :

– Nous venons de déclarer la guerre à la Russie !

1. Alcool blanc finlandais, similaire à la vodka. 40 degrés environ.

Il est des hommes comme de certains outils, dont on ne se sert qu'occasionnellement voire plus du tout et dont on ignore tout à fait où on a bien pu les ranger. Il fallut ainsi rappeler au maréchal Carl Gustaf Mannerheim où trouver Vilho Nenonen, car après l'incident de Mainila, ce vieil outil oublié devait absolument être retrouvé.

– Votre chef de l'agence de planification de l'armement ? s'étonna Aksel Airo.

Sur un secrétaire en bois laqué ramené de ses voyages en Asie, Mannerheim tordit ses doigts handicapés pour écrire un mot, un seul, sur une note qu'il plia en deux dans une enveloppe et tendit à son fidèle.

– Nous sommes à l'aube de plonger dans un conflit dont nous n'avons pas les moyens, et croyez-moi, jamais je n'aurais pensé que ce génie dingue de Nenonen puisse être le seul à pouvoir nous l'éviter. Il est aussi le seul à avoir les réponses à nos questions. En tirant volontairement ou par erreur sur la Russie, nous venons d'offrir à Staline l'offense qu'il espérait. Prenez la Rolls Ghost, ne perdez pas de temps.

\*  
\*     \*

*Ministère de la Défense de Finlande.*

*8 Eteläinen Makasiinikatu,  
Helsinki.*

Du ministère dont il avait été en charge quinze ans plus tôt, Vilho Nenonen n'avait pas quitté l'adresse. Expert en armement au sein d'un gouvernement qui parlait des affaires de la guerre et de la défense avec le même désintérêt, il avait changé de bureau, avait vu son équipe se restreindre peu à peu et avait même dû descendre d'un étage, puis d'un autre, évitant de peu les sous-sols, pour se retrouver à l'écart, presque à l'oubli.

Aksel Airo se fit escorter jusqu'à son service et laissa à peine le temps au garde de l'annoncer avant d'entrer.

Dans un bureau aux murs couverts de croquis d'armes, de plans de coupe de canons, de fusils et de munitions, face à une sorte d'horloge complexe, remplie jusqu'à la rendre illisible de distances, de coordonnées et d'un pullulement d'indications énigmatiques, l'homme resté de dos semblait happé par ses calculs.

– Savez-vous ce que je regarde, Aksel ? demanda Nenonen.

Airo manquait de temps, mais, diplomate, il refusa de froisser celui dont il avait tant besoin.

– C'est un cercle de correction de tir, répondit-il, bon élève.

– Et à quoi sert un cercle de correction de tir ?

Puisqu'il n'y couperait pas, Airo ôta son manteau et le posa avec précaution sur la table la plus proche et la moins encombrée.

– Si l'on suit vos calculs, nos canons, quelles que soient leurs positions, pourront tous tirer sur la même cible avec les indications d'un seul et même observateur sans même que ce dernier sache réellement où se trouvent lesdits canons. En vulgarisant à peine, c'est un mécanisme qui nous permettrait d'avoir la meilleure artillerie au monde. La seule question est de savoir s'il sera prêt bientôt...

– Pourquoi cette question ? Vous craignez que notre avenir s'assombrisse ?

Le général se retourna enfin et fit face à celui qui s'était invité à l'improviste. Le visage creusé et les sourcils noirs et épais, malingre d'apparence, les cheveux plaqués et gominés, l'œil gauche en vadrouille, le chef de l'armement n'était pas surpris de cette visite, puisqu'il l'attendait déjà depuis la veille. Airo lui tendit l'enveloppe donnée plus tôt par Mannerheim. Le général lut le mot.

– « Mainila. »

– Mainila, confirma Airo.

– Le bombardement de la caserne russe ? Vous voulez savoir si c'est nous ?

– D'après le maréchal, vous seul pourriez répondre.

D'un geste ample, Nenonen lui montra une enfilade d'armoires collées les unes aux autres, sans portes, remplies à ras bord et pour certaines débordantes de plans, de traités scientifiques, de notices et de cartes militaires diverses.

– Je n'ai pas bonne presse, je le sais. On me pense un peu... Je crois que mon bon Gustaf emploie le mot « original » pour me décrire.

« Génie dingue » aurait été plus correct, mais Aksel préféra ne pas corriger.

– Je le comprends, poursuivit Nenonen. Que dire d'un homme tel que moi, qui passe son temps à étudier tous les types d'armes et de munitions pour en faire des plans précis, des manuels d'utilisation pour tous les types de conflits possibles pour une armée équipée de matériel finlandais, russe, suédois, français, anglais et j'en passe, formant l'artillerie la plus hétéroclite au monde ?

– Que cet homme est un atout de valeur ? répondit Airo, sincère. La connaissance est tout.

– Ignoré hier, atout de valeur aujourd’hui. Que la considération est inconstante, pensa tout haut Nenonen. Toujours est-il que je ne goûte pas vraiment ce regain d’intérêt en ma faveur, car oui, j’ai votre réponse. J’y ai travaillé toute la nuit et je vous attendais même plus tôt.

D’une de ses armoires obèses, il tira une carte qu’il déplia par-dessus d’autres. La Finlande, sa frontière avec la Russie et une myriade de points rouges et bleus.

– En bleu, les positions actualisées des régiments de l’armée finlandaise, pointa-t-il du bout de son stylo-plume. En rouge, celles des Russes. Selon les rapports que j’ai reçus hier soir, les tirs ont été observés depuis nos lignes et consignés dans le journal du poste-frontière. Et ces tirs étaient à deux kilomètres de notre garnison la plus proche.

– Et ? s’impatia courtoisement le secrétaire.

– Et ? Nous n’avons à ce jour aucun canon capable de tirer à cette distance.

– Vous insinuez que la Russie s’est tirée dessus ?

– Ce qu’elle ne reconnaîtra jamais. Aucun pays ne souffrirait d’être vu comme à l’initiative d’une guerre, surtout s’il attaque un État indépendant, neutre et relativement inoffensif comme le nôtre. Et Staline a beau avoir en horreur l’Occident, il en redoute l’opinion. Il lui faut donc un motif, une raison. Alors non, Aksel, la Russie ne s’est pas tirée dessus puisqu’elle le niera, même avec les plus flagrantes des preuves. Par cette manœuvre qui a tué ses propres soldats, elle devient victime, et pour le reste de la planète, nous sommes les agresseurs. Mais le résultat est le même... Nous entrons en guerre contre la plus grande armée du monde, celle d’un pays dont la capitale contient à elle seule autant d’habitants que la

Finlande entière. Alors vous devriez commencer à faire évacuer Helsinki. Et les grandes villes côtières.

Mannerheim avait déjà eu du mal à faire accepter au gouvernement de doubler le budget de l'armement tant le Président comme ses ministres croyaient en leurs interminables négociations et à une issue pacifique. Leur demander de faire évacuer Helsinki relevait de l'impensable. Jamais ils n'y consentiraient.

Si le scénario du pire était déjà engagé, combien de temps avaient-ils devant eux ? Une semaine ? Peut-être deux. Il fallait mettre en sécurité Mannerheim, le chef de guerre, puisque guerre il y aurait. Il fallait aussi égoïstement protéger les siens. Wilhelmina, Aila et Anja.

*Hôtel Moskva.*

*Moscou, place du Manège.*

Un visiteur étranger, perdu dans le centre de la capitale russe, aurait pu imaginer l'endroit habité par des colosses, ou qu'il fut la demeure des Titans et des Titanides de la mythologie grecque. Les avenues en rivières immenses auraient pu inviter une flotte entière de navires sans qu'ils se touchent, et chacun des immeubles en fourmilières extraordinaires, une ville entière. Comme si la Russie, par son gigantisme de façade, bombait le torse face au monde.

L'hôtel Moskva, flambant neuf, à peine sorti de terre quatre ans plus tôt, n'avait pas échappé à cette démesure. Viatcheslav Molotov, le bras droit de Staline, y avait ses habitudes au matin, et nul autre que le directeur d'établissement n'avait l'autorisation de le déranger lors de son petit déjeuner.

Dans la salle de restaurant baignée de lumière par une enfilade de hautes fenêtres qui ouvraient à quelques pas de là sur les bulbes dorés du Kremlin éblouissants de soleil, les couverts croisés sur son assiette vide, la *Pravda* pliée en quatre sur sa serviette, un café encore chaud au fond de sa tasse en porcelaine peinte, le fidèle parmi les fidèles avait convoqué Tikhomirov.

D'un geste obséquieux, le directeur invita ce dernier à prendre place avant de s'éclipser au plus vite à petits pas trottés.

– Il me demande de te dire qu'Il est content de toi, assura Molotov, un sourire franc posé sur son visage de bon père de famille. T'es-tu assuré que l'affaire reste bien entre nous ?

– Le canonnier Azarov s'est chargé de ses hommes, et les tiens se sont chargés d'Azarov, sans savoir qui il était et pourquoi il devait disparaître.

Molotov hocha de la tête, satisfait.

– L'histoire s'arrête donc avec eux. Personne ne pourrait la remonter jusqu'à nous, trouva utile de préciser Tikhomirov.

– Personne à part toi.

La gorge soudain serrée, le colonel eut l'impression de respirer du sable, la nuque piquée d'un court frisson. Les basses œuvres n'aiment pas les témoins, et de triste mémoire, même les hommes de l'ombre qui, sur ordre, s'étaient débarrassés de la majorité des officiers de Staline lors des Grandes Purges avaient été à leur tour exécutés.

– Mais il faut bien s'arrêter à un certain point et accepter de faire confiance, le rassura Molotov. Il nous faudrait sinon nous débarrasser de tout le monde, et ne resterait à la fin que Lui, et moi, s'Il le veut bien.

Ainsi commandait Staline, sans pitié, ses militaires comme ses citoyens, par une peur profonde que l'on préférerait nommer respect, et une soumission absolue que l'on préférerait nommer loyauté. Dans un pays où l'on s'autorisait à parler de politique seulement si l'on était d'accord avec celle-ci, avec une armée où chaque officier militaire était contrôlé par un officier politique, où les courtisans, bien mieux que les compétents, multipliaient les dénonciations, réelles ou imaginaires, dans l'espoir d'un avancement, d'une



promotion ou d'une petite tape sur l'épaule, chacune des pierres qui construisaient la Russie était posée d'une main tremblante, et chacun des mots qui en racontait l'Histoire était contrôlé et soupesé pour qu'il satisfasse les fantasmes de son dictateur.

Jusque dans les couloirs de cet hôtel s'écoutait le silence des bouches closes, des idées qui ne se partageaient avec personne et des opinions qui se taisaient. Jusqu'aux plans originaux de l'édifice s'imprimait la terreur de déplaire au Petit Père des peuples...

Neuf années plus tôt, en 1930, l'architecte Chtchoussev était venu lui présenter les premiers croquis du Moskva, destiné à devenir l'un des plus grands hôtels de la Mère-Patrie, vitrine d'un pays florissant à l'attention d'un Occident détesté. L'architecte, voulant bien faire, avait sur la même page, proposé deux façades différentes. Mais Staline avait signé au milieu.

- Il a signé au milieu, s'était confié Chtchoussev à Molotov, sortant du bureau du tyran.

- Veux-tu aller lui demander précision ? s'était-il entendu répondre.

Et puisque l'architecte ne trouva pas le courage, il ne sut jamais laquelle des propositions avait été validée. Ainsi, les deux furent construites, et l'hôtel présentait maintenant un visage déséquilibré, avec une façade aux hautes fenêtres et largement ornée sur sa gauche, et un style plus minimaliste aux petites fenêtres sur sa droite.

La crainte de déplaire était la même, que l'on soit architecte ou colonel de retour d'une mission secrète.

- Maintenant que les Finlandais sont sous pression, je les imagine mal refuser les requêtes de Staline qu'ils trouvaient inacceptables hier, supposa Tikhomirov.

– Inacceptables ? s’amusa Molotov. Mais qui vous dit que nous avons jamais voulu qu’elles soient acceptées ? Nos troupes se positionnent tout au long de la frontière finlandaise depuis plus de deux mois.

– En pleines négociations ?

– Elles n’ont jamais été que la mèche longue d’une situation qui devait de toute façon exploser. Si la Finlande accepte nos demandes d’annexion de territoires et de bases militaires, nous en demanderons plus encore, jusqu’à prendre le pays entier. Et si elle refuse, ce qu’elle semble s’obstiner à vouloir faire, elle ne nous laissera pas le choix que de prendre les armes.

– Alors l’invasion de la Finlande a toujours été le but ?

– Et qui pourrait nous en empêcher ? « Dix jours suffiront », Lui a assuré un général, « Donnez-moi des munitions pour douze, histoire d’être tranquille », a-t-il précisé. Peut-être faudra-t-il tout de même tirer un coup de feu pour qu’ils lèvent les mains en l’air et qu’ils se rendent, mais je pense qu’il suffira simplement de hausser la voix.

– Nous savons pourtant tous deux que notre armée a été grandement amoindrie par les purges. Est-ce vraiment le bon moment de se lancer dans un conflit armé ?

– Je croirais entendre Meretskov. Vous aussi pensez que nos officiers manquent de formation, que nous avons des problèmes logistiques et vestimentaires, une absence totale de préparation au combat en forêt et que nous sous- estimons et méprisons les Finlandais ?

– Meretskov a dit ça ?

– Mot pour mot, mais ce n’est jamais sans conséquence. Quand Staline dit de danser, l’homme avisé danse, et Meretskov paiera ses paroles en partant sur le front à la première heure. Staline veut fêter

son prochain anniversaire sur les marches du Parlement finlandais. Soit dans vingt jours exactement. Nous serons face à une armée de bouts de ficelle, mal équipée, peu nombreuse et à l'entraînement inégal. Et je ferai en sorte que nos régiments soient accompagnés d'un orchestre pour célébrer les victoires les unes après les autres jusqu'à la capitale, car après tout... Ce n'est que la Finlande.

– Et les réactions du reste du monde ? L'Europe ? L'Amérique ?

– Je vous rappelle qu'il y a deux jours, à Mainila, c'est nous qui avons été agressés. C'est bien la conclusion de votre enquête, n'est-ce pas ?

– Sans l'ombre d'un doute, confirma le colonel par instinct de survie.

***La fabrication d'une guerre.  
Mensonges et formules diplomatiques.***

Extraits de la note de Viatcheslav Molotov, Commissaire du Peuple aux Affaires étrangères de l'URSS à l'attention de Monsieur l'Ambassadeur de Finlande Aksu Koskinen.

*Monsieur l'Ambassadeur,*

*D'après le communiqué de l'État-major de l'armée Rouge, nos troupes, qui se trouvaient sur l'isthme de Carélie, près de la frontière finlandaise, non loin du village de Mainila, ont été inopinément bombardées aujourd'hui 26 novembre, à 15 h 45, par l'artillerie installée en territoire finlandais.*

*Le gouvernement soviétique n'a pas l'intention de grossir cet acte révoltant d'agression de la part des troupes de l'armée finlandaise (...), mais il exprime le désir que des faits aussi indignes ne se reproduisent plus.*

Extraits de la réponse de l'ambassadeur de Finlande sur instructions du gouvernement finlandais.

*Monsieur le Commissaire du Peuple,*

*En relation avec l'incident de frontière qui aurait eu lieu, le gouvernement finlandais a fait procéder d'urgence à l'enquête nécessaire. Cette enquête a établi que les coups de canon auxquels votre lettre fait allusion n'ont pas été tirés du côté finlandais.*

*Le calcul de la vitesse de transmission de sept détonations permet de conclure facilement que les pièces qui ont tiré se trouvaient à une distance de 1,5 km à 2 km au sud-ouest. Ces circonstances étant données, il semble que l'on soit en présence d'un fâcheux accident survenu pendant des exercices de tir exécutés du côté soviétique.*

Extraits de la réponse de Viatcheslav Molotov à la Finlande via son ambassadeur.

*Monsieur l'Ambassadeur,*

*La négation par le gouvernement finlandais du fait révoltant que l'artillerie finlandaise a ouvert le feu sur les troupes soviétiques en*

*leur infligeant des pertes ne peut s'expliquer que par l'intention d'induire l'opinion publique en erreur et d'insulter les victimes du tir.*

*Mais le gouvernement de l'URSS ne peut admettre que le pacte de non-agression soit violé par l'une des parties, tandis que l'autre s'engagerait à l'observer. Pour cette raison, le gouvernement soviétique se voit obligé de déclarer qu'à partir de ce jour il se considère comme libéré de l'engagement pris en vertu du pacte de non-agression conclu entre l'URSS et la Finlande, et qui a été systématiquement violé par le gouvernement finlandais.*

Déclaration radiophonique de Viatcheslav Molotov du 29 novembre.

*La politique hostile du gouvernement actuel de Finlande envers notre pays nous oblige à prendre des mesures immédiates pour assurer la sécurité extérieure de notre État.*

*Le gouvernement a également donné l'ordre à la marine de guerre et au haut commandement de l'armée Rouge de se tenir prêts à toutes les éventualités et d'arrêter immédiatement toutes les initiatives hostiles que la clique militaire finlandaise pourrait prendre.*

*La presse étrangère, faisant preuve d'hostilité à notre égard, affirme que les mesures que nous prenons tendent à la conquête ou au rattachement à l'URSS du territoire finlandais. C'est là une odieuse calomnie. Le gouvernement soviétique n'a pas eu, et n'a pas de semblables intentions.*

*Le but unique des mesures que nous avons prises est d'assurer la sécurité de l'Union soviétique et, tout d'abord, de Leningrad et de*

*ses trois millions et demi d'habitants.*

*Nous ne doutons pas que la bonne solution au problème de la sécurité de Leningrad ne serve de base à une amitié inviolable entre l'URSS et la Finlande.*

Et alors que Molotov promettait à cent soixante et onze millions de Soviétiques vissés à leurs postes de radio qu'il ne cherchait qu'à retrouver la paix, il décida toutefois d'expulser les diplomates de l'ambassade de Finlande à Moscou, de les faire jeter sans ménagement dans un wagon du Transsibérien, tout en ordonnant dans le même temps d'équiper les bombardiers, de remplir les réservoirs des tanks et des avions de chasse, de charger jusqu'au plafond des trains entiers d'obus et de mines et de mettre en marche près d'un demi-million de soldats, fusil à l'épaule, quand un demi-million de soldats supplémentaire n'attend que de les rejoindre.

Le jour d'après, aux premières heures du matin, alors que les mots choisis « d'amitié inviolable » résonnaient encore, l'une des plus grandes puissances militaires du monde attaqua une des plus petites nations de la planète.

*30 novembre 1939.*

*Premier jour du conflit finno-russe.*

Au lendemain des déclarations de Molotov, il suffisait de lire entre les lignes pour comprendre que le ciel allait s'assombrir. Mannerheim avait été exfiltré dans le centre de la Finlande, là où Aksel Airo avait réquisitionné dans la ville de Mikkeli un ensemble de bâtiments qui deviendraient bientôt le Quartier Général principal. Aksel avait sincèrement cru avoir plus de temps, et c'est, manquant de ce temps, qu'il houspillait ses deux filles, perdues dans leurs chambres, valises ouvertes, à ne savoir quoi mettre dedans.

– Plus vite, mes amours, je vous en supplie faites plus vite. Je vous rachèterai tout ce que vous laissez derrière vous, je vous le promets.

\*  
\*     \*

À quelques kilomètres de là, en Russie, face aux bombardiers SB2 flambant neufs alignés sur le tarmac de l'aéroport, l'officier supérieur haranguait ses pilotes d'une voix vibrante. Dans sa bouche, les mots du dictateur.

– Alors que leurs soldats seront au front, les yeux rivés sur la frontière qui nous sépare, nous bombarderons les villes qu’ils auront laissées sans protection, leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. Toucher l’ennemi en son cœur, pour terroriser, paralyser, annihiler jusqu’aux racines de leur résistance, les frapper dans ce qu’ils ont de plus cher. Jamais guerre n’aura été aussi courte.

L’arme ultime de Staline serait psychologique. Plus il serait cruel, en était-il convaincu, plus rapide serait la reddition. Et pour cela, il fallait viser les civils.

\*  
\*     \*

Aksel perdit un temps précieux à tenter de convaincre ses voisins, frappant aux portes, proposant même de leur envoyer une voiture et un chauffeur s’il le fallait. Puis il regarda l’enfilade interminable de maisons, à sa gauche comme à sa droite, prenant conscience de la vanité de son entreprise. Comptait-il à lui seul évacuer Helsinki ? Il chargea alors les valises dans le coffre. Sa femme et ses filles grimpèrent à l’arrière, et il claqua la portière en ordonnant au soldat au volant de foncer.

– Les filles sont mortes de peur, Aksel.

– C’est bien, répondit-il sans se retourner. Elles ont raison.

\*  
\*     \*

Des négociations interminables jusqu’aux échanges stériles entre les deux nations suite à « l’attentat » de la caserne de Mainila, sans y croire vraiment, la Finlande s’était préparée. Les emplacements des abris souterrains publics étaient indiqués dans les rues par des panneaux, et un responsable d’évacuation avait été nommé par immeuble. Les mitrailleuses de défense antiaérienne transportées



sur les toits étaient chargées, tout était prêt, mais pourtant, le doute subsistait. Et Helsinki, première cible évidente, n'avait été évacuée que de moitié, et seulement sur départ volontaire.

En regardant le ciel chargé par le pare-brise, Aksel pouvait distinguer au-dessus des nuages les ombres menaçantes des bombardiers, les mêmes silhouettes sombres que celles des monstres marins des légendes alors qu'ils glissent sous le bateau du pêcheur malheureux.

Wilhelmina couvrit les oreilles d'Aila, sa fille aînée, qui à son tour couvrit celles d'Anja, sa cadette en pleurs, lorsqu'à 9 h 30 exactement, le son des sirènes enveloppa la ville.

– Ça commence, souffla Aksel.

Puis autour d'eux, la capitale plongea dans l'enfer.

Six cents kilos de bombes furent lâchés par chacun des douze appareils qui composaient la première escadrille, soit, en un seul passage, la dispersion de plus de sept tonnes de thermite incendiaire, réduisant en cendres des quartiers entiers.

La voiture fonçait, les incendies se reflétaient sur les vitres et la carrosserie, et le soldat au volant évitait débris et cadavres comme il pouvait. De l'intérieur on sentait la chaleur et l'air devint irrespirable. Wilhelmina doucement priait, et Aksel tendit son bras en arrière pour qu'elle attrape sa main.

Des rivières de feu parcouraient les rues de la capitale. Partout où avant il y avait eu de l'air, il y avait maintenant des flammes.

Le soldat pila alors qu'une partie d'un immeuble de trois étages s'écroulait devant eux, révélant l'intérieur d'un salon et sa table dressée pour le petit déjeuner, et plus loin, une chambre aux lits défaits et aux jouets en désordre, reflet de l'insouciance qui régnait quelques secondes auparavant. Il fut incapable de redémarrer tant la poussière masquait tout autour. Pourtant, à travers le dense nuage

gris se distinguaient toujours la lueur orangée des explosions et le jaune de leurs flammes. Ils pouvaient être touchés à n'importe quel moment, et seule la chance viendrait à leur secours.

Aksel sortit le soldat de sa sidération, et en trombe ce dernier redémarra, bifurquant dans la seule rue dégagée.

Sur les fenêtres des appartements comme sur les vitrines des magasins, on avait apposé de larges bandes d'adhésif pour atténuer les vibrations des explosions qu'on avait espérées lointaines, sans imaginer un seul instant que les Soviétiques osent tirer directement sur la capitale.

La voiture dérapa dans le virage serré d'une rue où l'on avait érigé des piles de journaux attachées les unes aux autres en colonnes serrées de deux mètres de haut pour former des abris de fortune anti-éclats, aussi solides que des cabanes d'enfant.

La deuxième escadrille russe fut accueillie par des tirs de défense antiaérienne qui frappèrent deux appareils, faisant opérer un demi-tour aux autres.

Si pour les bombardiers russes le temps couvert fut un atout pour approcher la ville en toute discrétion, il devint rapidement un désavantage lorsqu'il fallut viser juste. Presque au jugé, un pilote de la troisième escadrille lâcha son chargement et détruisit par erreur l'ambassade russe.

Des voitures calcinées, des immeubles à terre et fumants. Des cratères de sept mètres de profondeur là où les obus avaient touché le sol. Sur vingt mètres autour ne subsistait que la poussière des choses qui avaient été.

Alors que les bombardiers opéraient un retour en terre russe, le ciel redevint calme d'un coup, trop vite, laissant une ville muette d'effroi.

Puis des cris de douleur, des appels à l'aide, des pleurs s'élevèrent dans le ciel en même temps que les colonnes de fumée noire. Dans ce carnage, la vie malgré tout, quand ailleurs, plus terrifiant encore, le silence des immeubles noirs de suie, des rues sans bruit et dévastées où personne n'avait survécu.

Des gamins en larmes étaient récupérés par des adultes inconnus le temps de peut-être retrouver leurs parents. Des silhouettes aux vêtements brûlés et à la peau cloquée marchaient abasourdies, enjambant des corps inertes.

Puis, après quelques minutes à peine, le bruit de milliers de pas alourdis par les bagages résonna dans la capitale en un murmure sourd. Helsinki abdiquait et fuyait. Pour les plus chanceux et fortunés, on prenait d'assaut les voitures, les bus et la gare. Sans le sou, on chargeait les poussettes, les chevaux et les brouettes jusqu'à la prochaine forêt, jusqu'au prochain village, où attendaient des cousins ou des amis.

– Et eux ? demanda Anja, alors qu'ils longeaient une file d'évacués.

– Regarde devant, lui dit son père.

Seules les familles séparées par le bombardement erraient encore, le cœur en suspens. Retenues par ce seul amour qui les unissait, elles cherchaient un fils, une fille, un mari, une mère, et chaque silhouette au loin, à travers des fumées en linceuls noirs, devenait un espoir. Les enfants perdus furent recueillis par les pompiers et réunis dans une école épargnée. Ils devinrent une liste complétée au fil des arrivées et lue à la radio. En litanie, leurs noms et prénoms étaient égrenés tout au long de la journée. Et lorsque parfois, après avoir accepté le pire, l'on se retrouvait par une chance insensée, dans les bras des uns, sous les baisers des autres, il y

avait une joie pure, déroutante, presque indécente, comme jamais elle n'avait existé auparavant.

Arrivés à la gare, les galons cousus à sa veste d'uniforme permirent à Aksel de couper les files et d'être escorté jusqu'au train qui déjà se remplissait au-delà de ses capacités. Il fit monter sa femme, Anja et Aila dans le wagon numéro 6 et les suivit du quai alors qu'elles remontaient le couloir. Elles s'installèrent face à une femme et son garçon, un gamin d'à peine trois ans. Wilhelmina descendit la vitre, et Aksel sortit un petit sac en tissu de sa poche qu'il lui tendit.

– J'ai réuni tout ce qui est de valeur. Argent et bijoux. Dépense tout ce qu'il faudra, je t'écris au plus vite, *Mummo*<sup>1</sup> vous attend.

Ils en oublièrent de s'embrasser et, noyé dans une vague humaine, Aksel disparut.

\*  
\*     \*

Dans ce wagon numéro 6, le visage contre la vitre le séparant du quai de gare noirci par la foule, le gamin regardait sans vraiment comprendre l'agitation générale. On poussait, on forçait au risque de séparer les familles pour garder la sienne unie, on s'invectivait autant qu'on s'aidait, les chefs de gare refusaient les valises pour gagner de la place, on en faisait passer en douce par les fenêtres de gauche quand on en jetait d'autres par les fenêtres de droite. Et l'enfant, sans être tout à fait apeuré, ressentait l'angoisse et l'affolement.

– Regarde-moi, lui dit sa mère pour attirer son attention. Tu as vu tous ces gens qui partent en vacances avec nous ?

Elle se tourna vers Wilhelmina et du regard lui demanda son soutien.

– Vous partez bien en vacances vous aussi, n'est-ce pas ?

– Que ferions-nous d'autre ? répondit Wilhelmina avec bienveillance. C'est bientôt Noël, non ?

Les deux femmes se sourirent, heureuses de ne plus être seules, déjà amies par les circonstances. Wilhelmina posa la main sur celle de l'enfant.

– Voilà Aila et Anja, mes filles. Et toi, comment tu t'appelles ?

– Martti, finit par répondre sa mère devant le mutisme de son fils.

Elle redoutait ce que la guerre lui laisserait en héritage, en quoi elle affecterait sa vie, son caractère, ses pensées, et de quelle nuance de noir elle teinterait son âme. Elle le regarda sans se douter que Martti Ahtisaari, le petit garçon du wagon 6, deviendrait soixante-neuf ans plus tard prix Nobel de la paix et président du même pays qu'ils étaient en train de fuir.

Refusant autant de monde qu'il avait pu en sauver, le train démarra enfin et quitta Helsinki.

– Savez-vous où loger ? demanda Wilhelmina.

– Connaît-on seulement les villes qui ont été épargnées ?

– La famille de mon mari n'est qu'à une cinquantaine de kilomètres, nous vous accueillerons avec plaisir.

– Oui, mais... Si elle est...

Elle regarda son garçon et n'osa pas finir sa phrase.

– Alors nous irons chez la vôtre, la rassura Wilhelmina.

– Et si...

– Alors nous continuerons à chercher.

\*  
\*   \*   \*

Ainsi passa cette journée du 30 novembre 1939 dans un Helsinki bombardé, bombardé comme des dizaines d'autres villes en Finlande.

Et sur les mille trois cents kilomètres de frontière, quatre fronts principaux furent particulièrement visés\*.

Petsamo, à l'extrême nord de la Finlande.

Le centre de la Finlande, pour la couper en deux vers la Suède.

Puis, de part et d'autre du lac Ladoga :

Le front de Kollaa, à l'est.

Et l'isthme de Carélie sur la ligne de défense « Mannerheim », à l'ouest, à trente kilomètres de Leningrad, offrant l'accès aux grandes villes côtières finlandaises.

Puisqu'elle existait désormais, il fallut la nommer, et en ce dernier jour de novembre débuta la Guerre d'Hiver.

1. *Mummo* : Mamie, grand-mère.

*Sur le front de Kollaa.  
Le premier jour de la guerre.*

Il faut toujours un premier mort pour y croire vraiment.

Un communiqué ne suffit pas, pas plus qu'un message radio, ou même les mots de celui qui en a été témoin. Il faut un mort. Devant soi. Voir son sang. Il faut voir son sang.

Restait à savoir qui, parmi les quinze mille soldats du front de Kollaa, serait celui-ci... Qui, parmi les quinze mille soldats, serait le premier à être allongé dans la grande tente noire, derrière le poste de secours.

\*  
\*      \*

Dans une autre tente, celle-ci éclairée à ses quatre coins, au sol couvert de tourbe et de lichen et décorée d'un drapeau de la Finlande, attendaient les douze officiers de Teittinen qu'ils saluèrent comme un seul homme à son entrée. Il prit place à la table, refusa un café et, à son tour, courba la nuque sur les cartes. Ils se tenaient épaule contre épaule, si bien que l'on distinguait avec difficulté celui d'entre eux qui parlait.

– Sait-on seulement s'ils vont passer par Kollaa ? Toutes les grandes villes sont à l'ouest. Il n'y a ici que villages et forêts, aucune cible de valeur, une seule route, du granit glissant ou des marécages saumâtres. Quel intérêt pour eux ? Ce n'est pas sans raison que nous sommes le front doté du moins de soldats.

– Les habitants d'Helsinki, non plus, ne pensaient pas être pris pour cible, rétorqua Teittinen. Alors dans le doute, préparons-nous au pire. Le poste de secours a-t-il été renforcé ?

– De nouvelles tentes médicales ont été montées et des exercices de premiers secours, bandages et pansements, sont en ce moment dispensés aux compagnies. Quatre autres tentes serviront au tri des blessés. Si jamais les Russes arrivent jusqu'à nous.

– Les exercices de tir ont été doublés, les armes vérifiées, les munitions comptées et distribuées aux soldats.

– De peur de paraître menaçants, nous avons annulé toute patrouille de reconnaissance. Nous ignorons complètement ce qu'il se passe à un kilomètre après la frontière. Sont-ils dix mille, sont-ils le double, sont-ils même là ?

– Quoi qu'il en soit, il faut faire évacuer les villages frontaliers de la région de Suojärvi, assura Teittinen, en commençant par Hyrsylä. Si les Russes attaquent la Finlande par Kollaa, ce sera le premier village qu'ils traverseront. Quelle compagnie avons-nous là-bas ?

– La 6<sup>e</sup>. Celle de Juutilainen et ses trois cents gars.

– Alors je les rejoindrai dans la journée. Préparez deux groupes de combat et une section logistique pour m'accompagner.

\*  
\*      \*

*Le premier jour de la guerre.*

*Poste avancé, région de Suojärvi.*



Depuis l'annonce du matin, la tension se diffusait d'un groupe à l'autre, contaminant jusqu'aux chevaux dans leurs écuries où s'entendaient le bruit sourd de leurs sabots sur la paille en litière et le choc léger des planches de bois de la stalle alors qu'ils cherchaient leur place. Au moindre mouvement brusque à l'extérieur, les ruades venaient sans attendre, si bien qu'il avait été décidé de les attacher séparément, chacun à un arbre, pour qu'ils ne se blessent pas. Il faisait encore quelques degrés au-dessus de zéro, et cette température n'était inconvenante ni pour les chevaux, ni pour les hommes.

Juutilainen détacha le sien pour lui dégourdir les pattes, avec des gestes doux et plus d'attention qu'il n'en avait montrée à aucun de ses soldats. Ses quatre chefs de groupe de combat le suivirent au pas à sa demande.

– Il n'y a pas de Russes tant que je ne vois pas de Russes. *Sissi 1*, tu partiras avec ton groupe à la frontière, en patrouille de reconnaissance. Vous n'engagez pas le conflit, sauf si on vous tire dessus.

Karlsson opina. Juutilainen ouvrit la main à plat devant le museau de son cheval qui y trouva un biscuit sec, puis poursuivit.

– *Sissi 2*, ton groupe évacuera le village d'Hyrskylä et les autres en remontant vers Suojärvi. On ne laisse rien que pourraient utiliser les *Ryssät*. *Sissi 3* et *4*, vous les suivrez et vous minerez derrière vous. N'oubliez pas de marquer chaque emplacement sur une carte, qu'on ne se fasse pas sauter nous-mêmes.

Les trois autres opinèrent à leur tour.

Le cheval baissa l'encolure jusqu'à la surface du lac devant lequel ils s'étaient arrêtés. Il but un instant, sa longue crinière se mouillant dans l'eau, puis releva ses naseaux, humant l'air. Sous son cuir, ses

muscles tressaillirent. Il racla le sol deux fois, et ses oreilles se couchèrent en arrière.

Dans le ciel sale, le soleil n'arrivait pas à percer les nuages, et son ombre jaune fané se reflétait sans éclat sur le miroir terne du lac. La forêt autour d'eux était inhabituellement silencieuse.

Qu'ils soient soldats ou animaux, tous à leur manière ressentait l'imperceptible danger.

– Et si les habitants refusent de quitter leurs maisons ? fit remarquer Karlsson.

– Alors nous saurons être convaincants, assura le légionnaire.

\*  
\*   \*   \*

Hyrskylä, le village le plus avancé, formait une virgule qui pénétrait chez le voisin, comme une minuscule ponctuation entre ces deux pays devenus ennemis depuis quelques heures.

L'heure n'était plus aux doutes et aux hésitations, et les soldats se déversèrent dans les rues, annonçant l'entrée en guerre de la Finlande et donnant l'ordre de ne prendre que l'essentiel pour évacuer.

Les habitants avaient à peine pu sauver leurs chevaux, un peu de nourriture et quelques photos de famille gardées dans leurs poches avant de quitter leurs demeures aux cheminées encore rougeoyantes de braises. Ne restaient que les irréductibles, ceux dont la terre est le sang, sur qui il aurait fallu tirer pour les déloger.

Devant une ferme, Simo gratta l'allumette tempête recouverte de soufre et collée à une bouteille remplie d'un mélange de kérosène, d'essence et de goudron qu'il lança par la porte ouverte sans quitter le seuil. Les flammes se répandirent dans un souffle brûlant et gagnèrent en intensité en se nourrissant du bois.

Partout ailleurs on utilisait les mêmes bombes incendiaires artisanales, héritage de la guerre d'Espagne où elles avaient été inventées.

Juutilainen surveillait le bon déroulement de l'évacuation, juché sur son cheval, comme s'il était lui-même l'ennemi qui les bannissait de leurs terres.

Il fallait fuir, fuir et ne rien laisser que pourraient utiliser les Russes.

« Qu'il ne reste pas un lit pour qu'ils se reposent, pas une vache pour qu'ils en boivent le lait, pas un cheval pour qu'il porte leur barda, pas un toit qui les protège de la pluie », avait commandé l'Horreur.

Une longue colonne se forma alors en un exil douloureux. Le temps pressant, il fut impossible aux soldats d'attendre la complète évacuation, et ils incendièrent les maisons presque devant leurs propriétaires. La chaleur du brasier dans leur dos, la plupart ne se retournèrent même pas.

Simo rejoignit Toivo, Onni et Pietari qu'il trouva bêtement figés devant une étable et ses huit vaches. Hugo, le gentil géant de Rinkilä, était passé de l'autre côté de la clôture et flattait le cuir de l'animal devant lui.

– On tire dans les vaches ? demanda-t-il, inquiet.

– Une balle ? Sur le sommet du crâne pour qu'elles ne souffrent pas ?

Ils avaient une technique, manquait le courage.

Le hennissement du cheval de Juutilainen les fit alors sursauter. Le légionnaire n'attendait que de se battre enfin, et cette mission de sauvetage commençait doucement à l'exaspérer. Il posa un pied à terre, détacha une grenade offensive de sa ceinture, tira sur la goupille, cria « à l'abri » et la balança dans l'étable. Simo et Hugo,

bien trop proches, se jetèrent au sol, les mains sur la tête, à l'instant même où les ruminants éclataient en un nuage poisseux de sang et d'entrailles.

– Avec moi ! leur dit sèchement l'Horreur du Maroc en se relevant. J'ai vu des cochons là-bas !

Ils obéirent à contrecœur, avec la certitude que leur officier trouvait un sincère plaisir dans cette activité nouvelle.

\*  
\*     \*

À seulement un kilomètre de là, Karlsson et les cinquante hommes de son groupe de combat rampaient sur les derniers mètres du sommet d'une colline qui se gravissait en Finlande et se descendait en Russie, posée juste sur la frontière.

– Périscope.

De main en main, on fit passer l'appareil jusqu'aux soldats les plus en avant, et les deux lentilles dépassèrent à peine quand l'officier plaça ses yeux devant les oculaires.

– Alors ? demanda-t-on. Ils sont là ?

– Mille... ? Dix mille... ?

Karlsson baissa le périscope, le visage blême. Il lui avait été tout simplement impossible de les compter puisque la marée d'hommes, de chevaux, de camions et de tanks qui progressait au loin et se dirigeait vers eux n'avait pas de fin visible. Comme un lourd brouillard collé au sol, l'adversaire en masse compacte avançait irrémédiablement. Et personne n'avait prévu qu'ils seraient autant.

– *Perkele*, souffla-t-il. Qu'on me fasse seller un cheval et qu'on prépare un messenger !

\*  
\*     \*

La colonne des évacués d'Hyrsylä laissait derrière elle un village de flammes. Bientôt, elle fut rejointe par celles des autres villages, grossissant à vue d'œil comme les ruisseaux forment une rivière, sous un ciel masqué par les fumées noires des incendies. L'exode des frontaliers se poursuivait en silence, escorté par les soldats de la 6<sup>e</sup> compagnie.

Simo donna un coup de coude à Pietari alors que devant eux passait le vieil homme dont le fusil avait menacé son camarade la veille. Sans cheval pour aider leur fuite, sa fille portait sur son dos ce qu'ils avaient voulu sauver. Au bout de sa robe déjà sale et alourdie de terre, ses chevilles blanches et nues sortaient de gros souliers d'homme.

Hier encore, ils avaient dansé, insouciant. Pietari avait tenu sa taille, elle avait frôlé sa joue de la sienne, ils avaient senti leurs souffles se mélanger.

Aujourd'hui, Pietari avait mis le feu à sa ferme, réduisant en cendres une vie de travail. Pietari ou un autre, qu'importait. Tristement, leurs regards se croisèrent.

Juutilainen tira deux fois en l'air alors qu'un village de plus était vidé, donnant le signal aux deux autres groupes de combat de miner derrière eux les chemins d'accès. Mais les munitions, déjà rares, rendaient le quadrillage défensif relativement inopérant, et il faudrait que les Russes jouent de malchance pour mettre un pied sur un de leurs pièges enterrés.

\*  
\*     \*

*Le premier jour de la guerre.  
Isthme de Carélie, ligne Mannerheim.  
Quatre cents kilomètres de Kollaa.*

La nouvelle recrue était arrivée trente-cinq jours après les autres et, ayant évité deux mois d'entraînement et de marche au pas, avait gagné le surnom de *Onnekas*, le Chanceux.

– Bienvenue sur la ligne, gamin, l'avait accueilli un type qui avait à peu près son âge. Tu verras, il ne s'y passe rien.

– J'espérais être mobilisé à Kollaa, avoua le nouveau. J'y connais quelqu'un.

– Désolé pour toi, mais Mannerheim est certain que tout va se passer ici, et presque toutes les forces sont sur cette ligne de défense.

Elle portait depuis son nom, et si la ligne Mannerheim devait être franchie, la Finlande tomberait en une semaine. En une semaine, mais pas sans peine.

Dans ce goulet qui séparait la Finlande de la Russie couraient cent trente-deux kilomètres de bunkers à travers les meurtrières desquels les canons des mitraillettes sortaient comme le dard d'un insecte en béton armé. Les bunkers étaient reliés par des tranchées longées par des rouleaux de ronces artificielles, protégés plus loin par des plots en béton, puis par des champs de mines. Loin d'être impénétrable, la ligne existait toutefois, et quels que soient ses défauts, elle serait le seul rempart de la Finlande.

– Viens, gamin, je t'emmène à ta compagnie.

C'était il y a une semaine, et la situation avait bien changé depuis. Depuis Mainila et les fausses accusations. Depuis que la Russie avait coupé tout contact diplomatique avec la Finlande. D'un jour à l'autre, on allait peut-être leur annoncer que les deux pays s'étaient rabibochés. Ça ou l'inverse. Les espoirs allant dans le sens de la première option.

Adossé aux rondins de bois qui couraient le long de la tranchée qu'occupait son bataillon, sa feuille de papier posée sur la cuisse, le

Chanceux avait écouté les conseils des gradés, dont certains avaient déjà connu la guerre et savaient que les familles à l'arrière souffraient toujours du manque de nouvelles. Sur la page, son écriture tremblait sans que le froid n'en soit la cause. Il n'avait que peu de temps avant son prochain quart pour finir sa lettre. Signant de son prénom, il la plia en deux, la glissa dans l'enveloppe et demanda à son officier l'autorisation de se rendre à l'unité postale.

L'officier lut 6 h 50 à sa montre à gousset, leva le nez, scruta le ciel, tendit l'oreille, puis accepta enfin. Le Chanceux grimpa hors de sa tranchée et remonta les cinq cents mètres qui le séparaient du campement principal, un campement qui ressemblait en tout point à celui de Kollaa.

Il longea les bunkers massifs au pas de course et passa en se courbant derrière les mitrailleuses enterrées de moitié et les mortiers prêts à cracher, pour atteindre enfin la petite boîte aux lettres en bois fixée à l'un des épicéas. Elle débordait déjà de courrier, et l'on avait ajouté, posé contre l'arbre, un sac postal en toile de jute, bientôt lui aussi gavé.

Assis au pied du tronc, son stylo tournant entre ses doigts, un soldat en manque d'inspiration demandait de l'aide à un camarade. Il fallait donner des nouvelles et, sans mentir vraiment, mettre de côté la peur qui serrait tous les ventres.

– J'écris quoi ? demanda-t-il, hésitant.

– Tu écris que tu vas bien. Ils ne peuvent rien pour toi, là-bas, à la maison. Tu ne ferais que les inquiéter. Tu écris que tu vas bien. Tu veux dire quoi d'autre ?

Devant eux, le Chanceux déposa sa lettre par-dessus le millier d'autres. Il en avait pesé chaque mot si bien qu'il aurait pu la réciter comme une prière. Le destinataire serait fier de lui, il l'espérait.

*Cher frère,*

*Tu ne t'attends pas à ce que tu vas lire, je l'imagine bien, puisque tu as tout fait pour que je ne l'écrive pas. Pourtant, plus insupportable que la peur, après ton départ, j'ai souffert du regard de notre père. Tu le connais, il n'a pas besoin de parler pour se faire comprendre. Et j'ai eu trop mal de le décevoir, de décevoir tout le monde, toi y compris. « Pourquoi n'es-tu pas avec les autres soldats ? », semblait me dire papa, tous les jours. À Rautjärvi, les vieux, les enfants et les femmes qui sont restés, j'en suis sûr, se posaient la même question. Avec raison. Si l'on attaque mon pays, comment pourrais-je rester sans rien faire ? Alors je suis allé voir le docteur, il m'a posé une attelle, et en un mois, j'étais à peu près remis. Assez pour me présenter à la Garde civile et m'y inscrire. Je croyais te rejoindre à Kollaa, mon affectation en a voulu autrement, et me voici sur l'Isthme, sur la ligne Mannerheim. C'est heureux, nous aurons chacun des histoires différentes à nous raconter. Tu sais, ici, on m'appelle Onnekas, alors si cette guerre arrive vraiment, je te retrouverai à son dernier jour. Excuse mon écriture qui tremble un peu. Ma main n'est pas encore complètement réparée, mais si j'écris de la gauche, je tire de la droite, et elle ne tremblera pas lorsqu'il s'agira de tuer un Ivan ! Embrasse les amis, Simo, Toivo et Onni.*

*Ton frère qui t'aime. Viktor.*

\*  
\*   \*   \*

À 7 heures exactement, les réacteurs des premières escadrilles se firent entendre en murmure lointain, puis on les vit enfin approcher, comme une centaine de pointillés dans le ciel. Viktor leva les yeux.

À 7 h 03, l'ombre d'un bombardier passa au-dessus de la ligne et largua une série de trois obus incendiaires qui sifflèrent jusqu'à leur



cible. De la boîte aux lettres où il se trouvait, à cinq cents mètres de là, Viktor vit sa tranchée percutée de plein fouet, s'ouvrir comme une gueule béante vomissant du sable et de la terre, et sa compagnie entière disparut dans un champignon de feu.

Une nouvelle explosion, ailleurs, une autre, plus proche, et alors que l'on courait en tous sens autour de lui, il entendit le cri étouffé de celui qui, juste devant lui, lui hurlait dessus. L'homme était couvert de terre comme s'il en avait plu.

– T'es de quelle compagnie, soldat ?

– Quatrième, dit-il sans presque percevoir sa propre voix.

– *Perkele* ! Y'a plus de quatrième ! Suis-moi, on va te trouver une nouvelle affectation. Comment tu t'appelles ?

– Soldat Koskinen. Viktor Koskinen, de Rautjärvi.

\*  
\*      \*

*Le premier jour de la guerre.*

*Petsamo, Laponie finlandaise.*

Couvert d'un manteau de fourrure noire, moufles et bonnet, le capitaine Salmelo n'avait pas quitté son poste depuis le matin, figé devant l'ouverture de l'abri antibombe qui donnait sur la frontière.

Les ordres étant les mêmes pour tous, là-bas aussi sur le cercle arctique, l'évacuation des villages avait commencé depuis quatre jours exactement, si l'on considère comme village quelques maisons blotties les unes contre les autres.

Les mêmes colonnes de réfugiés, les mêmes valises pleines, cette fois-ci chargées sur des luges et tirées par des rennes domestiqués, avec sur leur dos les enfants en bas âge, emmitouflés.

La neige lapone du Nord remplaçait la terre du Sud, avec sa glace et son froid mordant. Si l'idée d'attaquer la Finlande par son

point d'entrée le plus sauvage pouvait paraître suicidaire, Petsamo représentait aussi l'accès aux mers arctiques et à leur commerce de nickel. Ainsi, Mannerheim y avait tout de même posté deux divisions, et celles-ci étaient commandées par le capitaine Salmelo qui, les yeux rivés à ses jumelles, observait devant lui l'univers blanc à perte de vue.

Quand vint le murmure des pas. Des dizaines de milliers de pas. Ce fut d'abord une ligne d'horizon plus épaisse qu'à l'accoutumée. Salmelo estima de prime abord qu'ils étaient le double des forces finlandaises. Puis cet horizon approcha, et il comprit qu'ils étaient dix fois plus. D'abord un grand vide dans sa poitrine, soudain remplie de terreur, sans pourtant qu'aucune émotion ne se lise sur son visage...

- Les villages sont-ils tous évacués ? demanda-t-il calmement.
- Ils le sont, capitaine.
- Sont-ils incendiés ?
- Ils le sont, capitaine.
- Alors allez me chercher le capitaine Pennanen.

Le soldat salua, fit demi-tour et quitta l'abri. Seul, Salmelo sortit son portefeuille et embrassa la photo qui s'y trouvait. Puis il décrocha son pistolet de l'étui, le posa contre sa tempe et tira une cartouche qui traversa son crâne avant d'en envoyer une partie contre le mur. Alerté, Pennanen accourut, et ses souliers glissèrent dans la flaque de sang qui couvrait déjà le sol.

Ainsi, Salmelo venait d'abdiquer, et Pennanen d'être promu.

Aucun homme ne sait d'avance s'il a le courage de combattre vraiment. Pas même un soldat de métier.

\*  
\*      \*

*Le premier jour de la guerre.  
Retour aux villages de Suojärvi.*

Ils n'avaient laissé rien d'autre derrière eux que de la terre brûlée.

Leurs missions remplies, les quatre *Sissi* s'étaient rejoints, et aux dernières heures du soleil, la 6<sup>e</sup> compagnie au complet s'arrêta au bord du lac de Suojärvi, à mi-chemin de leur retour au campement de Kollaa. Au loin, les villages incendiés cachés par les forêts projetaient un halo au-dessus des cimes des arbres, halo et cimes reflétés à la surface de l'eau en une image inversée.

Ils posèrent les sacs à dos, burent avec les chevaux, et quand certains desserraient simplement les lacets de leurs chaussures, d'autres sombraient déjà dans le sommeil, la tête sur les coussins de mousse brune au pied des sapins. Il y avait des soldats, il y avait des villageois, et les premiers n'ayant pas tous un uniforme complet, le tout se confondait dangereusement, si bien qu'un espion russe aurait pu se glisser parmi eux et partager leur repas sans faire beaucoup d'efforts, pour autant qu'il reste muet.

À l'écart sur une butte, Karlsson chaussa ses jumelles et scruta l'horizon. Ils avaient laissé entre eux et les Russes assez de distance pour ne plus les voir, pourtant, les vibrations de leurs pas, comme un tremblement de terre lointain, les trahissaient encore. Il suffisait de poser la main sur le sol pour les sentir approcher, et de poser la main sur les poitrines pour sentir les cœurs accélérer.

Sur l'une des rares plaines de la région, Karlsson aperçut un point mouvant. Un homme courait. Il siffla entre ses dents, et son voisin, lui aussi chef de groupe de combat, l'imita en sortant à son tour ses jumelles.

– C'est un de nos gars ? demanda-t-il à Karlsson.

Ce dernier retira la carte de sa protection plastique sur laquelle les cercles rouges représentaient les zones qu'ils avaient piégées au

fur et à mesure des évacuations.

– Je l’ignore, mais il est en plein terrain miné.

– On l’aurait oublié ? Ou il se serait perdu ?

– Sais pas. Avertis Juutilainen et fais compter les hommes.

Le soldat manquant de la 6<sup>e</sup> compagnie, pour une raison que l’on ne connaîtrait jamais, s’était retrouvé séparé du groupe et fonçait maintenant en leur direction en levant les bras lui aussi, répondant aux bras levés des autres soldats sur la butte qui, à quatre cents mètres de lui, semblaient lui dire : « Par ici, nous sommes là ! »

– *Perkele* ! Ce con pense qu’on le salue !

– C’est pas vrai qu’il va sauter sous nos yeux quand même ?

Juutilainen arracha les jumelles des mains de Karlsson. Rentrer au campement de Kollaa avec comme seul trophée le premier mort de leur division lui était inenvisageable.

– Karlsson. Quel est le meilleur tireur de ton groupe ?

En réponse, de l’arrière des troupes, on fit remonter Enso Friari. Le discret ouvrier de l’usine de bois de Rautjärvi s’était fait remarquer au cours des entraînements. Peut-être n’avait-il pas profité des sages enseignements d’un père comme celui de Simo qui l’avait pris dans ses bras pour lui donner un baiser et un dernier conseil :

– À l’avant, on se prend des beignes, à l’arrière, des coups de pied au cul. Reste au milieu et silencieux. Ce n’est pas la place du lâche, mais celle du survivant.

Enso Friari s’allongea et estima la distance qui le séparait du soldat perdu. Trois cents mètres maintenant.

– Tire devant ses chaussures, ordonna Juutilainen. Espérons qu’il comprenne.

Enso contrôla sa respiration. Il prit en compte le vent et l’humidité de l’air, posa le doigt sur la détente, hésita, hésita encore.

Il toucherait le sol, il l'espérait, mais avec une cible si éloignée, en mouvement de surcroît, il y avait un risque de lui faire sauter un orteil ou deux, au mieux, de lui exploser le genou ou de lui traverser le ventre, c'était à craindre. Le tireur avait bloqué, incapable de faire feu, et plus on laissait le soldat avancer dans le champ de mines, plus il avait de chance d'en rencontrer une.

Toivo regarda Simo et l'interrogea du regard : « Que vas-tu faire, mon ami ? »

Deux cents mètres. Simo se fraya un chemin parmi la troupe, posa sa main sur l'épaule d'Enso et lui demanda sa place sans que ce dernier s'y oppose.

Simo avait déjà fait ses propres calculs et surprit tout le monde en tirant sans attendre, alors qu'il venait à peine de s'allonger. À l'autre bout de la plaine, le coup de feu souleva une motte de terre juste devant le soldat qui s'arrêta net, leva les bras encore pour qu'on le reconnaisse et poursuivit sa course.

– Il croit qu'on le prend pour un Russe, comprit Karlsson. Tire encore.

Tous les hommes de la 6<sup>e</sup> étaient désormais rassemblés sur la butte et regardaient Simo.

Cent cinquante mètres. Une nouvelle déflagration, et la balle de Simo frôla cette fois-ci le cuir du bout des chaussures de celui que l'on essayait de sauver. Le soldat prit son fusil et le leva haut au-dessus de sa tête, en signe de paix. Puis il fit un pas de plus et disparut dans un nuage longiligne de terre et de graviers qui s'éleva dans le ciel. Lorsqu'il se dissipa, la plaine était redevenue déserte, et le silence gagna les hommes.

La guerre... Il faut toujours un premier mort pour y croire vraiment.

– Bien, souffla Juutilainen, déçu. Celui-ci était fait pour mourir. On connaît son nom ?

– Janne, dit la voix grave d'Hugo derrière eux. Janne, du hameau de Rinkilä.

Juutilainen se tourna vers le soldat et leva les yeux pour croiser son regard, deux têtes plus haut.

– C'était ton ami ?

Les larmes aux yeux, Hugo confirma d'un hochement de tête.

– Alors pourquoi l'as-tu abandonné ? L'honneur aurait voulu que tu crèves avec lui.

Hugo n'aurait eu qu'à ouvrir la bouche pour avaler Juutilainen sans même le mâcher, mais au contraire, le colosse baissa les épaules comme un enfant, blessé au cœur.

– Tu raconteras à sa famille l'ami que tu as été.

Juutilainen le bouscula d'un coup d'épaule en se dirigeant vers le tireur allongé qui se relevait à peine.

– Ton nom, soldat.

Simo déclina son identité et la localisation de la Garde civile dont il faisait partie.

– Un réserviste de Rautjärvi ! s'esclaffa l'Horreur du Maroc. Il faut que mon meilleur tireur soit un réserviste, pas même un soldat de métier.

Un flocon de neige descendit du ciel, flottant au gré du vent. Le premier flocon de l'hiver. L'automne, patient, avait tenu jusque-là, tout au long des négociations. La nouvelle saison commença ce jour exactement, au premier mort du front de Kollaa, le 30 novembre 1939. Tourbillonnant, le flocon finit sa course en venant fondre sur le canon encore chaud du fusil de Simo.

– Simo Häyhä, à partir de maintenant, tu marches à mon côté, avait gueulé Juutilainen.

Et sur ordre, Simo se porta à sa hauteur.

Alors que la compagnie se remettait en marche, Hugo restait à scruter la plaine, comme s'il pouvait subsister un doute. Onni l'attrapa par la manche.

– N'écoute pas l'Horreur. Tu n'y es pour rien.

– Mais... On... On ne récupère pas nos morts ?

– Si, c'est l'esprit de notre armée. Mais il ne doit pas y avoir grand-chose à récupérer, tu t'en doutes, non ?

– Et sa plaque d'identité ?

– Tu veux la chercher dans un champ de mines ou tu veux juste le rejoindre à Tuonela ?

Hugo resta muet, terrassé par la culpabilité.

– J'en ai discuté avec les autres, lui dit Onni. Si tu veux bien, on aimerait t'avoir avec nous.

\*  
\*   \*   \*

La patrouille russe était de retour de sa mission d'observation des premiers villages de la région de Suojärvi, et son commandant, penaud, faisait son rapport au général Habarov, chef de la 8<sup>e</sup> armée.

– Nous avons gagné des ruines et quelques mètres. Plus rien ne reste. Ni les habitants, ni quoi que ce soit.

– Retournez-y et fouillez mieux, bon Dieu ! Trouvez à manger et des vêtements chauds. Trouvez aussi un endroit où établir un campement.

Les soldats russes avaient été mobilisés à travers tout le pays des mois auparavant, et avant même d'engager le conflit, certains avaient dû parcourir près de trois mille kilomètres pour arriver sur le front. Ils avaient froid. Ils avaient faim. Déjà. Et beaucoup d'entre eux ignoraient même pourquoi ils allaient se battre.

– Je ne refuse pas l’ordre, se défendit le commandant, mais ils ont tout incendié en partant. Ils ont même fait sauter les cochons.

– Sauvages ! s’emporta le général.

Il se tourna vers le *politruk*<sup>1</sup>, qui, à un pas d’eux, avait pris des notes. Staline ne faisant confiance à personne, encore moins à ses officiers militaires, avait placé derrière chacun d’eux un témoin, chargé de tout lui relater, devenant ses yeux et ses oreilles sur le front. Les victoires, les avancées, les actes de bravoure, mais par-dessus tout, les actes de trahison, de lâcheté et les possibles mutineries. Selon les situations, les *politruks*, maîtres en délation, avaient de plus le droit d’exécuter d’une balle dans la tête tous ceux qui ne feraient pas honneur à la Mère-Patrie. Enfin, il était aussi dans leur intérêt de réécrire l’Histoire lorsqu’elle n’était pas en faveur de la Russie, si eux-mêmes voulaient rester en vie.

– Alors ? demanda le général. Nous avons gagné « des ruines et quelques mètres ». Vous comptez écrire cela de quelle manière ?

Le *politruk* regarda ses notes, se racla la gorge et proposa une ébauche.

– « C’est à la seule évocation des troupes russes que la débâcle finlandaise a commencé. Couards, ils ont préféré se couvrir de honte dans la fuite, incendiant leurs propres villages plutôt que de faire face à la 8<sup>e</sup> armée... » Quelque chose comme ça. Je rajouterai des formules de grandeur, mais une vraie victoire arrangerait bien nos affaires.

1. Officier politique.



Dès le début des hostilités, le maréchal Mannerheim, chef suprême des armées, avait quitté Helsinki dont on déblayait à présent au chasse-neige les rues couvertes du verre brisé des fenêtres et des vitrines, et où l'on empilait sur des charrettes pestilentielles les cadavres. Il avait établi son État-major dans la ville de Mikkeli, à près de deux cents kilomètres de la capitale, loin des fronts, là où un hôtel, une école et une église avaient été réquisitionnés pour devenir le Quartier Général principal.

Aksel Airo, devenu quartier-maître général par la force des choses, entra dans l'hôtel Seurahuone, traversa la salle de bal aux murs bleu pâle et aux rideaux de fine dentelle, jeta son manteau et sa toque en astrakan couverts de neige sur l'abattant d'un piano à queue avant d'ouvrir la porte d'un salon plus modeste, mais tout aussi élégant, sur les murs duquel étaient accrochées des cartes si grandes qu'il fallait monter sur un escabeau pour y ajouter, en épingles colorées, les mouvements des troupes.

Au milieu de la pièce, sur la longue table centrale recouverte d'une carte à nouveau démesurée qui comme une nappe mal taillée débordait jusqu'à toucher le sol, Mannerheim écoutait les rapports de ses généraux. Aksel prit sa place à son côté.

- Vos enfants ? lui demanda le chef des armées à voix basse.
- En sécurité, lui assura Airo.

– Bien, alors poursuivons, dit Mannerheim à l'attention du gradé voisin.

La stratégie russe était simple et brutale. Bombarder par le ciel les villes du centre du pays, et ne laisser aucun répit sur les mille trois cents kilomètres de frontières partagées. Submerger la Finlande, la recouvrir du plomb fondu des cartouches et des obus, retourner chaque mètre carré de terre, ne laisser qu'un champ labouré en un gigantesque cimetière.

– C'est une frappe globale. Du nord au sud, commença l'officier. Au-dessus du cercle arctique, à Petsamo, le capitaine Salmelo a fait face à la 14<sup>e</sup> armée soviétique venant de Mourmansk, mais il s'est donné la mort avant même les premiers tirs d'artillerie. Ils n'ont pas cessé depuis. Heureusement, la glace et le froid empêchent tout affrontement d'infanterie.

– Plus bas, par Salla, Suomussalmi et Kuhmo arrive la 9<sup>e</sup> armée soviétique dont le but est clairement de couper la Finlande en deux jusqu'à la Suède. Nous attendons confirmation, mais des observateurs auraient vu les soldats russes grelotter en tenue d'été et des fanfares entières accompagner les troupes. Il est presque vexant de constater qu'ils pensaient marcher sur nos terres comme on se décrotte sur un paillason.

– S'ils crèvent de froid, nous aurons peut-être une chance. S'ils nous attaquent avec des cymbales et des trombones, encore plus.

– L'essentiel de l'attaque est évidemment sur votre ligne, maréchal, à l'isthme de Carélie. Nous faisons face à la 7<sup>e</sup> armée Rouge. Neuf divisions d'infanterie, quatre brigades de blindés, un support aérien massif et des colonnes de canons aussi loin que le regard porte.

– Mais la plus grande surprise vient d'ici, sur le front de Kollaa, lui précisa-t-on. Toute la 8<sup>e</sup> armée soviétique d'Habarov s'en

approche. Sauf qu'il n'y a rien de stratégique, là-bas. Des forêts à perte de vue et un hiver arctique qui s'annonce redoutable. Le plus probable serait de penser que les Russes cherchent à passer par Kollaa pour prendre à revers votre ligne. Malheureusement, si nous y avons placé plus de cent cinquante mille soldats, nous n'en avons que quinze mille à Kollaa.

– Ainsi, conclut Mannerheim, Kollaa sans valeur pourrait leur offrir la victoire. Et si Kollaa tombe...

\*  
\*     \*

Le maréchal avait demandé à ce qu'on le laisse un instant. Installé au bureau qu'il avait fait spécialement transférer d'Helsinki à Mikkeli et dont il avait fait l'acquisition aux Puces de Paris lors d'une visite à sa fille, il glissa une feuille blanche sur son sous-main et trempa sa plume dans l'encrier. Une chouette lapone empaillée, posée ailes ouvertes derrière lui sur une armoire aux portes vitrées, le scrutait de ses yeux de verre comme si, dans la confidence, elle s'arrogeait le droit de lire par-dessus son épaule. À son aînée, Anastasia, Mannerheim écrivit une nouvelle lettre, profitant du temps qu'il lui restait, à lui, à son pays.

*« J'ai soixante-douze ans, et j'ai espéré pouvoir finir mes jours sans avoir à partir de nouveau à la guerre, mais des forces supérieures en ont décidé autrement. Pourtant, même les rêveurs qui ont vécu dans la conviction d'une paix éternelle commencent à se réveiller et à comprendre le  $xx^e$  siècle dans toute sa brutalité. Ce n'est pas avec des déclarations et des discours que l'on défend le droit des nations, mais avec des actes et la volonté de se battre jusqu'au sacrifice. Car ils le seront, mes soldats, sacrifiés pour leur nation. L'armée finlandaise n'est pas prête face au colosse russe, et*

*pourtant, nous y voilà. J'ai dû donner le premier ordre, et, plus fédérateur que guerrier, j'ai voulu parler avec franchise aux soldats. "Vous me connaissez, leur ai-je dit, et moi aussi je vous connais. La confiance dans un chef d'État est le premier élément du succès." J'espère au plus vite construire cette confiance, et il en faudra, pour qu'ils ne désertent pas les uns après les autres, puisque c'est en enfer que je les envoie. »*

La 6<sup>e</sup> compagnie retrouva le colonel Teittinen et ses groupes de combat aux abords du dernier village évacué de la région de Suojärvi.

À l'annonce des premières neiges, la section logistique leur distribua une paire de skis. Puisque le pays se couvrait de blanc la moitié de l'année, pour Simo, Toivo, Pietari, Onni et tous les Finlandais, skier était une seconde manière de marcher, qu'ils soient enfants pour aller à l'école ou adultes pour aller au travail ou à la messe. Ainsi équipés, ils se déplaceraient avec silence et rapidité, trois à quatre fois plus vite qu'un soldat à pied.

Ils reçurent aussi une combinaison de camouflage blanche qui les couvrait des pieds à la tête, les rendant tous similaires de près, et presque invisibles de loin.

À coup sûr, se disaient-ils, les Russes à quarante kilomètres de là faisaient la même chose et avec du meilleur matériel.

Une fois équipé, Juutilainen fut convoqué par le colonel Teittinen.

– Une armée avance de vingt kilomètres par jour quand elle ne rencontre ni obstacle ni ennemi, nous avons donc une journée complète d'avance pour accompagner les derniers civils, et une autre pour rejoindre Kollaa. Mais j'ai besoin qu'une compagnie reste ici pour observer la progression de l'ennemi.

Juutilainen prit cet ordre comme une récompense, tant il n'avait d'autre souhait que d'utiliser enfin son fusil et descendre quelques Ivans. Dire que ses trois cents hommes goûtaient moins cet engouement n'aurait été que le début de la vérité.

Sa décision prise, le colonel Teittinen fit ensuite convoquer un messenger pour annoncer leur mouvement.

« Arrivée russe confirmée » précisait sa note. « Retour des unités sur la ligne de défense Kollaa. La 6<sup>e</sup> compagnie reste sur place en observation et nous rejoindra sous deux jours. »

Le messenger plia la note, la glissa dans sa besace et monta sur le cheval qu'on lui avait sellé et bridé.

Pour communiquer sur de courtes distances, les radios filaires permettaient de relier par câble un point à l'autre. La radio se portait en sac à dos, et l'on déroulait parfois sur des kilomètres ce fil fragile que l'on enterrait au mieux pour le dissimuler. Mais Kollaa était à une distance impossible à couvrir en filaire, et l'on avait recours à des messagers pour porter la voix des officiers. Trop vieux ou trop jeunes pour se battre, invalides légers ou tout simplement sans aucune éducation militaire, on les envoyait, désarmés, à travers forêts et marais, au galop, sans repos autorisé.

Ses troupes prêtes au départ, Teittinen voulut s'entretenir une dernière fois avec l'officier de la compagnie qu'il laissait derrière lui. Il n'avait pas prévu d'aborder le sujet, mais l'odeur était si forte qu'il avait été difficile de ne pas lui en faire le reproche.

– Vous puez l'alcool, Juutilainen.

– On me le dit souvent, lieutenant-colonel, répondit-il avec le plus grand des sérieux.

Une société en paix rejette ces bêtes dont la guerre a besoin, ceux qui ne sont en harmonie qu'avec le chaos, comme apaisés dans la discorde. Sous le feu nourri, ils sortaient les premiers en hurlant

des tranchées, ils riaient avec la mort comme avec une amie, et puisque même un colonel ne pouvait trouver de muselière assez solide pour ces chiens de guerre, c'est à eux qu'échouaient les missions dont on doutait du succès, car ils étaient prêts à tous les sacrifices, et donc sacrificiables.

– Nous vous laissons quelques mortiers et une mitrailleuse, et dois-je le préciser, c'est uniquement pour vous défendre. Vous défendre ou partir avec les honneurs. Vous ne faites qu'observer, c'est bien entendu ? Vous n'engagez aucun conflit armé.

– À vos ordres, promit Juutilainen qui n'avait plus écouté après « mortiers » et « mitrailleuse ».

\*  
\*      \*

### *Front de Kollaa.*

Les premiers évacués des villages de Suojärvi arrivaient enfin à Kollaa. Des familles entières fuyant à pied, leurs vies sur le dos, quelques chevaux épargnés, des camions surchargés dans lesquels on s'asseyait sur les genoux des autres, et des voitures pour les plus aisés. Au moins, ceux-ci seraient sauvés.

C'est au second passage d'une vieille camionnette rouillée, au toit hérissé de skis, que l'un des soldats en poste d'observation, dans sa guérite aux limites du campement, la désigna d'un coup de menton alors qu'elle s'arrêtait net comme si elle avait calé.

– Troisième, le corrigea-t-on. C'est son troisième passage.

À l'approche de la patrouille alertée, la camionnette tenta de redémarrer sans autre effet que de patiner dans la neige boueuse. De l'habitacle, le passager et le conducteur saluèrent la patrouille de la main. Il y avait du sang sur le tableau de bord, et des impacts de balle dans la portière.

– Vous venez de quel village ?

Sans réponse des occupants, les fusils se levèrent dans leur direction.

Le passager portait un manteau chaud, trop grand pour lui avec les manches qui dépassaient des poignets, troué de deux balles et taché de sang. Le conducteur regardait droit devant lui, les mains verrouillées sur le volant. Doucement, la tension monta autour de la camionnette. Le conducteur leur sourit tout en plongeant son bras dans sa veste et il n'eut pas le temps de sortir son pistolet que de chaque côté, une rafale de mitraillette fit voler en éclats les vitres et le pare-brise, traversant dix fois sinon vingt le corps des deux hommes.

La patrouille fouilla les dépouilles des deux espions russes et trouva sur l'un d'eux une carte visqueuse de sang frais sur laquelle une croix avait été ajoutée. Sans attendre, la carte fut portée au pas de course jusqu'à la tente du lieutenant-colonel Teittinen.



Le lendemain matin, après une nuit blanche passée à surveiller au loin une armée Rouge qui ne se montra jamais, les visages étaient fripés et l'humeur maussade autour du feu.

La nature s'était réveillée couverte de poudre glacée, et Simo admirait en silence les ombres des sapins qui protégeaient le givre du soleil levant, dessinant sur l'herbe gelée leurs silhouettes argentées.

Une heure plus tard, tout fut effacé par le blanc virginal des premières neiges.

À moins deux degrés, le café refroidissait vite dans les timbales gelées. L'hiver s'installait, et Juutilainen rageait de n'avoir toujours pas logé une balle dans la tête d'un Russe. Il avait aboyé une bonne partie de la nuit sans raison et sur n'importe qui, civil ou militaire, et au lever, il avait déjà la tête et l'haleine des mauvais jours, quand le soldat du poste d'observation se mit à siffler fort entre ses doigts.

– Là-bas, désigna-t-il, alors qu'il était rejoint par Karlsson et l'Horreur à qui il tendait maintenant ses jumelles.

Au loin, une silhouette montée sur un cheval galopait vers eux.

– C'est un Russe, affirma Juutilainen.

– Il vient de l'ouest, et les Russes sont à l'est, fit remarquer Karlsson.

– Les Russes sont partout, s’entêta le légionnaire qui déjà prenait en main son fusil.

Une vingtaine de soldats les avaient rejoints sur la petite butte qui servait de poste d’observation, et tout le monde était plus ou moins d’accord.

– Ouais, c’est peut-être un Russe, mais c’est plus certainement un de nos messagers, supposa Onni.

Toivo et Simo acquiescèrent, et Hugo crut reconnaître dans cette silhouette perdue au loin, le fantôme de Janne, son ami.

Russe, messenger, messenger, Russe... Juutilainen ne chercha pas à en savoir davantage et leva son arme vers sa cible. Karlsson tenta une dernière fois de dissuader son supérieur mais ne reçut qu’une flopée d’insultes et de menaces.

À moins de cent mètres, l’Horreur contrôla sa respiration et posa son doigt sur la queue de détente, mais à cet instant, juste avant la détonation, son arcade sourcilière éclata sous le coup de crosse puissant qui lui fut porté, et son arme tomba dans la neige. Du sang dans les yeux, sonné un instant, il se retourna et découvrit Hugo, son fusil dans les mains, crosse en avant. Juutilainen, fou de rage, attrapa son pistolet à la ceinture et visa le géant. Une balle en pleine tête, voilà le sort qu’allait lui réserver le légionnaire. Prêt au pire et surtout prêt à tout pour protéger Hugo, Simo aussi avait posé sa main sur son arme quand le soldat du poste d’observation, rivé à ses jumelles, cria :

– Messenger ! C’est un de nos messagers !

L’Horreur suspendit son geste... et éclata de rire en baissant son canon. De son côté, Simo poussa un long soupir de soulagement.

– Hugo de Rinkilä, tu as abandonné un ami, mais aujourd’hui, tu as sauvé un messenger, se réjouit Juutilainen. Ta dette est épongée !

Puis il se tourna vers Simo sans se départir de son sourire.

– Et toi... Je t'ai vu.

\*  
\*      \*

Personne n'avait jugé bon de révéler au garçon qui réchauffait ses mains aux flammes du feu de camp qu'il avait manqué de mourir bêtement. Il avait les traits et la corpulence d'un enfant, car il en était un, il avait seize ans et se nommait Pulkki.

Un pansement sur l'arcade, Juutilainen lisait le message à haute voix à l'attention de ses officiers.

*« Votre localisation est connue des forces adverses. N'attendez pas pour faire retour à Kollaa. »*

Ils se tournèrent alors vers Pulkki.

– Tu en sais davantage ?

– Presque rien, mon lieutenant. Deux espions, dans une camionnette qu'ils ont sûrement volée pendant les évacuations des villages. Ils avaient sur eux une carte avec votre campement marqué d'une croix rouge. Le commandement ignore s'ils étaient plus de deux et si l'information n'est pas déjà remontée jusqu'aux Russes. Teittinen a reçu du général l'ordre d'interrompre votre mission d'observation et de battre en retraite.

– S'ils étaient à quarante kilomètres de notre position hier matin, fit remarquer Karlsson, ils ne sont plus qu'à vingt kilomètres aujourd'hui. Dans l'après-midi, nous serons à portée de leur artillerie. Je fais lever le camp ?

– Absolument, décida Juutilainen. Que les hommes soient prêts dans trente minutes.

– À vos ordres. Si nous gardons la cadence, nous serons à Kollaa ce soir.

Mais l'Horreur était rongé par la frustration. Ils étaient là, plus proches que jamais, et il fallait encore reculer. La 6<sup>e</sup> compagnie rentrerait donc avec un soldat en moins, vaporisé par une de leurs propres mines, et aucune information utile ou le moindre trophée de guerre à présenter.

Sur la carte du légionnaire, une seule route semblait assez large pour permettre aux canons, aux camions et aux tanks de la 8<sup>e</sup> armée russe d'avancer : la route de Loimola. Il savait donc où les trouver.

– Qui vous dit que nous rentrons à Kollaa ? répondit-il à Karlsson.

Alors qu'un vent collé au sol glaçait les soldats des chevilles jusqu'au ventre et que dans le ciel se préparait la première tempête de la saison, les hommes de la 6<sup>e</sup> compagnie prirent la direction de l'est, à l'opposé de l'ordre reçu, dans la gueule même de l'ours rouge.

Les trois cents hommes de Juutilainen se postèrent à l'orée de la forêt, face à la route de Loimola.

Le vent avait redoublé de force, et la neige qu'il emportait semblait tomber horizontalement, hurlant dans les oreilles, fouettant les visages.

Au loin, comme une lézarde noire parcourt un mur blanc, sur près de dix kilomètres, la colonne de soldats rouges s'enfonçait toujours un peu plus en terre finlandaise, entourée des hauts sapins qui la surplombaient.

Il était maintenant midi passé, et le son des moteurs prévint la 6<sup>e</sup> compagnie que les Russes se rapprochaient. Un groupe de skieurs fut envoyé en amont, en observation, alors que la toute première unité ennemie apparaissait.

Ce fut d'abord un tank, comme un bouclier, qui passa à quelques mètres d'eux. Un monstre assourdissant, fumant et pétaradant, dont les chenilles écrasaient le sol de tout leur poids. Des tanks, les Finlandais n'en avaient pas, et cette machine indestructible qui passa devant leurs yeux créa un sentiment de peur et de malaise. Comment venir à bout d'un tel monstre ? Puis à sa suite, trois officiers juchés sur leurs chevaux, et enfin, à peu près le double de soldats qu'ils n'étaient. À la surprise générale, tous portaient

un uniforme vert foncé. Dans le blanc de l'hiver où la moindre couleur saute aux yeux, les Russes avaient opté pour le vert...

Aucune des unités ennemies n'était constituée du même nombre d'hommes ou du même type d'artillerie et au fil de la colonne, des espaces se créaient entre elles. Ainsi, l'unité suivante mit quelques minutes avant d'arriver. Quelques minutes de plus encore pour voir la troisième, et ils en comptèrent plus de trente avant que ne revienne, une heure plus tard, le groupe d'observation des skieurs.

À voix basse malgré le bruit des moteurs, l'un d'eux fit son rapport, confirmant l'existence d'écarts importants entre les unités tout au long de la colonne.

– Et nous nous sommes arrêtés avant d'en voir la fin, précisa-t-il.

– Une unité est-elle plus isolée que les autres ? demanda Juutilainen.

– Oui, à trois kilomètres derrière nous. Une unité d'artillerie, ralentie par le poids de ses canons.

\*  
\*     \*

Profitant de l'espace qui s'était créé entre deux unités, Toivo et Onni furent chargés de disposer une ligne de mines en travers du passage pour que, comme une gorge, la colonne russe soit tranchée, et Juutilainen demanda à Simo de le suivre.

– Ici, désigna le lieutenant.

Simo s'allongea derrière un rocher, face à la route, et attendit ses ordres.

– As-tu déjà tué un homme, petit ?

Simo hocha négativement de la tête.

– Alors dis-toi que chaque Russe que tu ne tueras pas sera peut-être celui qui mettra le feu à ta ferme et exécutera ta famille. Mais

aucun homme ne sait à l'avance s'il est capable de tirer sur un autre.  
Et toi, tu vas le découvrir aujourd'hui.

\*  
\*     \*

Le tank de l'unité d'artillerie s'entendit avant de se voir, et son long canon apparut en premier à la sortie du virage où la 6<sup>e</sup> compagnie s'était dissimulée. Derrière lui une camionnette bâchée de vert, puis cinq officiers à cheval commandant les soldats qui marchaient en grelottant alors que le thermomètre avait encore baissé depuis le matin pour atteindre moins cinq degrés. La forêt autour d'eux formait une haute barrière qui emprisonnait le vent sur la route et l'envoyait souffler violemment sur eux.

Arrivée au piège, la chenille du tank roula sur une mine dans une explosion de neige, de terre et de feu. L'unité russe se figea, et tous visèrent au hasard les bords de la route, leurs fusils braqués, prêts à subir un assaut. Alors que la terre retombait doucement, il y eut un inquiétant silence. Juutilainen posa alors la main sur l'épaule de Simo.

– Maintenant.

Cinq chevaux, montés par cinq officiers. Cinq cibles mouvantes. Un chargeur de cinq cartouches. Simo plaça le premier au centre de sa mire, son doigt sur la queue de détente. Le temps s'arrêta. Le Russe avait les joues rouges, et son bonnet de fourrure descendait bas sur ses oreilles. Simo cessa de le détailler comme un homme, conscient que plus il l'humaniserait, moins il serait capable de tirer.

Tuer. Son pays lui demandait de tuer. Et il n'y arrivait pas.

Une bourrasque de flocons enveloppa Simo d'un tourbillon, et lorsqu'ils retombèrent, un renard immense, de la taille d'un homme, était assis à côté de lui. À son pelage feu, il le reconnut sans hésiter. L'âme de sa forêt l'avait suivi et veillait sur lui. Sa forêt, son village

de Rautjärvi, sa ferme, ses parents, ses sœurs et son frère brûlés par les flammes de la guerre. La queue de l'animal l'entoura tout entier avant de disparaître, et Simo tira plein torse. À vingt mètres devant, percuté par la cartouche, l'officier tomba en arrière de son cheval. Il restait quatre cartouches dans le chargeur, et en quatre secondes, il abattit les quatre autres. Ses mains ne se mirent à trembler qu'après, et son ventre se souleva en un haut-le-cœur.

– Tu sais, maintenant, exulta Juutilainen.

Face à leur tank immobilisé à la chenille déraillée et à leurs officiers dont le sang chaud faisait fondre la neige avant de geler lui-même, l'unité russe battit en retraite en opérant un demi-tour pour ne pas marcher sur d'autres mines. Ils découvrirent alors que pendant cette première salve, une mitrailleuse finlandaise avait été tirée au milieu de la route.

Araignée métallique enfoncée dans le sol, un homme à la gâchette, un autre portant les bandes de munitions et un dernier chargé de la refroidir à l'eau, elle cracha du feu sans discontinuer, tandis que de part et d'autre, cachés dans la forêt, les soldats blancs tiraient aussi, jusqu'à ce que plus un homme ne soit debout. Puis les armes se turent. Il y eut un faux calme au cours duquel ne s'entendit plus que le râle de ceux qui n'avaient pas eu la chance de mourir sur le coup.

Juutilainen chuchota un ordre à Simo, puis un autre à Onni. Le reste des soldats gardèrent leurs positions.

Devant eux, la trappe du tank s'ouvrit et hésitante, une tête en dépassa.

Simo ne la manqua pas. Et Onni en profita pour grimper sur l'énorme machine dans laquelle il jeta une grenade avant d'en sauter. Elle ne laissa rien des occupants, et le souffle sortant par l'ouverture créa un nuage rose.



– Nous avons cinq minutes pour faire nos courses avant l'arrivée de l'unité suivante, hurla Juutilainen. Volez-leur tout ce que vous pouvez !

Tous avaient tiré, les chargeurs vides en étaient la preuve. Mais beaucoup d'entre eux n'avaient pas réussi à tuer. En temps de guerre, un tir sur trois est volontairement manqué, car même si l'Histoire s'écrit dans le sang, elle n'est pas faite de meurtriers, et ôter la vie n'est en rien chose facile.

– Économisez vos cartouches et utilisez vos *puukko*<sup>1</sup> pour achever les survivants. Rassemblez leurs armes et leurs munitions.

Rien n'avait préparé Onni ou Pietari à enfoncer la lame de leurs couteaux dans le corps d'un homme vivant. Et à observer autour d'eux les autres soldats hésiter également, personne n'avait même envisagé que cela leur soit un jour demandé.

Les pointes des *puukko* se posèrent sur les gorges russes ou sur leurs cœurs. Il fallait maintenant appuyer, traverser le tissu des uniformes, les chairs ensuite, buter sur les os, appuyer plus fort encore, jusqu'à la garde, sans croiser leurs regards, pour ne pas les garder en mémoire.

Certains firent semblant, en plantant leurs couteaux dans la neige, comme Onni. D'autres, comme Pietari, obéirent en fermant les yeux et en grimaçant de dégoût. Hugo resta à genoux devant le blessé qui le suppliait, incapable de l'achever.

– Laisse, lui dit Onni. Par cette température, il n'aura besoin de personne pour crever.

Juutilainen rencontrait moins de scrupules, et alors qu'il venait d'exécuter quatre chevaux d'une balle entre les yeux, il épargna le dernier, attrapa son licol et le fit avancer tant bien que mal jusqu'à Hugo. Sans rancune pour l'arcade éclatée, parce que le geste avait été justifié ou parce qu'il avait pris tant de coups dans la gueule qu'il

n'avait plus assez de mémoire pour les compter, il lui désigna l'animal terrorisé.

– Nous allons voler bien plus que prévu ! Attelle-lui cette charrette, on prend aussi les mitrailleuses et les canons légers.

Hugo s'approcha du cheval nerveux qui ne cessait de se cabrer en retombant lourdement sur les corps inertes devant lui. Il attrapa son licol à la volée et tira fort vers le sol. Aussi grand que lui, habitué à ces animaux comme tout paysan finlandais, il s'imposa naturellement, se baissant à son oreille et lui parlant doucement.

Pietari restait planté au-dessus de son cadavre, du sang encore chaud sur son *puukko*. Il pensait se battre contre des monstres, il n'avait à ses pieds que des hommes. Il se tourna vers Simo qui lui aussi regardait le massacre. Lui aussi avait tué pour la première fois. Et six fois.

« Tu sais, maintenant », lui avait dit Juutilainen. Pourtant, il ne savait pas grand-chose de plus. Pourrait-il recommencer ? Que ferait-il de leurs fantômes ? Il se tourna vers la forêt, à l'emplacement où il avait pris position, cherchant du regard son renard au pelage feu, en vain. À sa place, il crut se voir, se voir lui, l'homme qu'il était il y a quelques minutes seulement. Celui qui n'avait pas encore tué. Et il lui envia cette innocence perdue.

Onni grimpa à l'arrière d'une des camionnettes russes, trois pneus crevés et le moteur fumant. Il y découvrit de nombreuses caisses de munitions, mais autre chose retint son attention.

– *Hei* ! Regardez ça, dit-il en montrant un portrait peint de Staline de deux mètres sur un qu'il tenait dans ses mains. Vous pensez qu'ils ont peur de l'oublier pour en emporter un tableau ?

Culte de la personnalité oblige, chaque unité, aussi petite soit-elle, se devait d'avoir une représentation du Soleil de la Nation,

comme il aimait qu'on le nomme. Onni jeta le dictateur par-dessus bord, et les soldats poursuivirent leurs fouilles.

– Regarde leurs uniformes ! s'étonna Toivo. Ils sont verts ! Et certains portent celui d'été.

– Et des chaussures de ville ! ajouta Onni. Comme les miennes. Je pensais qu'ils seraient plus...

– Terrifiants et mieux équipés ?

– Quelque chose comme ça, oui.

\*  
\*     \*

Lorsque l'unité suivante apparut au virage de la route de Loimola, les premiers soldats russes durent déblayer les tas de cadavres dans les fossés. Deux soldats pour traîner un homme, huit pour un cheval.

Ils les déshabillèrent aussi pour profiter de leurs vêtements, et un groupe de soldats se battit pour une paire de bottes.

– Prenez leur plaque d'identification, ordonna l'officier militaire.

Un soldat se baissa, chercha autour du cou d'un mort sa plaque métallique qu'il s'apprêtait à casser en deux quand un canon de pistolet se posa sur l'arrière de sa tête.

– N'en faites rien, le contredit l'officier politique. Une plaque d'identification signifie un mort, et nous n'avons perdu aucun homme aujourd'hui.

\*  
\*     \*

Puisqu'ils avaient avancé d'un kilomètre, le nouveau campement russe s'établit aux abords de la route. L'entière des tentes et de l'État-major fut remonté en silence, car une peur muette s'était emparée de tous les hommes, aussi pesante qu'un camarade blessé

à porter sur le dos. Les soldats blancs étaient invisibles, et parce qu'ils étaient invisibles, ils pouvaient être partout. Ainsi, sans rien faire de plus, sans tirer la moindre cartouche supplémentaire, sans même être présents, les Finlandais remplissaient tout l'espace.

– Le général dit qu'ils ne font pas de prisonniers, souffla un soldat, chargé d'un lourd rouleau de tissu qui formerait bientôt une tente.

– Il dit aussi qu'ils nous mangeront les couilles, dit un autre.

– Non, ils les arrachent, juste. La queue aussi.

– Non, je te promets qu'ils les mangent, le général l'a dit. Il dit aussi qu'il faut se tirer une balle dans la tête avant de se faire attraper. Pour éviter la torture.

– Mais on leur a fait quoi, à la fin, à ces Finlandais, pour qu'ils nous détestent autant ?

1. *Puukko* : couteau traditionnel finlandais à lame courte à simple tranchant, au manche en bois de bouleau ou de renne.

Chargée du poids de son nouvel armement dérobé aux Russes, la 6<sup>e</sup> compagnie n'avait plus qu'une dizaine de kilomètres d'avance sur l'armée Rouge.

La nuit tomba en pleine journée, à la vitesse d'une embuscade. Plus l'hiver avancerait et plus l'ensoleillement serait court pour finir par n'offrir que cinq heures de lumière quotidienne.

Juutilainen supposa que l'ennemi aussi s'arrêterait pour prendre du repos et il ordonna d'établir un campement en forêt à quelques kilomètres de là où ils étaient le matin même, là où une croix rouge avait indiqué leur emplacement.

Ils creusèrent des trous en avant, montèrent des tentes en arrière, installèrent ici et là des mitrailleuses et des mortiers, puis cherchèrent le sommeil.

Vers vingt heures, le sol trembla. À ce premier coup d'obus, Karlsson jeta de la neige dans les feux épars autour desquels les soldats s'étaient réchauffés et il imposa le silence absolu. Les Russes avaient repris leur progression et s'étaient rapprochés.

Des fusées éclairantes illuminèrent le ciel en un crépuscule rouge. Le tonnerre des bombes, encore. Ici, là, au loin, plus près, sans relâche.

– Ils tirent sur qui ? s'inquiéta Onni.

– Y’a une autre compagnie que la nôtre, dans le coin ? demanda Pietari à Karlsson qui fixait la forêt noire.

À cinquante mètres d’eux, une fusée éclairante descendit doucement au-dessus des arbres, projetant leurs ombres comme des lances, puis au même endroit, un obus coucha trois gigantesques sapins.

Pulkki, le jeune messenger, se mit à prier et Hugo le recouvrit de son bras sur ses épaules.

– Nous sommes dans des milliers de kilomètres de forêt, le rassura-t-il. Ils tirent au hasard.

– Ils vont bien finir par nous toucher, même au hasard.

Des lueurs au loin, d’autres impacts sourds sur la terre, partout, nulle part.

– Imagine une sauterelle, voulut le rassurer Karlsson. Imagine-la, imperceptible dans un gigantesque champ de blé. Imagine maintenant que tu es à cent mètres de ce champ avec des graviers dans la poche. Combien de temps penses-tu qu’il te faudra pour la toucher ?

– D’accord, concéda Pietari, mais ils en ont combien, des graviers dans la poche, les Russes, pour tirer autant ?

Pourtant, malgré le peu de chance de toucher juste, un obus tomba si proche qu’il remplit de terre et de neige l’un des trous dans lequel des soldats du *Sissi* 2 montaient la garde. Lorsqu’on débaya pour les extraire, quatre d’entre eux ne respiraient plus. On les chargea sur une luge, on cassa leur plaque d’identification en deux, et Karlsson demanda qui, de la 6<sup>e</sup> compagnie, était assez proche d’eux pour écrire à leurs parents.

Puisqu’il n’était plus question de dormir et que l’ennemi, pour activer son artillerie, avait obligatoirement dû s’arrêter, Juutilainen

décida de lever le camp et de rentrer sur le front de Kollaa à la faveur de la nuit.

L'ordre fut bien accepté, et aucun soldat ne rechigna à reprendre son paquetage pour partir au plus vite, laissant derrière eux la canonnade incessante.

Pourtant, de nuit, à proprement parler, il n'y en eut pas. La neige, en fin voile, recouvrait toute chose et réverbérait la lueur de la lune, pleine et haute dans le ciel et qui illuminait l'espace. Même au plus profond de la forêt qui les cachait et longeait la route, les soldats y voyaient comme en une fin d'après-midi, une fin d'après-midi mystérieuse qui n'aurait de couleur qu'un nuancier de gris, de blancs et de bleus.

*Isthme de Carélie.*

*Ligne Mannerheim.*

La même technique avait été utilisée toute la nuit durant. Les Russes n'attaquaient pas de front mais restaient en arrière et envoyaient des centaines d'obus par heure, sans économie aucune et tout autant au hasard qu'ils le faisaient, là-bas, sur le front de Kollaa.

Pour faire honneur à son père, à son frère Pietari et à son nom, Viktor se retrouvait sur le front principal, à quelques dizaines de kilomètres de Leningrad. Comme beaucoup, il avait prié, il avait tremblé, quand sous les bombes d'autres riaient d'effroi, puis fondaient en larmes sans pouvoir s'arrêter.

Ce n'est qu'au matin que l'orage cessa.

Les observateurs finlandais revinrent avec l'aube et annoncèrent qu'une division entière de trois mille hommes se dirigeait sur eux. Dans la tente de commandement, un soldat pointa sur la carte les positions adverses et la direction qu'ils prenaient. L'officier s'assura que son observateur ne se trompait pas, car en continuant ainsi, les Russes allaient se retrouver à découvert, sur une large plaine.

– N'ont-ils pas de carte ?

– Peut-être ne savent-ils pas les lire, lui répondit le soldat.



\*  
\*      \*

En face, sous bannière russe, les informations et les interrogations étaient les mêmes. Dans la tranchée creusée la nuit, jumelles aux yeux, l'officier militaire doutait de la stratégie, jusqu'à oser la remettre en cause.

– C'est une plaine. Nous serons entièrement à découvert, fit-il remarquer.

– Nous ne faisons que suivre la stratégie mise en place par la *Stavka*, le recadra son officier politique. C'est bien par ici que nous devons passer.

Créée par Staline, la *Stavka* était un bureau d'inféodés incapables de contredire leur Chef suprême, mi-politiques, mi-bureaucrates, avec quelques militaires au milieu. Un bureau où se prenaient les décisions, sans informations claires ni renseignements précis, censé établir les stratégies du front. Bien qu'aveugles à l'arrière, ils décidaient pour l'avant.

– Nous sommes sur le terrain, et eux dans leurs costumes. Ne pourrions-nous pas nous adapter à la situation et contourner la plaine ?

– La voix de la *Stavka* n'est autre que celle de Staline. Veux-tu la contourner aussi ?

– Mais tu le vois bien. Aucun fossé, aucune colline, rien pour nous cacher. C'est insensé !

– Non, camarade. C'est patriotique. Et notre nombre est notre avantage, tu verras, assura l'officier politique.

Par moins dix degrés, une première ligne de deux cents Russes avança et lorsque l'ordre fut lancé, ils jaillirent de la tranchée en hurlant, fusils en avant.

\*  
\*      \*

En face, Viktor Koskinen sortait d'une caisse en bois de longues bandes de munitions dont le métal glaçait ses doigts.

– Dès que la mitrailleuse clique à vide, tu insères une nouvelle bande. Comme ça, lui montra le tireur. Et tu vérifies toujours qu'il y a assez de liquide dans le compartiment pour la refroidir, sinon, elle va nous péter à la gueule.

Derrière eux brûlait un feu autour duquel on avait aligné des bidons d'eau que les flammes protégeaient du gel. Sur trois cents mètres de long, une ligne de vingt mitrailleuses avait été installée, et à la vue de la horde rouge qui courait vers eux, les soldats blancs hésitèrent un instant. Il n'y avait qu'à tirer sans même viser, juste tirer devant et tuer sans cesse les hommes de cette ligne suicidaire.

Lorsque l'ennemi fut trop proche pour hésiter encore, les mitrailleuses hurlèrent.

Sous le feu nourri, les corps étaient stoppés net dans leur course, projetés en arrière, déchiquetés par les rafales.

Un soldat rouge regarda son voisin crever, marcha sur la dépouille de celui de devant, se retourna pour constater qu'ils n'étaient plus qu'une dizaine avec lui quand son crâne fut arraché de moitié.

À mesure que Viktor nourrissait la mitrailleuse mouraient les soldats russes aussi sûrement que s'il les avait tués lui-même d'une balle à bout portant. Il inséra la bande de munitions suivante, puis il se retourna pour vomir.

La plaine désormais couverte de cadavres devint un cimetière à ciel ouvert.

\*  
\*      \*

Dans la tranchée russe, l'officier politique fit avancer la seconde ligne de deux cents hommes et tira une fois en l'air pour les envoyer au combat. Mais la guerre leur était devenue réelle, et devant eux, les dépouilles jonchaient le sol. Des soldats à qui l'on avait promis un conflit rapide et facile venaient de perdre la vie sur une terre dont ils n'avaient que faire, dans un pays que le Kremlin avait hissé au rang d'ennemi à force de propagande et contre lequel ils n'avaient aucun ressentiment à peine une semaine plus tôt, car ce n'était pas une nation entière qui avait déclaré la guerre, mais un seul homme qui en avait décidé. Malgré le coup de feu tiré en l'air, les hommes effrayés restèrent immobiles, et de rage, l'officier politique dut en abattre trois pour qu'enfin les autres sortent de la tranchée.

\*  
\*     \*

Les Finlandais, à la vue de la seconde ligne, se remirent à tirer, incrédules face à ce second sacrifice inexplicable.

- Pourquoi... ? Pourquoi ils... ? bafouilla Viktor.
- Tais-toi et charge !

Les corps s'amoncelaient, et le vent porta jusqu'à Viktor une odeur de sang et de viande.

\*  
\*     \*

Lorsque la seconde ligne fut entièrement décimée, l'officier politique fit avancer la troisième. Deux cents hommes supplémentaires prirent position au bas de la tranchée, prêts à jaillir, de gré ou de force.

Aux cinquante premiers morts, la ligne s'immobilisa au milieu de la plaine. Devant eux, les mitrailleuses finlandaises. Derrière eux, une exécution assurée par leurs officiers.

– Les soldats s’arrêtent ! constata le *politruk*.

Vissé à ses jumelles, la tête dépassant de la tranchée, il manqua de s’étrangler.

– Et voilà qu’ils reviennent !

Il se laissa glisser jusqu’au bas et s’adressa à l’officier militaire :

– Si dix d’entre eux font demi-tour, tirez-les à la mitraillette. S’ils sont cinquante, à la mitrailleuse et s’ils sont cent, que les tanks les punissent comme les traîtres qu’ils sont !

Les balles filaient en tous sens, et les soldats mouraient sous le feu ennemi comme sous le feu allié dans une boucherie inutile.

Un soldat rouge resta planté là où il était, alors que tout autour de lui, les balles frappaient le sol en faisant voler la terre et que ses camarades tombaient les uns après les autres. Il se mit d’abord à genoux, posa son fusil, puis s’assit calmement. Ses lèvres bougèrent en une prière silencieuse. Plus rien n’avait d’importance puisqu’il était déjà mort. Enveloppé d’une étrange sérénité, il attendit ainsi pendant quelques secondes et ne sut jamais de quel côté avait été tirée la balle qui ôta la vie.

Lorsque les quatrième et cinquième lignes furent elles aussi décimées, la plaine se retrouva couverte de mille soldats, formant ici et là des barricades de cadavres. La neige fine les recouvrait à peine et, comme sous un voile blanc vaporeux, se voyait en transparence à travers elle les couleurs timides du vert des uniformes, du beige de la peau et du noir de leurs bouches ouvertes.

Le *politruk* ne portait pas plus de valeur à ces hommes qu’à l’essence qui faisait avancer les tanks ou qu’aux cartouches que crachaient leurs fusils. Il se retourna vers l’officier militaire, un sourire dément figé sur son visage :

– D’ici une heure, les corps seront gelés, aussi durs que la pierre ils arrêteront les balles, dit-il presque fièrement. Tu craignais d’être à

découvert sur la plaine ? Tu voulais de quoi te protéger ? Je t'ai fabriqué de quoi te protéger. Fais préparer les lignes suivantes.

\*  
\*     \*

Lors de cette journée, l'unité finlandaise de soixante hommes avec leurs mitrailleuses tua à elle seule plus de deux mille soldats envoyés à l'abattoir. Bien sûr, l'artillerie russe en tuerait tout autant sur la ligne Mannerheim, mais tirer au canon de loin ne provoque pas le même contrecoup que de tirer sur un homme en face et dont on voit le regard. Sur deux mille hommes en une journée, encore moins. Ils étaient hier simples fermiers, pères de famille, amis et maris. Aujourd'hui, ils devenaient tueurs de masse.

Lorsque la nuit tomba et qu'il rentra au campement, la tête encore pleine du tonnerre de la journée, Viktor leva les yeux au ciel, et lorsqu'il imagina là-haut la présence de Dieu, il les baissa de honte. Il ne s'agissait plus de chercher à savoir qui avait raison, d'un côté ou de l'autre du front, mais de savoir pourquoi et comment on en était arrivé là, à se tuer les uns les autres, comme si les vies n'avaient plus aucune valeur.

Jusqu'au matin suivant, allongé sur sa paille, il garda les yeux ouverts, de peur de les fermer et de tout revoir.

Après cette seule journée, plusieurs soldats furent évacués vers le poste de secours. Certains étaient atteints de cécité. D'autres de mutisme. Un dernier, amnésique, semblait avoir tout oublié. Troublé, un des infirmiers questionna le docteur sur ces maux étranges qui frappaient la ligne des mitrailleurs et ce dernier lui répondit :

– Quel homme normal aurait supporté cette horreur ? Les traumatismes créent aussi leurs propres défenses. Des cécités, pour ne

plus jamais voir. Des mutismes, pour ne pas en parler. Des amnésies, pour ne plus se souvenir.

– Ne plus se souvenir, répéta l’infirmier. Peut-être ont-ils plus de chance que je ne le pensais...

*Front de Kollaa.*

Voilà dix jours maintenant que la 6<sup>e</sup> compagnie du légionnaire était rentrée des villages de la région de Suojärvi après avoir, malgré l'ordre reçu de battre en retraite, opéré une attaque éclair sur une unité isolée de la 8<sup>e</sup> armée russe, détruit leur premier tank et même volé un portrait de Staline qui fut brûlé en chanson à leur retour.

En haut lieu, lorsque Mannerheim fut informé par Aksel Airo qu'à Kollaa, le général commandant les troupes avait eu l'audace d'ordonner à Juutilainen de battre en retraite, il démit le général d'un courrier assassin :

*« Les officiers doivent être formés dans la grande mythologie des armées européennes de la Première Guerre mondiale. Ils doivent considérer l'offensive comme l'essence même de leur fonction. Une obligation morale pour la gloire et la renommée. Faites retour sans délai au Quartier Général principal de Mikkeli où vous recevrez votre nouvelle assignation. »*

Remercié, le général fut remplacé par un autre, plus en adéquation avec la philosophie de guerre de Mannerheim, le général Hägglund. Woldemar Hägglund.

Ainsi, non seulement l'Horreur n'avait pas été puni pour son insubordination, mais devant le trésor volé à l'ennemi, mitrailleuses,

mitraillettes, canons courts, mortiers et munitions, Hägglund, nouvellement en poste, l'invita à recommencer.

– La désobéissance est contagieuse, avait tout de même souligné son second en commandement. Une sanction, si minime soit-elle, pourrait marquer le coup.

– La morale, en temps de guerre, est fluctuante, avait objecté Hägglund. Nous manquons d'armes et de munitions, et ce légionnaire nous en fournit davantage que nos propres usines ! Tant que la désobéissance est couronnée de succès, je préfère la considérer comme de l'initiative.

De l'indiscipline d'Aarne Juutilainen au début de la Guerre d'Hiver naquit ainsi l'essence de la 6<sup>e</sup> compagnie. Ils se distinguèrent par leur courage et leur efficacité, et respectés par tous, ils devinrent les « voleurs de guerre ».

Depuis, obéissant avec enthousiasme aux ordres d'Hägglund, Juutilainen partait plusieurs fois par jour avec ses hommes, un *Sissi* après l'autre, et s'il opérait un roulement pour ne pas les épuiser totalement, une constante persistait toutefois...

Simo Häyhä.

\*  
\*     \*

Posée sur une luge, une lourde caisse de bois était tirée par un cheval fantôme, couvert jusqu'aux pattes par un drap blanc, troué au niveau des naseaux et des yeux.

Pour livrer son chargement, le cavalier avait été envoyé de l'État-major de la base arrière, éloigné par sécurité de quelques kilomètres de la ligne de défense de Kollaa. Il arriva donc à revers du campement, passa devant le poste de secours et l'infirmierie, longea les allées croisées des compagnies et son labyrinthe de tentes, et



s'arrêta avant les premières tranchées et les premiers bunkers en bois.

Du fait de son relief inamical et de son absence d'intérêt stratégique, Kollaa n'avait pas été fortifiée comme la ligne Mannerheim, et si cette dernière profitait de bunkers en béton armé, entourés de plaques de blindage et surmontés d'une cloche observatoire avec mitrailleuse, ceux d'ici étaient faits de longs rondins de pins, avec un toit arrondi comme une pirogue inversée, des murs conçus en couches successives de bois et de graviers qui, malgré tout, étaient censés supporter un obus de plein fouet. Deux, peut-être, l'avenir le dirait.

Ce n'est que grâce à l'inscription manuscrite apposée à la craie sur la caisse que le cavalier retrouva la tente de la 6<sup>e</sup> compagnie, couverte d'hiver comme toutes les autres :

« Lieutenant Aarne Juutilainen. 6<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon du 34<sup>e</sup> régiment de la 12<sup>e</sup> division du IV<sup>e</sup> corps de l'armée finlandaise du général Hägglund. »

Devant la luge et son chargement, on chercha à deviner.

– Des armes ? supposa Toivo.

– La caisse est trop petite, corrigea Onni. Des bombes à essence, ou des munitions, peut-être.

Et puisque personne n'était assez téméraire pour ouvrir une caisse mystérieuse destinée à l'Horreur, ils en restèrent aux suppositions.

– Juutilainen est avec le *Sissi 1* de Karlsson. Il sera rentré avant la tombée de la nuit. Il n'y a pas long à attendre.

\*

\*      \*

Si l'on comptait ainsi, le légionnaire et son *Sissi* étaient à trois forêts, trois lacs et deux zones marécageuses du front de Kollaa, du campement, de sa tente et de la caisse en bois posée devant.

Juutilainen et Karlsson s'étaient positionnés chacun à un flanc de Simo. Entièrement dissimulés par le blanc de leurs combinaisons, allongés sur le sol neigeux, protégés des deux côtés par des rochers de granit, silencieux parmi les sapins, immobiles, ils observaient leurs nouvelles cibles depuis quelques minutes, à deux cents mètres devant. Des Russes, autour d'un feu de camp, une patrouille de six hommes, probablement en reconnaissance ou à la recherche de la base arrière finlandaise. À leur côté, une radio filaire portative et quelques belles mitraillettes.

Pas un flocon n'était tombé depuis le matin, le ciel était d'un bleu aveuglant, mais la température, elle, ne cessait de baisser. Par moins vingt degrés, la respiration créait des nuages de vapeur aussi denses que le foin mouillé qui refuse de brûler, et celles des six Russes les trahissaient encore plus que la fumée de leur feu.

Comme à chaque nouvelle mission, Simo apprenait et se perfectionnait. Deux jours plus tôt, il avait « spotté » un observateur russe, sa position révélée par la vapeur de son souffle, loin de ses lignes, planqué derrière un monticule de neige. Voyant s'élever le petit nuage, Simo avait tiré au jugé, sans même voir sa cible, et de l'autre côté du monticule, le Russe s'était écroulé.

Toute erreur de l'ennemi devenait un enseignement pour le jeune soldat, et depuis, Simo confectionnait de petites boules de neige tassée qu'il mettait dans sa bouche et qu'il laissait fondre afin de ne pas être trahi par les trente-sept degrés de son souffle.

Les Russes éteignirent le maigre feu de camp de leurs bottes. Les milliers de kilomètres carrés de forêts qui séparaient l'armée Rouge du front de Kollaa étaient hantés par les patrouilles, les observateurs

et les snipers des deux camps. Et c'est dans ces forêts que Simo apprit les règles élémentaires de survie.

De l'officier qu'il abattit quand le reflet du soleil fut renvoyé par ses jumelles, Simo se promit de ne jamais ajouter de lunette à son fusil.

Du soldat qu'il toucha en pleine tête quand il fut trahi par le métal de son canon qui brilla au loin, Simo prit l'habitude, juste avant de quitter le campement, d'appliquer sur le sien une couche de cendre.

Du tireur embusqué qui, souffrant du froid, abandonna sa position et qu'il descendit au premier pas, Simo apprit à rester immobile des heures durant, quelle que soit la température, en contrôlant son corps et en ralentissant son cœur.

– Ils éteignent leur feu, souffla Juutilainen. Ils récupèrent leurs mitraillettes. Ils vont lever le camp.

– C'est une patrouille isolée, fit remarquer Karlsson. Ils ne sont que six. Mais à deux cents mètres, ils auront tout le temps de nous voir arriver et d'appeler du renfort par radio.

Derrière Karlsson, les cinquante hommes du *Sissi 1*, tous chaussés de leurs skis de fond, étaient prêts à donner l'assaut, mais Juutilainen posa la main sur l'épaule de Simo, et ce dernier acquiesça.

Cinq cartouches dans le chargeur. Six cibles. Il faudrait être rapide.

Depuis dix jours, Simo avait arrêté de compter les morts qu'il accumulait, même si sa conscience le faisait pour lui. Il n'était pas devenu insensible ou inhumain, il avait juste rêvé, et ce rêve l'avait changé.

Il y avait son père et lui. Sa forêt. Et face à eux, un ours immense au pelage ténèbres et aux yeux rouges.

– Tue-le, avait ordonné son père.

Mais l'index de Simo était resté bloqué, incapable d'appuyer sur la queue de détente. Et sous ses yeux, l'ours ne cessait de grandir, grognant, couchant les jeunes arbres et brisant les branches sur son passage alors qu'il fonçait vers eux.

– Tue-le ou regarde-le manger nos bêtes. Vois, sa mâchoire est si grande qu'il pourrait même avaler notre ferme. Tu le sais, c'est lui ou nous.

Le coup de feu était enfin parti et avait réveillé Simo en sursaut. En sursaut, mais en paix.

Depuis ce rêve, les Russes étaient devenus des prédateurs, et Simo ne leur faisait pas la guerre, il les chassait.

Cinq cartouches dans le chargeur. Six cibles. Il faudrait être rapide.

– Tue-les, ordonna Juutilainen.

En cinq secondes, il toucha cinq fois en plein torse des Russes qui n'eurent même pas le temps de prendre leurs fusils en main. Chargeur vide, Simo en changea aussi vite qu'il le put, mais le sixième homme avait pris la fuite et disparu avant que Simo vise à nouveau.

– Pietari ! Hugo ! hurla Karlsson.

Les deux hommes se dressèrent d'un coup et, skis fixés aux chaussures, foncèrent vers le fuyard, à pied dans la neige haute. Pendant ce temps, le reste des pillards du *Sissi 1* fondit sur l'équipement abandonné.

\*  
\*   \*   \*

Les mitrailleuses volées, leurs munitions et deux mortiers furent alignés en butin devant la tente de Juutilainen. Les hommes de Karlsson déposèrent leurs fusils en pyramide les uns contre les

autres pour ne pas boucher de terre les canons et filèrent aux cantines.

– C’est quoi cette caisse en bois ? demanda l’Horreur, constatant que son nom y était inscrit à la craie.

– Un cavalier l’a déposée il y a quelques heures, lui indiqua Onni.

Par la lame d’une baïonnette, elle fut ouverte. Posée sur ce qu’elle contenait se trouvait une lettre.

« Le *Talvisotakäsikirja*<sup>1</sup> montre la voie, et vous l’appliquez avec honneur. Chaque cartouche volée est une cartouche en moins dans la poitrine d’un de nos frères. La Finlande vous regarde, vous en êtes déjà les héros. Une erreur dans les commandes de ravitaillement nous laisse une caisse de *viina* surnuméraire. Partagez-la avec vos hommes. Général Woldemar Hägglund. »

Se battre et s’enivrer. Juutilainen en aurait pleuré de bonheur. Il se saisit de l’une des bouteilles et entra dans sa tente, là où Pietari et Hugo gardaient le soldat fuyard qu’ils venaient de faire prisonnier.

– Et si on buvait un coup, camarade ? proposa le légionnaire au Russe effrayé et ligoté, assis sur le sol.

\*  
\*     \*

Simo n’avait pas aimé la tournure prise par la situation. Pas plus que ses amis. Le soldat était saoul à en être malade et, forcé, il buvait d’un trait chaque timbale d’alcool qui lui était présentée.

Juutilainen, l’intelligence assombrie par l’ivresse, lui posait des questions que le prisonnier ne comprenait pas, et ce dernier répondait en suppliques qui n’étaient pas davantage entendues. Autour, des soldats riaient de son sort. D’autres restaient sombres. L’un d’eux venait d’un village frontalier avec la Russie et avait quelques notions linguistiques. Il se proposa naturellement comme

traducteur. Juutilainen parla en désignant Simo par de grands gestes. L'à peu près interprète répéta :

– Tu vois cet homme ? C'est un de nos snipers. À lui seul, il a tué tes camarades. Ce n'est pas un soldat, c'est la mort habillée en blanc. La Mort Blanche.

Peu touché par le compliment, Simo baissa les yeux et quitta la tente, suivi d'Onni, Toivo, Pietari et Hugo.

Lassé de son propre jeu, l'Horreur fit escorter le soldat ivre et tremblant jusqu'aux limites du campement. Ses liens furent coupés à la lame d'un *puukko*. Devant lui, la forêt, noire en son cœur, et dans le ciel, une lune masquée par les nuages.

– Marche ! lui cria-t-on en finnois.

Paralysé de peur, le Russe ne bougea pas.

– Marche ! hurla Juutilainen en levant le canon de son fusil.

Le prisonnier avança. Encore quelques pas. Bientôt les premiers arbres.

– Il va leur dire où se trouve précisément notre ligne de front, s'inquiéta Karlsson.

– Ils la connaîtront bientôt. Une ligne de front est faite pour s'y battre. Il ignore où se trouve la base arrière, c'est le plus important.

Il baissa finalement son arme et cracha au sol.

– De toute façon, il crèvera de froid bien avant. Et ça ne m'amuse pas de tuer un homme avec qui j'ai partagé ma bouteille.

Le soldat libéré disparut dans la forêt, et Juutilainen, qui avait bu tout autant que lui, s'engouffra dans sa tente pour s'écraser d'un sommeil profond. Cette nuit-là, pas un seul de la centaine des obus russes, tirés à l'aveugle dans la nuit et au hasard dans les forêts, ne réussit à le réveiller. Pas même celui qui toucha de plein fouet une tranchée de la 4<sup>e</sup> compagnie qui perdit trois hommes et dont ce qu'il restait des corps n'aurait pas rempli une boîte de conserve.

On tuait, on épargnait, déjà plus rien n'avait de sens, et la Guerre d'Hiver n'avait pourtant que quelques jours d'existence.

1. *Talvisotakäsikirja* : Manuel de guerre hivernale.

Au-dessus du campement, les flocons épais s'agrippaient les uns aux autres et tombaient du ciel en moutons. Puis le mercure descendit encore à mesure que le vent se levait, et les flocons gras, fouettés par les tourmentes, devinrent de la limaille de glace, brillante comme des lames de rasoir.

Au matin, à travers ce rideau blanc lumineux, apparut un soldat transi de froid, la peau du visage gelée, les doigts déjà noirs et morts.

Sous la tente, désormais recouvert d'un chaud manteau de fourrure, il grelottait encore quand il ne s'évanouissait pas tout simplement, et il fallait le réveiller à coups de gifles. Même conscient, le claquement de ses mâchoires rendait difficilement compréhensibles ses réponses aux questions de Sadovski, l'officier politique. Sadovski avait les joues creusées et les yeux un peu trop enfoncés dans les orbites, si bien qu'avec ses airs de momie parfaitement conservée, on distinguait nettement sous sa peau le squelette de son crâne.

– Un seul tireur, dis-tu ? demanda-t-il en ôtant sa casquette ceinte d'un liseré rouge et ornée d'une étoile de la même couleur.

– Oui. Ils... Ils l'appellent la... La Mort... La Mort Blanche.

– *Belaya Smert* ? répéta Sadovski. Mais toi ? Tu n'es pas mort ? Et tu sens l'alcool.



- Ils... Ils m'ont fait... fait boire.
- Alors tu sais où est leur base arrière, soldat ?
- Je... Je ne sais même pas co... comment je suis rentré.

Sadovski fit une grimace de dégoût en se levant et porta la main à sa ceinture.

– Tu m'as l'air d'avoir passé une bien agréable soirée avec tes nouveaux amis, lui dit-il en lui tirant une balle dans la tête.

\*  
\*     \*

Quand Borodine, l'officier militaire, rentra dans la tente du *politruk*, il le trouva à s'essuyer le visage d'un mouchoir en tissu largement taché de carmin. Sur le tapis de branchages recouvrant le sol, le corps d'un soldat sans vie, le crâne ouvert et son contenu qui s'en échappait doucement. Borodine avait la corpulence sublime d'un nageur olympique, fabriqué pour durer cent ans et plus encore, le front haut et lisse et la mâchoire carrée, le torse large, comme si un programme secret russe avait réussi à créer le caucasien suprême. Sadovski, la momie parfaitement conservée, et Borodine, l'athlète, semblaient être faits pour ne jamais apparaître côte à côte, si discordants tant ils juraient.

- Un traître ? demanda le militaire.
- C'est toujours envisageable répondit le politique. Disons que c'était préventif. Je préfère un innocent mort à un espion vivant.
- On n'est pas espion à seize ans, camarade.
- Épargne-moi ta sensiblerie et dis-moi plutôt comment nous allons avancer. Je dois rendre compte au général Habarov, et ni le goulag ni la potence ne font partie de mes projets. Voilà plus de dix jours que nous leur tirons dessus, et ils s'entêtent à ne pas vouloir capituler. À cette date, Staline espérait déjà que nous ayons rejoint les troupes sur l'isthme de Carélie pour prendre la ligne Mannerheim

à revers, et nous sommes toujours là, mieux armés, en surnombre, mais bloqués sur cette unique et fichue route !

Passant d'un village brûlé à l'autre, la 8<sup>e</sup> armée Rouge s'était enfoncée dans les terres finlandaises sans jamais atteindre le front de Kollaa. Optant pour une guerre mécanique, faite de canons et de tanks, les Russes étaient cantonnés à rester sur la route de Loimola.

– Et le soutien aérien, bordel ? s'emporta Sadovski.

– Les tempêtes aveuglent nos bombardiers, et même s'il faisait temps clair, les Finlandais se cachent au cœur des forêts, et les pilotes ne verraient rien d'autre que la cime des arbres. Molotov préfère les utiliser pour bombarder les villes, les chemins de fer, les usines et les installations militaires.

– Ne nous reste donc que cette route ?

– Oui. Minée et infestée d'ennemis.

– Alors envoyons nos hommes en petits groupes partout dans la forêt, et débusquons-les.

– C'est ce que nous faisons déjà, mais nos soldats n'ont pas été préparés à ces conditions, ou tout simplement au combat.

Malgré leur supériorité écrasante, l'expérience militaire leur faisait défaut. Lors des paranoïaques Grandes Purges, Staline avait emprisonné ou exécuté près des trois quarts de ses officiers, et nombre de ceux qui aujourd'hui étaient engagés dans la Guerre d'Hiver n'avaient même pas terminé leur formation. Les soldats qu'ils commandaient, eux, avaient tout juste eu le temps d'apprendre à tirer droit, à lancer des grenades, à creuser des trous et à se jeter dedans.

Sans ordre précis du Kremlin, le *politruk* se dégagea de toute responsabilité.

– Prends une décision camarade. Si elle est bonne, tu seras félicité.

L'option inverse ne fut pas précisée, mais évidente. L'officier politique tira d'un coup sec le drap de son lit de camp et dans le même mouvement en recouvrit la dépouille du soldat peut-être espion.

Sans plus d'égard pour la vie qu'il venait de prendre, il s'installa derrière la table sur tréteaux qui faisait office de bureau.

– Ne connais-tu pas la nouvelle ? poursuivit Sadovski. Le général Habarov a reçu par radio l'information qu'un contrôleur de la *Stavka* allait venir sur le front pour chercher à comprendre notre inefficacité. Il sera là demain, par le train de ravitaillement.

– Et qu'as-tu commandé au ravitaillement ?

– Des armes et des munitions, comme chacune des deux cent quarante autres unités, j'imagine.

– Nous en avons déjà pour plusieurs guerres, objecta le militaire. As-tu au moins demandé des vêtements chauds et de la nourriture ?

– Que crois-tu ? Que j'allais me plaindre ? Dire au Kremlin que nous avons froid et faim ? Souligner discrètement que nous sommes arrivés mal préparés ? Non merci. Par contre, j'ai demandé des portraits de Staline. Chaque unité doit en arborer un par respect pour notre Chef suprême, et il nous en manque.

– Une telle requête aura bel effet dans ton dossier. Mais sur le terrain...

– Je crains davantage Celui pour qui l'on se bat, que ceux contre qui on se bat. Et tu devrais aussi.

*Helsinki.*

*Hôtel Kämp.*

Les journalistes venus en novembre 1939 raconter les chantiers des futurs Jeux olympiques d'Helsinki prévus pour l'été à venir et louer la gloire des athlètes avaient drastiquement changé de sujet dès les premiers jours du mois de décembre et de la Guerre d'Hiver. Les champions et les médailles auraient fait vendre des magazines, pour sûr, mais les Jeux venaient de perdre leur première place dans les unes et les gros titres. Il était désormais temps de raconter l'Histoire, et plutôt que de rentrer à Paris ou à Londres, les journalistes sportifs se transformèrent en reporters de guerre.

Les jours suivants, d'autres vinrent, puis d'autres encore, tant et tant que le gouvernement finlandais dut se faire à l'idée : la Guerre d'Hiver passionnait le monde entier. Mais qu'allait-il en dire, le monde, de ce pays dont on avait si peu parlé auparavant et qui, pour les lecteurs et les auditeurs, restait un mystère ?

Rapidement, il fallut trouver à la presse un lieu sûr, et le très chic hôtel Kämp, très chic et surtout très miraculeusement épargné, fut choisi. Séjourner dans son faste et son raffinement pouvait facilement faire oublier qu'à trois rues de là, d'autres édifices étaient

réduits en cendres et que sur les trottoirs griffés par les éclats d'obus, tout le sang n'avait pas encore été nettoyé.

Luxueusement décoré, avec sa salle de bal inondée par la lumière de cinquante lustres en cristal de Berlin et les murs de ses chambres couverts de soie, il offrait toute sa modernité. Les premiers ascenseurs de Finlande y desservaient les étages à balcons et terrasses, et l'on y profitait de l'eau chaude ainsi que du confort des radiateurs. Une fois consolidé d'inélégantes mais massives poutres de bois, l'hôtel Kämp devint un parfait abri antiaérien où la presse internationale, installée au deuxième étage, pourrait faire rayonner sur tous les continents l'agression injuste de l'ours soviétique sur la pacifique Finlande.

Plus elle serait belle et victime, plus on voudrait l'aider et l'aimer. Ainsi, la propagande devint vitale, un pendant au succès si improbable contre le géant russe. Et pour que l'image du pays et les éléments de langages soient respectés, le gouvernement mit en place une surveillance des journalistes, sans jamais utiliser le mot censure, qui toutefois résumait bien la chose.

Qu'ils viennent du ministère des Affaires étrangères ou du ministère de la Défense se croisaient à l'hôtel des officiers de propagande, des auteurs, des universitaires, des traducteurs et des journalistes locaux, prêts à répondre à toute question sur la guerre et à toute lacune sur l'Histoire du pays.

Le Kämp réunissait alors la planète entière. Le *Time* des Américains, *La Tribune de Genève* des Suisses, le *Reuters* des Anglais, le *Daily express* des Australiens, le *Telegraaf* des Hollandais, le *Paris-Soir* des Français et *La Stampa* des Italiens pour n'en citer pas même un tiers. Dans l'incessant staccato des machines à écrire, les officiers de propagande relisaient jusqu'à l'épuisement la

cinquantaine d'articles quotidiens avant qu'ils sortent de la salle de presse et voyagent jusqu'aux rédactions des cinq continents.

La neige, le froid, la nuit, l'hiver arctique, les aurores boréales, le combat d'un David scandinave contre un Goliath rouge dans une version inédite des « Thermopyles du Nord » comme l'avait écrit Charles Maurras, tout était là pour réveiller la fibre romanesque des reporters dont la plume ne demandait qu'à filer. Sur les Remington et les Underwood se racontait la Guerre d'Hiver. Au téléphone et par télégramme se construisait la légende de cette résistance inattendue. Si la Finlande tenait tête à la Russie, alors la France, la Belgique ou l'Angleterre pourraient bien arriver à vaincre l'Allemagne. Dès lors, en miroir, se lisait la projection d'un espoir européen face au Reich qui leur avait déclaré la guerre il y a plus de trois mois, sans encore la leur faire réellement, d'où son nom de « drôle de guerre ».

Au bar du Kämp, où le néon rouge publicitaire Martini tamisait la lumière en faisant briller le cuir noir des larges fauteuils, on se corrigeait et on échangeait sur les sujets et les angles journalistiques. Parmi les quatre hommes accoudés au comptoir d'étain, l'Américain commanda un whisky White Horse, et le Suédois lui conseilla de s'adapter aux coutumes locales.

– Vous devriez essayer le cocktail du Maréchal. Il a été inventé en l'honneur de Mannerheim.

– Et que trouverais-je dans mon verre ?

– Une sorte de vodka finlandaise, de l'aquavit, du gin, ça, c'est sûr, et puis d'autres ingrédients. Personne ne connaît la recette exacte, mais il doit être servi à ras bord, à presque en déborder, c'est indispensable, selon le Maréchal lui-même.

Borné ou patriotique, l'Américain sourit et commanda son whisky.

– On dit que Martha Gellhorn doit arriver, dit l'Italien en s'insérant dans la conversation. Sa réputation la précède.

– Et moi, je dis que les femmes feront de bonnes journalistes quand je deviendrai bonne couturière, affirma le Français. Sur quoi travaillez-vous ?

– Les officiers refusent pour l'instant de nous accompagner sur le front, indiqua l'Italien, alors je m'adapte. Je fais un papier sur la grande tour de soixante-douze mètres construite pour le stade olympique. Elle ne verra pas beaucoup d'athlètes, mais elle est devenue le poste de surveillance principal contre les attaques aériennes.

– Pour ma part, enchaîna l'Américain, je parle de la satisfaction des Finlandais à voir leur pays soutenu par notre président.

– Et qu'a dit Roosevelt ?

– De mémoire... « *The Soviet Union invaded a neighbor so infinitesimally small that it could do no conceivable possible harm to the Soviet Union. A small nation that seeks only to live at peace as a democracy*<sup>1</sup> ». ».

– « *Infinitesimally* ? », tiqua l'Italien. Comment épelez-vous cela ?

L'Américain prit son sous-verre en papier et le lui écrivit.

– N'ayez jamais peur de demander, lui dit-il en tendant son mot. Cela évite de passer pour un idiot.

La précision avait été faite à l'intention du Français qui prit la mouche immédiatement, car les piques étaient récurrentes entre les deux hommes et appréciées par l'un d'eux seulement.

– Il l'avait mal prononcé, certainement, assura le Français vexé, comme si tout le monde comprenait le sujet de leur aparté.

– Vous avez raison, certainement, concéda l'Américain, diplomate.

– Et vous n'en avez que trop dit, messieurs, s'amusa le Suédois. Racontez-nous !

L'Américain vida son verre et ne se fit pas prier.

Les Français et les Anglais avaient déclaré la guerre à l'Allemagne le 3 septembre de cette même année en réponse à l'invasion de la Pologne, mais depuis cette date, et plus de trois mois après, aucun de ces trois pays ne s'était encore affronté.

– Les Allemands parlent de « *Sitzkrieg* », la guerre assise, commença l'Américain. Les Polonais de « *dziwna wojna* », la guerre étonnante. Mais il y a quelques semaines, un journaliste français a entendu un journaliste anglais parler de cette « *phoney war* » – une fausse guerre – et, comprenant mal l'expression sans pour autant chercher davantage, il s'est empressé de rédiger un article dans lequel il a mentionné une « *funny war* » – une drôle de guerre. Et voilà que toute la France s'est mise à l'appeler ainsi.

– Je vous le répète, se défendit le Français, il l'avait très mal prononcé, certainement.

– Et vous, cher collègue, demanda l'Italien, sur quoi porte votre article du jour ?

– Molotov, assura le Français. Molotov et ses approximations. Après l'indigne attaque-surprise sur Helsinki, il a osé dire, sans ironie ni cynisme, on me l'a juré : « *Nous ne tirons pas sur les civils, nous envoyons par avions des tracts de paix et des paniers-repas. Le reste n'est que propagande occidentale.* » Il prétend faire de l'aide humanitaire, mais il suffit de sortir de l'hôtel pour constater les dégâts de ses fameux « paniers-repas ».

Désormais passablement éméchés, les journalistes finirent par trouver assez de courage pour essayer le cocktail du Maréchal, intrigués par ses ingrédients secrets, et c'est sur un papier taché de ronds de pieds de verre et brûlé de cigarettes qu'ils présentèrent



leurs articles aux officiers de censure. Mais jamais censure dans l'Histoire de la censure ne fut aussi ennuyeuse. Tout le monde ici était déjà profinlandais, convaincu de l'outrage russe, et les officiers, désœuvrés, lisaient sans jamais retoquer un mot.

À l'inverse, de l'autre côté du front, en Russie, la seule Histoire acceptable était racontée par le Kremlin, et après une première dizaine de jours décevants pour ne pas dire honteux, le courrier des soldats commençait à être confisqué, pour plus tard être brûlé. Sans victoire, rien ne devait transpirer.

Le barman en livrée blanche à boutonnière dorée desservit les verres vides et s'apprêta à écouter les commandes lorsqu'un silence inhabituel enveloppa le second étage à l'arrivée pourtant discrète d'un nouveau venu.

Joseph Kessel, grand reporter français, déjà auteur d'une œuvre littéraire internationalement reconnue et aviateur lors de la Première Guerre mondiale, devançait le groom qui portait ses bagages. Kessel avait tout à la fois l'aura respectable d'un soldat, d'un romancier et d'un journaliste. Avec lui marchait un officier de propagande et les deux hommes avaient, à en croire leurs attitudes, un différend.

– Non ! s'emporta Kessel. Je n'ai pas traversé la planète pour parler de l'arrière-front. Je ne suis pas intéressé par les Lottas qui reprisent les uniformes, encore moins par la visite des décombres de la capitale. Ce que je veux, c'est aller sur le devant de la scène, et je vous offre en plus le choix. La ligne Mannerheim sur l'isthme de Carélie ou le front de Kollaa. C'est là-bas que se joueront les choses, et c'est là-bas que je veux être.

L'officier cherchait encore les formules de politesse d'une fin de non-recevoir acceptable quand les sirènes s'élevèrent au-dessus de la ville. Redoutant l'utilisation d'armes chimiques, les journalistes plongèrent sur leurs masques à gaz et les passèrent avant de se

poster aux fenêtres, au spectacle, fixant l'extérieur de leurs grands yeux vitrés et noirs.

Quinze minutes plus tard, le personnel de l'hôtel comme les officiers des ministères passèrent de table en table pour annoncer que l'alerte était levée et qu'il n'y aurait pas aujourd'hui de nouveaux « paniers-repas » envoyés sur Helsinki. On ôta les masques, et l'on revint à ses occupations.

– Comment vous l'appellez déjà ? demanda l'Américain séduit en désignant son verre vide.

– Le cocktail du Maréchal, répondit le Suédois. Laissez, j'en commande une tournée.

1. « L'Union soviétique a envahi un voisin si infinitésimalement petit qu'il ne pouvait faire absolument aucun mal à l'Union soviétique. Une petite nation qui n'aspirait à rien d'autre que de vivre en paix en tant que démocratie. »

*Campement russe de la route de Loimola.*

*Mi-décembre 1939.*

*-30 degrés.*

Une colonne de camions avait attendu le train de ravitaillement russe. À la place des vivres et des vêtements chauds que personne n'avait osé commander, l'unité logistique s'était retrouvée à décharger des wagons de munitions et d'armes et, à la surprise générale, les trompettes, les tambours, les trombones, les tubas et les saxophones de la fanfare avec laquelle était arrivé Lev Mekhlis, l'envoyé de la *Stavka* du Kremlin, le chef de la Direction politique de l'armée Rouge, dont la mission principale était de comprendre pourquoi la 8<sup>e</sup> armée était bloquée dix kilomètres après la frontière et pourquoi Staline ne se lissait pas déjà les moustaches sur les marches du Parlement finlandais, le peuple à ses pieds, à trois jours de son anniversaire.

– Je ne vais pas te faire une biographie complète, camarade, juste te dire la raison pour laquelle, à Moscou, Mekhlis est intouchable.

– Et quelle est-elle ? s'était inquiété Borodine.

– Il a participé à la mise en place de l'Holodomor, avait répondu simplement Sadovski. Ne serait-ce que logistiquement, affamer

jusqu'à la mort quatre millions d'Ukrainiens n'a pas dû être chose facile. Surtout lorsque l'on est soi-même Juif ukrainien. C'est une preuve de loyauté inégalée !

– Tu sembles l'admirer.

– Je reconnais son efficacité.

– Alors tu auras tout loisir de lui en faire part. Le général Habarov m'a informé que c'est notre unité qu'il suivrait sur le front.

À cette nouvelle, Sadovski était devenu livide, et même s'il avait eu du mal à mentir correctement, il s'y était employé avec une mauvaise foi remarquable.

– Fabuleux ! Nous sommes près de deux cent quarante unités sur tout le campement, et c'est la nôtre qui est choisie. Fabuleux. Oui, vraiment fabuleux.

Partageant son malheur, Borodine servit deux verres de vodka et, avant de reposer la bouteille, resservit Sadovski qui avait déjà vidé le sien.

\*  
\*     \*

En l'honneur de Lev Mekhlis, le campement russe était devenu village Potemkine. Pour plaire à ses yeux, que tout le monde ici savait directement reliés à ceux de Staline, on avait rangé les soldats fatigués et les blessés dans les tentes pour ne montrer que de fiers « *Homo sovieticus* », valeureux, forts et beaux comme la propagande l'assurait. On avait enlevé la terre des uniformes, on avait nettoyé les carrosseries des camions et, confinant au ridicule, on avait même rangé les tranchées.

Sous la tente du général Habarov, chef de la 8<sup>e</sup> armée, Borodine, l'officier militaire, et Sadovski, l'officier politique, avaient présenté sur une carte la complexité de la situation, en soulignant les problèmes rencontrés sans toutefois en reconnaître la moindre

responsabilité, car lorsque Mekhlis avait demandé en entrant : « Où est le problème ? », tout le monde avait distinctement entendu : « Qui est le problème ? »

Avec ses cheveux rêches et noirs comme de la paille brûlée, l'envoyé de la *Stavka* avait un physique qui correspondait parfaitement à l'antipathie qu'il dégageait. Et il attendait des explications.

– Le pays finlandais est tout en verticalité, avait débuté Borodine. Leurs routes vont donc naturellement du nord au sud. Nous, nous l'attaquons à l'horizontale, d'est en ouest, et nous ne pouvons donc profiter que d'une seule et unique route, celle de Loimola.

– Alors coupez par les forêts, avait proposé Mekhlis avec génie.

– Ce serait effectivement la tactique la plus appropriée, l'avait flatté Borodine, mais avec des tanks et des canons de campagne de sept mètres de long...

– Je vois. Et du reste, ma fanfare aurait du mal à marcher dans un mètre de neige. Il faut donc rester sur la route et avancer.

– C'est ce que nous faisons, en appliquant les ordres de la *Stavka*. Nous bombardons d'artillerie les forêts en espérant toucher leur base arrière, nous lançons des unités d'observation et d'attaque sur le front de Kollaa, et nous avançons mètre après mètre sur Loimola.

– C'est peu satisfaisant, avait tranché leur invité.

Depuis le début du conflit, la constante peur de l'échec – qui se soldait inévitablement par une balle dans la tête – inhibait toute initiative des officiers et plaçait l'idéologie et l'obéissance au-dessus de la tactique ou des réalités du terrain. Borodine avait donc hésité avant le grand saut.

– Si les Finlandais résistent sur le front de Kollaa, nous pourrions éventuellement le contourner en passant par le nord. Nous ne

rencontrerions aucune résistance et de cette manière, nous nous rapprocherions de la 7<sup>e</sup> armée qui combat sur l'isthme de Carélie pour prendre la ligne Mannerheim à revers, selon Son souhait.

Sadovski avait regardé l'audacieux Borodine en l'imaginant futur condamné, un bandeau sur les yeux, dos au mur.

– Les contourner ? avait répété Mekhlis avec un soupçon de dégoût, comme si les mots eux-mêmes étaient avariés. Ma voiture ne contourne pas les chats crevés sur la route. On ne contourne qu'un obstacle infranchissable. Considérez-vous le front de Kollaa infranchissable par notre armée ?

Face au silence contrit et fort d'une autorité qui lui conférait, il en était certain, toutes les qualités d'un stratège d'exception, Mekhlis avait déroulé un plan d'attaque au débotté.

– Bien. Nous les fatiguerons toute la nuit avec une artillerie constante. Au matin, une partie des unités attaquera le front de Kollaa de manière à concentrer les troupes ennemies sur un même point. Parallèlement, nous avancerons sur cette route de Loimola tandis que le reste des unités protégera nos vivres, nos munitions et nos armes. Et vous verrez qu'avec moi, nous n'allons pas seulement gagner quelques mètres !

Une fois la tactique validée, une fois leur « invité » installé dans une tente tout confort avec poêle à bois, fourrures et couvertures chaudes, Habarov avait dû décider quelle unité de soldats d'infanterie il enverrait le lendemain pour marcher en rangs serrés, une centaine de mètres devant la voiture de Mekhlis, et sauter à sa place sur les mines de Loimola. Et puisqu'il n'était pas envisageable de sacrifier de « vrais » Russes, il hésita alors entre les quelques ethnies excentrées et minoritaires mises à sa disposition : Ukrainiens, Roumains, Sibériens, Géorgiens, Mongols, Turcs, Azéris, Kazakhs, Tadjiks, Ouzbeks, Biélorusses, Arméniens...

Sans difficulté ni réflexion poussée, son choix se porta sur les Ukrainiens, comme le lui avait soufflé Mekhlis en quittant la réunion.

Les cheveux et les cils gelés, l'unité ukrainienne avançait sur les sept mètres de large de la route de Loimola, ses hommes presque collés les uns aux autres, agglutinés comme les œufs d'un crapaud, le canon de leurs fusils en bandoulière venant parfois toucher ceux qui les précédaient.

Cent mètres derrière suivait le reste des troupes. Environ dix mille hommes. D'abord deux tanks en ligne, puis les cavaliers gradés, les unités d'infanterie, les unités d'artillerie, les camions de matériel, et enfin, la voiture officielle de Lev Mekhlis avec ses deux drapeaux rouges plantés sur le capot avant, escortée de dix soldats et suivie par une fanfare incongrue, dont les musiciens à pied, désarmés, gardaient dans leurs poches leurs mains glacées aux doigts gourds, bien incapables, même en cas de victoire écrasante, de jouer la moindre note.

L'un des Ukrainiens se retourna. Avec la tempête de neige qui ne s'était pas apaisée depuis trois jours et le vent qui soulevait constamment dans les airs des drapés blancs opaques de flocons, il ne vit que la silhouette compacte et indistincte de ceux qui les suivaient.

– Ils se servent de nous pour déminer, s'énerva-t-il.

– Ils sont loin derrière, souffla son voisin. Ils ne peuvent pas nous voir. On s'écarte ou on va y rester. Fais passer.



« On s'écarte, fais passer »... « On s'écarte, fais passer »... Le message à voix basse fit son chemin, et les hommes, un pas de côté après l'autre, s'éloignèrent du centre de la route pour finir par frôler les fossés qui la longeaient sur ses deux bords.

– Resserez les rangs, hurla le cavalier chargé de les commander lorsqu'il comprit leur manège.

Personne n'obéit. Un homme seul, sous la pression, aurait courbé l'échine, mais il n'y avait plus d'individualité, juste un bloc solidaire, moins sensible à la pression, donc, et le cavalier ne sut vers qui diriger ses réprimandes. Sans attendre, il fit faire demi-tour à son cheval pour aller rapporter à son supérieur, cent mètres derrière, ce qu'il considérait comme un début d'insurrection.

Lorsque, dans la voiture officielle aux drapeaux rouges, Mekhlis vit passer le cavalier et l'entendit s'entretenir avec Borodine, l'envoyé de Moscou sortit la tête par la fenêtre et demanda fort par-dessus le vent :

– Un problème ?

Tancé par Borodine et forcé à remettre immédiatement de l'ordre dans les rangs ukrainiens, l'officier à cheval remonta les cent mètres, retourna au niveau de son unité et sortit son pistolet. Il visa à la base des casques, juste en dessous, vers la nuque.

– Resserez les rangs ! hurla-t-il encore.

Les soldats ne bougèrent pas d'un centimètre et, comme pris de surdité soudaine, s'entêtèrent à éviter le centre de la route minée pour rester sur les bords.

– J'ai le droit d'user de mon arme !

Un soldat ukrainien prit son fusil et, discrètement, fixa sa baïonnette sur le canon. Dans l'unité compacte, il se coula d'un rang à l'autre pour se mettre à hauteur du cavalier.

– Je vous le répète une dernière fois... menaça le cavalier.

Il n'eut même pas le temps de voir la baïonnette qui entra sous son menton, traversa son palais et pénétra dans son crâne. Lorsque la lame ressortit de ses chairs, un jet de sang continu macula sa selle, et on le tira en arrière pour le jeter au sol.

Cent mètres. L'unité ukrainienne avait l'espace de cent mètres pour balancer son corps dans le fossé, le recouvrir de neige à la va-vite et faire grimper n'importe lequel d'entre eux sur son cheval.

Ukrainiens, Roumains, Géorgiens, Mongols, Turcs, Azéris, Kazakhs, Tadjiks, Ouzbeks, Biélorusses, Arméniens... Aucun n'avait souhaité partir en guerre. Tous avaient été enrôlés de force. Et forcer un homme revient à fabriquer un insoumis.

Leur meurtre dissimulé, la marche reprit.

Parmi la colonne de dix mille hommes avançant laborieusement, personne ne vit, à l'orée de la forêt qu'ils longeaient, la bouche du canon sortant à peine d'entre les branches d'un arbre. Le coup détonna, et l'obus percuta un des tanks qui partit latéralement en tonneaux, comme s'il avait reçu la pichenette d'un titan. Les mitrailleuses se mirent à cracher, les hommes à tomber les uns après les autres, les chevaux à se cabrer et la roue avant de la voiture conduisant Mekhlis déclencha une mine qui la fit s'envoler à plus de deux mètres au-dessus du reste des troupes.

Tout le long de la colonne, une dizaine d'attaques éclair similaires eurent lieu. Ne sachant vers qui tirer face à ces ennemis invisibles, un retrait chaotique s'effectua avec pour seul but de sauver sa peau. Personne ne s'inquiéta de Mekhlis. À dire vrai, personne ne supposa même qu'il avait survécu à l'explosion de sa voiture.

Ils avaient avancé d'un kilomètre à peine, et en toute hâte, ils rebroussaient maintenant chemin pour revenir à leur position de départ.

\*  
\*      \*

Mekhlis n'entendait rien d'autre qu'un sifflement strident et, les tympans explosés et le sang coulant de ses oreilles, il vérifia que la voie était libre à travers les vitres brisées avant de s'extirper en rampant de la carcasse fumante. À deux mètres de lui, le canon du second tank russe T26 hurla un obus droit dans la forêt, dans une gerbe de feu et une déflagration si proches qu'il manqua de peu d'en être sonné comme d'un coup de poing. Puis la mitrailleuse du char d'assaut se mit à tirer en tournoyant, sans cible particulière apparente, comme on chasse un moustique avec de grands gestes sans savoir vraiment où il vrombit. Dans une marche arrière désespérée, l'engin s'empêtra dans le petit ravin qui bordait la route. Des soldats finlandais l'entourèrent aussitôt et l'arrosèrent de bombes à essence. La bête prit feu instantanément, et Mekhlis profita de ce qu'elle concentre l'attention de l'ennemi pour ramper jusque dans le bois et se cacher dans un trou qu'avait laissé un précédent obus avant de se recouvrir de feuilles, de mousse, de terre et de neige.

Il y était terré depuis une bonne demi-heure maintenant, quand il entendit le crissement meringué de la neige qui s'affaissait sous le poids du pas de soldats. Il les entendit parler finnois, et son sang se glaça d'effroi. Quelque chose tomba juste au-dessus de sa tête, et traversant le camouflage de feuillages une strate après l'autre atterrit devant son nez un briquet argenté sur lequel était gravé le prénom « Natacha ». Mekhlis pria pour que son propriétaire l'ait laissé échapper par mégarde ou que défectueux, il s'en soit volontairement débarrassé, car découvrir un officier de haut rang, caché comme un enfant sous son lit, promettait une fin bien déshonorante.

Lorsque le silence revint, il sortit la tête, ses cheveux de paille noire couverts d'aiguilles de pin et, conscient que la route réservait d'autres mortelles surprises, il s'engagea plus profondément dans la forêt. Au bout de cinquante pas, il fit un tour complet sur lui-même, pour ne voir que le même arbre partout, la même neige partout, sans plus aucune notion de distance ou de profondeur. Tout ressemblait étrangement au reste.

Il erra ainsi jusqu'à la tombée de la nuit, et les spasmes de froid s'aggravèrent jusqu'à se transformer en coups de poing, martelant ses muscles dans la totalité de son corps.

Déchirant le ciel, une fusée éclairante illumina de rouge l'intérieur de la forêt. Les ombres des arbres se transformèrent en fantômes noirs longilignes. Il aperçut au loin un reflet brillant métallique vers lequel il se dirigea avec espoir. Il y avait là les corps de deux hommes, deux corps incomplets dont certaines parties avaient été arrachées par le souffle des obus ou fauchées par les balles des mitrailleuses. Dans leurs mains, une trompette tordue et fondue ainsi que ce qu'il restait d'un trombone sur lequel se reflétait encore la fusée éclairante mourante. Il leva les yeux, vit autour de lui une cinquantaine d'autres morts qui se couvraient déjà de blanc et comprit qu'il était revenu sur la route de Loimola, à un kilomètre du campement russe. Mekhlis s'agenouilla et fondit en larmes comme un enfant devant sa fanfare décimée.

\*  
\*      \*

Mekhlis avait survécu. On avait ôté ses vêtements, gardé seulement ses collants de laine et son tricot de peau jauni, frotté sa peau pour que le sang se réveille dans son corps, et il s'était ranimé au fur et à mesure devant le feu qui maintenant empourprait ses joues, déjà pourtant rouges de colère.

Mekhlis avait survécu. Et la nouvelle n'était bonne pour personne, car il faudrait désormais affronter son courroux.

Pour supporter le froid matinal des tranchées et le vent qui s’y engouffrait comme un serpent de glace, s’enroulant autour de chaque corps gelé, il avait fallu allumer ici et là des feux modestes, desquels on éloignait par précaution les caisses de bombes à essence et de grenades.

Les nerfs des soldats avaient fini par accepter le bruit de fond des bombardements, et la douce chaleur des flammes eut rapidement raison des dernières forces d’Onni qui sombra un instant alors que l’aube se levait et que leur tour de garde prenait fin. Puis il se réveilla en hurlant. Pourtant, Simo n’avait fait que toucher son épaule pour l’avertir qu’il s’était endormi, la joue posée contre le canon de son fusil, mais la vie ne tenant plus qu’à la chance, on ne sortait du sommeil jamais autrement qu’en sursaut, et c’est en sursaut qu’Onni s’arracha un beau morceau de peau qui avait gelé contre son arme glacée.

– *Perkele* ! fulmina-t-il.

Redoutant les plaies infectées autant qu’une blessure, Simo lui proposa de l’accompagner à l’infirmierie. Ils longèrent les autres tranchées qui quadrillaient le front de la même manière qu’un tremblement de terre aurait ouvert la croûte terrestre en cent crevasses.

\*  
\*     \*

Sortant de l'infirmierie et fraîchement décoré par les Lottas infirmières d'un imposant pansement sur la joue, Onni glissa un morceau de papier dans la main de Simo.

– C'est pour Toivo, dit-il simplement.

Simo empocha le mot sans le lire, puis ils retournèrent à leur tente en passant devant le jardin des bombes non explosées, de plus en plus nombreuses.

– Regarde celle-ci, l'interpella Onni, face à une bombe qui lui arrivait à la taille. Tu pourrais presque entrer en entier dedans !

Lorsqu'un des obus russes s'enfonçait dans le sol finlandais sans éclater, il était planté dans ce jardin, comme la stèle des soldats qu'il avait épargnés, un petit jardin entouré d'une palissade en bois et sur laquelle des blagues bravaches s'écrivaient au fil des jours, au charbon ou à la craie.

– On pourrait peut-être leur montrer comment ça se fabrique, non ? continua Onni, moqueur.

La Finlande avait en stock autant de bombes pour toute la guerre que la Russie pouvait en envoyer en une seule journée. Mais pour arriver à ce résultat, Staline avait imposé à ses usines un tel rendement qu'elles étaient incapables de suivre, et pour ne pas subir sa colère, elles livraient des obus dont un tiers étaient sous-chargés en explosifs ou mal assemblés.

À commander par la terreur, Staline provoquait ses propres déboires.

\*  
\*     \*

Relevés de leur garde de nuit dans les tranchées, les hommes de la 6<sup>e</sup> compagnie retrouvèrent, avec le soleil du matin, leurs lits de bois superposés qui, jour après jour, à mesure que s'éloignaient les souvenirs de leur vie passée, leur semblaient de moins en moins inconfortables.

Incapable de fermer l'œil, Juutilainen cuvait, allongé sur sa couche. Ne rencontrant que de mauvais esprits quand il fermait les yeux, il décida d'aller vérifier si, ailleurs, d'autres officiers souffraient des mêmes insomnies diurnes et s'ils avaient un peu de *viina* à partager. À peine ajustait-il le col de fourrure de sa veste qu'il aperçut Pulkki, l'un des nombreux messagers, qui revenait d'une position d'observation avancée.

– T'es pas encore mort, toi ? l'accueillit-il. J'aurais pourtant parié ma paie.

– Les Russes avancent sur Loimola, assura Pulkki, essoufflé. Avec une fanfare, précisa-t-il.

– Avec quoi ? s'étonna Juutilainen.

– Une fanfare, répéta l'adolescent.

À cette nouvelle, le légionnaire trouva enfin un sens à sa journée et fit réveiller sa compagnie à peine endormie.

De retour à leurs tentes qu'ils trouvèrent vides, Simo et Onni coururent en se dirigeant à l'oreille vers les aboiements de Juutilainen qui avait déjà mis en rang ses soldats.

Certains enfilaient leurs combinaisons blanches, d'autres passaient leur arme à une épaule, sur l'autre ils posaient leur paire de skis. Les efforts créaient de petits nuages de buée au-dessus du groupe, et les deux hommes trouvèrent leur place parmi eux.

Simo eut à peine le temps de donner à Toivo le mot de la Lotta qu'ils se mirent en marche.



Toivo déplia le message de Leena et sourit. Il avait désormais une raison de plus de rentrer sain et sauf ce soir, et devant lui, un ciel de peintre inspiré s'accorda avec son cœur.

À l'inverse de l'été où le soleil peine à se coucher et flirte avec l'horizon sans jamais disparaître, le soleil d'hiver peinait à s'élever, comme si sa course s'arrêtait à l'aube, diffusant de sublimes couleurs pastel pendant les maigres heures de jour. Ainsi, dans un paysage qui, en temps de paix, aurait invité au recueillement et à la béatitude, ils repartirent à la guerre, pour tuer ou être tués, ou aujourd'hui, traquer une fanfare.

Une dizaine de compagnies avaient accompagné la 6<sup>e</sup>, mais même avec cent de plus, Juutilainen aurait souffert de ne pas être à leur tête. Qu'il cherchât à en terminer par l'alcool, aussi lentement mais sûrement que la cire d'une bougie sous la flamme, ou par une balle ennemie, chaque jour supplémentaire de vie que Dieu lui accordait, Juutilainen l'utilisait à défier la mort. Et peu importe le nombre de « camarades » qu'il emporterait avec lui.

Depuis près de trois semaines qu'il en organisait plusieurs fois par jour, il avait, avec les damnés de sa compagnie, perfectionné l'une des techniques les plus efficaces du manuel de guerre hivernale : le « *motti*<sup>1</sup> ».

Des *motti* d'attaque pour encercler et détruire les unités russes isolées sur la route de Loimola ou dans les forêts. Des *motti* d'usure, lors desquels, une fois encerclées, les unités plus importantes ou plus résistantes devaient d'abord être affaiblies et harcelées avant d'être anéanties.

Sur les indications de Pulkki le messenger, les compagnies finlandaises retrouvèrent donc le groupe d'observation. Elles se postèrent chacune à deux cents mètres d'intervalle dans la forêt longeant la route, en amont de l'armée russe, prêtes à lancer un *motti*.

Soldats de blanc vêtus dans un univers blanc, leurs respirations ralenties, leurs sens entièrement focalisés sur l'instant présent et aiguisés par la conscience accrue du danger, habitués au fracas de la guerre, ils profitaient de ce silence, si précieux qu'il s'écoutait comme de la musique.

Depuis le tout premier jour du conflit, la forêt était devenue champ de bataille, et les animaux l'avaient désertée, comme ils le font face aux redoutables incendies. Pas un chant, pas un hurlement ni un brame, même les loups et les ours avaient suivi l'exode sans demander leur reste.

Désolée, abîmée, Simo ne connaissait pas cette forêt, ou plutôt, il ne la reconnaissait plus. Il marchait l'esprit tourmenté, comme au chevet d'une amie souffrante, le sol jonché d'aiguilles, de feuilles et de branches arrachées, défigurée par les obus. Dans cette inhabituelle nature muette où soufflait un vent glacial ne s'entendaient plus que les voix humaines, corrompues et malades.

La 6<sup>e</sup> compagnie attendait, invisible, reliée aux autres par les radios filaires dont le câble avait été déroulé sur plusieurs kilomètres. Enfin, après seulement quelques minutes, au loin sur la route, une ombre noire se distingua derrière le rideau de neige, puis se fit entendre le bruit des moteurs et, portée jusqu'à eux par les bourrasques, ils sentirent l'odeur lourde de l'essence.

Patiemment, ils les laissèrent avancer. Patiemment, ils attendirent que la moitié des soldats ennemis soit passée, et quand la colonne leur présenta enfin son cœur, Juutilainen, d'un geste, fit cracher ses canons légers.

La première salve toucha de plein fouet le flanc du premier des deux tanks qui partit en tonneau dans le ravin, et avant la seconde, le légionnaire fit ouvrir le feu des mitrailleuses. Dans cette effervescence mortelle, une voiture décorée sur son capot de deux

drapeaux rouges roula sur une mine et tournoya en l'air avant de s'écraser au sol.

Sans commandement précis, sans organisation claire et souvent sans grande envie de se battre, les unités russes partirent en tous sens, tirant sans viser, le doigt appuyé sur la gâchette jusqu'à ce qu'elle résonne dans le vide, laissant leurs officiers hurler des ordres stériles sur leurs chevaux cabrés avant de se faire désarçonner les uns après les autres. Dans ce désordre de fuites éperdues et d'attaques aveugles, le second tank, trônant au milieu de la route, massif et imposant, noir comme le pire des cauchemars, fit virer sa tourelle et dirigea son canon vers l'intérieur de la forêt. Sa bouche cracha une gerbe de feu, et l'obus projeté vint exploser à proximité de la ligne finlandaise, endeuillant la 6<sup>e</sup> compagnie de huit soldats.

Profitant de la déroute, Simo alignait ses cibles et touchait au torse. Infailliblement. Il avait, quelques jours plus tôt, manqué un tir à la tête et avait laissé au soldat survivant le temps d'abattre trois hommes avant d'enfin pouvoir le descendre. Depuis cet instant, Simo avait abandonné la tête pour préférer viser le torse, qui offrait davantage de surface, remplaçant le panache, s'il y en avait seulement, par l'efficacité. Parfois, le coup n'était pas immédiatement mortel, mais dans cet hiver arctique au froid impitoyable, au sein d'une armée russe qui préférait réquisitionner de nouveaux soldats plutôt que de soigner ses blessés, une simple cheville brisée attirait déjà la curiosité de la Camarde.

Pour Simo, le premier mort de la journée était toujours difficile. Le suivant anesthésiait ce qu'il lui restait de miséricorde, et avec le troisième, il n'était plus qu'une machine aux gestes mécanisés, optimisant chacun de ses mouvements pour gagner en vitesse et en précision, oubliant, pour ne pas devenir fou, qu'ils étaient hommes,

oubliant le nombre de pères et de frères qu'il envoyait six pieds sous neige, tout Russes et agresseurs qu'ils étaient.

Désorientés par l'affolement, aveuglés par la tempête, certains fonçaient droit sous le feu finlandais, d'autres allaient se perdre dans la forêt glacée quand les derniers couraient en suivant la route avant de se faire bousculer par des chevaux au galop sans cavaliers. Et au milieu de cette débâcle, le deuxième tank était venu s'empêtrer dans un ravin et tentait un difficile demi-tour. Mais même en mauvaise posture, les tanks modèle T26 russes restaient pour l'heure quasi indestructibles.

Dix tonnes montées sur des chenilles réduisaient en poussière ce sur quoi elles roulaient. Un blindage d'un centimètre et demi sur toute leur carcasse pour la défense, et pour l'attaque, un canon chargé d'obus de la taille d'un avant-bras et une mitrailleuse si puissante que, d'une seule rafale, elle était capable de couper n'importe quel arbre en deux.

Sous les ordres de Juutilainen, Onni et Toivo foncèrent dans la direction du T26, prêts à mettre en pratique la théorie d'un des chapitres les plus hasardeux du manuel de guerre hivernale, « Tanks – Points faibles et diverses possibilités de destruction », qui en sa page cinquante-neuf établissait :

*« Si la situation les y oblige, les soldats pourront avoir raison d'un tank. Il leur faudra s'équiper d'au moins deux bombes à essence et d'une bûche de bois. Le bois sera de pin sylvestre, solide, résistant à la compression et dense en son cœur. »*

Et pour cette entreprise téméraire, Onni portait la bûche et Toivo les deux bombes à essence.

À travers la meurtrière de sa machine, l'artilleur russe peinait à suivre de sa mitrailleuse les deux soldats. Il tirait, bien sûr, mais ne touchait jamais. Dans le compartiment exigu, côte à côte avec son

artilleur, le pilote manœuvrait pour se sortir de l'ornière profonde dans laquelle il s'était embourbé.

La mitrailleuse cherchait Onni en faisant passer son fin canon au-dessus de sa tête au moment où ce dernier planta de toutes ses forces la bûche dans la chenille gauche du tank. Le bois craqua sous la pression en s'aplatissant de moitié puis bloqua momentanément l'ensemble de la machine. Toivo gratta les tiges de soufre collées aux bouteilles d'essence et les jeta sur la carcasse, au niveau du pont arrière, créant deux boules incandescentes aussitôt aspirées par les grilles d'aération. Les langues de feu sifflèrent et s'engouffrèrent jusque dans le bloc moteur. L'huile, la graisse et le caoutchouc prirent feu à leur tour, libérant une fumée épaisse et asphyxiante qui emplissait doucement le compartiment de l'équipage. Du côté finlandais, le temps s'arrêta quelques secondes face au spectacle hypnotisant de ce monstre de métal avalé par les flammes qui dessinaient sa silhouette.

Dans deux minutes, les occupants étoufferaient. Il leur faudrait alors ouvrir l'écouille supérieure, au risque de devenir cible. Mais même avec un compartiment respirable, il n'y aurait pas longtemps à attendre pour que le tank se transforme en une réplique moderne du taureau d'airain et chauffe à les bouillir ses occupants, jusqu'à ce qu'enfin, le réservoir d'essence s'embrase. Mourir dedans, ou mourir dehors, le choix était égal, seul le moment différait.

L'écouille s'ouvrit et laissa dépasser un poing refermé autour d'une grenade, certainement prévue pour être jetée au loin et dégager assez d'espace pour que les tankistes russes puissent tenter de fuir. La balle de Simo, à 705 mètres seconde, perfora le poignet comme une cible, parfaitement en son centre. La main lâcha sa prise. Dans une succession de rebonds métalliques, la grenade

tomba jusqu'au sol de l'habitacle et dans une détonation étouffée, elle offrit à ses occupants une mort rapide et sans souffrance inutile.

1. *Motti* signifie « stère de bois » : c'est un encerclement des forces ennemies. Pour lancer leur premier encerclement des forces russes, les Finlandais avaient donné à leur opération le nom de code « *Motti* ». L'appellation est restée.

Là, sur la route de Loimola désormais recouverte de corps, la 6<sup>e</sup> compagnie récupérait armes et munitions, fouillant jusque dans les poches des cadavres, leurs doigts frôlant parfois une photo ou un bijou souvenir qu'ils n'osaient pas voler.

Aksu, vingt et un ans, simple vacher, voulait sa part. Et même un peu plus encore. De la ceinture d'un officier russe, il décrocha un pistolet à la crosse siglée CCCP autour d'une étoile noire qu'il glissa dans sa veste. Il entreprit ensuite de lui faire les poches dont il sortit un briquet en argent sur lequel on avait fait graver le prénom Natacha. Il y avait donc quelque part, bien loin d'ici, enfermé dans la chaleur d'une maison vide, l'espoir d'une femme, Natacha, de voir à nouveau ce briquet allumer la cigarette de celui dont elle espérait le retour, lui qui était allongé ici, trois balles dans le ventre, le regard planté dans le ciel, le corps bientôt congelé.

– Tu ne devrais pas, l'avertit Onni.

– À qui pourrait-il bien servir, désormais ? se défendit Aksu.

– Il y a trop d'amour là-dedans, ça va se retourner contre toi, redouta Hugo.

– Fous-moi la paix avec tes superstitions, répondit-il, mauvais, en empochant le briquet.



\*  
\*      \*

Quand Simo jugea, de son poste d'observation, qu'aucun Russe ne se relèverait, il rejoignit le reste de sa compagnie et retrouva, au milieu de la route de Loimola, Pietari et Toivo circonspects, entourés de cadavres.

– Et toi, Simo, tu ne remarques rien de bizarre ? fut-il invité dans la conversation.

Le tireur d'élite regarda autour de lui, et ses yeux se posèrent sur les instruments dorés.

– Non, le devança Toivo. Pas les trompettes ni les trombones, ça je ne me l'explique toujours pas. Je veux dire, tu ne sens rien de particulier ?

Il y avait bien sûr l'odeur de l'essence, pesante comme un manteau de suie, aussi celle du sang, métallique et écoeurante, mais celle qui couvrait, et de loin, l'ensemble du charnier, était totalement incongrue, aussi agréable que surprenante.

– La vodka ! assura Pietari sans lui laisser le temps de répondre. Les gars empestent tous la vodka !

– Soit ils ont la trouille, soit ils n'ont aucune envie de se battre... Quoi qu'il en soit, il a fallu les soûler pour les faire avancer !

Ragaillardis de savoir leurs ennemis aussi terrifiés qu'ils l'étaient eux-mêmes, la suite de leur inspection allait leur apporter davantage de confiance lorsqu'ils virent, à quelques mètres d'eux, Juutilainen lever haut dans le ciel une arme, bien trop longue pour n'être qu'un simple fusil.

– Un antichar ! s'exclama-t-il d'un sourire toutes dents montrées, le PTRD-41 à bout de bras malgré ses dix-sept kilos, ses deux mètres de long et ses munitions de seize centimètres.

– Mais... Nous n'avons pas de tank, s'étonna Toivo.

– Mais eux, si ! Ils nous donnent les armes qui nous manquent et qu’ils avaient prévues pour tirer sur des chars que nous n’avons pas ! Cons à ce point, c’est surprenant. Et avec ça, nous en ferons des passoirs. C’est comme si on les mordait avec leurs propres chiens.

Aucun matin de Noël, si le légionnaire en avait jamais célébré un, n’aurait été plus merveilleux. Et comprendre, à cet instant, que les Russes n’avaient pas la moindre fichue idée de la composition de l’armement finlandais, c’est-à-dire pas grand-chose et surtout pas de tanks, renforça leur espoir.

\*  
\*     \*

Ce jour-là, les Russes perdirent près de trois cents hommes. Les Finlandais, moins de vingt.

De retour à l’abri de la forêt alliée, ils déposèrent les morts et les blessés sur des luges brancards, et lorsque l’état des corps ne permettait rien d’autre, ils se contentèrent de prélever les plaques d’identification de leurs camarades. Un cousin. Un voisin. Un ami. Aucun d’entre eux n’était un inconnu.

Vingt kilomètres les séparaient du campement, et si la tempête accusait enfin une accalmie, elle laissait derrière elle une couche de neige qui montait parfois jusqu’aux hanches, demandant pour chaque foulée de ski de fond autant d’efforts que s’ils nageaient à contre-courant. Au bout d’une centaine de mètres, avec la certitude d’être indétectables de la route, Juutilainen leva le poing fermé pour offrir à ses hommes une pause, avant de débiter une marche sans arrêt jusqu’au front de Kollaa.

Ils restèrent en groupe, collés les uns aux autres pour ne pas laisser leurs corps refroidir et la sueur sur leur peau se transformer en glace. Onni sortit un paquet de cigarettes qu’il tendit aux autres.

Aksu en cala une entre ses lèvres et l'alluma avec le briquet Natacha.

– On t'avait dit de t'en débarrasser, grommela Onni.

– Et moi, je vous ai dit de me foutre la paix, lui répondit-il.

Onni s'imagina à la place du Russe dépouillé, imagina son corps inerte fouillé par des mains ennemies, son alliance arrachée de son doigt et, de colère, il frappa du plat de la main celle qui tenait le briquet. Aksu s'apprêta à se baisser pour le ramasser quand Pietari, d'un coup de pied, fit valser à quelques mètres le briquet Natacha qui disparut sous des branchages.

Comme tous ici, Aksu était passé de paix à guerre en une seule journée et avait depuis tué tant et tant que son esprit, contaminé par la banalisation de l'horreur, s'en était envenimé. Le fruit était tombé au sol, et il pourrissait irrémédiablement. Onni venait de le corriger de la même manière qu'il l'aurait fait avec un enfant, et cet affront public fit bouillir Aksu de colère alors qu'un voile se posait sur son regard furieux.

Mais Simo lut Aksu avant qu'il n'agisse, devinant ses gestes à venir. Ce serait d'abord un mouvement imperceptible partant de l'épaule, puis le soldat vexé irait, dans la fraction de seconde suivante, porter la main, au choix, sur son fusil ou sur ce pistolet russe siglé CCCP qu'il avait aussi dérobé. Ces gestes n'étaient à ce stade qu'une pensée, mais Simo les avait tous devancés dans son esprit. Métallique, le chargement de son fusil résonna en un avertissement, et comme gelé sur place, Aksu se figea et ravalait sa bile sans avoir eu même le temps de bouger un muscle.

– Bien, s'amusa Juutilainen. Vous avez l'air en forme, tous les trois. On va en profiter.

Simo, Onni et Aksu furent alors sommés de se préparer pour partir en éclaireurs, un kilomètre en avant des compagnies, à la

recherche d'un éventuel danger.

Toivo, même si son nom ne fut pas appelé et sans même y réfléchir, se leva, mit son fusil en bandoulière, vérifia ses chargeurs et passa la capuche de sa combinaison blanche. Juutilainen le laissa faire. Ils se disaient amis d'enfance, Simo et lui, et les amis ne se séparent pas, car ils sont forcés d'être courageux. Courageux l'un pour l'autre. Et cela en faisait de bons soldats.

*Forêts de Kollaa.*

*-35 degrés.*

Les quatre soldats avançaient avec peine. Un peu avant 16 heures, la nuit approcha. Dans quelques minutes, si les nuages acceptaient de la laisser briller, ils ne verraient plus que grâce à la lune. Leurs jambes se glaçaient au fil de leur marche, les chairs et la peau anesthésiées par le froid. Ils marchaient sur un cimetière invisible qui ne faisait cas ni des uniformes ni des nationalités, et Onni, superstitieux, se demanda si c'était la hauteur du manteau de neige qui freinait leur progression ou les mains fantômes des cadavres qui agrippaient leurs chevilles.

Toivo, en avant, imposa le silence de son poing levé, et le groupe s'immobilisa. Un signe de tête, et Simo vint s'allonger à son côté. Il vit à son tour le campement de fortune, une tenture accrochée d'un tronc à l'autre pour se protéger du vent, la place d'un feu éteint et sept silhouettes autour, recroquevillées. À leur côté, un cheval mort, sur le dos, le ventre ouvert sur tout son long, les pattes vers le ciel.

Onni posa au sol la radio filaire, prêt à avertir la compagnie d'une présence ennemie. Simo aligna ses points de visée. Sept cibles, sept secondes maximum plus deux secondes pour recharger. Leurs corps rouillés par le froid, leurs réflexes engourdis, les Russes n'auraient ni

le temps de comprendre ni celui de se défendre. Il contrôla sa respiration. Après un court instant d'hésitation, il baissa son canon, comme s'il avait changé d'avis.

– *Perkele* ! chuchota Aksu. Pourquoi tu tires pas ?

\*  
\*   \*

D'un petit coup de botte dans le dos, Simo fit basculer en avant le premier corps dont le visage vint s'écraser et se noircir dans les cendres gelées. L'un des Russes avait dû rater son quart de garde, ne pas réveiller les autres et les laisser s'endormir vers leur mort.

À leur côté, le cheval éventré, dont ils avaient dépecé les chairs au couteau et dont ils s'étaient repus sans réserve, vu ce qu'il manquait de la monture.

Simo décrocha la lampe de son dos, fit glisser devant l'ampoule le filtre plastique rouge pour le remplacer par le vert et, balançant sa lumière en grands gestes au-dessus de sa tête, il annonça aux autres qu'ils pouvaient le rejoindre.

\*  
\*   \*

– Regarde, souffla Onni. Celui-ci a encore le bras tendu, un morceau de bois dans la main.

Dans une dernière tentative de préserver leur feu, le soldat de quart avait fini statue de glace aussi blanche que le sel.

– Et la femme de Loth, malgré le conseil des anges, s'était retournée vers Sodome... récita Onni de mémoire.

– On fouille et on file, lança Toivo.

Sept mitraillettes Degtyarev et les munitions qui les accompagnaient, heureusement compatibles avec les chargeurs

finlandais, il y avait là un butin à ne pas abandonner, mais un butin qu'il leur fallut aller chercher de force.

Pendant que Toivo tenait le torse rigide d'un soldat, Simo tirait sur ses bras congelés et verrouillés autour du fusil. En vain. Derrière eux, Aksu avait montré moins d'égard aux défunts et plantait sa baïonnette entre le coude et le ventre, s'en servant de levier pour faire glisser l'arme.

D'abord nauséux du bruit des chairs blanchies, arrachées et déchirées, le groupe se résolut à considérer qu'il s'agissait là de la seule solution, du moins la plus rapide, sauf à refaire un feu et à les laisser dégeler. Sur le dernier soldat, ce furent ses doigts enroulés autour de la crosse qu'il fallut faire sauter à coup de *puukko*.

Ils laissèrent derrière eux ces hommes dont les visages pétrifiés n'étaient pas, et la chose était inhabituelle, déformés par la douleur ou la peur, mais seulement éteints, presque apaisés, les paupières closes.

La patrouille d'éclaireurs, Simo à sa tête, arriva aux abords de la ligne de front de Kollaa en pleine nuit, avec une demi-heure d'avance sur le reste de la 6<sup>e</sup> compagnie, et avant de se prendre une balle amie, Onni leva haut sa lampe au filtre vert et hurla le mot de passe du jour.

– *Kettu*<sup>1</sup> !

Devant eux, au loin, une lampe verte leur répondit, et rassurés, ils parcoururent les cent derniers mètres avec le seul espoir que, pendant leur mission sur la route de Loimola, l'artillerie russe dirigée sur la ligne n'ait pas atteint leurs tentes.

Ils les trouvèrent heureusement intactes et déposèrent devant l'une d'elles leur butin de mitraillettes et de munitions. Aucun ne se précipita dans son lit, préférant profiter du poêle, puisqu'ils le savaient, les violents spasmes de froid leur interdiraient tout repos, il fallait attendre patiemment qu'ils diminuent et cessent de marteler leur ventre et leur poitrine. Seul Toivo, son sac enfin posé au sol, quitta la tente sans un mot.

Ici aussi, le 34<sup>e</sup> régiment dont faisait partie la 6<sup>e</sup> compagnie avait perdu des hommes. Beaucoup de morts, davantage de blessés, dans un état plus ou moins critique, et c'était à l'infirmerie du poste de



secours, flanquée à l'abri d'une colline qui la protégeait des tirs directs d'artillerie, que l'on faisait le tri.

Les blessés, s'il était question de nouveaux bandages, d'attelles, de mettre fin à une hémorragie ou de prendre une bonne dose de morphine, étaient gérés par l'infirmerie.

Les cas plus sérieux nécessitant une opération chirurgicale étaient évacués par l'autobus médical pour rejoindre l'hôpital de campagne à vingt kilomètres de là, s'ils survivaient au trajet.

Enfin, la large tente noire, cachée des soldats, accueillait les défunts, alignés, bientôt superposés, en attente de leur rapatriement.

Toivo se présenta au poste de secours, profitant de la trêve quotidienne, ce court instant de répit entre la fin des affrontements de la journée et le début des pluies mortelles d'artillerie de la nuit.

Avant de rejoindre Leena, il s'offrit le temps de la contempler, si douce au-dessus des blessés, sa nuque courbée et son visage incliné par toute l'attention qu'elle leur portait. Ils étaient finlandais, mais Toivo en était persuadé, elle les aurait tout aussi bien soignés russes, car il lui semblait qu'en tout temps et pour toute chose, Leena était animée d'une universelle compassion.

Lorsqu'elle leva les yeux et qu'ils croisèrent les siens, ils se sourirent, et la Guerre d'Hiver s'arrêta.

– J'ai bien reçu ton mot, lui dit-il, un peu gêné.

– Tu es blessé ? demanda-t-elle en apercevant la bande de tissu salie qui entourait son bras.

– Non, mais il me faut bien faire semblant pour te voir.

– Tu peux rester une petite heure, pas plus. Tout le monde dort. Le tapage de la nuit n'a pas encore commencé.

Derrière une rangée de lits aux draps ensanglantés, Leena leva le pan de toile qui divisait la tente en deux parties et derrière lequel

elle avait son quartier. Toivo s'allongea, Leena chercha sa place sur sa couche qui n'en avait qu'une, puis enfin, ils ne firent qu'un.

– Tu veux... lui proposa-t-elle sans oser terminer sa phrase.

– Je suis pas sûr.

– Alors on peut rester juste comme ça. Allongés. Ça me plaît aussi.

Toivo l'embrassa doucement, cherchant à respirer son haleine et sa peau comme les vestiges d'une vie passée. Quand tout cela serait fini, il avait un projet pour eux. Il espérait seulement qu'elle accepte de le partager. Ils s'embrassèrent encore, leurs cœurs à l'unisson battant obstinément au-dessus de leurs moyens.

\*  
\*     \*

Toivo dut faire des efforts pour effacer ce sourire bête dont son visage refusait de se séparer. Lui seul connaissait l'existence de ce petit carré de tissu bleu Finlande que Leena avait cousu en quelques gestes au revers du col de sa veste d'uniforme, et de ce simple secret, il tirerait la force d'aller jusqu'au bout. Il retourna aux tentes, ragaillardi et persuadé de retrouver ses amis endormis. Il les retrouva, évidemment, mais ailleurs, car Juutilainen avait su les garder éveillés, tout occupé à parader devant la hiérarchie.

Face à Teittinen, le commandant du 34<sup>e</sup> régiment, le légionnaire faisait l'inventaire de son chapardage de la journée, à la lumière des lampes à pétrole et des torches à piles, alors que la nuit s'était déjà bien installée.

– Un canon léger, douze mitrailleuses, vingt-quatre mitraillettes et cinq canons antichars PTRD-41, mon colonel !

Derrière lui, Pietari corrigea les comptes.

– Trente et une mitraillettes exactement. Nous en avons volé sept de plus à une unité isolée. Et les munitions qui vont avec.

– Plus nous les attaquons, plus nous avons d’armes ! renchérit le légionnaire avec fierté. Et nous avons bousillé deux de leurs tanks, dont un à la bûche et à la bombe à essence.

Teittinen observa avec satisfaction cette compagnie sur laquelle il n’aurait pas parié une chaussette trois semaines plus tôt. Surtout avec l’Horreur à sa tête.

– Vous êtes l’honneur de l’armée finlandaise, messieurs. Et vous donnez au terme de « guérilla » toute sa noblesse.

Face à ses hommes, le lieutenant-colonel se mit à marcher de long en large.

– La guérilla est la stratégie militaire des pauvres. Notre manuel de guerre vous en apprendra mieux que moi la théorie. C’est d’abord « une asymétrie des forces en présence, en nombre comme en armement ». Voilà qui résume bien cette guerre. « Des attaques-surprises et rapides. » Personne ne vous égale à ce sujet. « Sur un terrain d’action étendu et difficile d’accès. » Comment mieux définir notre belle Finlande ? « Avec des unités ultramobiles et flexibles », comme le sont nos *Sissi* ! Mais à la fin, ce n’est pas le plus important. Nous mourrons tout autant avec des attaques rapides qu’avec une longue défense épuisante. Mais, soyez-en certains, lorsque ces attaques sont menées par une armée que l’on pensait vaincue d’avance, elles terrifient nos adversaires. Et je vous promets que vous les terrifiez. Le moral est une arme, et vous, soldats, sapez le leur jour après jour !

1. *Kettu* : renard.

Mekhlis s'était terré comme un rat. Il avait chié sur lui alors qu'il entendait les Finlandais rôder autour de sa cache, il était rentré presque en rampant, lui, l'homme de Staline, l'envoyé prestigieux de la *Stavka*.

Au lendemain de cette marche absurde sur Loimola, décidée par ce politicien qui n'avait aucune sorte de connaissance en combat ni en tactique militaire, les unités y ayant participé avaient été réunies sur le campement et disposées en rangs devant Mekhlis. De la veille, sa rage n'avait fait que grandir.

On escorta jusqu'à lui Borodine et Sadovski que l'on fit s'agenouiller devant plusieurs milliers d'hommes au garde-à-vous.

Mekhlis passa derrière eux, toisa l'armée qui lui faisait face et leur tira une balle dans la tête. Les corps s'effondrèrent, mains liées dans le dos, visages dans la neige.

Les fautifs étaient punis. La journée pouvait commencer.

\*  
\*   \*   \*

Dans la tente d'Habarov, les officiers d'une nouvelle unité, d'autres Borodine et d'autres Sadovski en somme, avaient écouté religieusement l'incompétent Mekhlis leur faire une nouvelle leçon de stratégie militaire.

– Contourner ! Il faut contourner Kollaa et passer par le nord pour les éviter. Et éviter cette foutue route !

Immunisé contre la mauvaise foi, apaisé par la double exécution matinale, Mekhlis avait vite retrouvé toute sa superbe, et le chemin de sa tente pour y faire ses bagages. Il y découvrit le général Habarov, dont le grade et le statut le prémunissaient d'une balle dans la tête davantage qu'un simple officier.

– Vous ne restez pas ? lui demanda-t-il avec le sérieux de son cynisme.

– Je vous ai donné une tactique. Je ne vais tout de même pas faire la guerre à votre place, non ?

– Et ce qu'il reste de votre fanfare ? Vous repartez avec ?

– Donnez-leur des fusils, et mes musiciens deviendront vos soldats.

Il jeta sa valise pleine au pied de son lit de camp et se retourna vers Habarov, prêt à menacer encore, quand le général désamorça la situation avec son expérience inégalée de la diplomatie et de la manigance.

– Je dirai dans mon rapport que vous n'avez pas hésité à monter au front, démontrant le courage remarquable d'un vrai guerrier, au service de la Mère-Patrie et de son Chef suprême.

Mekhlis ravala sa fureur avec la même répugnance qu'on ravale sa bile. Le « courage remarquable d'un vrai guerrier » valait toujours mieux que de relater la défaite qu'il avait lui-même provoquée et à laquelle il avait assisté aux premières loges avant de se perdre dans la forêt comme un lapereau séparé de sa mère.

– Alors je dirai que vous dirigez vos hommes avec compétence, rétorqua Mekhlis, et que les conditions hivernales extrêmes et inattendues sont la seule raison de votre retard sur Son plan de conquête. Peut-être sera-t-Il clément.

Les deux hommes se serrèrent la main, et après avoir raccompagné Mekhlis à sa voiture, Habarov demanda qu'on lui ramène les plaques d'identification de Borodine et de Sadovski.

Les ordres étaient clairs. Aucun corps ne devait être ramené en terre soviétique, pour ne pas contredire une propagande qui assurait que la Russie, puissante et indestructible, ne perdait pas un seul homme pendant la Guerre d'Hiver.

Habarov fit donc creuser pour leurs dépouilles un trou à leur taille, sans croix ni prière.

Penché au-dessus de la tombe, il médita sur les deux corps enchevêtrés, balancés sans ménagement, déshonorés jusque dans leur mort, tout en se disant qu'il y avait là la place pour un troisième cadavre, et qu'il s'en était fallu de peu que ce soit le sien.

Mais de clémence, Staline n'en débordait pas, et le lendemain, c'est un simple télégramme qui invita Habarov à faire son paquetage, viré comme on déplace un pion, mais au moins, vivant. Deux jours plus tard, il quitta sans cérémonie le commandement de la 8<sup>e</sup> armée pour assurer celui d'une simple unité logistique, sans même croiser son remplaçant.

Lorsque le colonel Grigori Shtern, héros de l'Union soviétique lors de la guerre du Japon un an plus tôt, prit ses quartiers et la tête de la 8<sup>e</sup>, ni les ordres ni la stratégie n'avaient changé. Avancer coûte que coûte et réduire à néant cette insolente Finlande qui refusait de capituler. Il lui fallait réussir, réussir ou terminer à son tour dans un trou.

Nouveau chef, même guerre, même borbier.

*Front de Kollaa.*

*Mi-décembre 1939.*

*-30 degrés.*

Si sur la route de Loimola, les Russes souffraient des constantes attaques et des champs de mines invisibles, et s'ils n'avaient toujours pas identifié la base arrière d'où le haut commandement prenait les décisions, ils avaient toutefois parfaitement localisé le front de Kollaa et y concentraient l'essentiel de leurs attaques d'artillerie.

Cette nuit-là encore, le furieux orage de bombes s'était arrêté une heure avant l'aube. Et le silence qui lui succéda fut encore empreint de ses détonations.

Assis ramassé sur lui-même, sur le sol couvert de neige brune de la tranchée qu'il occupait, Simo s'était endormi à la faveur de cette accalmie, à l'abri du large dos d'Hugo, sous la lueur de la lampe frontale d'Arvo qui ne lâchait pas son livre de recettes. Arvo était un gamin apprenti cuisinier qui s'était engagé il y a moins d'un an dans la Garde civile du village de Rautjärvi et qui avait la mauvaise manie de décrire par ses ingrédients les plats qu'il préférait, à un Hugo qui en salivait douloureusement et qui le suppliait souvent de se taire.

Lorsque deux dormaient, le troisième se chargeait de la surveillance. Et le tour venu était celui d'Arvo.

Troublant son sommeil, Simo fut réveillé par un mouvement brusque, comme un coup de coude dans les côtes. Il se retourna, et ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à l'obscurité. Pendant ces quelques secondes, il crut qu'Hugo et Arvo, pour une raison qu'il n'allait sûrement pas tarder à connaître, s'étaient mis à se battre. Arvo était allongé sur le sol, et une imposante silhouette noire semblait lui mettre des petits coups de poing dans le ventre. Simo attrapa sa lampe torche et la braqua devant lui, illuminant le Russe qui s'était infiltré dans la tranchée et qui, presque assis sur le gamin, le lardait de coups de couteau en tenant sa main bien appuyée sur la bouche pour l'empêcher de crier.

Une demi-seconde plus tard, Simo avait plongé sa baïonnette jusqu'à la garde sous l'aisselle de l'agresseur, alors que d'autres lampes s'allumaient tout le long de la tranchée, révélant les meurtriers intrus et les cadavres qu'ils laissaient. Derrière lui, Hugo enfonçait de tout son poids son *puukko* dans la gorge d'un soldat rouge, si fort que la lame en sortit par la nuque. Simo et lui se regardèrent, interdits, leurs deux ennemis à leurs pieds.

On hurla. Dans un tableau confus, les lames anonymes levées haut dans le ciel, couteaux ou baïonnettes, s'apercevaient un instant à la lueur de la lune puis disparaissaient dans les chairs, ouvrant les ventres de haut en bas, libérant les entrailles, rouge obscène. Les soldats couraient, aveugles, dans les boyaux de la tranchée, touchant les uniformes et les casques pour différencier l'ennemi du frère d'armes, pour décider de tuer ou pas. Des coups de feu partaient en tous sens, on pleurait de peur tout en se battant, on suppliait, on criait de cette rage qui sublime le courage d'un soldat, on s'entretenait dans la sauvagerie la plus animale alors que le reste



du campement se réveillait enfin et fonçait vers les interminables et innombrables lignes de tranchées qui zébraient tout le front.

Jamais l'ennemi n'avait approché autant.

Indifférent au tumulte, Simo s'assit devant Arvo et le tira vers lui pour qu'il repose sur ses jambes. Ses bras accueillirent ses dernières respirations. À son flanc reposait le livre de recettes aux pages rougies par son propre sang.

De cette attaque éclair, les pas russes s'entendaient encore dans la neige alors qu'ils s'éloignaient. Simo rampa vers une caisse de bombes à essence, se saisit d'une des bouteilles de verre, gratta l'allumette scotchée dessus et la lança par-dessus la tranchée. La flaque de feu au sol, si elle ne toucha personne, éclaira sur un large périmètre, et il en envoya d'autres à la suite, permettant à Hugo de tirer dans le dos des fuyards.

Sans prendre la peine d'attendre le retour de leur unité suicidaire, les Russes, postés à une centaine de mètres de là, se mirent à tirer au mortier. Malgré les canonnades rugissantes et leurs lumières aveuglantes, Simo n'avait maintenant qu'une idée en tête, retrouver Onni, Toivo et Pietari. La tranchée lézardait sur plus de trois kilomètres, mais deux d'entre eux étaient stationnés d'un côté quand Onni se trouvait à l'autre bout.

– Fonce ! hurla Hugo. Je m'occupe d'Onni !

Pour éviter une zone granitique impénétrable, la tranchée dessinait un coude, et au moment où Simo allait l'emprunter, un obus y explosa. Le souffle envoya le soldat quelques mètres en arrière percuter un flanc de rondins de bois. Reprenant connaissance, le corps entièrement recouvert de terre comme enseveli, il se releva et s'engouffra dans le virage. L'intense chaleur libérée avait fait fondre toute la neige, et le boyau était désormais recouvert d'une tapisserie écarlate organique et poisseuse. Le nuage

de fumée se dispersait à peine et à travers, il aperçut Pietari et Toivo, et les trois hommes, malgré le chaos qui les entourait, se prirent dans les bras.

Représailles immédiates, les Finlandais s'étaient installés derrière leurs mortiers, canons légers et mitrailleuses et tiraient sans discontinuer, au jugé, droit devant. Mais économes de leurs maigres munitions, le feu dut cesser bientôt.

Dans le silence revenu, une voix s'éleva. Elle appelait à l'aide, au loin, du côté des Russes :

- *Auta ! Jalkani on poikki !*
- Cette voix... blanchit Pietari.
- C'est celle d'Hugo, assura Toivo.

La stupeur qui les gagna n'était en rien descriptible. Comme une chute en leur propre intérieur. Simo engagea un chargeur dans son fusil, Pietari attrapa deux bombes à essence, Toivo détacha le pistolet de la ceinture d'un officier dont il manquait une partie du torse et de l'épaule gauche, comme croqué par un animal géant, tous trois prêts à aller récupérer Hugo, où qu'il soit, quel que soit le danger. Quand l'ombre de Juutilainen, dressé devant eux, leur barra le passage.

De nouveau, la voix d'Hugo s'entendit faiblement quelque part à l'orée de la forêt :

- *Auta ! Jalkani on poikki !*
- Que dit-il ? demanda l'Horreur, dont les tympans sifflaient encore de l'assourdissant assaut.
- Il dit : « À l'aide, ma jambe est cassée », répéta Toivo.
- Et il crie depuis combien de temps ?
- Une minute. Peut-être un peu plus.
- Alors, c'est un piège.

Malgré l'évidence, il fallut à cet instant toute la force de Toivo et de Pietari pour empêcher Simo de jaillir de la tranchée et de foncer vers les suppliques.

– Le lieutenant a raison ! tenta de le raisonner Toivo en resserrant sa prise autour de ses épaules. S'il crie depuis si longtemps, les Russes auraient déjà dû l'abattre !

Puis on entendit un coup de feu, juste un, et les appels à l'aide cessèrent. Grossier, le piège ennemi n'avait pas fonctionné. Leur appât n'avait dès lors plus aucune utilité.

– Ils ne pourront pas rester aussi proches lorsque le jour se lèvera, leur assura Juutilainen. Nous récupérerons son corps et sa plaque au matin. Retournez à vos positions.

Puis il fouilla ses poches et les vida des cigarettes qu'elles contenaient, d'une boîte d'allumettes et d'une flasque de *viina* qu'il leur tendit.

– Simo, Toivo et Pietari, les nomma-t-il en les regardant les uns après les autres. Nous nous vengerons demain.

Lorsqu'il quitta la tranchée, le légionnaire croisa Onni qui approchait et dont le cœur se remit à battre à la vue de ses amis. Puis, le compte n'y étant pas...

– Où est Hugo ?

D'un accord tacite, personne n'avoua jamais à Onni que le géant était parti à sa recherche. Et à Tuonela, pour la seconde fois de sa vie, le cygne noir accueillit Hugo au pays des morts.

Au matin, le calme revenu, on fit l'état des pertes et on installa sur les luges les blessés pour les faire glisser jusqu'à l'infirmierie, ou, dans les cas les plus sérieux, jusqu'à l'hôpital de campagne de la base arrière.

La nuit, l'artillerie tirait sur les soixante kilomètres de long du front de Kollaa qui, sur sa première moitié, suivait les méandres de la rivière qui portait le même nom. Le jour, l'infanterie rôdait dans les forêts environnantes et, au crépuscule, menait quelques offensives au plus proche des tranchées finlandaises. La guerre s'était installée, et comme une routine, chaque jour de boucherie ressemblait peu ou prou à ceux passés et à venir, mais jamais jusque-là ils n'en étaient venus au corps à corps.

\*  
\*     \*

Aucun homme n'avait plus de valeur qu'un autre, et comme pour un autre, sans plus de cérémonie, on chargea le corps d'Hugo sur une charrette tirée par un cheval au pas lent qu'un vieil aumônier guidait sans même le tenir par le licol puisque, habitué, l'animal connaissait mieux la route que personne.

Quatre soldats baissèrent respectueusement la tête à son passage.

Karlsson, le chef du *Sissi 1*, se présenta à eux, une moitié de plaque métallique d'identification au creux de son poing fermé.

– Savez-vous d'où il venait ?

– Du village de Rinkilä, répondirent Onni et Toivo à l'unisson.

– Lui connaissez-vous un ami ? Un voisin ?

Ils repensèrent tous quatre à Janne, mort sur une mine au premier jour de la guerre. Le seul avec Hugo à venir de là-bas.

– D'amis, il n'a que nous, assura Pietari.

Karlsson ouvrit sa main au-dessus de celle de Simo et y déposa la plaque coupée en deux.

– Si un jour, vous passez par Rinkilä. Vous leur raconterez. Qu'ils soient fiers.

\*  
\*     \*

En l'honneur d'Hugo, les quatre garçons du village de Rautjärvi avaient assisté à la courte messe de l'aumônier. Dans sa prière aux défunts, pour les enfants sacrifiés d'une Finlande si chrétienne, il avait comme à chaque fois cédé à la comparaison du combat céleste entre le bien et le mal, qui sur Terre se continuait, opposant le Juste et le Malin, la Finlande et la Russie.

Puis l'aumônier les avait laissés se recueillir un instant pour retourner à ses occupations terrestres, puisqu'il était aussi chef d'équipe d'une brigade de mitrailleurs et, tout le monde pouvait en témoigner, très bon tireur. Qu'à de nombreuses concessions morales force la guerre.

Juutilainen, lui, était resté à boire dans ses quartiers. Il s'interdisait depuis toujours toute forme de deuil ou de chagrin, non pas qu'il fût totalement dépourvu d'émotions ou de sensibilité, mais à être militaire de carrière et à vivre de guerre en guerre, il avait perdu tant d'hommes qu'il aurait dû passer sa vie à les pleurer.

Il avait en revanche le goût encore frais du sang dans la bouche, et l'envie intacte de s'en repaître encore. Quelques jours plus tôt, Hugo lui avait envoyé un coup de crosse en pleine gueule, et aussi absurde que cela puisse paraître, il avait aimé ça. Son humanité, et le courage qu'il en tirait. Cette humanité qui lui filait entre les doigts, une bouteille après l'autre. Il en avait été impressionné.

Un aide de camp écarta le pan de tissu de sa tente sans vraiment oser y entrer entièrement. D'un simple message de Hägglund, il délivra le légionnaire de son désœuvrement avant qu'il entame une seconde bouteille.

\*  
\*     \*

Revenant au campement de la 6<sup>e</sup> compagnie, Simo, Pietari, Toivo et Onni longèrent les tranchées et les allées de tentes pour découvrir qu'avec le matin avait disparu la terre labourée par les obus, disparu le sang, disparu les arbres déracinés par les bombardements. Tout était recouvert d'une couche de neige blanche et moelleuse, comme si hier n'avait pas existé, comme une nouvelle page vierge, prête à accueillir le prochain chapitre.

Une fois installés autour du poêle, il leur sembla même qu'Hugo était encore assis à côté d'eux, et ce n'est que la voix de Karlsson qui les sortit de leur recueillement silencieux.

– Juutilainen a été convoqué chez Hägglund avec les autres officiers et Teittinen. Toutes les compagnies doivent se tenir prêtes !

– Opération Talvela, annonça solennellement Hägglund, le chef du IV<sup>e</sup> corps de l'armée finlandaise.

Au fond de la tente, si à l'écart que la lueur des lampes ne l'atteignait même pas, un jeune homme aux cheveux blonds ébouriffés comme s'il faisait face au vent restait respectueusement à l'écart, laissant les officiers planifier les jours à venir.

– Depuis le début du conflit, les Russes sont bloqués sur Loimola, poursuit Hägglund, et dès qu'ils s'approchent de notre ligne de défense à Kollaa, nous savons les retenir. Mais nous avons appris de source sûre que le général Habarov avait été démis du commandement de la 8<sup>e</sup> armée et qu'un certain colonel Grigori Shtern en reprenait la tête. Nous ne savons pas grand-chose de lui, mais nous connaissons ses plans.

Hägglund, d'un tour de molette, augmenta la puissance de la lampe à pétrole, éclairant la carte d'une lumière vive.

– La 8<sup>e</sup> armée Rouge va se diviser en deux. Une partie se concentrera sur Kollaa, mais l'autre, soit une bonne moitié de ses hommes, va nous contourner par le haut, pour aller là où ils le souhaitent depuis le début : rejoindre la ligne Mannerheim et la prendre à revers. Vous voyez ici, le lac de Tolvajärvi, à deux cents kilomètres au nord de notre position ? C'est par là qu'ils passeront.

Un frisson d'aise traversa l'échine de Juutilainen qui se voyait déjà aux abords du lac, une mitraillette dans chaque main, déclencher un tonnerre de feu et de plomb. Il attendait seulement un ordre qui détacherait sa laisse et sa muselière.

– Et c'est le colonel Talvela qui mènera cette mission avec ses hommes, assura Hägglund, présentant ainsi celui dont l'opération portait le nom.

Immédiatement, Juutilainen le détesta.

– Comment sommes-nous sûrs de ces informations ? s'enquit le légionnaire, rancunier. Comment savons-nous que les Russes iront bien à deux cents kilomètres au nord pour éviter Kollaa ?

– Grâce au soldat Antero ! s'exclama le général, fier de sa botte secrète.

Au fond de la tente, le blondinet ébouriffé sortit de l'ombre et prit la parole pour faire son rapport.

– Hier, lorsque vous êtes partis sur Loimola, j'ai été envoyé avec d'autres du côté des lignes ennemies pour couper leurs câbles radio et empêcher qu'ils communiquent. Il faut savoir que dans le civil, j'étais technicien pour *Yleisradio*<sup>1</sup>. Alors je me suis dit qu'au lieu de couper simplement le câble, je pouvais faire une dérivation. En gros, je les ai mis sur écoute. Mais ça n'a pas duré longtemps. Une patrouille s'est approchée, et j'ai enlevé ma dérivation, pour qu'ils ne sachent pas que nous savons.

Du courage et de l'esprit, Juutilainen savait le reconnaître, ce qui ne l'empêcha pas de laisser parler son sale caractère.

– Alors bravo, Antero, et bonne chance au colonel Talvela, mais je fous quoi, ici, si personne n'a besoin de moi ?

Hägglund sourit enfin. On lui avait bien sûr décrit le légionnaire, mais le voir en vrai permettait d'apprécier encore plus le personnage, aussi rugueux et désagréable qu'on le lui avait promis,



avec ses yeux hallucinés qui s'ouvraient grands comme des fenêtres, offrant une vue directe sur son esprit tourmenté.

– Au contraire, lieutenant. Vous avez toute votre place, puisque vous serez au centre de tout ! Lieutenant-colonel Teittinen, poursuivez.

– Une grande partie de nos forces sera envoyée sur l'opération Talvela, obéit Teittinen. Nous allons donc déshabiller le front de Kollaa pour ne pas nous faire surprendre plus au nord. Nous ne laisserons ici que le 34<sup>e</sup> régiment, soit neuf compagnies, pour un total de seulement trois mille hommes. J'en garde évidemment le commandement, mais vous en prendrez la tête sur le terrain. Si nous avons raison et que la moitié de la 8<sup>e</sup> armée Rouge part au nord, nous ferons tout de même face à dix fois plus de Russes que nous ne sommes pour protéger Kollaa. Mais si nous avons tort et que l'ennemi se concentre sur Kollaa, alors nous nous retrouverons seuls face à toute la 8<sup>e</sup> et...

– Et... conclut Hägglund, disons que je m'appliquerai à rédiger vos éloges funèbres. Mais trêve de bavardages. Lieutenant Juutilainen, la seule et unique question que j'ai à vous poser est la suivante. Quel que soit le nombre de Russes que vous aurez devant vous, irez-vous jusqu'au bout ? Plus simplement... *Kestääkö Kollaa ?*

– Kollaa tiendra, mon général.

\*  
\*   \*   \*

Raccompagnant Juutilainen à son campement, profitant de la nuit calme et des quelques minutes qui les séparaient des premiers combats nocturnes, Teittinen répondait aux questions de son légionnaire.

– Pourquoi moi ?

– Parce que vous plaisez à Hägglund. De vous à moi, cette guerre n'est qu'un gigantesque suicide national. La gagner est impossible, nous sommes des milliers de soldats contre un million et nous n'avons comme alliés que la connaissance du terrain et un hiver que seul un Finlandais pourrait supporter. Nous la perdrons, c'est certain, mais c'est la manière de la perdre qui importe à Mannerheim. Soit nous capitulons rapidement, et le pays entier devient russe, soit nous tenons le coup assez longtemps pour que ce conflit devienne une gêne pour eux, auquel cas nous pourrions les forcer à entrer en négociations de paix, mais alors, chaque mètre perdu fera l'objet d'une annexion soviétique, car chaque mètre que les Russes parcourent aujourd'hui appartiendra demain à Staline. Et Hägglund sait que vous détestez reculer.

– C'est donc la seule raison ?

– Non, répondit Teittinen après un temps de réflexion. C'est aussi parce que faire la guerre est probablement le seul but pour lequel votre mère a pris la peine de vous mettre au monde.

L'Horreur lui accorda ce point sans même s'en vexer.

– Et la Suède ? Va-t-elle finir par nous aider ?

– Non. Ils ne bougeront pas. Ils sont bien trop occupés à vendre leur fer à Hitler et à compter leur or.

– L'Europe ?

– Ils ont viré la Russie de la Société des Nations, voilà tout. C'est un acte symbolique qui cache mal leur lâcheté.

– Notre soutien aérien ?

– Pour le peu que nous avons d'avions, ils sont concentrés sur l'Isthme, au-dessus de la ligne Mannerheim.

– Notre soutien naval ?

– Nos bateaux sont pris dans les glaces. Comme vous l'aurez constaté, l'hiver est rigoureux. Nous sommes seuls, et seuls nous

irons jusqu'au bout, car si nous cédon, nous n'aurons même plus l'honneur de nous nommer Finlandais. Alors dites-moi plutôt... De quoi avez-vous besoin ?

Arrivés devant le campement de la 6<sup>e</sup> compagnie, Juutilainen s'engouffra dans sa tente dont il ressortit avec une bouteille de *viina* qu'il descendit de moitié, comme si tout ce temps il avait été en apnée et qu'elle avait contenu de l'oxygène, avant enfin de la tendre au lieutenant-colonel qui ne se fit pas prier.

– J'ai besoin d'hommes. J'ai déjà perdu un tiers de ma compagnie en moins de trois semaines. Pour l'armement, je me charge d'en voler encore plus. Mais contre les tanks, nous avons besoin de plus de grenades et de plus de bombes à essence.

\*  
\*     \*

À trois tentes de là, devant les caisses à moitié vides, Onni faisait le même constat à l'attention de l'officier de logistique qui mordillait le bois de son crayon, penché sur son petit carnet. À vingt heures passées, il était temps de se préparer aux attaques de nuit. On vérifiait les armes, on vérifiait les munitions. Et la raréfaction des bombes à essence devenait un vrai problème.

– Il va nous en manquer ! s'inquiéta Onni.

– Mais vous les buvez, ma parole ?

– Pas impossible que Juutilainen ait déjà essayé. Mais la plupart du temps, on préfère les jeter sur les tanks. On en balance dans les camions, quand on ne peut pas voler tout leur contenu, et dans leurs voitures, histoire de rien laisser aux Ivans. On en balance aussi sur la route, dans leurs tranchées quand ils ont le temps d'en faire et aussi...

– *Selvä, selvä*<sup>2</sup>... l'interrompit le préposé à l'armement. Je vais t'en commander de nouvelles caisses, si vous les aimez tant.

– Tellement qu'on leur a donné un petit nom. Les cocktails Molotov.

Devant l'air surpris de son interlocuteur, Onni développa.

– Quand il a bombardé Helsinki au premier jour de la guerre, Molotov a rassuré l'opinion internationale en promettant qu'il ne s'agissait pas d'obus, mais de paniers-repas envoyés à la population affamée. Alors s'il offre la nourriture, ce serait impoli de ne pas venir avec une bonne bouteille ou un petit cocktail, non ?

– C'est sûr que si ça relève de la politesse, reconnut l'officier, ce serait dommage de passer pour des mal éduqués. Quoi qu'il en soit, ne t'attends pas à les recevoir de sitôt, tes cocktails Molotov. L'usine de Rajamäki ne livre plus depuis des jours, me demande pas pourquoi, leurs lignes d'embouteillage sont à l'arrêt. Le mieux, en attendant, ce serait d'aller faire la manche auprès des autres bataillons. Tu sais, toutes les compagnies ne sont pas si dépensières que la vôtre.

– Tout le monde n'a pas la chance d'être sous les ordres d'un type qu'on surnomme l'Horreur.

Avant de refermer la caisse, Onni vérifia que les allumettes tempête étaient solidement fixées le long des bouteilles quand son regard fut attiré par un détail. Un détail qui pouvait expliquer pourquoi, à l'usine de Rajamäki, la production connaissait un ralentissement. L'officier fut invité à constater par lui-même, et la conclusion fut faite en duo :

– *Perkele*, qu'ils sont cons.

1. Radio nationale finlandaise.

2. D'accord, d'accord...

*Usine de Rajamäki.  
Extérieur d'Helsinki.*

L'envoyé du ministère de la Défense ne quittait pas des yeux le nouveau trou au plafond par lequel aurait pu passer un train, et dont dépassait ce qu'il restait des poutres arrachées, ne laissant que de gigantesques échardes qui pointaient vers l'intérieur de l'usine.

– Deux cent soixante et onze obus ! s'exclama-t-il, offusqué comme si l'on avait tiré dans son propre jardin. Et vous persistez à me dire que ce n'est pas l'œuvre d'un espion ? Comment les Russes peuvent-ils savoir dans quelle usine nous embouteillons nos bombes ?

– Nous l'ignorons, monsieur. Toute l'opération est pourtant classée « secret Défense » et s'il y avait un traître à la Finlande parmi mes ouvriers, je vous assure que je l'aurais démasqué.

– Ah tiens ? Et par quelle déduction ? À son visage de traître ? À ses vêtements de traître ou à son rire de traître ?

Humilié en sa propre usine, le directeur baissa les yeux. Au-dessus de leurs têtes, un bruit métallique sourd résonna en faisant vibrer toute l'architecture. Sur une partie intacte du toit, la mâchoire d'une grue venait de déposer un canon antiaérien Bofors 40 mm de deux tonnes. Trois autres, disposés au sol devant l'usine, pointaient

eux aussi leurs canons de cinq mètres de long vers le ciel. Plus loin, des hommes traînaient à s'en casser le dos des caisses de quarante kilos remplies de munitions.

– Gageons que le 271<sup>e</sup> obus russe sera le dernier, pérora l'envoyé du gouvernement. Avec quatre canons Bofors, vous êtes désormais l'usine d'alcool la mieux gardée au monde et vous voilà privé d'excuse. La production doit reprendre et même doubler. Il en va de la défense de nos lignes de front partout dans le pays.

Le directeur de l'usine vit là une occasion de se rattraper et ne la manqua pas.

– Nos quatre-vingt-dix ouvriers travaillent en roulement chaque heure du jour et de la nuit, monsieur. Déjà plus de deux cent mille bombes sont sorties de nos lignes.

– Kérosène, essence et goudron ?

– Notre mélange diffère un peu. Nous sommes une usine d'État de fabrication d'alcool, nous avons donc remplacé le kérosène par de l'éthanol dont il nous restait pas mal de réserves. Mais cela n'atténue aucunement leur effet. Une de nos bombes de feu libère toujours quinze fois plus d'énergie que de la simple poudre à canon. Et si je peux vous inviter à me suivre...

Le petit comité se mit en mouvement, longeant les immenses cuves en inox autour desquelles un entrelacs de tapis roulants véhiculait les bouteilles de verre qui tintinnabulaient joyeusement. Le directeur fit halte devant une caisse posée sur une table et contenant les nouveaux prototypes pour lesquels il espérait des félicitations.

– Voici l'avenir de notre usine, monsieur. Pas de changement dans la composition, mais plutôt dans l'allumage. Comme vous le savez, pour le moment, ce sont deux allumettes tempêtes que l'on gratte. Mais lorsque nos soldats se battent la nuit, ces deux

allumettes de soufre se voient à cent mètres, et nos héros sont alors à la merci d'un potentiel tireur. Nous avons donc imaginé de les remplacer par une capsule d'acide sulfurique qui enflamme le contenu uniquement lorsque la bouteille se brise. Ainsi, même dans le noir le plus total, plus aucun risque d'être repéré !

L'idée était ingénieuse et l'envoyé du gouvernement, en faisant tourner dans sa main l'un des prototypes, se voyait déjà en récupérer les lauriers face à Mannerheim ou à Aksel Airo, lorsqu'il suspendit son geste, perplexe.

– Toutes les bouteilles sont-elles scellées du même bouchon métallique ? demanda-t-il au directeur.

– Toutes, monsieur.

– Et que lisez-vous dessus ?

Il lui tendit alors la bouteille de verre sur le bouchon de laquelle était gravé « Alko », le nom de l'usine, et « Rajamäki », le nom de la ville où elle était implantée.

Le directeur, pétri de gêne, lut l'inscription sans qu'aucun mot ne sorte de sa bouche.

– Voilà qui lève le mystère et qui explique pourquoi vous êtes sans cesse bombardés. Je cherchais un espion, je trouve un incapable. Je vous foudrais en prison si la nation n'avait pas tant besoin de vous.

Laissant derrière lui un silence contrit, l'envoyé du ministère de la Défense quitta les lieux, ses délégués à sa traîne.

– *Perkele*, qu'ils sont cons... lança-t-il sans même chercher à baisser le ton de sa voix.

*Front de Kollaa.*

L'hiver s'était ancré à décembre.

Si, à ses premiers jours, il s'était contenté de saupoudrer les arbres de neige, leurs branches ployaient désormais sous les lourdes congères, à presque toucher le sol, comme des soldats las aux bras baissés. L'hiver avait glacé la forêt en son cœur, changé les troncs en pierre et les aiguilles de pin en épines de verre.

Pour la première fois de sa vie, Simo marchait sur une partition blanche, sans aucune empreinte animale à lire au sol. Mais les Russes étant des animaux comme les autres, Simo avait appris à les chasser. Il apprenait leur routine et la vitesse de leurs pas afin d'anticiper chacun de leurs mouvements, de la même manière qu'il l'aurait fait pour n'importe quel gibier.

Chaque mort lui coûtait davantage qu'à un simple fantassin ou à un artilleur, car, pour assurer un tir parfait, Simo devait observer son adversaire de longues minutes, jusqu'à le comprendre, jusqu'à se retrouver dans sa peau et son cerveau, jusqu'à devenir lui, avant de le tuer. L'artilleur tire au loin. Le fantassin tire souvent au jugé et à la mitraillette lorsque l'ennemi surgit. Pour le sniper, c'est presque personnel.



Simo, au fil des missions, avait amélioré sa technique et compris que lorsqu'un tireur d'élite ne touchait pas sa cible au premier tir, il en devenait une. Il avait aussi pris l'habitude de tasser la neige devant lui et sous son arme pour qu'elle ne s'envole pas lors du souffle expulsé par la bouche du canon en créant un petit nuage délatoire qui restait en suspens pendant de trop longues secondes.

Enfin, même si sa combinaison blanche offrait un parfait camouflage, elle ressortait dangereusement lorsqu'il se trouvait devant un tronc d'arbre, qu'il ait la couleur dalmatienne d'un bouleau, celle gris beige des épicéas ou l'écorce rouge des pins sylvestres lorsqu'elle flamboie aux rayons du soleil couchant. Ainsi, dès qu'il trouvait une bonne position de tir, Simo façonnait derrière lui une petite colline de neige afin de se fondre dans le décor.

À près de cent cinquante mètres d'un campement de fortune russe, Toivo s'était assuré d'avoir le soleil dans le dos pour sortir ses jumelles. Quinze soldats rouges autour d'un feu lui apparurent comme s'ils étaient juste devant lui. Simo, allongé à son côté, disposa sur le sol deux chargeurs de cinq cartouches en plus de celui déjà inséré dans son arme. Quinze coups, quinze ennemis.

– C'est peut-être prétentieux, non ?

Pour toute réponse, Simo tassa la neige sous son fusil et en mit un peu dans sa bouche.

– D'accord, céda Toivo. Alors l'officier est à droite. Les autres ont des mitraillettes. Il y a une mitrailleuse, mais personne encore devant. Je ne vois pas de tireur d'élite.

Le rôle du spotter est d'accompagner le tireur et, entre autres, d'estimer pour lui la vitesse du vent et la distance de la cible. Rien dont Simo n'ait vraiment besoin puisqu'il était meilleur que quiconque à ces calculs. L'utilité de Toivo était donc toute autre : alors que Simo était entièrement focalisé sur sa cible, isolé dans un

tunnel de concentration, son ami contrôlait les alentours, car il faut un sniper pour en descendre un autre, et les Russes en avaient d'excellents.

D'un coup de jumelles, il balaya toute la scène puis observa à nouveau l'unité ennemie.

– Ils essaient de démarrer un feu, assura-t-il. Ils ont l'air frigorifiés. L'officier s'écarte du groupe. Il part à gauche. Il s'adosse à un sapin. C'est quand tu veux.

Simo chargea sa première cartouche. Puis il hésita. L'attitude et les gestes de l'officier l'intriguaient. Il tendit alors la main vers Toivo qui lui passa ses jumelles.

Là, dans les deux cercles grossissants, l'Ivan détesté, l'envahisseur injuste, le sanguinaire Soviétique et monstre agresseur s'était assis sur un rocher et avait ouvert un carnet qui renfermait une feuille qu'il déployait maintenant. Une lettre, peut-être... Comme si elle avait été faite de la peau de son auteur ou qu'elle portât encore son odeur, il l'embrassa deux fois avant de la ranger. Il baissa la nuque et enfouit sa tête dans ses mains.

Simo rendit les jumelles, et Toivo regarda à son tour.

– La nuit va tomber, dit ce dernier. Et nous en avons déjà descendu onze aujourd'hui. Que dirais-tu de rentrer au campement ?

Il y a une différence entre pouvoir tuer et devoir tuer. Et, pour tout croyant, des comptes à rendre un jour ou l'autre.

Il se détourna de sa mire. Toivo, par son humanité et sa droiture, justifiait jour après jour l'amitié inaltérable que Simo lui portait.

En une interminable colonne, les hommes du colonel Talvela étaient partis la veille à la faveur de la nuit, à la seule lueur des étoiles. Leurs skis de fond chaussés, ils avanceraient plus vite que les Russes, ils l'espéraient, et arriveraient à temps au lac de Tolvajärvi pour les y attendre et, autant que faire se peut, les y arrêter.

L'opération Talvela en marche au nord, le front de Kollaa était désormais amputé d'une grande partie de ses hommes, et vu le déséquilibre des forces, il ne s'agissait plus d'attendre les attaques, mais d'essayer de les prévoir. Ainsi, tous les jours, une dizaine d'éclaireurs étaient choisis et envoyés dans la forêt, marauder en espions. Et tous les jours, Simo faisait un pas en avant pour en être. Tant et tant qu'avec l'accord de Juutilainen, il partait avant l'aube avec son *tarkkailija*<sup>1</sup>, du sucre en morceaux et des biscottes dans les poches, et disparaissait avant même que les premiers soldats se lèvent. Aléatoirement, il choisissait son spotter parmi l'un de ses frères d'armes, Toivo, Onni, ou Pietari, et aléatoirement, cela tombait souvent sur Toivo.

La mission était d'observer et de rapporter, mais lorsqu'il en avait la possibilité, Simo, d'un coup de feu, rendait orphelines les troupes ennemies qu'il voyait au loin en les étêtant de leurs officiers. Sans

plus d'autorité pour les forcer à avancer, rares étaient celles qui ne faisaient pas demi-tour.

Staline leur avait promis une guerre facile et courte, contre un ennemi qu'ils devaient écraser en deux semaines. L'erreur de stratégie avait été monumentale, car en ces promesses, il y avait la certitude d'un triomphe, et dans les toutes premières lettres des soldats rouges, le serment d'un retour au pays.

*« Nous ne ferons qu'une bouchée de la Finlande, et si je n'arrive pas en premier sur le front, j'ignore même si j'aurai la chance de tirer une seule cartouche. »*

*« L'attente ne sera pas longue avant de te tenir dans mes bras. »*

*« Je rentrerai avec la victoire. »*

*« Deux semaines, pas plus, ils nous l'ont promis. »*

Mais un mois plus tard, à l'approche de Noël, les premiers doutes commençaient à s'installer dans les lignes. Et c'est à cause de ces lettres, ces simples morceaux de papier qui pesaient lourd comme du plomb dans leur cœur qu'ils se trouvaient paralysés au moment de l'attaque, lorsque sous les rafales, ils devaient sortir des tranchées. Comment courir vers la mort lorsqu'on a juré de revenir ?

Qu'ils soient dévoués ou forcés, agresseurs ou agressés, les soldats se divisaient toujours en deux groupes. Ceux qui embrassaient la mort, comme ces Finlandais que l'on voyait parfois, pendant les longues salves d'artillerie, laisser passer l'orage en jouant aux cartes ou en écrivant leur courrier. Et ceux qui la craignaient, comme ces soldats russes qui à l'abri des regards se tiraient une balle dans la main ou dans le gras de la cuisse, espérant la démobilisation.

Et Simo les reconnaissait sans difficulté, les perdus, les terrorisés, les obligés, ceux qu'il épargnait parfois. Les épargnait-il ou cherchait-il seulement à ne pas alourdir son âme de morts inutiles ?

– Alors ? Combien ?

Cette invariable question l'accueillait à chacun de ses retours, et jamais personne n'aurait pu déceler la moindre fierté dans sa réponse.

– Onze, répondit Toivo à sa place.

On siffla. On applaudit. Mais Simo resta de marbre.

Lorsqu'il était de mission de tireur d'élite, Simo opérait au plus proche des unités ennemies. Il en venait à mieux connaître le campement adverse que le sien, passait plus de temps proche de ses cibles que de ceux qu'il protégeait et, par-dessus tout, il tirait de loin. En un mot comme en cent, il était pour la journée préservé du combat au corps à corps et de la violence pure. Comme épargné. Mais à son retour, le nombre des morts le blessait comme un reproche.

– Nous, on en a perdu une trentaine, mais je suis sûr qu'on en a buté le double, se vanta un type que Simo n'avait encore jamais vu.

Les nouveaux arrivaient sans cesse. Nouveaux militaires de métier, nouveaux appelés, réservistes ou gardes civils, toutes les semaines une fournée, pour remplacer ceux que l'on alignait sous la tente noire derrière l'infirmerie. Ils ne comblaient jamais complètement les pertes, la Finlande se trouvant déjà à court de soldats, et les recrues se voyaient enrôlées avant même de finir leurs classes ou que l'encre de leur signature sèche sur le formulaire, un fusil entre les mains, un fusil que tenait un autre auparavant.

– Je m'appelle... poursuivit le nouveau en lui tendant la main.

Et Simo refusa d'entendre, puisque rien n'assurait qu'il soit vivant le lendemain.

À bout de souffle, arriva Onni. Il avait traversé le campement en courant, il souriait comme si l'on avait annoncé l'armistice.

– Tu vas jamais me croire, Simo ! Lapatossu est là !

1. Spotter ou observateur.

De temps en temps, un avion russe survolait les lignes finlandaises, celles de l'isthme de Carélie, celles de la Laponie ou celles du front de Kollaa et lâchait un obus sans explosifs qui, en s'ouvrant en plein ciel, distribuait en pluie de papillons des tracts de propagande sur papier couleur rouge, jaune, vert, pour qu'ils ressortent bien sur la neige, avec écrit dessus, des slogans à saper le moral.

« *Vous perdrez cette guerre. Pour survivre, capitulez.* »

« *Retournez-vous contre vos officiers, vous serez chez nous des héros.* »

« *Si vous êtes ici, c'est que chez vous, nous nous occupons de vos femmes.* »

Les soldats finlandais, par curiosité, avaient lu les premiers, puis constatant la qualité étonnante du papier des tracts, ils avaient collecté le reste pour s'en servir à d'autres fins, moins politiques, plus hygiéniques.

Parfois, au cours des patrouilles ou des missions d'observation, les unités découvraient à leur intention des banderoles de tissu tendues entre deux troncs sur lesquelles on avait peint grossièrement et dans leur langue :

« *Déposez vos armes ici et bras levés, rejoignez-nous.* »

*« Vaut-il la peine de mourir pour défendre un gouvernement soumis à l'Occident impérialiste ? »*

*« Helsinki est déjà tombée. Mannerheim est mort. Pourquoi continuer ? »*

Ainsi, au sein de la guerre s'en jouait une autre, faite de fausses informations et de manipulations contre laquelle la Finlande avait imaginé une nouvelle unité : la Brigade Anti-Dépression, aussi nommée Brigade Contre le Mal du Pays avec à sa tête l'Officier de la Vérité. De ligne de front en ligne de front, il parcourait la Finlande, donnant aux soldats les dernières nouvelles des villes, démystifiant les rumeurs, coupant la tête aux « on-dit » et parsemant le tout de petites histoires drôles, ce qui n'étonnait personne, car beaucoup connaissaient cet Officier de la Vérité sous un autre nom, celui de « Lapatossu », le clown star du cinéma comique qui avait conquis le cœur des Finlandais depuis près de dix ans.

Pas de nez rouge ni de longues chaussures, mais un visage oblong et irrégulier comme une patate heureuse, des gros sourcils épais qui convenaient aux grimaces, quelques cheveux épars ramenés sur le haut du crâne, un sourire bienveillant et communicatif, avec le courage d'un pitre sans formation militaire que personne n'avait forcé à monter en première ligne et qui en était à sa trois-centième représentation, tous fronts confondus.

Toivo et Simo rejoignirent les autres, presque traînés par Onni jusqu'à la voiture sans toit dans laquelle, un porte-voix à la main, se tenait Lapatossu, haranguant une foule de milliers d'uniformes.

– Les Russes vous promettent de bien vous traiter si vous désertez, hurlait-il, alors qu'ils ne soignent même pas leurs propres blessés. Ne les croyez pas ! Les Russes vous assurent que vous ne gagnerez pas cette guerre, alors qu'ils tremblent à l'idée de sortir de leurs tranchées. Ne les croyez pas ! Les Russes vous disent



qu'Helsinki est tombée alors qu'Helsinki se défend encore. Ne les croyez pas ! Ils vous disent que Mannerheim est mort, mais je vous le promets, du Quartier Général principal de Mikkeli, notre Maréchal mène cette guerre à chaque heure du jour et de la nuit, et de son bâton, il fracassera les Russes jusqu'au dernier crâne !

– Il paraît qu'ils sont dix fois plus nombreux que nous, pourtant ! cria Pietari, anonyme parmi les autres.

Sans chercher à identifier son interlocuteur, Lapatossu éclata de rire en portant ses mains sur son ventre rond avant de lui répondre.

– Oh oui, ils sont nombreux, je te le garantis. Et il faudrait qu'ils le soient encore plus, les pauvres, pour... Mais attendez... Voulez-vous à ce sujet de bonnes histoires ?

Ravis comme des gosses à la fête foraine, les soldats tachés de guerre et de sang crièrent leur approbation au clown.

– Selon la rumeur... commençait-il toujours de la même manière, comme une signature. Selon la rumeur, Staline est allé chercher ses soldats jusqu'en Crimée. Savez-vous que la Crimée en été approche les trente degrés et qu'au pire des hivers, il fait rarement en dessous de zéro ? Et savez-vous ce qu'il restait d'eux lorsque les portes du train se sont ouvertes en Laponie ? Des glaçons ! Tous morts gelés dans leurs tenues d'été ! Des wagons entiers de glace à la russe ! Qui en veut une ?

On riait beaucoup de ces horreurs depuis que la mort était devenue familière, et le public le supplia de raconter une autre histoire. Le clown fit donc un nouveau tour de piste.

– Selon la rumeur... Selon la rumeur, il semblerait que l'État-major russe n'ait que des cartes incomplètes de la Finlande. Savez-vous qu'ils ont balancé plus de sept mille obus au même endroit, pensant raser une ville alors qu'ils tiraient sur un hameau fait d'une seule maison et d'une seule ferme au toit rouge ? Et après sept mille obus,

savez-vous ce qu'il reste du hameau ? Une maison et une ferme au toit rouge ! Tirent-ils les yeux fermés ?

Quelque blessantes soient ses blagues, Lapatossu ne tuait aucun Soviétique, c'était certain, mais pour un temps, il arrêta la guerre, donnait du courage et de l'espoir, et la Brigade Anti-Dépression pansait les âmes aussi bien que les Lottas infirmières soignaient les blessures.

Il y aurait d'autres histoires, tous l'espéraient, quand la main de Juutilainen se posa sur l'épaule de Simo.

– Suis-moi. La 4 et la 5 ont besoin de toi.

\*  
\*     \*

Le légionnaire servit deux timbales de *viina*, but la première, puis la seconde qu'il remplit de nouveau avant de la tendre à son soldat.

Pas de longues phrases. Juste des faits. Il y avait des snipers russes à quelques centaines de mètres du front. Ils étaient bons et précis. Assez pour avoir décimé trois chefs de patrouille de la 4<sup>e</sup> compagnie, un de leurs sous-officiers ainsi que la moitié d'une unité de la 5<sup>e</sup> compagnie qui était venue à leur secours avant de devoir faire demi-tour. Une vingtaine d'hommes en tout. Plutôt, en moins. Il y avait des snipers russes, ils étaient bons et précis, et il n'y avait personne pour s'en occuper.

L'Horreur glissa dans un protège-documents en plastique transparent la carte du front de Kollaa et de la forêt qui le cachait, sur laquelle, en croix griffonnées, les observateurs survivants avaient marqué les endroits où ils avaient repéré les tireurs d'élite rouges.

Simo demanda simplement quand il devait partir.

La nuit enveloppait le campement, et Juutilainen lui répondit que l'aube prochaine serait un bon moment.

\*  
\*      \*

Au matin, Simo sortit de sa tente. Toivo était déjà dehors, son paquetage sur le dos, des biscottes et du sucre en morceaux dans un baluchon de tissu, un sourire volontaire sur le visage. Le premier rayon du soleil lui tira dans les cheveux qui explosèrent en vagues blondes.

– On va où ?

Simo prit son ami dans ses bras et lui souffla qu'il irait seul cette fois-ci.

Moins trente degrés était une température exceptionnelle, et ce jour-là en accusait moins quarante. Pour localiser le sniper de manière plus certaine que les croix annotées sur la carte, il suffisait de trouver ses victimes.

Simo mit un genou à terre devant le sous-officier avachi que le Russe avait touché à cet endroit même. Le visage statufié par le gel et la peau blanche comme de la craie, seuls la couleur sombre de ses sourcils et le jaune de ses dents dans sa bouche ouverte et tordue ressortaient sur la neige. Le Russe l'avait touché ici, Simo pouvait en faire tout autant.

De là, il avança en rampant sur une vingtaine de mètres en cherchant une position de tir parfaite. Un rocher pour bouclier, une vue dégagée pour ne rien manquer et un relief plat derrière lui pour faciliter sa fuite, si la situation l'y poussait. L'endroit trouvé, il s'allongea et attendit.

Il ne regardait rien d'autre que le même point fixe au loin, la cime d'un jeune épicéa, et dans le même temps, en se concentrant sur la totalité de sa vision périphérique, il regardait partout ailleurs. Une heure passa. Son cœur ralentit au rythme de sa respiration, et alors que le matin avait été brouillé de limaille de flocons, le soleil réapparut enfin. Une autre heure passa et Simo atteignit dangereusement la limite de sa résistance. Il sentit alors que son

corps se détendait et qu'une douce tiédeur l'embrassait. Comme le troublant chant des sirènes qui mène les bateaux aux récifs, ou l'agréable odeur d'amande amère que dégage le cyanure, il n'y avait rien de rassurant dans cette sensation de bien-être et de chaleur. La main de la mort s'était posée sur son épaule et lui promettait que tout allait bien, que tout irait mieux au fil des heures et qu'il n'avait qu'à rester immobile. Derrière lui, le sous-officier mort le fixait de ses yeux laiteux et l'attendait.

Simo rampa à reculons jusqu'à se dissimuler derrière le rocher et réveilla son corps par de petits mouvements énergiques. Un peu de sucre, un peu de pain congelé qu'il dût mouiller de salive pour le manger, et la mort s'éloigna. Il se repositionna, et une heure de plus passa.

La cime de l'épicéa. Le silence. Le froid.

Puis au loin, un éclat. La lentille du sniper ennemi venait de réverbérer le soleil juste avant que le temps ne vire de nouveau au mauvais. Qu'importe, Simo avait découvert l'emplacement de sa cible. Deux cent vingt-trois mètres.

Puisque les cartouches glacées sont plus lourdes et que la courbe de leur parabole en est affectée, Simo gardait ses munitions sous sa combinaison, dans la poche de son pantalon, et c'est de là qu'il les sortit pour garnir son chargeur.

Plusieurs minutes passèrent.

Lorsque, moins aguerri que son adversaire et vaincu par le froid, le Russe se leva, la balle le toucha en pleine tempe. Même si Simo avait visé plus bas.

Il restait encore quelques heures de jour, et il chercha l'emplacement de la croix suivante sur la carte dépliée devant lui.

\*  
\*      \*

De retour aux limites du camp, dépassant les derniers arbres avant l'orée, Simo cria le mot de passe du jour.

Réchauffé et nourri, il rendit la carte à Juutilainen qui l'observa en silence. Deux croix rouges avaient été entourées. Elles signifiaient deux snipers russes en moins. D'autres avaient été ajoutées, bien plus nombreuses, et chacune d'elles représentait les corps des soldats finlandais à récupérer. Un calque fut tracé et transmis aux lieutenants des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> compagnies pour qu'une de leurs équipes aille les récupérer dans la nuit, ainsi l'on pourrait continuer fièrement de dire que l'armée blanche ne laissait jamais personne derrière elle.

La chose pouvait sembler audacieuse ou suicidaire, dérisoire peut-être, mais le respect qu'ils montraient à leurs morts suffisait à les éloigner du gouffre. Au fond de celui-ci, la folie menaçait, et les monstres hurlaient de les rejoindre, et ces monstres portaient leurs visages. Il n'y avait qu'un pas à faire. Chaque jour les en rapprochait et rendait plus irrésistible l'envie d'y sombrer. Comme une fascination. Tuer deviendrait une habitude, et leur âme enfin damnée, tout serait supportable.

À la nuit tombante, le campement s'organisa. Sans surprise, l'artillerie commença son martèlement habituel, et Simo dormit un peu, car il y avait d'autres croix sur la carte.

\*  
\*   \*   \*

Côté adverse, on parlait bas du fantôme. Certains le nommaient ainsi, d'autres différemment. On en parlait encore plus ce soir-là, dans la file interminable qui menait aux cantines, depuis que deux de leurs meilleurs snipers avaient été abattus dans la même journée.

– Borodine me l'avait confié, assura l'un des soldats. Ils l'appellent La Mort Blanche.

Le murmure se répéta dans la file comme un frisson parcourt le corps. *Belaya Smert... Belaya Smert...*

– Il a fait reculer une unité de deux cents hommes à lui tout seul, ajouta un autre. Une balle dans le cœur du tout premier soldat. Puis une autre dans le cœur du suivant. Puis une autre et une autre. Au huitième, incapable de voir d'où venait la mort, l'unité entière a fait demi-tour.

– On dit qu'on a retrouvé six hommes autour d'un feu, tous les six abattus, sans qu'aucun d'eux n'ait eu le temps de prendre son arme.

– On dit qu'il vit dans les arbres et qu'il saute de branche en branche. C'est pour ça qu'on ne le voit jamais.

La rumeur en poison, amplifiée à mesure qu'elle était répétée, se diffusait d'un feu de camp à l'autre, d'une tente à l'autre, jusqu'à celle de Grigori Shtern, le nouveau colonel de la 8<sup>e</sup> armée russe.

\*  
\*     \*

Shtern avait le visage carré, les joues rondes et l'air affable d'un commerçant bien nourri. Mais nul ici ne s'arrêtait à son apparence bonhomme, et lorsqu'il frappa du poing sur la table, ses officiers pâlirent.

– On ne tue pas une rumeur, encore moins un fantôme, hurla-t-il. Je veux ce *Belaya Smert* cloué à un arbre et qu'on le vide comme un cochon. Avec ses boyaux à ses pieds, ils verront tous qu'il n'est rien d'autre qu'un homme.

– S'il se met à traquer nos snipers, peut-être devrions-nous modifier leurs emplacements ?

Le colonel réfléchit à cette option. Son évidence et sa simplicité étaient séduisantes, mais Shtern ne souhaitait pas tant protéger ses

tireurs d'élite que de voir transpercés de mille trous les draps du fantôme.

Il avait une autre idée, et cette dernière revenait à écraser une fourmi avec une enclume.



Jamais Simo ne sut qu'il avait tiré sur un cadavre.

À cet endroit de la forêt, le sol d'humus s'arrêtait net pour ne laisser qu'un parterre granitique de rochers plats entremêlés parmi lesquels il trouva une anfractuosité à sa taille.

Le Russe, à cent mètres de là, était à peu près à l'emplacement d'une des croix. Il était debout, immobile comme tout tireur d'élite se doit de l'être, dissimulé derrière le large tronc d'un pin sylvestre, le long canon de son fusil recouvert de gaze blanche posé sur une branche pour éviter la fatigue, mais lorsque la balle le toucha en plein torse, celui-ci ne bougea pas d'un centimètre. Gel   comme la pierre, l'ogive ne le traversa même pas.

Simo avait réussi son tir, mais, par le feu de celui-ci, aussi révélé sa présence. Et l'enclume tomba sur la fourmi.

De part et d'autre s'agitèrent des silhouettes, et dans un terrible vrombissement, un essaim d'obus de mortiers s'éleva dans le ciel alors que le piège se refermait sur lui. Dissimulés sous des couvertures blanches, cinq fusils antichars à tir rapide crachèrent sans interruption dans sa direction.

Le refuge de pierre de Simo devint cercueil lorsque les obus percut  rent le granit qui à son tour se fissura en centaines d'éclats meurtriers. Sans autre échappatoire que la fuite, il s'y résolut, quittant la plaine rocheuse pour rejoindre le cœur de la forêt,

poursuivi par les balles qui filaient à ses oreilles, rebondissaient sur la roche dans un chuintement strident ou arrachaient des bouchées de troncs dans un nuage de poussière de sciure à l'odeur de bois brûlé. Devant lui, une explosion déracina un arbre qui se coucha dans un craquement de bois plaintif. L'enchevêtrement de ses racines couvertes de terre et désormais à l'air libre forma une large couronne derrière laquelle Simo se ramassa un instant, les poings serrés, les yeux fermés. La ferme de ses parents. Sa forêt. Son village de Rautjärvi. Toivo et les autres...

Aujourd'hui comme à chaque seconde depuis le début de cette guerre, il aurait dû mourir. La ferme de ses parents. Sa forêt. Son village de Rautjärvi. Toivo et les autres... Avec eux, ou pour eux, il trouva le courage de bondir en avant. Quelques mètres parcourus, quand le souffle d'un obus le souleva et l'envoya percuter un arbre. Son sac à dos amortit le choc, mais son cerveau déconnecta un instant, et il revint à lui le visage dans la neige. Partout autour de lui, le sol labouré par les déflagrations recrachait haut dans le ciel un brouillard de terre en suspension et une pluie de neige, et c'est en plongeant à travers ce rideau protecteur qu'il disparut.

\*  
\*     \*

Pendant près d'une heure, les soldats russes fouillèrent la forêt.

– Personne ne peut survivre à cela, jura, incrédule, l'officier.

Voyant son avenir s'assombrir, imaginant son retour au campement les mains vides, sans une dépouille à présenter, il hurla :

– Cherchez encore ! Trouvez-le, bordel !

Ils avaient attaqué un homme seul au mortier et au fusil antichar, ils avaient attaqué un homme seul avec la même force de frappe et de feu que s'ils avaient affronté une unité complète, mais ils

n'avaient autour d'eux qu'une forêt meurtrie aux arbres lépreux dévorés par leur assaut.

« *Belaya Smert...* » chuchotèrent les soldats entre eux.

\*  
\*     \*

L'orage qui était tombé sur Simo s'était entendu jusqu'au campement, et Juutilainen en avait ri, répétant à tout le monde : « Écoutez les Russes applaudir Simo ! »

À présent, comme face à un phénomène inexplicable, Toivo cherchait sur la combinaison de son ami, mais en vain, la moindre déchirure, le moindre impact.

– Ils ont fait beaucoup d'efforts pour te tuer, s'étonna Onni, mais tu parais revenir d'une promenade.

– La mort ne semble pas vouloir de toi, en conclut Toivo.

– Je crois plutôt qu'elle l'a à la bonne. Jamais elle n'aura eu de collaborateur aussi efficace, ni de récolte si généreuse. Pourquoi licencier son meilleur employé ? Simo et la mort associés, le clown Lapatossu en racontera une belle histoire !

Simo avait encore son barda sur ses épaules. Il en fut débarrassé par Onni alors que Toivo le poussa presque sous la tente. L'un comme l'autre trépignaient de lui répéter la nouvelle du jour. Il y en avait peu de bonnes, autant en profiter.

– Eh bien, vas-y ! Raconte-lui ! s'impatienta Onni.

Une partie des hommes du front de Kollaa avait été engagée dans l'opération Talvela, et les messagers rapportaient leurs exploits avec vingt-quatre heures de délai. Toivo rajouta deux bûches dans le feu et du café dans les timbales avant de s'asseoir à son tour.

– Les soldats de Talvela étaient en garnison à dix kilomètres en amont du lac Tolvajärvi, persuadés que les Russes étaient encore à un jour complet de marche. Alors ils ont fait une soupe. Une soupe à

la saucisse, comme on sait bien les faire, grasse et goûteuse. À peine était-elle prête qu'une sentinelle est arrivée en courant, affolée, parce que quatre unités de reconnaissance rouges étaient là, à moins de trois cents mètres.

– Tu imagines bien que personne n'était prêt, poursuit Onni qui trouvait que l'histoire prenait trop de temps. Alors le colonel Talvela a donné l'ordre de quitter le campement et de reculer à l'abri d'un bois proche. Le temps de tout boucler et de partir, ils voyaient déjà les premiers Ivans, ceux de l'infanterie. Dans la débâcle, les Russes auraient pu décimer nos gars dans le dos et sans effort, mais lorsqu'ils sont arrivés sur le camp à peine déserté, le fumet de la soupe les a attrapés aux naseaux, comme un ensorcellement.

– Et plus rien n'a eu d'importance, reprit Toivo qui voulait garder pour lui la conclusion. Les armes et les sacs sont tombés au sol, les soldats se sont rués sur les cantines, ils se sont même battus entre eux, affamés qu'ils étaient, sans même voir que Talvela les avait entre-temps encerclés. Quatre cents gars. Tous morts. Ouais, tous. Pour de la soupe...

\*  
\*     \*

Dans le courant de la soirée, Pietari les rejoignit sous la tente sans même les saluer. Il s'assit à l'écart, sur le rebord d'un des lits en bois superposés et recouverts de paille et de feuillages. Du regard, Simo interrogea Toivo.

– Il a reçu du courrier, répondit-il simplement.

Pietari, aux cheveux noir de jais comme aucun Finlandais, aux traits sévères de pierre mal taillée et aux lèvres coupantes, n'avait plus qu'un visage défait et les yeux mouillés de larmes.

Dans ses mains, une lettre froissée d'avoir été trop lue. Simo s'assit à son côté, cuisse contre cuisse.

– Mon petit frère Viktor est sur la ligne Mannerheim, avoua Pietari dans un sanglot.

Puis il lui tendit la lettre à l'écriture maladroite sur laquelle il pleurait et que Simo parcourut lentement. Pietari se retourna alors et tomba dans ses bras.

Simo pensait avoir eu une sale journée. Il comprit alors qu'à la guerre, le pire n'était pas de mourir, car à la guerre, la peur de mourir n'est jamais plus forte que celle de voir mourir les siens.

*Isthme de Carélie.*

*Ligne Mannerheim.*

Viktor Koskinen était un garçon courageux, opiniâtre aussi, personne n'aurait pu dire le contraire, mais il était avant tout un piètre soldat. Il ratait souvent ses cibles – volontairement ou pas, personne n'était dans sa tête –, comprenait mal les ordres militaires et, face à une carte, se trouvait souvent embarrassé.

De sa première compagnie, décimée au premier jour, Viktor resta seul survivant. La nouvelle compagnie qu'il intégra par la suite perdit tant d'hommes en si peu de temps qu'elle fut dissoute et ses soldats redistribués en fonction des besoins. Il fut ainsi muté dans une nouvelle « nouvelle compagnie » qui, quelques jours plus tard, souffrit de l'association effroyable d'une tempête de neige opaque, d'une organisation désastreuse et d'une défaillance des communications radio pour en venir à se diviser puis à se perdre complètement jusqu'à tirer sur elle-même au cours d'une boucherie intestine qui dura toute une nuit. Soixante-deux morts. Mais à nouveau, aucune balle ne toucha Viktor.

Ainsi, le cadet de la famille Koskinen, tout piètre soldat qu'il était, jouissait d'une chance insolente, et deux nouveaux éléments

viendraient asseoir sa légende qu'aucun livre d'Histoire ne mentionnerait jamais.

Il y eut d'abord cette mine sur laquelle il marcha et dont le mécanisme refusa de se déclencher. Ce soir-là, pour remercier sa bonne étoile, Viktor prit sa première cuite et vomit ses tripes sous une magnifique nuit dégagée. Puis, un jour où le conflit les avait menés au corps à corps, surgit ce Russe qui sauta dans sa tranchée et le mit en joue, canon sur le front et doigt sur la gâchette, avant de se raviser et de se laisser tomber au sol les deux genoux à terre et les bras levés, suppliant Viktor de le faire prisonnier.

C'est à partir de ces miracles répétés que l'on commença à toucher son épaule ou son dos lorsqu'on le croisait. Patte de lapin ? Trèfle à quatre feuilles ? Sur la ligne Mannerheim, on préférait de loin frotter l'uniforme de Viktor ou taper deux petits coups sur son crâne.

Ainsi, l'on disait que Viktor Koskinen aurait pu s'asseoir à une table, charger un revolver six coups de cinq cartouches, faire tourner le barillet, poser l'arme sur sa tempe et tirer sans que rien ne se passe, son cerveau toujours à sa place. Il aurait pu répéter ce geste mille fois et, malgré les probabilités, mille fois le marteau de l'arme serait venu percuter la seule chambre vide. Oui, Viktor avait tant de chance que cela n'aurait étonné personne. Mais même si l'on ne jouait pas à la roulette russe, l'effet n'était pas si différent, car son cerveau n'était rien moins que de la bouillie, un amas de connexions engluées d'horreurs et d'images insoutenables, d'odeurs et de sons, de cris et de pleurs. Il n'en dormait plus et, lorsque d'épuisement ses yeux se fermaient parfois, il se réveillait en hurlant, poursuivant le hurlement entendu dans ses cauchemars. De temps à autre, on le voyait même parler à son frère Pietari, assis face à un arbre ou à un rocher.

C'est pour tous ces motifs que le médecin de la base arrière, conscient que la raison du soldat se fissurait dangereusement, le fit enrôler dans une mission plus calme, à deux cents kilomètres de la ligne Mannerheim, avant que la digue ne cède et qu'il sombre dans la démence.

– Quelle mission ? avait demandé Viktor.

– Il y a des enfants à récupérer et à escorter, avait répondu le médecin. De Viipuri à Turku, en passant par Helsinki, Kotka et Porvoo. Et il faut des hommes pour assurer leur sécurité.

– Mais c'est qui, ces gosses ? Et on les envoie où ?

– Je n'en sais rien. Je sais juste que tu quittes la ligne quelques jours.

Viktor avait ressenti alors un soulagement douloureux et coupable, comme un prisonnier face au peloton d'exécution que l'on gracie à la dernière seconde et qui laisse derrière lui ses compagnons face aux canons dressés.

\*  
\*     \*

À l'approche des bombardiers au-dessus d'Helsinki, les sirènes déchiraient le ciel comme si le pays hurlait de terreur à leur passage. Plus une seule des grandes villes n'était sûre et si les adultes se résignaient à se terrer dans le sous-sol des maisons épargnées ou dans les abris souterrains, à craindre de mourir une seconde après l'autre, le ventre noué, la peur chevillée à l'âme, ils ne purent se résigner à faire vivre cela aux petits.

Partout dans le pays, les enfants devinrent un problème, car à la guerre, la peur de mourir n'est jamais plus forte que celle de voir mourir les siens.

L'amour absolu se transformait en charge mentale insupportable, et la question n'était plus tant de savoir comment les protéger que



de savoir s'en séparer. Pour leur assurer un avenir, certaines familles décidèrent donc de les abandonner.

Et la Suède, si elle avait refusé de s'impliquer militairement dans le conflit qui terrassait la Finlande voisine, se proposa toutefois d'en accueillir les fils et les filles.

\*  
\*     \*

Pendant trois jours et trois nuits, de ville en ville, de gare en gare, Viktor et trois cents autres hommes furent chargés de faire grimper les enfants dans les wagons, et souvent, quand les bras serraient fort les tailles des adultes, incapables de se séparer, il fallait alors les arracher à leur prise, comme si l'on déchirait un cœur de papier en deux.

À la dernière station de chemin de fer avant Turku, du quai, on apercevait un hôpital défiguré et partiellement détruit. L'aile qui entreposait le matériel avait été soufflée, et projetés dans les airs, des milliers de draps et de blouses blanches étaient venus s'accrocher aux branches des sapins, les habillant ainsi comme pour une cérémonie.

Le vent souleva les tissus légers.

Le train s'ébranla et seulement quelques gamins, les plus forts ou les plus tristes, réussirent à se faire une place devant les vitres pour y coller leurs visages et attraper au dernier moment une image en souvenir. La main levée en un au revoir, les mères en lignes souriaient, inconsolables.

Dans l'allée centrale des wagons, à contrecœur et d'une grosse voix, Viktor rappela tout le monde à l'ordre, et les petites robes et les petits pantalons obéissants retrouvèrent leurs sièges. Les pleurs se retenaient entre les doigts, se cachaient sous les pulls, les yeux

cherchaient l'amitié d'un autre, un nouveau copain pour se donner du courage, quand une main tira sur l'uniforme de Viktor.

– Pourquoi ils nous abandonnent ?

Le soldat s'assit en face de l'enfant et chercha dans sa poche un gâteau sec qu'il cassa en deux.

« Ils ne vous abandonnent pas, ils vous sauvent. Trois millions de Finlandais ne peuvent quitter leur pays, alors ils protègent ce qu'il y a de plus précieux, parce que pour être sincère, tout le monde ne survivra pas. » Mais évidemment, Viktor ne pouvait pas dire la vérité, et le gâteau sec valait mieux qu'un mensonge.

– Tiens, une moitié pour toi, une moitié pour moi.

Par réflexe, l'enfant sourit en prenant sa part dans le creux de la main tendue, et son petit « merci » à peine audible frappa en plein cœur celui qu'aucune balle n'atteignait jamais.

\*  
\*   \*   \*

Par centaines, les trains et les camions s'étaient rejoints au port de Turku où l'*Arcturus* était à quai. Quatre-vingt-huit mètres d'une coque si blanche qu'elle se perdait dans l'horizon, trahie par la fumée noire de l'immense cheminée, plantée juste avant sa poupe.

Viktor portait d'un bras le gamin du train dont il sentait les doigts enfoncés dans sa peau, agrippés par l'angoisse. Avec lui, autour de lui, 80 000 autres composaient la plus grande opération de transfert d'enfants au monde. Un océan de têtes blondes, des larmes plein les yeux, ahuries et perdues, vêtues de blanc comme les soldats, camouflées pour ne pas être vues du ciel. Autour de leur cou, un ruban de tissu retenait un carton brun portant leur nom et leur âge. Qu'ils aient trois ans ou treize, la peur était la même à l'idée d'être envoyés dans un pays inconnu, dans des maisons inconnues, dans des bras inconnus, vers une langue inconnue.

– Tu vois ce grand escalier, le long du bateau ? C’est par là que vous allez monter, dit Viktor, rassurant. Vous traverserez la mer Baltique jusqu’à la Suède.

– Et je reviendrai quand ?

– Laisse-moi m’occuper des Russes, et dès qu’on les aura renvoyés chez eux, tu pourras rentrer. Promis.

Les pleurs d’une fillette leur parvinrent, seule dans sa robe blanche et ses souliers brillants, les cheveux en bataille et le nez coulant.

– Je crois qu’elle aurait bien besoin d’un ami comme toi, dit Viktor en le déposant au sol.

Le gamin s’approcha d’elle, lut son prénom sur le carton à son cou, lui donna son prénom à son tour, et lorsqu’il se retourna, le soldat avait déjà disparu. Mais dès l’instant où il prit la main de la fillette, il devint plus grand, presque un adulte.

– Tu restes bien avec moi, d’accord ? lui dit-il. Tu vois ce grand escalier, le long du bateau ?

\*  
\*     \*

Lorsque Viktor retrouva les hommes de la compagnie d’escorte, ceux-ci avaient dégoté quelques bouteilles de *viina* qu’ils buvaient en cachette, à l’abri d’un hangar.

– Bon, on y va ? s’impatiente-t-il.

– Tu veux pas voir l’*Arcturus* partir ?

– Non. Je veux pas. Je vous attends aux camions.

La Finlande avait dû se séparer de ses soldats et de ses Lottas, et à l’approche de Noël, alors que tout leur est normalement consacré, elle perdait ses enfants.

L’opération avait duré sept jours pendant lesquels, le médecin de la base arrière l’espérait, Viktor avait pu se reposer et retrouver une

certaine stabilité émotionnelle. Mais dans les camions qui ramenèrent les soldats au front, Viktor n'avait plus à la place du cœur qu'une vieille pompe en lambeaux qui ne battait plus pour personne.

– Alors ? Ces vacances ? l'accueillit-on d'une moquerie, sur la ligne Mannerheim.

Viktor ne répondit pas, récupéra son lot de munitions, passa son fusil en bandoulière et sauta au bas de sa tranchée.

Rarement il s'était autant fichu de crever. Il pensa alors à son grand frère Pietari, la seule personne au monde qui lui importait vraiment. Le seul qui lui permettait de tenir encore.

*21 décembre.*

*Front de Kollaa.*

*Vingt-deuxième jour de conflit.*

Dans un duel de snipers masqué par un début de tempête, ils s'étaient chacun tiré dessus une fois et avaient, tour à tour, manqué leur cible. Ils connaissaient désormais leur position respective. Le prochain coup avait toutes les chances d'être fatal pour l'un d'eux s'ils ne changeaient pas d'emplacement. Simo cependant paria sur son adresse et sa vitesse puis aligna ses points de visée, sa joue presque contre la crosse posée sur la neige. Le Russe colla son œil derrière la lunette de son fusil, obligé ainsi à lever sa tête de quelques centimètres de plus que celle du Finlandais. Cela fut suffisant.

Le coup de feu détonna dans une forêt impassible qui ne faisait plus attention aux hommes.

\*  
\*      \*

Lorsqu'il rentra au camp et constata qu'un soldat inconnu occupait sa couche, Simo fut averti des changements survenus en son absence, changements qui avaient plongé Toivo dans une

humeur maussade. D'un regard, son ami désigna la tente de l'Horreur. Devant celle-ci, l'homme fumait une cigarette dans un fauteuil en tissu déglingué, volé dans une ferme abandonnée des alentours, aux accoudoirs éventrés desquels sortait le rembourrage en petits nuages. À côté de lui, Karlsson faisait couler un café aussi noir que le légionnaire était ivre, espérant le faire tenir jusqu'à la fin de la journée.

– Simo Häyhä ! Je t'ai fait déménager, l'informa Juutilainen. Fini les poux et la puanteur, tu dors désormais sous ma tente, avec les chefs des *Sissi*. Plus de tranchée et plus de tour de garde non plus. T'es à ma disposition et à celle des autres lieutenants de compagnie pour des missions autonomes.

Les paroles de son père lui revinrent alors : « À l'avant, on se prend des beignes, à l'arrière, des coups de pied au cul. Reste au milieu et silencieux. Ce n'est pas la place du lâche, mais celle du survivant. » Suivant ces conseils, Simo, discret et humble, n'avait jamais cherché à se faire remarquer, mais ses qualités exceptionnelles de sniper l'avaient fait à sa place. Et on le sollicitait, d'une compagnie à l'autre, d'un régiment à l'autre.

L'esprit brumeux comme un matin anglais, Juutilainen chercha au sol autour de lui avant de trouver sous ses fesses le protège-documents bien rempli qu'il se mit à fouiller. Karlsson tapa le manche de son couteau contre le sucre compact et gelé et servit les cafés, avec une timbale de plus pour le jeune soldat.

– Paraît que les Russes t'appellent La Mort Blanche, lui dit-il. Un nom de guerre, c'est presque une médaille, tu sais ?

Simo haussa les épaules. Une médaille pour avoir été un bon tireur, une médaille de tueur, il se demanda auprès de qui il pourrait bien s'en vanter.

– Te prends pas pour un héros, petit Simo, crut bon de tempérer Juutilainen. Tiens. Des nouvelles cartes, des nouvelles croix. Tout est là-dedans.

Simo saisit le protège-documents et inspecta son nouveau terrain de chasse. Puis, après un regard vers son ancien campement, là où ses amis lui offraient juste assez de réconfort pour ne pas sombrer dans le gouffre, il entra à regret dans la tente de Juutilainen pour y défaire son paquetage et s’y installer.

– Et bien... Ce ne sont pas ses jacasseries qui vont me coller mal au crâne, commenta l’Horreur.

– Je crois surtout qu’il est épuisé, corrigea Karlsson. Vous seriez un bien mauvais stratège de ne pas utiliser un atout tel que lui, vous en seriez un tout aussi mauvais de lui mettre trop de pression.

– Question de point de vue, éructa l’Horreur.

Il but une gorgée de mauvais café, jeta le reste en salissant la neige et remplit sa timbale de *viina*.

– Ouais, poursuivit-il. Parfois, c’est bien, la pression. Ça transforme le charbon en diamant.

\*  
\*     \*

À tous, Simo assurait ne pas compter. Certains disaient cent Russes déjà, et rien qu’au fusil de précision. D’autres assuraient qu’il en avait tué le même nombre à la mitrailleuse. Près de deux cents hommes à lui seul, en une vingtaine de jours. Personne ne connaissait vraiment le nombre exact. Mais Simo, lui, le connaissait, car au cours de ses nuits sans sommeil, les spectres de chacun d’eux, de leurs souffles froids, se rappelaient à lui en frissons.

Et invariablement, le matin, Simo quittait le campement pour aller en collecter d’autres qui viendraient hanter davantage son esprit.

Les compagnies déposaient ainsi leurs cartes devant la tente de Juutilainen qui les transmettait à son soldat. Deux snipers ici. Une unité d'observation là. Encore des snipers ici et là. Des croix rouges, comme sur les troncs des arbres à abattre, destinées à rencontrer La Mort Blanche. Simo tuait, sur commande, autant qu'il lui était demandé, sans colère ni rancœur, pour son pays, juste parce qu'il le fallait et parce que tout le monde faisait ainsi.

Et chaque soir, rentrant au camp, il passait voir ses amis, toujours inquiet d'en compter un de moins, puisque de l'autre côté de la ligne de front, les Russes tuaient aussi, autant qu'il le fallait, pour protéger leur pays leur avait-on promis.

Lorsque Simo priait, il ne demandait au ciel qu'une seule chose. Que chaque soir en entrant dans la tente, le compte soit toujours bon. Onni, Pietari et Toivo.



À deux kilomètres de la ligne de Kollaa se trouvait un des nombreux postes de surveillance, à proximité d'une colline granitique. Autour de cette colline, ondulaient des sapins serpents dont le fin tronc noueux s'élevait d'un mètre tout au plus, avant de repartir vers le sol pour s'y enfoncer et en ressortir plus loin, parfois deux ou trois fois d'affilée, donnant à cet arbre les courbes d'une couleuvre. « Sapins serpents », le poste de surveillance en prit naturellement le nom, pour devenir, au fil des contractions, le poste Serpent. Sans forêt dense ni marécages face à lui, il y avait là une zone à découvert, une porte d'entrée pour l'armée russe. L'endroit avait donc été protégé à la hauteur de la menace par une double ligne de tranchées, des ronces artificielles, quelques plots de béton, trois mitrailleuses et, devant tout cela, un large champ de mines.

Bien que peu regardant sur ses pertes humaines, le colonel Shtern, à force de voir ses soldats se faire déchiqueter par les balles ou pulvériser par les explosions, avait décidé d'y installer un sniper. Et il avait déjà tué deux fois avant que le soleil ne se lève complètement.

Assigné à une autre mission, Simo avait quitté le camp depuis l'aube. Juutilainen avait donc envoyé au poste Serpent son second meilleur tireur pour régler la situation. Plus tard dans la matinée, une équipe l'avait ramené, une balle dans la tête, allongé sur une

luge brancard. Une heure plus tard, et probablement dans l'exacte même luge, un second tireur revint aussi mort que le premier.

Karlsson s'opposa à ce que l'on envoie un troisième homme, préférant attendre le retour de Simo, et pour une fois, Juutilainen ne considéra pas cela comme de la faiblesse. Il avait perdu deux bons tireurs. Il lui en restait encore quelques-uns, mais contrairement aux Russes qui n'avaient qu'à mettre de nouveaux soldats sous les mêmes casques, la Finlande était en sous-effectif depuis le début du conflit, et les hommes gagnaient en valeur à mesure que leur nombre diminuait.

– Envoyez deux spotters, conclut-il. Quand ce type deviendra une croix sur une carte, je saurai à qui la confier, et je ne donne pas bien cher de sa peau.

\*  
\*     \*

Les deux spotters désignés retrouvèrent les soldats du poste Serpent. Le dos courbé, ils déchaussèrent leurs skis de fond et rampèrent jusqu'à se laisser tomber dans la tranchée.

– Mais qu'est-ce que vous foutez ici ? furent-ils accueillis.

– Ordres de l'Horreur, répondit Pietari.

– Levez pas la tête surtout ! Le *Ryssä* est à trois cents mètres au moins, juste derrière le champ de mines, et il nous rate pas. On l'aura pas au fusil, mais à l'artillerie lourde, c'est ce qu'on a dit au messager. Vous recevez pas nos rapports ?

– Arrêtez de nous gueuler dessus, se défendit Toivo. Vous croyez vraiment qu'on vient par plaisir ? On nous a juste demandé de le localiser précisément pour Simo.

Devant l'unité d'observation coulait la rivière Kollaa. Trop large pour être traversée à pied en été, ses trente kilomètres de méandres

rétrécissaient toutefois en divers endroits et permettaient que d'un grand pas s'enjambent ses replis étroits. En hiver, on marchait simplement dessus, là où la glace était la plus résistante.

– Vous voyez la rivière ? Suivez-la jusqu'au bois sombre. Vous voyez, à son orée, les pins aux écorces rouges ? C'est environ par là qu'il est depuis ce matin.

– C'est pas très précis, constata Pietari.

– On est là pour que ça le devienne, assura Toivo.

Malgré cette visible motivation, les soldats du poste Serpent voulurent s'assurer que tout cela en valait bien la peine.

– Vous êtes sûrs de vous ? Parce qu'on peut très bien rester dans la tranchée, grignoter des biscottes jusqu'à la tombée de la nuit et dire qu'on n'a rien vu.

Toivo comme Pietari savaient qu'ils avaient là l'occasion d'aider Simo. Rien d'autre n'avait d'importance. Ils n'offrirent donc pas de réponse à la proposition.

– *Perkele* ! Bon, suivez-nous.

\*  
\*   \*   \*

Lorsque Simo priait, il ne demandait au ciel qu'une seule chose. Qu'à chaque soir en rentrant dans la tente, le compte de ses amis soit toujours exact. Onni, l'époux, Pietari, le grand frère, et Toivo, l'ami de toujours. Mais ce soir-là, il y trouva Leena, car l'un d'eux n'était plus. Et c'est elle qui leur donna le courage nécessaire. Elle leur prit la main, l'un après l'autre, et les força à se lever.

Dehors, le froid avait transformé la neige en plaque de glace qui, comme une toile vierge, réfléchissait la lueur spectrale d'une aurore boréale. La nuit était illuminée de drapés verts, ondulant avec une extrême lenteur, se confondant avec les infinis scintillements de la

voûte céleste. Au-dessus du petit cortège, Tuonela, le pays des morts, ouvrait ses portes.

Leurs pas lourds dans le blanc vert et crissant leur semblaient être le seul bruit existant, et Leena devant, ils marchèrent jusqu'à l'infirmerie du poste avancé de secours.

Là, sur des draps gorgés de sang, gisait Toivo aux paupières closes, un trou noir traversant son torse. Autour de lui, trois amis et un amour, les poings serrés.

Aux extrémités de la tente, deux poêles à bois maintenaient une tiédeur à peine supérieure à zéro, suffisante pour donner l'impression de mourir de chaud. Leena passa ses doigts fins sous le revers de la veste de Toivo pour y frôler le petit carré de tissu bleu Finlande qu'elle y avait cousu elle-même, puis, se retenant de fondre en larmes, elle se tourna vers Simo.

– Le médecin m'a autorisé à le garder ici le temps que tu puisses le voir une dernière fois. Mais il ne peut rester plus longtemps. La chaleur... Son corps va...

Simo releva les bords des draps et en entoura son ami avec une triste douceur. Il passa son bras sous les jambes, l'autre sous les épaules et le souleva sans brusquerie. À l'arrière de l'infirmerie se trouvait la tente noire où les corps étaient alignés et devant laquelle beaucoup détournaient le regard. Et malgré les rapatriements réguliers, la guerre dévorait tant et tant que l'unité logistique était forcée d'y empiler les dépouilles. Face à plus de cinq cents soldats aux yeux clos, Simo n'eut pas le cœur d'y ajouter Toivo.

Contre un arbre il l'assit, et puisque personne n'avait encore osé le faire, il cassa en deux sa plaque d'identification dont il garda la moitié dans la poche intérieure gauche de sa veste. Puis il s'agenouilla et pria. Il pria jusqu'à trembler.

– Viens, s'il te plaît, souffla Onni. Tu vas mourir de froid.

Au regard que lui lança Simo, Onni comprit qu'il venait de lui faire la proposition la plus sensée comme la plus simple. Attendre, ici, et mourir de froid. Ils durent alors presque le porter.

\*  
\*      \*

Simo retrouva Juutilainen effondré sur sa table, sa timbale vide à ses pieds sur le sol couvert de branchages. À la lueur d'une bougie mourante, il lut le début de la lettre à cause de laquelle le légionnaire avait eu besoin de s'enivrer encore plus que d'habitude.

*« Chère madame, j'ai le triste devoir de vous annoncer la mort de votre fils. J'ai eu l'honneur de me battre à son côté et je suis fier d'avoir été son officier... »*

– Il n'avait jamais encore écrit à des parents, dit la voix de Karlsson, invisible au fond de la tente.

Et de toute la guerre, il ne le referait jamais.

À la 6<sup>e</sup> compagnie, désormais privée de la lumière de Toivo, tous les soldats seraient demain un peu plus ternes.

Simo s'assit sur le rebord de son couchage. Il aurait dû hurler, il aurait dû pleurer, mais la peine et la douleur étaient si fortes qu'il ne bougea pas. À peine respirait-il. Karlsson en conclut qu'il avait, comme beaucoup déjà, tout simplement déraillé. Mais Karlsson n'était pas dans la tête de Simo.

Dans sa tête, La Mort Blanche répétait ses gestes. Charger. Viser. Tirer.

Charger. Viser. Tirer.

Charger. Viser. Tirer.

La Guerre d'Hiver n'existait plus. Plus de Finlande. Plus de Russie. Il ne restait que lui. Lui et le sniper rouge.

\*  
\*     \*

Simo s'était assoupi, ou plutôt, son corps avait cédé à l'épuisement. À son réveil, son fusil n'était plus à sa place, et dans sa besace manquaient les munitions. Il se leva d'un bond et, d'un grand geste, ouvrit la tente sur une tempête rugissante. Pas un feu de camp n'avait résisté, et la neige remplissait les tranchées désertées. Derrière les hurlements du vent, aucun bruit d'artillerie. Même les Russes restaient silencieux face au temps déchaîné.

– C'est ça que tu cherches ? lui demanda Karlsson, un fusil dans les mains.

Simo fit un pas en avant et tendit les siennes. Karlsson ne bougea pas.

– Je sais ce que tu veux faire. Et je suis d'accord pour t'accompagner. Je serai ton spotter. Tu commanderas l'opération. Juste toi et moi. Je te le promets. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, l'hiver est plus fort.

\*  
\*     \*

Depuis les tentes de la 6<sup>e</sup> compagnie s'apercevait celle de Juutilainen, surplombant légèrement le campement. Devant la tente du légionnaire, il y avait un rocher, et sur ce rocher était assis Simo, couvert de sa combinaison blanche et d'un lourd manteau. Ses yeux glace fixaient l'horizon. Les flocons s'accumulaient sur ses épaules. Encore quelques heures, et il disparaîtrait complètement.

– Il attend la fin de la tempête, dit Onni.

– Il faudrait l'obliger à rentrer, non ? s'inquiéta Pietari.

– Certainement. Mais moi, je ne m'y risque pas.

Simo avait effacé le campement de son champ de vision. Il n'y avait qu'une ligne droite entre le canon de son fusil et le cœur de la forêt. Le renard vint s'asseoir à côté de lui, sa fourrure tout contre, le dépassant de sa hauteur. Lentement, sa longue et magnifique queue noire et feu enveloppa le soldat jusqu'à faire un tour complet autour de lui, puis il baissa son museau chaud à son oreille.

– Bientôt, murmura le renard. Bientôt.

Il y eut du grabuge lorsque le cimetière fut découvert.

À un kilomètre de la base arrière du front de Kollaa, au milieu d'une zone marécageuse, des hommes de la 4<sup>e</sup> compagnie étaient tombés nez à nez avec un alignement d'une centaine de fosses profondes dans chacune desquelles on aurait pu enterrer dix cadavres. Pourtant, aucune de ces fosses n'aurait dû exister, à moins de trahir la promesse de l'État-major qui avait assuré que tous les soldats morts sur le front seraient ramenés dans leurs villages, au pas de leurs portes, dans les bras de leurs familles. Pas juste là, nulle part, en plein marécage, entassés les uns sur les autres, les tripes mélangées, au son d'un éloge funèbre collectif, grelotté par un aumônier transi.

Dans la tente du général Hägglund, le colonel Teittinen relata la colère des hommes qu'il fallait apaiser avant qu'elle ne prenne trop d'ampleur.

– On ne peut pas leur reprocher ce qui fait notre force. Leur loyauté au pays, à notre terre et à leurs frères d'armes. Chaque enfant de Finlande mort pour elle doit être remis aux siens.

– Non, on ne peut certes leur reprocher, avait concédé le général, conscient d'avoir commis, avec ce cimetière improvisé, une erreur magistrale.



Et la conclusion de cette courte conversation accéléra le rapatriement des corps vers l'hôpital de guerre, à vingt kilomètres du front, là où ils seraient classés par région, puis par village, pour les rendre à leur famille.

On proposa alors aux Lottas d'accompagner le transport des défunts par l'autobus médical, que la capacité limitée de places obligerait à faire de nombreux allers-retours. Leena fut la première à signer la feuille d'engagement, utilisant le dos d'une autre comme support, et toute une nuit et tout le jour suivant, elle et ses consœurs chargèrent des corps.

À l'ultime voyage, Leena indiqua l'emplacement d'un soldat, un peu à l'écart de la tente noire, assis contre un arbre.

– C'est le dernier, dit-elle.

– Il y en aura d'autres demain, répondit le médecin.

– C'est le dernier d'aujourd'hui, alors.

Puis elle monta dans l'autobus sans jamais perdre Toivo de vue.

\*  
\*   \*

L'hôpital de guerre n'était rien d'autre qu'une école réquisitionnée, à l'abri des combats sans être totalement en sécurité, plus à l'intérieur des terres. Les médecins avaient poussé les pupitres et les chaises pour transformer les classes en blocs opératoires, et aux murs, de vieilles cartes dessinaient les contours de la Finlande et de ses frontières pour lesquelles deux pays s'entretuaient.

Au centre de l'édifice, un grand hall permettait aux enfants de jouer lorsque le temps était mauvais et la cour de récréation désertée. Ne restaient des enfants que l'écho lointain de leurs rires et la peinture de leurs dessins accrochés aux fenêtres. Au centre du

hall s'élevait désormais une montagne de cadavres touchant presque le haut plafond.

Leena leva la tête pour en voir le sommet, infiniment petite devant la mort.

– L'autobus va repartir, ma belle, l'avertit une Lotta aussi ronde que Leena était fine, aussi rouge que Leena était blanche et aussi cordiale que Leena était malheureuse. Faudrait pas que tu le rates, ajouta-t-elle.

– Je peux rester ? Il y a un soldat parmi eux, je voudrais être sûre qu'il va au bon endroit. À Rautjärvi. Ses amis me l'ont demandé.

La Lotta posa son poing sur sa hanche, formant la silhouette d'une jolie théière, compréhensive face au mensonge de la jeune femme.

– Alors... Si c'est pour ses amis. Mais malheureusement, tu vas devoir être patiente. Le triage, ce sera la dernière opération avant la mise en cercueil. Il faut d'abord les laisser dégeler. Regarde, certains sont collés à d'autres, et puis il faut bien pouvoir plier leurs membres si on veut enlever leurs vêtements militaires. Déjà qu'au front, ils manquent d'armes et de munitions, au moins qu'ils aient un uniforme complet. Et avant de les mettre dans un cercueil, il faut les arranger. Pour leurs familles. Leur trouver des vêtements civils pour ceux qui étaient en uniforme, cacher les plaies par des bandages, et rembourrer de papier journal les pantalons et les vestes là où des parties de corps manquent, que ça ne se voit pas trop. Ça prend du temps.

Elle parlait de tout cela avec une triste habitude.

– Si je rate l'autobus, je peux dormir ici ? demanda Leena. Juste là, je prendrai pas de place.

Alors qu'elle ramassait ses genoux sous son menton, montrant combien elle pouvait se faire petite, quatre Lottas installaient des poêles à bois aux coins du hall pour en augmenter la température.

– Tu dors debout, ma belle. Mais tu ne vas pas pouvoir rester ici. Dans moins d'une heure... Comment te le dire avec délicatesse. Les odeurs restent prisonnières du froid, mais dans une heure, ça va être intenable, tu en vomirais. Viens, je te montre, à l'étage, il y a une classe que nous avons transformée en dortoir. Et promis, je veille sur ton soldat. Je sais lequel, tes yeux ne le quittent pas.

– Merci... bafouilla Leena. Je ne sais même pas comment tu t'appelles.

La Lotta leva les yeux au ciel avec un air inspiré, comme si son prénom nécessitait de faire un tour dans sa mémoire.

– Ici ou au front, nos jours sont comptés, alors j'ai décidé de changer d'identité à chaque fois qu'on me poserait la question. Comme si je vivais plusieurs vies. Donc pour toi, je serai... je serai Greta. Comme Greta Garbo. C'est une actrice américaine, mais elle vient de Suède. Tu vois, tout est possible !

Rien n'aurait pu prévoir que deux jeunes femmes, au milieu d'une guerre particulièrement meurtrière, à quelques centimètres de mille cadavres, puissent rire d'aussi bon cœur.

– Alors salut, Greta. Moi, c'est Leena.

\*  
\*   \*   \*

Un bombardement rase l'hôpital de campagne, et de la cendre de ses ruines poussaient des roses noires aux épines rasoir qui lacéraient ses cuisses à son passage. Même son sang coulait noir. Son père apparut et la prit dans ses bras pour qu'elle s'y cache et pleure. Doucement, il lui disait : « Ton soldat est parti... Ton soldat est parti... »

– Hey, répéta plus fort Greta. Réveille-toi... Ton soldat est parti.

Leena se leva en sursaut, une mèche folle en épi, la trace des plis de la couverture dont elle s'était servie de coussin bien imprimée sur sa joue et pourtant, elle était si jolie dans son inquiétude amoureuse.

– Tout va bien... promet Greta. Les corps sont partis ce matin par train. Et j'ai bien vérifié sur le cercueil, le nom de son village. Rautjärvi, c'est ça ?

– Mais j'ai dormi combien de temps ? s'affola Leena en se frottant le visage.

– Quatorze heures ! Presque une hibernation.

Elle se tassa sur elle-même, assise maintenant sur le coin de son lit, un petit carré de tissu bleu Finlande dans la tête.

– Qu'est-ce que tu as, ma belle ?

– Sa veste d'uniforme. Je voulais y récupérer quelque chose...

– Désolée, s'excusa sincèrement Greta. Tous les vêtements ont été envoyés aux repriseuses. C'est au village d'à côté. Ce n'est pas vraiment loin, mais avant de retrouver une veste parmi plusieurs milliers de vêtements...

Leena capitula à regret, mais elle gardait pour elle tant d'autres trésors. La mémoire de son odeur, du grain de sa peau, de la tonalité de sa voix, de son sourire, de son regard, de ses promesses. Tout cela valait bien plus qu'un carré de tissu.

Plus tard, Greta lui servit un café noir. Les portes du hall avaient été fermées, les fenêtres ouvertes pour que s'en échappent les odeurs, et elles burent doucement, dehors, les pieds dans la neige jusqu'aux mollets.

– Une ambulance part vers Kollaa dans la matinée. Il paraît que les affrontements de la veille ont été plus intenses que d'habitude. Ils envoient des chirurgiens sur place. Mais rien ne te force à partir,

Leena. Il y a du travail ici, et j'ai l'impression que tu as déjà beaucoup souffert sur le front. Je peux m'arranger, je connais bien le médecin. Je veux dire que je le connais, très bien... Il ne peut rien me refuser.

Leena la prit dans ses bras, et joue contre joue, elles restèrent blotties.

– Tu connais la légende de Lotta Svärd ? chuchota Leena.

– Oui... Bien sûr. Lorsque son amour de soldat est mort à la guerre, Lotta est restée pour soigner les autres, au péril de sa vie.

– Alors tu sais ce que je dois faire.

Dans la fièvre, l'épuisement, la peur et la violence, les amitiés se forgent plus fort et plus vite. Greta se détacha doucement de leur étreinte.

– On ne se connaît pas beaucoup, mais tu trouves ça bête si je te dis que tu vas me manquer ?

\*  
\*     \*

Ici, une école était devenue un hôpital, une de ses salles de classe, un dortoir. Ailleurs, à Kemijärvi, en Laponie, un cinéma avait été transformé en écurie, et l'écran blanc ne l'était plus vraiment. À Helsinki, l'hôtel Kämp faisait office de salle de presse internationale, et à Turku s'était installé un centre de radiocommunication dans un restaurant dont le sol en damier noir et blanc et les néons de couleur rappelaient ces « *diners* » américains que l'on voyait dans les magazines étrangers. Plus rien ne préservait son utilité première, chaque lieu, mais aussi chaque geste et chaque pensée servaient dorénavant la Guerre d'Hiver. Rien de surprenant alors qu'au village voisin du poste médical principal, on ait installé les repriseuses dans la minuscule église dont les bancs avaient été empilés sur les bas-côtés de la nef.

Baignées par l'étrange lumière du soleil filtrée par les vitraux colorés, la nuque courbée sur leur métier, les repriseuses réparaient de leur fil à coudre les déchirures des bombes, les perforations des balles, redonnaient vie aux uniformes, rapiéçaient la mort en l'effaçant presque, jusqu'aux prochains soldats qui les porteraient.

Assises en cercle, elles attrapaient derrière elles, sur les piles de vêtements, une veste, une chemise ou un pantalon militaire, cherchant dans le tissu ce qu'avaient subi les corps.

L'une d'elles étala sur la table une combinaison camouflage de coton blanc couverte de sang noir. Il y manquait une manche, une jambe, et tout son côté droit était carbonisé.

– Celui-ci a dû marcher sur une mine, observa-t-elle. C'est irrécupérable.

Une autre leva devant elle une chemise dont le dos était criblé d'une ligne régulière de petits accrocs dans une diagonale qui traversait le vêtement entier. Pour en avoir vu cent, peut-être mille déjà, elles savaient toutes reconnaître un tir de mitraillette.

Puis sa voisine se saisit d'une veste dont le haut présentait un seul trou au niveau du torse. Elle fut reprise en seulement quelques minutes et atterrit sur un autre tas, celui des vêtements prêts à partir dans les grandes cuves d'acier des lessiveuses pour y être nettoyés de longues heures à l'eau bouillante. De temps en temps, lorsque l'habit était de nouveau propre, une des repriseuses glissait un poème dans l'une des poches de veste ou de pantalon, au hasard, espérant offrir un peu de chaleur à celui qui le lirait. D'autres y glissaient une photo. Un joli visage qui vous sourit. Parfois, ces simples attentions, découvertes au fond de la poche et au fond d'une tranchée, pouvaient faire fondre en larmes un soldat.

La veste trouée au niveau du torse tourbillonna dans la lessiveuse.

Son corps rapatrié, son uniforme bientôt porté par un autre, il ne restait désormais plus rien de Toivo sur le front de Kollaa.

Sautant presque de l'ambulance, quittant sans un au revoir les deux chirurgiens avec qui elle avait fait le trajet et qui se regardèrent surpris, Leena courut vers les tentes de la 6<sup>e</sup> compagnie. La tempête avait cessé aux premières heures de l'aube, et le soleil frôlait les cimes qu'il ne dépasserait pas de la journée, en coloriant la forêt de rouges et d'oranges enflammés.

Elle avait veillé Toivo et s'était assurée de son transfert au village de Rautjärvi. Ceci ne changerait rien à la peine de ses amis, mais certaines choses doivent être faites pour la paix de l'esprit, pour l'honneur, par respect ou par amour.

Elle ne trouva là-bas que Pulkki qui raclait le fond d'une gamelle en finissant le thé chaud du matin. Utilisé au gré des besoins et des compagnies, le gamin messenger n'avait pas d'unité spécifique et chapardait d'une cantine à l'autre.

– Sont pas là, mâchouilla-t-il sa réponse. Sont partis faire leurs patrouilles de voleurs avec Juutilainen.

– Et Simo ? demanda-t-elle.

\*  
\*      \*

Une heure après l'aube, Simo avait observé le dernier flocon de la tempête virevolter avant de fondre au-dessus des maigres



flammes du feu de camp.

Il avait laissé partir sa compagnie à laquelle il n'avait toujours pas dit un seul mot depuis la mort de Toivo. En passant à côté de lui, Pietari et Onni avaient posé chacun son tour une main sur son épaule sans être sûrs qu'il l'ait même remarqué.

Une fois seul, il mit de côté sa gamelle à laquelle il n'avait pas touché, certain qu'elle ferait le bonheur de Pulkki. Il avait ensuite étalé de la cendre le long de son canon et boutonné sa combinaison blanche jusqu'en haut, imité en chacun de ses gestes par Karlsson qu'une promesse liait au jeune sniper.

Puis ils s'enfoncèrent dans la forêt, suivis des profondes lignes parallèles que laissaient leurs skis dans la neige.

Pour Simo, le conflit entier s'était resserré autour d'un seul duel. Aujourd'hui, il n'y aurait qu'un seul mort.

\*  
\*     \*

Sur les zones de combat du front de Kollaa, l'armée finlandaise gagnait cinquante mètres, quittait sa tranchée pour en creuser une autre et s'y terrer, puis l'armée russe les repoussait, profitait de leur tranchée, avant qu'à nouveau, un affrontement terrible fasse reculer l'une ou l'autre, rendant chaque victoire presque vaine, à gagner ce que l'on avait perdu la veille ou à perdre ce que l'on avait conquis au matin et à continuer ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne à tuer, d'un côté ou de l'autre.

Au poste Serpent protégé par le champ de mines et les mitrailleuses, Finlandais et Russes se répondaient de loin, à l'artillerie lourde, mortiers contre canons, ni pour avancer ni pour gagner du terrain, juste pour tuer et tuer encore, autant qu'ils le pouvaient. Et quand par mégarde, une tête dépassait un peu trop, le sniper rouge se rappelait à leur bon souvenir.

Lorsque Simo et Karlsson détachèrent leurs skis, le chef d'unité du poste rampa jusqu'à eux et les invita à le suivre à l'abri d'une tranchée à l'intérieur de laquelle ils marchèrent plusieurs minutes avant de s'arrêter au meilleur point d'observation, se cherchant une place entre le fatras habituel des caisses de cocktails Molotov, de grenades, de munitions et des alignements de bûches de pin sylvestre, spécialement sélectionnées pour bloquer les chenilles des chars d'assaut.

Le périscope passant de main en main, l'officier du poste Serpent décrivit à Simo l'emplacement supposé de l'ennemi, le bois sombre aux pins aux écorces rouges où se dissimulait, à trois cents mètres de là, l'objet de sa vengeance. Mais pour le localiser avec précision, il fallait désormais que ce dernier se dévoile, et pour ce faire, il lui fallait une raison. Simo en trouva une.

– Pardon ? voulut le faire répéter le chef d'unité, les yeux écarquillés.

– Il n'a pas tort, le soutint Karlsson. Il faut une diversion. Le Russe est au moins à trois cents mètres. Toucher une cible statique à cette distance relève déjà de l'exceptionnel, alors si je fonce... Je ne risque rien. Ça laissera une fenêtre de tir à Simo quand l'Ivan s'intéressera à moi.

– Préférez pas que j'envoie un soldat ? proposa le chef de poste.

Karlsson le toisa, méprisant, hésitant un instant à l'envoyer lui-même. D'un coup d'œil, il étudia le terrain.

– Regarde, dit-il à Simo. À vingt mètres, le cratère d'obus. J'y plongerai. J'y serai en sécurité.

Il n'avait que vingt mètres à parcourir, mais même chaussé de ses skis, la neige épaisse le ralentirait.

– J'attendrai ton signal, dit Karlsson. Et si dans toute cette guerre, t'as un seul coup à réussir...

Si le Russe tombait dans le piège de la diversion, il tirerait sur Karlsson. S'il était plus malin, il se douterait que personne n'est assez suicidaire pour skier à découvert devant lui et qu'un sniper finlandais le tenait déjà dans sa mire. Il chercherait alors ce dernier. Il faudrait donc pour ce tir que Simo devienne presque invisible. Il décida de quitter la tranchée et de s'éloigner. Suivi d'un spotter désigné, il rampa de cinquante mètres supplémentaires, se dissimulant au mieux derrière le relief protecteur, un amas de neige, un bosquet de genévriers piquants ou une roche de granit. Puis cinquante mètres de plus.

Haletants, ils s'arrêtèrent un instant là où le spotter pensa que Simo allait tenter son coup, car à quatre cents mètres déjà, toucher sa cible relevait autant de la chance que de la précision. Mais une fois son souffle repris, Simo recula encore, toujours plus loin, cinquante mètres encore. Puis presque cinquante supplémentaires.

– Cinq cents mètres, estima le spotter. Personne ne peut...

Il y avait exactement quatre cent quatre-vingt-dix mètres, mais Simo ne corrigea pas et s'installa en silence. À cette distance, pas besoin de neige dans la bouche. À cette distance, le bois sombre lui-même n'était qu'un minuscule point noir, et dans ce minuscule point noir, il fallait y toucher un homme caché.

Le spotter leva sa lampe verte. Signal aperçu, Karlsson emplît ses poumons, se projeta hors de la tranchée et fonça droit devant vers le cratère d'obus, totalement à découvert.

Une première détonation fit voler un petit nuage de neige du sol, à moins d'un mètre de lui. Dans cette matinée grisâtre, Simo distingua clairement l'étincelle de feu sortie du canon ennemi. Tout le monde en Finlande se souvenait exactement de l'endroit où il se trouvait et de ce qu'il y faisait lorsque la guerre fut annoncée, car il est des choses que rien n'efface. Et toute sa vie, avec une précision

absolue, Simo se souviendrait de ce minuscule éclat de lumière, identique à celui qui avait ôté la vie de Toivo.

Toivo. Simo jura sentir sa main se poser sur la sienne.

Au deuxième tir, Karlsson sentit le souffle de la balle lui passer devant le visage. Le sniper apprenait son rythme, l'écart de ses enjambées, le sniper devenait Karlsson.

C'est ce deuxième éclair de feu, cet infime point scintillant que Simo visa alors.

Au moment où le Russe préparait son troisième tir, retenant sa respiration, son doigt posé sur la détente, il vit Karlsson disparaître dans le sol, dans ce cratère que le blanc uniforme ne permettait pas de déceler de loin.

Puis il ne vit plus rien.

La balle qui était sortie du fusil de Simo avait parcouru les quatre cent quatre-vingt-dix mètres en une demi-seconde. Le crâne du sniper fut traversé par quelques grammes de métal brûlant, et il tomba à la renverse.

– T'es sûr de l'avoir eu ? demanda le spotter qui gardait encore les mains collées à ses oreilles.

Simo se releva, passa la sangle de son fusil sur l'épaule et marcha calmement jusqu'aux tranchées, puis jusqu'au cratère d'obus dans lequel Karlsson se terrait encore, persuadé que le duel continuait. La silhouette noire de Simo, dressée au-dessus de lui, lui fit lever les yeux.

– Tu l'as eu ? demanda Karlsson.

Son soldat était là, debout, à l'endroit même où d'autres avaient perdu la vie.

– Oui, tu l'as eu, conclut-il.

La Guerre d'Hiver ne serait pas le dernier conflit de la planète, mais jamais ce tir, dans aucune armée, sur aucun continent, ne

serait égalé. À dire vrai, dans ces conditions, sans lunette de visée et à cette distance, il ne serait même jamais expliqué.

Une seule réponse pouvait alors être avancée, mais il fallait d'abord accepter d'abandonner toute rationalité, car Simo en était sûr, il avait tiré, guidé seulement par son cœur, sa colère, son amour et sa peine.

– 490 mètres ! répétait le spotter à chaque soldat croisé.  
490 mètres !

– C'est impossible ! lui répondait-on.

– Je sais bien, mais je l'ai vu !

490 mètres. Karlsson, sidéré, entendit à son tour la distance. Il regarda alors ce soldat pour ce qu'il allait devenir. La légende de Simo Häyhä, La Mort Blanche.

Mais la vengeance ne répare rien, ne ressuscite personne, elle remplit le vide de l'absence, elle donne un but pour ne pas sombrer, elle retient la tristesse et la colère, et une fois assouvie, elle libère tout en un seul flot dévastateur, sans que rien n'ait vraiment changé. Ainsi, La Mort Blanche n'était ni repue ni apaisée, et le feu de sa rage en rien éteint.

À la place de sa balle, Simo aurait voulu traverser lui-même ces quatre cent quatre-vingt-dix mètres, attraper la tête du Russe dans ses mains et la frapper cent fois contre un rocher jusqu'à ce qu'elle se fendille, s'ouvre et se vide entre ses doigts.

Nous étions le 23 décembre 1939, à la veille du réveillon de Noël, et pour la première fois, Simo avait au creux de son ventre une soif inextinguible de sang, une envie irrépressible de violence.

Nous étions à deux jours de Noël, et Simo était affamé.

« Je ne le reconnais plus », avait dit Onni, inquiet.

« Voilà, enfin révélé, le soldat que j'ai toujours su qu'il était », s'était félicité fièrement Juutilainen.

« Combien de morts avez-vous dit ? » s'était étonné le colonel Teittinen, lorsqu'on lui relata les exploits du jour même.

\*  
\*     \*

Au matin du 24 décembre, l'aumônier avait décidé d'immortaliser la résistance finlandaise que la plus grande armée du monde ne parvenait toujours pas à museler, malgré les tonnes d'obus quotidiennes. Près de vingt mille bombes par jour labouraient le sol de la Finlande. Soit quatorze toutes les minutes depuis déjà près d'un mois, avec des jours dont le diable ne voudrait même pas et où les Russes pouvaient augmenter la cadence jusqu'à atteindre deux cent mille obus. Et pourtant, la Finlande tenait.

Ainsi, puisque l'homme de Dieu était aussi photographe, il passa la journée à prendre des clichés des soldats et des Lottas de toutes les compagnies qui protégeaient la ligne de Kollaa.

Aux jours de paix, dont on ne se souvient malheureusement qu'en temps de guerre, Toivo n'avait jamais raté l'occasion de se moquer de la taille de Simo, assurant que pour le trouver sur une

photo, il suffisait de chercher le plus petit des sujets. Un mètre cinquante-deux, voilà qui n'avait rien d'impressionnant. Mais sur la photo de l'aumônier, Simo n'apparaîtrait pas. Pas plus qu'Onni. Seuls leurs frères d'armes posaient sans fierté, un sourire résigné, parfois forcé et le regard porté vers le ciel d'où pleuvaient les obus, sur ces étranges clichés où personne ne fixait l'objectif.

Juutilainen, lui aussi, s'était dispensé de cette séance, refoulant l'aumônier d'une simple remarque :

– Les photos sont pleines de gens morts.

\*  
\*    \*

Comme à son habitude, Simo avait récolté, posées devant la tente de l'Horreur, les cartes des compagnies où les croix à abattre mèneraient ses pas, puis, dans le silence précaire de l'aube, il avait disparu, emmenant Onni comme spotter. Mais ce jour-là, en plus de son fusil M28/30, il passa sur son épaule une mitrailleuse Suomi, pur produit finlandais, à la résistance redoutable, lesta ses poches de chargeurs et les passants de sa ceinture de grenades.

Partout dans la forêt retentissaient les armes automatiques, le claquement sec des tireurs de précision, les explosions assourdissantes des bombes et le tremblement sourd de la Terre.

À force de les hanter, Simo connaissait chaque parcelle des premiers kilomètres qui entouraient le campement. Et le moindre changement pouvait cacher une menace. Un tronc d'arbre déraciné et récemment déplacé devenait un possible abri pour un tireur embusqué. Un amas de branchages étalé sur le sol avait toutes les chances de recouvrir un terrier creusé par l'ennemi dans lequel il pouvait patienter des heures jusqu'au passage d'une unité finlandaise. Et là, cet amas de neige, comme un muret, attira son attention, puisque hier il n'y était pas.

Bien sûr, les neuf Russes qui avaient installé là une embuscade n'entendirent jamais Simo arriver. Il en balaya cinq en une rafale, quand Onni en abattit trois autres, laissant le dernier détalé. Puis dans chaque corps, Simo tira une balle, par précaution, Onni l'espéra.

Alors qu'ils s'apprêtaient à fouiller les cadavres encore chauds pour quelques instants, cherchant des munitions, des cartes ou des ordres de mission, la présence incongrue de skis aux chaussures des Russes les laissa perplexes.

– Ce sont les nôtres, regarde. Ils ont dû les prendre sur nos gars.

Puis, inspectant de plus près, Onni découvrit que, les godillots russes n'étant pas faits pour accueillir le mécanisme de fixation des skis, ils y avaient tout simplement cloué leurs chaussures. Si de cette manière ils se déplaçaient deux à trois fois plus vite qu'à pied, le clou en plein milieu, traversant du cuir jusqu'à la semelle, devait très certainement leur provoquer d'atroces douleurs au fil de leurs déplacements, ce qui expliquait la paire de skis orpheline, posée au sol. L'un des Russes avait dû vouloir se soulager un peu et en les retirant, il avait aussi dû ôter ses chaussures.

– Notre fuyard est pieds nus, en conclut Onni. Pas la peine de le traquer, il sera mort gelé dans moins de trente minutes.

Mais peu importait à Simo de savoir si les moins quarante degrés qui compressaient le crâne comme une migraine et qui brûlaient les doigts et le visage auraient bientôt raison du Russe, ou si une patrouille finlandaise croiserait son chemin et mettrait fin à ses souffrances. Simo voulait le tuer lui-même, et le voir crever.

Il ne s'agissait plus de savoir faire la différence entre pouvoir et devoir tuer. Il voulait tuer.

Le soldat rouge, alors qu'il s'enfonçait dans le cœur gelé de la forêt, avançait avec peine, ses jambes à la chair anesthésiée



disparaissant jusqu'à mi-cuisse dans la neige et après quelques minutes de course laborieuse, il entendit derrière lui glisser son bourreau, ses enjambées régulières, et son souffle métronomique. Il s'arrêta alors, se retourna pour supplier, résolu à se rendre, sans savoir que toute miséricorde avait abandonné La Mort Blanche.

Au loin, Onni n'entendit qu'une seule détonation, et un instant plus tard, Simo réapparut, ni plus satisfait ni plus apaisé qu'auparavant. Sans même fouiller les corps, il repartit à la chasse.

Les cinq suivants opposèrent plus de résistance et formèrent une poche de défense que seules deux grenades réduisirent à néant. Leur sang coula, imbibant la neige dont il traversa les couches successives jusqu'à la terre même.

Par la suite, en trois coups et à plus de deux cents mètres, Simo réduisit les forces soviétiques d'autant de soldats, et même à cette distance s'entendirent clairement les cris ennemis affolés, comme une alarme. « *Belaya Smert ! Belaya Smert !* »

Au coucher du soleil, ils rencontrèrent sept Russes devant un feu de camp. Et comme les feux de camp aveuglent plus qu'ils n'éclairent, aucun ne vit leur mort arriver, et Simo tua encore sept fois.

Vingt-quatre Russes en une journée. D'autres étaient à sa portée, mais Simo semblait en avoir eu assez, ou avoir atteint son but, but que comprit Onni sur le retour.

Nous étions le 24 décembre, et le sniper finlandais avait voulu, à sa manière, célébrer Noël avec vingt-quatre cadavres en cadeau macabre.

« Je ne le reconnais plus », avait dit Onni, en confidence à Pietari, de retour au campement.

« Voilà, enfin révélé, le soldat que j'ai toujours su qu'il était », s'était félicité fièrement Juutilainen.

Au campement des officiers, en retrait des tentes des compagnies, un modeste sapin avait été choisi pour être décoré. Les bandages blancs en guise de guirlandes, les grappes d'airelles rouges suspendues aux branches et le drapeau de la Finlande entourant le tronc donnaient un air de fête et rendaient ici et là un sourire aux infirmières aux tabliers couverts de sang et aux soldats aux yeux brûlés jusqu'à l'âme. Aucune trêve en ce jour de fête n'était pourtant espérée, puisque, orthodoxes, les Russes célébraient Noël le 7 janvier.

Aux cantines, des Lottas avaient préparé un gruau spécial pour l'occasion, mélangeant à l'avoine et au lait habituels des pommes, des raisins secs et du miel. Il y aurait aussi du pain blanc, de la brioche, des bonbons, du schnaps pour tous et au dîner, de la soupe de pois à la saucisse qui mijotait déjà et dont le fumet, comme un lent brouillard, sinuait dans les longues allées de tentes et d'écuries, accompagné d'étonnantes notes de musique.

Protégé et installé dans une caisse de munitions vide, un gramophone jouait des cantiques grésillants, et toutes les heures, l'hymne national de l'armée finlandaise, *Dieu est notre forteresse*. Le diamant sursautait aux impacts de la guerre, bondissant d'un chant à l'autre, rayant le disque avec le bruit d'une voiture qui dérape. Ces quelques notes nostalgiques ramenaient les soldats aux Noëls

passés, avant d'être sèchement rappelés à la réalité par les cris des blessés qui s'échappaient du poste médical.

Pour les fêtes, les courriers affluèrent par sacs entiers. Les lettres venaient en grande partie des proches, quand d'autres étaient rédigées par des inconnues qui, par quelques phrases affectueuses, remontaient le moral des soldats sans famille ni compagne. Il y avait aussi des colis par milliers, contenant des moufles et des pulls tricotés par des Lottas restées à l'arrière.

Enfin, dans un sac de jute qui se remplissait au fur et à mesure, étaient déposés les courriers arrivés trop tard.

– Antti Armas ? demanda Pulkki, assigné à la distribution, une enveloppe brandie au-dessus de sa tête.

– Il est mort il y a deux jours, dit doucement un de ses amis.

– Que peut-il y avoir de plus triste qu'une lettre qui ne trouve pas son destinataire ? se désola Pietari.

Une fois plongés dans les pages manuscrites, l'univers entier s'effaçait, et les soldats redevenaient frères, maris ou fils, presque enfants. Les mots simples auxquels on ne faisait plus attention retrouvaient toute leur importance, à l'évocation d'un souvenir anodinement heureux, on se maudissait de ne pas en avoir profité pour l'instant si précieux qu'il avait été, et chaque baiser couché sur le papier devenait un trésor. Les larmes montaient souvent à la lecture des nouvelles. Les gamins poussaient, les parents s'inquiétaient, les champs s'ennuyaient des hommes, et les lits étaient froids. Là-bas, ailleurs, la vie continuait, se rappelait à eux, et c'est pour elle qu'ils se battaient.

Pulkki plongea à nouveau la main dans sa hotte de père Noël et en retira un nouveau courrier.

– Onni... Onni Verner ?

\*  
\*      \*

Fuyant les grandes villes et la côte du golfe de Finlande constamment persécutées par les pilonnages, les civils avaient trouvé dans l'intérieur des terres un semblant de refuge. Tous reliés au sort de leur nation par la radio, ils avaient entendu l'annonce, une annonce que Mannerheim craignait d'être mal perçue. N'en avait-il pas déjà trop demandé à son peuple ?

Après trente jours de conflit, la Finlande avait compris qu'elle se battait seule. Il fallait donc acheter des armes et des munitions, encore et encore, et trouver de l'argent, toujours plus d'argent. Bien sûr, il y avait de l'or, partout, mais il valait bien plus que sa valeur marchande. Il y avait de l'or, mais les Finlandaises accepteraient-elles de s'en séparer ?

Pourtant, dès le lendemain de l'annonce radio et contre toute attente, d'interminables files se constituèrent devant chaque point de récolte et grossirent au fil de la journée. Il n'y avait que des femmes, uniquement des femmes. Et parmi elles, coiffée d'un fichu noir, une enfant dans les bras, une autre, impatiente, accrochée à sa jambe, une dame attendait son tour, visiblement épuisée.

– Voulez-vous passer devant, madame ? proposa sa voisine, jolie blonde au corps massif et au regard bienveillant.

– Je n'osais pas demander... J'ai donné mon sang ce matin pour les hôpitaux des fronts, mais je ne me doutais pas que cela me fatiguerait autant.

– Vous voulez que je vous la porte un instant ? demanda-t-elle en désignant le petit animal accroché au cou de sa mère.

– Je veux bien, mais je ne suis pas sûre qu'elle...

Passant d'une paire de bras à une autre, la gamine eut un moment d'incertitude puis se lova sans attendre dans le cou de

l'inconnue. En avait-elle mangé ou venait-elle d'en faire cuire, qu'importe, la femme sentait le pain chaud, et il suffisait à l'enfant de fermer les yeux pour se retrouver dans une boulangerie imaginaire et rassurante.

– Suivante ! annonça le préposé en uniforme d'honneur, un carnet noirci de noms et d'adresses posé sur sa table à tréteaux, aligné parallèle à une grande boîte en fer ouverte, à la serrure de laquelle pendait un lourd cadenas.

La femme au fichu noir regarda une dernière fois son alliance, la fit glisser non sans difficulté le long de son annulaire gauche, laissant partir avec ces quelques grammes d'or le « oui » qu'ils avaient échangé il y a si longtemps.

Cette bague, avec deux cent mille autres, serait fondue pour en faire des lingots, et les lingots seraient vendus pour poursuivre la guerre, dans une surprenante alchimie transformant l'or en plomb.

Le préposé déposa la bague dans la boîte, nota l'identité de sa propriétaire, lui remit un récépissé et lui tendit en échange une nouvelle alliance en fer simple, gravée de la rose finlandaise.

– Merci de votre contribution. Suivante !

À celles qui avaient répondu à cet effort de guerre, on proposait une pâtisserie et un café. Abritées du vent et de la neige sous une grande cabane en bois, c'est là que les deux femmes se retrouvèrent.

– Où est le vôtre ? demanda la femme dans les bras de laquelle la gamine s'était entre-temps endormie.

– À Mikkeli. Il travaille à l'État-major.

– Un grand homme, alors...

– Certainement. Et le vôtre ?

– C'est un simple soldat qui n'a même pas eu le temps de m'épouser. Alors cette alliance, ce n'en était pas vraiment une. Enfin,

c'est ce que je me dis pour ne pas pleurer devant vous.

L'enfant se réveilla doucement à l'odeur de la pâte cuite, et l'inconnue coupa sa brioche en deux pour lui en faire profiter.

– Je ne crois pas que mon mari, dans son bureau à Mikkeli, protégé des combats, soit plus respectable que le vôtre. Il n'y a pas de simples soldats, plutôt de simples héros. Alors soyez fière de... Comment s'appelle-t-il, d'ailleurs ?

– Onni. Onni Verner. Et le vôtre ?

– Aksel. Aksel Airo.

\*  
\*   \*   \*

Pulkki plongeait à nouveau la main dans sa hotte de père Noël et en retira un nouveau courrier.

– Onni... Onni Verner ?

Onni décacheta l'enveloppe avec impatience. Il lisait toujours ses lettres une première fois, trop vite, puis les reprenait du début pour profiter de chaque mot. Mais à la première lecture, son visage s'assombrit un peu.

– Ta future femme ? demanda Pietari. De bonnes nouvelles ?

– Ni bonnes ni mauvaises. Juste un peu tristes, répondit-il en faisant tourner son alliance orpheline autour de son doigt.

Pietari attendit patiemment que le sac postal se vide, espérant jusqu'à la dernière lettre. Viktor, son petit frère, lui avait écrit plusieurs fois déjà, mais après la missive dans laquelle il lui avait raconté l'insupportable exfiltration de dizaines de milliers d'enfants finlandais vers la Suède, Pietari n'avait plus rien reçu. Ainsi, face aux deux options qui pouvaient expliquer son silence, et puisqu'il refusait la première, le grand frère préféra se convaincre que sur la ligne Mannerheim, le temps libre était rare, et les occasions d'écrire encore plus.

De son côté, Simo n'avait porté aucun intérêt à cette distribution. Il aimait les siens. Les siens l'aimaient, et chez les Häyhä, savoir cela était suffisant pour ne pas avoir à le formuler. Il fut ainsi surpris lorsque Juutilainen l'invita à le suivre jusqu'à la tente du chef du 34<sup>e</sup> régiment, le lieutenant- colonel Teittinen, qui avait, lui dit-il, un présent à lui remettre.

Une éternelle cigarette coincée à la commissure des lèvres, le lieutenant-colonel, assis sur le rebord de son lit de camp, voulut se défaire d'un geste agacé de l'infirmière qui changeait son bandage sous lequel une blessure au bras guérissait.

Deux jours plus tôt, il avait accompagné une unité d'éclaireurs sur une zone proche qu'ils pensaient occupée par les Soviétiques, et l'un des soldats y avait découvert, posée comme un présent, une petite caisse de vodka. Le piège était connu depuis plusieurs guerres, mais fonctionnait toujours, seul l'appât changeait. Le soldat en avait soulevé le couvercle. Il avait déclenché la grenade dissimulée. Son corps avait heureusement fait bouclier pour le reste de l'unité, et seul Teittinen reçut un éclat de métal dans le bras. Bras qu'une Lotta s'entêtait à soigner malgré la mauvaise volonté de son patient, n'agissant pas différemment qu'elle soigne un soldat ou Mannerheim lui-même.

– Il y a un paquet pour toi sur la table, dit le lieutenant- colonel à Simo.

Ce dernier s'y rendit, déchira le papier et fit tourner dans ses mains la paire de moufles de laine bleue et blanche.

– Tricotées par ma femme. Elles te tiendront chaud. Je lui ai parlé de toi dans mes lettres. Notre meilleur sniper. Elle a voulu te remercier. Même les miennes ne sont pas si jolies. Et j'ai ça, aussi. Cadeau de l'État-major. Pour ses soldats les plus valeureux.

Teittinen fouilla dans sa poche dont il sortit une montre à gousset.

– Tissot. C’est suisse. Ils ne font pas la guerre, mais ils font de belles tocantes.

Simo la porta à son oreille, ferma les yeux pour écouter son mécanisme, le remercia d’un hochement de tête et prit congé, laissant le lieutenant-colonel un brin circonspect.

– Il va pas très bien, votre gars, Juutilainen.

\*  
\*     \*

On chanta malgré tout, on s’enivra jusqu’à l’oubli, mais pour Simo, Noël passa comme une journée ordinaire.

Il partit seul, le lendemain à l’aube, fit de même les deux jours suivants et tua cinquante et un Russes de plus, au fusil, de loin, ou à la mitrailleuse, les yeux dans les yeux.

\*  
\*     \*

Côté ennemi, il avait fallu remplacer Borodine et Sadovski qui reposaient quelque part sous la neige, gelés, une balle dans la nuque.

Directement envoyé par la *Stavka* par le train de ravitaillement, arriva le camarade commissaire Fiodor Komarov, nouvel officier politique qui avait, comme lettre de recommandation et gage de compétence, le fait d’avoir supervisé l’organisation des goulags et du quasi-million de travailleurs forcés qui y étaient détenus. Il nommerait dans la journée son officier militaire, mais avant tout, il voulut rassembler sans attendre ses chefs d’unités.

– Ne pensez pas que j’arrive sans savoir. Pendant mon voyage, les soldats du ravitaillement ont parlé, et j’ai écouté. Je sais. Il sait



aussi. Et ni Lui ni moi ne sommes satisfaits.

Avec son regard de juge inflexible et ses mains de boucher, Komarov semblait capable d'annoncer le verdict et d'en appliquer lui-même la sentence.

– Tout d'abord, je veux mettre un terme au poison qui se diffuse dans vos rangs. Celui qui me ramènera le corps de cette Mort Blanche gagnera le droit de rentrer chez lui. Vous passerez l'information aux troupes, vous annoncerez la récompense.

Puis il se baissa sur la carte déroulée, fixée par des punaises à son bureau de bois, et du doigt, il suivit la route de Loimola.

– Pour éviter les forêts et les marécages, c'est bien par cette voie que vous tentez péniblement d'avancer ?

Personne n'osa répondre puisque Komarov savait déjà.

– Et ici, un kilomètre plus bas, cette ligne, c'est bien une voie ferrée, non ? Ne pouvons-nous pas y faire passer nos hommes, nos tanks, nos canons et nos camions ?

Au silence prolongé, il leva la tête, toisa l'assemblée, et un officier se dévoua, comme on se sacrifie.

– Si, camarade commissaire. Elle nous mène aussi à travers le front de Kollaa, mais les traverses nous ralentiraient.

– Craindre de ralentir alors que nous n'avançons pas ? souffla Komarov irrité. Nous abandonnerons donc Loimola, et nous passerons par les rails. Que cela s'organise et que l'on m'avise régulièrement. Et présente-toi, puisque tu en seras responsable.

Le chef d'unité pâlit, craignant désormais moins les balles ennemies que l'humeur de son nouvel officier politique.

– Anikine, commissaire. Capitaine Anikine.

– Bien, Anikine. Je serai ton officier politique, tu seras mon officier militaire.

Les Russes n'avaient pas été discrets, tant s'en faut, et les patrouilles d'observations revinrent toutes avec la même information.

– Ici, désigna Juutilainen, qui avait été lui-même témoin des opérations. Ils déneigent la voie ferrée et déplacent leurs forces et leur matériel.

Teittinen augmenta la puissance de la lampe à huile d'un tour de cran, et les visages autour de la table apparurent plus clairement.

– Ils quittent la route de Loimola, conclut-il. Ils prennent un chemin que nous n'avons ni couvert, ni miné. Et s'ils traversent Kollaa, ils ne rencontreront plus aucune résistance jusqu'au nord de la ligne Mannerheim qu'ils pourront ensuite prendre à revers. Ce sera la fin de la guerre et la fin de la Finlande. Coûte que coûte, Kollaa doit tenir.

– *Kollaa Kestää* ! confirma Juutilainen.

– *Kollaa Kestää*, répondirent les officiers à l'unisson.

Et la phrase en rien n'était vaine, car en la disant, c'est bien de leur vie qu'ils promettaient de protéger cette ligne de défense aussi fragile qu'elle était déterminante.

– Et si cela n'était qu'un piège ? avança un gradé. Les Russes se savent surveillés. Serait-il possible que toute cette agitation ne soit qu'une diversion ? Peut-être cherchent-ils à nous faire abandonner Loimola pour justement l'emprunter.

– Pour savoir si c’est un piège, il faut parfois tomber dedans, assura l’Horreur, confirmant son incapacité chronique à éviter le danger.

Teittinen regarda à nouveau la carte puis sourit à son idée, même si elle lui sembla, pour le moins, très audacieuse.

– Savez-vous, messieurs, ce qu’il manque à cette voie ferrée ?

\*  
\*     \*

Komarov, juché sur son cheval, se retourna vers les dix mille hommes qu’il avait ce matin réunis, répartis en trois colonnes en une ligne de fuite qui partait aussi loin que le regard pouvait porter, vingt tanks devant eux et cinquante canons de campagne derrière. S’élevaient de cette masse sombre et menaçante dix mille respirations en rythme régulier, comme le ressac d’un océan tourmenté duquel allait naître une vague immense, prête à s’écraser sur le front de Kollaa. Komarov brandit son épée au-dessus de sa tête et les anima d’un seul geste.

Il n’avait fallu que vingt-quatre heures aux Russes pour déporter une partie de leurs troupes un kilomètre plus au sud et suivre les rails. Et ils avançaient, plus vite et plus sûrement qu’aucun autre jour, déposant sur le visage inamical de Komarov ce qui se rapprochait le plus d’un sourire.

– Cette stratégie ne peut que porter votre nom en louanges jusqu’à Moscou, commissaire, le flatta Anikine. Si nous progressons ainsi, c’est toute la 8<sup>e</sup> armée qu’il faudra faire passer ici.

Komarov appréciait particulièrement la flagornerie et gonflé de fierté, le dos droit comme un tsar en revue de troupe, il envoya deux coups secs de ses éperons dans les flancs de sa monture. « Komarov, se dit-il à lui-même, voilà un officier dont les exploits et l’intelligence satisferont le Kremlin. » Et lorsque enfin, cette guerre

ridiculement trop longue prendrait fin, les cendres de la Finlande sous sa botte, il en rentrerait auréolé de ses victoires.

Il avait, trois jours plus tôt, présenté son plan au colonel Shtern, et ce dernier l'avait validé sans toutefois se résigner à y envoyer toutes ses forces. Quelle frilosité ! Quel manque de panache ! Qu'en dirait-il, aujourd'hui, face au succès irréfutable de l'opération ? Déjà presque un kilomètre parcouru, sans attaque ni résistance aucunes...

– Là-bas, dit un soldat en première ligne, pas vraiment certain de comprendre ce qu'il voyait.

– Qu'est-ce que... ? n'eut pas le temps de finir son voisin de colonne.

Au loin, au-dessus des voies ferrées qui se perdaient vers l'horizon, un nuage dense s'était formé, collé au sol et haut comme dix hommes. Le nuage grossissait, donc, il avançait. Il grognait aussi, d'une manière animale. Les soldats de l'avant ralentirent le pas, bousculés derrière par ceux qui n'avaient pas encore vu, et lorsqu'ils virent à leur tour, ce furent alors les trois colonnes qui s'immobilisèrent.

Komarov porta ses jumelles à ses yeux. Le nuage n'avancait pas, il fonçait, droit sur eux. Impénétrable, ce qu'il dissimulait ne pouvait qu'être immense, envoyant loin sur les côtés et haut par-dessus lui des tonnes de neige et de glace. Les Finlandais avaient déjà *Belaya Smert* en allié, que les plus faibles esprits s'étaient convaincus d'être un immortel. Se pouvait-il qu'ils aient aussi le secours d'un monstre des forêts, d'une bête jusqu'alors inconnue qu'ils auraient réussi à dompter ?

Le demi-tour de dix mille hommes, de vingt tanks et de cinquante canons demandant une logistique toute particulière et un temps inimaginable, Komarov n'eut pas le temps du repli. Il resta ainsi paralysé, simple observateur d'un inexplicable phénomène. Puis

à cent mètres d'eux, le nuage se mit à étinceler, comme si un orage intense en était prisonnier, quand au même moment, vingt soldats de l'avant furent littéralement coupés en deux, les jambes ancrées dans le sol et le torse tombant à leurs pieds, éclaboussant d'un flot carmin et visqueux les visages et les uniformes voisins.

À l'instant, les dix mille respirations cessèrent.

Le nuage brilla encore plus en son intérieur et désormais, ses éclairs ne partaient plus seulement droit devant, mais aussi dans le ciel, en paraboles finissant leurs courses sur les tanks qui, ici et là, explosaient les uns après les autres.

Certains soldats furent abattus sans sommation à vouloir faire demi-tour, d'autres, terrifiés, s'urinèrent dessus. Quelle était cette magie, quelle était cette créature aux milliers de dards dressés qui avait fait allégeance à la Finlande ?

\*  
\*     \*

Deux jours plus tôt, Teittinen avait demandé :

– Savez-vous, messieurs, ce qu'il manque à cette voie ferrée ?

Ainsi fut réquisitionné le train de ravitaillement finlandais, non sans palabres, car c'était en somme se priver de nourriture, et Wilhelm Teittinen, chef du 34<sup>e</sup> régiment, avait dû promettre à l'État-major que l'opération serait exceptionnelle et ponctuelle. Vingt-quatre heures pour transformer le train en une bête de guerre, et vingt-quatre heures de plus pour l'envoyer décimer l'ennemi.

Tout le jour et toute la nuit, la section logistique se mit à l'œuvre et, à la lumière du soleil ou à celle des lampes torches, on fixa solidement sur les flancs de la locomotive et de ses wagons de larges plaques d'acier pare-balles, percées de meurtrières. Enfin, sur les toits, on vissa les pieds de dix mitrailleuses et de vingt mortiers.

Au petit matin suivant, le cœur de la bête fut chargé de charbon, et elle prit vie, hérissée de son artillerie, chargée de trois cents soldats dans ses huit wagons et dont les canons des mitraillettes sortaient des meurtrières. À chacun fut donnée sa place, et les garçons jouèrent des coudes pour être installés côte à côte, Onni, Pietari et Simo, leurs armes automatiques chargées de venin.

Pour l'occasion et parce que la curiosité s'était emparée de tout le front plus vite qu'une fièvre, Hägglund, le chef du IV<sup>e</sup> corps de l'armée finlandaise, était venu prendre son café avec Teittinen et les soldats de la section logistique, épuisés. Avec satisfaction, il frappa deux fois du plat de la main sur l'indestructible éperon métallique qui allait transpercer les forces russes.

– Une telle arme, apprécia Hägglund, impressionné, il lui faut absolument un nom !

– Elle en a déjà un. Nous l'avons appelée « *Hyöky*<sup>1</sup> ».

\*  
\*     \*

Comme l'étrave d'un bateau fend l'océan, projetant un mur d'eau et d'écume à son passage, *Hyöky* s'enfonça dans le haut tapis blanc et souleva des millions de litres de neige qu'il projetait tout autour de lui comme un écran protecteur.

De loin et à l'aveugle, ce furent d'abord les mitrailleuses aux canons rougeoyants de chaleur qui balayèrent les forces adverses comme les faux moissonnent en été, puis les mortiers tirèrent dans le ciel une pluie soutenue d'obus, et les Russes ignoraient toujours quelle était cette force qui fonçait sur eux.

Ce n'est que lorsque *Hyöky*, le tsunami, pénétra leurs colonnes et qu'ils durent s'écarter dans la plus pure confusion, les uns se jetant sur les autres quand ils ne se marchaient pas directement dessus, qu'ils virent alors les flancs du train protégés de plaques d'acier

percées de meurtrières d'où crachèrent trois cents fusils mitrailleurs pendant deux très longues minutes.

Puis, dans le chaos, le silence.

Tremblants de peur comme leurs hommes, plus aucun officier n'eut le courage de donner un ordre de riposte, et aussi simplement qu'il avait abattu près de mille hommes, *Hyöky* engagea une marche arrière avant de se faire encercler et disparut dans le brouillard de flocons qu'il avait lui-même créé et que le vent hurlant empêchait de redescendre.

Sous cette chappe blanche, le soleil disparut et plongea le champ de bataille dans le *Kaamos*<sup>2</sup>, ternissant le rouge vif du sang et la brillance des ventres ouverts. Komarov, haletant et perdu, le fusil baissé, le dos voûté, regarda autour de lui le charnier de son opération. Où que ses bottes se posent, il marchait sur les restes de ses soldats. Plus loin, on ne reconnaissait qu'à ses sabots et à sa selle son cheval déchiqueté.

Il se tourna vers le capitaine Anikine avec qui il avait fui hors de portée de la bête, à l'orée du bois le plus proche, et le capitaine lut dans son regard toute son inquiétude.

– Vous êtes l'officier politique, lui rappela Anikine. C'est vous qui écrivez l'Histoire de la Russie. Si cette opération n'a jamais existé, il suffit de me le dire. Et de le dire à Shtern. Personne ne gagnerait à ce qu'on se souvienne de cette journée.

Ignorant que les Finlandais n'avaient eu *Hyöky* que pour deux jours uniquement, plus jamais la 8<sup>e</sup> armée ne s'approcherait de la voie ferrée.

Et pour le reste du conflit, la route de Loimola resterait leur seul accès, et le plus meurtrier.

1. *Hyöky* : tsunami.

2. *Kaamos* : lorsque le soleil n'apparaît plus, à cause du temps ou d'une nuit polaire.



Trente jours de combats intensifs n'avaient jusque-là offert aucune victoire à romancer ni aucune avancée significative dont la Russie aurait pu se féliciter, et pour Staline, la Guerre d'Hiver devenait un échec cuisant. Cuisant et honteux.

Même de son peuple, pourtant préservé d'un conflit sur son propre territoire, sourdait un mécontentement secret, car on avait beau brûler le courrier des soldats et redoubler de propagande, la rumeur prenait la place des informations que le Kremlin refusait de donner. Malgré la volonté de cadénasser les bouches et les opinions, les nouvelles se passaient sous le manteau, sous le couvert des tambours des laveries, cachées dans le grincement des essieux des tramways, et à demi-mot dans les files d'attente des magasins d'État. La Russie se divisait ainsi, entre ceux qui gardaient la foi et ceux qui commençaient à douter, et que de précautions fallait-il avant de donner son avis à haute voix, dans cette nation où la moindre parole malheureuse menait au mieux aux travaux forcés.

La Russie se ridiculisait. Il fallait que cela cesse. Immédiatement. Son armée, toute surpuissante qu'elle était, lançait ses légions s'écraser contre le mur finlandais qu'elles ne réussissaient à effriter qu'avec la lenteur des vagues qui érodent la falaise, un siècle après l'autre. Il fallait alors repenser cette armée, la réinventer.

L'homme providentiel fut rapidement trouvé. Il se nommait Semion Timochenko, il avait la confiance de Staline, mieux, son amitié, née sur le front de la guerre civile russe plus de quinze ans auparavant. Face au fiasco de la Guerre d'Hiver, le Soleil de la Nation lui avait, en quelques mots, accordé les pleins pouvoirs : « Si nous ne réglons pas le cas de la Finlande au plus vite, elle pourrait recevoir le soutien d'un Occident fondamentalement hostile aux frontières et à l'âme russes. Camarade Timochenko, je te donne ma confiance, Molotov te donnera les moyens. »

C'est donc en toute hâte que Molotov reçut cet officier imposant dont les deux mètres de haut se couvraient d'une longue cape noire, du col duquel émergeait un crâne poli et luisant.

Au cours de leur balade dans les allées du jardin Alexandre jouxtant le Kremlin, protégés par une garde rapprochée bien visible et quelques agents du renseignement plus discrets, les deux hommes s'installèrent sur un banc de pierre, face à l'obélisque des combattants de la liberté.

– Karl Marx, Jean Jaurès, Édouard Vaillant... lut Molotov en assassinant de son accent les deux patronymes français. Sais-tu ce que recouvrent les dix-neuf noms gravés sur ce monument ?

– Ceux des tsars de la dynastie Romanov, répondit Timochenko sur le ton de l'évidence.

– Tout à fait. Les tsars ont laissé la place à la république, et leur histoire a été effacée à coups de burin. Pour un même mal, le même traitement, que penses-tu qu'il restera de nos noms si cette guerre s'éternise ?

– Davantage qu'elle ne s'éternise déjà ? Pas grand-chose, à l'évidence.

– Alors dis-moi, camarade Semion, de quoi as-tu besoin pour que nos noms survivent ?

Timochenko tapa sa cigarette sur le dos de son étui en argent puis, après sa première bouffée, fouilla dans la poche de son uniforme dont il sortit une liasse de pages cornées.

– Je me suis intéressé aux rapports de terrain, dit-il.

– Comme nous tous, assura Molotov.

– Non, camarade. Je ne te parle pas des rapports mensongers et laudateurs qui magnifient une armée Rouge indestructible, non... Je me suis intéressé à ceux que l'on préfère ne pas Lui montrer. Ceux qui racontent qu'une opération sur deux est dénuée de tout sens militaire, lancée sans aucune connaissance du terrain ni de l'ennemi.

– Comme tu y vas ! À t'entendre, nous ressemblerions à des incapables. Je doute que tu te permettes de Lui parler ainsi, tout ami que tu sois. La critique est facile, mais je ne te cache pas que j'espérais plutôt des solutions.

Le sourire arrogant de Timochenko lui assura alors qu'il en avait.

– Notre premier problème est celui de la compétition. Délations, manigances, tromperies, accusations en tout genre, à tous les niveaux de notre armée et jusqu'au Kremlin, pas un homme n'hésiterait à en écraser un autre pour autant que cela le mette en lumière. Il en va de même sur le terrain. Notre artillerie et notre infanterie sont commandées par des officiers qui cherchent la moindre petite victoire pour briller. Ils ne communiquent pas entre eux et réussissent même à se tirer dessus. Je vais les mettre au pas et les forcer à passer de la compétition à la collaboration.

– Cela serait-il si simple ?

– Évidemment non. Cent autres fragilités affaiblissent Son armée. Par exemple, nos soldats périssent par milliers devant les bunkers de la ligne Mannerheim. Je veux donc les équiper de lance-flammes. Je veux aussi de nouveaux chars d'assaut, plus solides. Nos tanks

actuels sont vulnérables, et les Finlandais les arrêtent avec de simples bûches de bois et des cocktails Molotov.

– Cocktail comment, dis-tu ? s'étonna celui dont on avait abusé le patronyme.

– Tu l'ignoris ? Rassure-toi, je suis persuadé que ton nom restera en mémoire pour d'autres raisons. Je poursuis ?

– S'il te plaît.

– Vient ensuite le climat. Nos hommes crèvent de froid, littéralement. Et il semble que l'hiver n'ait pas encore révélé ses pires températures. Il faut les vêtir. Et les nourrir correctement pour qu'ils arrêtent de bouffer leurs chevaux. Il y a aussi le problème des forêts impénétrables. Comment diriger notre artillerie si nous n'y voyons rien ? Pour cela, j'aurais besoin de ballons d'observation gonflés à l'hélium. De haut, nous percerons le secret de leurs positions. Enfin, si les Finlandais avancent plus vite avec leurs skis, je veux alors que l'on enseigne cette discipline à nos soldats.

– C'est tout ? ironisa Molotov.

– Non. Je veux des munitions et des armes sans limite. Je veux à ma disposition tout l'appareil de production russe. Je veux noyer la Finlande sous une couche de plomb pour une attaque finale que je planifie pour la mi-février.

– Dans quarante-cinq jours ? Réinventer son armée en temps de paix est déjà délicat, le faire en pleine guerre paraît aussi audacieux que risqué. Penses-tu que Mannerheim attendra patiemment que tu aies fini ?

– Mais je ne compte pas laisser la Finlande se reposer, bien au contraire. Nous allons l'épuiser et mettre tous ses fronts sous le feu constant de notre artillerie. Jour et nuit, sans relâche, jusqu'à ce que nos canons se brisent ! Une guerre d'attrition où personne ne

gagnera un mètre de terrain, mais qui nous offrira le temps de restructurer notre armée.

À l'énoncé du sombre avenir réservé à l'ennemi, Molotov se ravit d'être russe.

– Tout de même, s'étonna-t-il, qui aurait pu penser que cette petite Finlande opposerait tant de résistance ? Nous sommes faits de la même chair et nous saignons le même sang, alors pourquoi n'ont-ils pas déjà un genou à terre ?

– Il y a quelque chose que je crois, et quelque chose dont je suis certain, répondit Timochenko. Je crois que cette guerre a unifié la Finlande comme jamais avant, et si elle est devenue une forteresse, nous en avons été le ciment. Et je suis certain que nous avons réveillé leur satané *Sisu*.

– Je ne parle pas leur langue, camarade, s'excusa Molotov.

– Et je ne peux te traduire ce mot. Il n'a d'équivalent nulle part ailleurs. Le *Sisu* est l'âme de la Finlande. L'état d'esprit d'un peuple qui vit dans une nature sauvage, par un froid mordant, avec un ensoleillement rare. Une vie austère, dans un environnement hostile, a forgé leur mental d'un acier qui nous résiste aujourd'hui. Je te dirais que cela parle aussi de leur courage, mais il manquerait encore beaucoup de mots pour définir ce qu'est le *Sisu*. Il faudrait y ajouter, l'obstination, le cran, la force intérieure, la ténacité, la résistance, la détermination, la volonté... Et le caractère pour le moins complexe qui va avec, puisqu'ils sont aussi froids et sauvages que le cœur de leurs forêts.

– Voilà une armée qui doit être bien complexe à diriger.

– Pas vraiment, car pour notre malheur, nous en avons formé leur chef, le maréchal Carl Gustaf Mannerheim, c'est ce qui devrait t'inquiéter par-dessus tout.

– Penses-tu qu'il lui suffise d'avoir appris quelques-unes de nos techniques et de nos stratégies pour nous faire trembler ?

Timochenko se désola d'entendre en une phrase les raisons mêmes des revers de cette guerre. Méconnaissance et prétention, tout venait de là.

– Sais-tu qu'il a été élève à l'École de cavalerie de Saint-Pétersbourg à l'époque du tsar Alexandre II, lorsque la Finlande était encore un grand-duché de la Russie ? Sais-tu aussi qu'il a été garde de l'Impératrice puis qu'il s'est marié à la fille d'un général russe et qu'il a été officier de l'Empire ? Ignores-tu qu'il a également participé à la guerre que nous avons menée contre le Japon et que lorsque le tsar Nicolas II a ensuite convoité l'Asie centrale, c'est Mannerheim qu'il a choisi comme espion.

– Et qu'a-t-il bien pu espionner là-bas ? Les rizières ?

– Encore une fois, tu ironises, mais contrairement à nous, Nicolas II s'est refusé à lancer la moindre opération avant de connaître parfaitement son futur adversaire. La suite de l'histoire pourrait susciter ton scepticisme si elle n'était pas strictement exacte, et en voilà toute la vérité. Sa lettre de mission en poche, l'espion Mannerheim est parti seul. Il a acheté un cheval à Samarcande, l'a nommé Philippe et a parcouru quatorze mille kilomètres dans toute l'Asie, avec le même destrier, pendant deux ans, se faisant passer pour un ethnologue, apprenant, étudiant la culture de ceux dont la Russie convoitait les terres et les richesses. Vois-tu maintenant de quel bois notre ennemi est fait ? Malheureusement, la Première Guerre mondiale a mis un terme aux ambitions du tsar, et lors de celle-ci aussi, Mannerheim s'est battu à nos côtés sur le front austro-hongrois. Autant de conflits et de hautes responsabilités qui lui ont donné une connaissance parfaite

de notre fonctionnement et de notre idéologie. Comprends-tu, camarade, pourquoi s'inquiéter ne serait que le début du bon sens ?

Timochenko laissa alors à Molotov la conclusion d'une conversation qu'il n'appréciait plus depuis déjà quelques minutes.

– C'est donc un adversaire qui connaît absolument tout de son adversaire.

– Oui, et c'est notre plus grande faiblesse. Nous nous battons presque contre nous-mêmes.

Par moins cinquante et un degrés, une température qui n'avait jamais été encore atteinte dans l'histoire du pays, il suffisait simplement d'arrêter de marcher ou de s'écarter un instant du feu pour geler en quelques secondes. Les Lottas passaient d'une tente à l'autre pour distribuer du papier journal dont les soldats s'entouraient les jambes et le torse avant de passer leurs combinaisons. Combattre le froid, et en souffrir, remplissait une bonne partie de leurs pensées. Ils se blottissaient les uns contre les autres, reléguant l'odeur insupportable, la saleté, les infestations de punaises de lit, les poux et les démangeaisons qui rongeaient la peau jusqu'au sang, au rang de désagréments légers. Par ce temps arctique, même les unités les plus valeureuses ne s'autorisaient qu'une seule heure de patrouille avant de rentrer afin d'éviter les nécroses, et si Simo bravait depuis l'enfance les rigueurs hivernales, en ces tout premiers jours de l'année 1940, deux heures en extérieur étaient sa grande, très grande limite.

Tous les jours, à l'infirmerie, les chirurgiens coupaient des doigts, des orteils, des oreilles et des nez, et considérés comme blessés mineurs, les soldats repartaient au front risquer le reste de leur peau.

À cette température, même dormir s'avérait dangereux, si dormir leur avait été possible, car l'ennemi avait décidé de les épuiser.



Traversant les forêts et la tempête, des chants militaires russes sortaient des haut-parleurs braqués vers Kollaa dont le volume avait été monté au maximum pour que le roulement des tambours et les chœurs de l'armée Rouge vrillent les tympan jusqu'à l'intérieur des crânes.

La nuit, en comptines entêtantes, les mêmes haut-parleurs hurlaient des messages de propagande en finnois et en boucle, pour grignoter le moral aussi bien que le bois.

*« Vos familles sont évacuées de force de leurs maisons. Elles errent à travers le pays, sans refuge. Vos enfants meurent de faim et vous allez mourir à votre tour pour protéger des capitalistes. Assez d'effusion de sang au seul profit des impérialistes. Le peuple finlandais ne veut pas la guerre. Vous ne voulez pas la guerre. Retournez-vous contre vos officiers, tuez-les et rejoignez-nous, vous serez traités en héros. Vos familles sont évacuées de force de leurs maisons. Elles errent à travers le pays... »*

Il y avait par-dessus cela, le bruit des moteurs des milliers de véhicules russes, camions, tanks et voitures, qui, pour ne pas geler, devaient tourner jour et nuit en diffusant leur son monotone et vrombissant. À cela s'ajoutaient les effluves lourds d'essence, si lourds qu'ils semblaient se poser sur la langue, au fond de la gorge, jusqu'à la nausée, jusqu'au vomissement.

À bout de nerfs, les soldats finlandais se collaient les mains sur ses oreilles, comme si un assourdissant essaim de frelons y avait nidifié, ils hurlaient plus fort que tout, préférant entendre leur voix plutôt qu'autre chose, maudissant les Ivans, sans réaliser qu'ils s'infligeaient obligatoirement la même torture auditive.

Enfin, accompagnant les chants, la propagande et les moteurs, l'orchestre insupportable se complétait par un troisième instrument,

le plus bruyant, le plus meurtrier, celui de l'artillerie et de ses milliers d'obus quotidiens, aux jours les plus calmes.

Aucun répit, aucun repos. Pas une seule minute.

Le soleil une fois couché, les fusées éclairantes chassaient le noir de la nuit. Leur rouge flamboyant réfléchi par la neige nappait le paysage d'une nouvelle couche de sang et donnait, avec le vacarme qui menait à la folie, un aperçu de l'Enfer comme les icônes le représentent parfois.

Ainsi devaient passer janvier et février.

Les trois cents hommes que comptait la 6<sup>e</sup> compagnie au tout début de la guerre n'étaient désormais plus que quatre-vingt-onze, et celle-ci avait dû être complétée en y affectant d'autres soldats, venant d'autres compagnies décimées. À l'arrière, les Lottas rapiéçaient les uniformes comme, à l'avant, les généraux rapiéçaient les unités.

Les Russes cherchaient à les exténuer, sans pour autant chercher à gagner du terrain. Pourtant, alors qu'il leur suffisait d'attendre et de prier, Juutilainen, dont le degré d'alcool dans le sang était inversement proportionnel à celui du thermomètre, ne se résignait pas à l'inaction. Avec Karlsson, plus mesuré, plus préoccupé par le sort de ses hommes que le légionnaire ne l'était, le ton montait régulièrement, et les deux officiers étaient souvent à quelques mots d'en venir aux mains. Coûte que coûte, Juutilainen lançait ses patrouilles, et bien qu'il perde tous les jours de nouveaux hommes, tous les jours il en planifiait davantage. Ce n'est toutefois qu'au milieu du mois de janvier, un matin où il avait dépassé les limites de l'acceptable, que Teittinen, le chef du 34<sup>e</sup> régiment, se posa avec sérieux des questions sur sa santé mentale.

\*

\*      \*

Sur ordre de Juutilainen, Karlsson avait mené un groupe réduit en mission d'observation, aux limites des campements russes dont les tentes recouvraient la campagne jusqu'à l'horizon. Pietari et Onni rampèrent au sommet d'une modeste colline derrière laquelle aboyaient des officiers russes et, prudemment, regardèrent de l'autre côté.

Là, sous leurs yeux stupéfaits, une gigantesque session d'apprentissage des rudiments du ski était en cours. Comme des enfants maladroits, les Russes cherchaient leur équilibre sur les longues spatules, les fesses en arrière, les bâtons en bataille, se tenant les uns les autres, glissant sur une courte distance pour invariablement tomber quelques mètres plus loin. Le groupe de Karlsson bénit alors le tintamarre persistant des moteurs et des chants crachés par les haut-parleurs qui couvrait leurs éclats de rire, et Pietari regretta alors que Simo n'ait pu assister à cela. Pour les Finlandais qui skiaient depuis leur plus tendre enfance, il n'y avait rien de plus ridicule que ces adultes patauds et gigotants, réprimandés par des officiers en parents de substitution, insatisfaits des progrès de leur progéniture.

D'un geste, Karlsson rassembla sa troupe pour opérer un retour au camp. Ils auraient pu jeter quelques cocktails Molotov, une dizaine de grenades ou tirer dans le tas à la mitrailleuse, mais bizarrement, le spectacle absurde et grotesque auquel ils avaient assisté n'avait pas suscité l'envie de les abattre. Les trois mitrailleuses et les deux canons de campagne solidement installés en cercle autour des skieurs avaient aussi probablement joué leur rôle, sans savoir réellement ce qui avait été prédominant dans la décision de Karlsson.

Le chemin du retour vers Kollaa se fit en silence au début, mais lorsque, sur ses skis, Onni imita un Russe aussi chancelant qu'une

biche qui se lève sur ses pattes pour la première fois, les rires les accompagnèrent jusqu'au camp.

\*  
\*     \*

Pietari retrouva Simo à mi-chemin entre les tentes des soldats et celles des officiers, son barda à ses pieds, comme s'il venait juste de déménager. Son fusil posé contre sa jambe, le canon arrivant sous son aisselle, le sniper redouté n'avait plus rien de redoutable. La vision troublée par les rideaux de flocons, Pietari ne vit qu'au dernier moment ce que son ami regardait, et ce que les autres autour de lui regardaient aussi.

Juutilainen était revenu sain et sauf d'une mission de reconnaissance, ses soldats aussi. Ils avaient pourtant rencontré une patrouille russe, mais n'en avaient ramené aucun butin, ni armes ni munitions. À la place, le légionnaire avait préféré des trophées, et une mise en scène macabre.

L'Horreur avait empalé trois cadavres gelés de soldats rouges sur des pieux de bois plantés autour de sa tente. Deux étaient accrochés par leurs mentons perforés, et leurs yeux étaient restés ouverts. Le dernier, transpercé par la cage thoracique, portait autour du cou une pancarte sur laquelle on pouvait lire « BIENVENUE » en lettres majuscules.

– *Perkele...* souffla Pietari. Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Sur ordre de Teittinen, ulcéré, et sous le regard noir de Juutilainen qui ne comprenait toujours pas ce qu'on lui reprochait, des soldats tentaient de faire glisser les dépouilles de leurs pals, avant de renoncer et d'arracher directement les pieux du sol avec lesquels les corps seraient probablement enterrés.

– Lieutenant Juutilainen, se désola le chef du 34<sup>e</sup> régiment. Vous me faites ça, là, maintenant, alors que je me préparais justement à vous nommer capitaine ? Vous ne me rendez pas la vie facile.

– Qu’ils gisent abandonnés dans la forêt ou qu’ils gardent ma tente, c’est toujours des *Ryssät* crevés, non ?

Teittinen se refusa à éduquer son officier, à chercher ce qu’il lui restait d’éthique ou de morale et imposa le secret sur cet épisode malsain.

Simo, lui, n’avait pas bougé. Il avait assisté à tout cela avec une émotion différente. Pas de dégoût, pas de trouble. Juste une peur profonde, invisible. Dix jours plus tôt, alors qu’il avait abattu le meurtrier de Toivo, il avait presque été déçu de ne pas avoir eu le corps du Russe entre les mains. Le diable seul sait alors ce qu’il lui aurait fait subir. Simo avait depuis sombré dans le gouffre et se repaissait de violence et de haine comme d’une énergie inépuisable. À tout prix il fallait en remonter, avant d’y retrouver Juutilainen.

– Tu reviens avec nous, d’accord ? le supplia Pietari.

Simo hocha la tête, reconnaissant, son barda toujours à ses pieds.

– Laisse, je te le porte, se proposa Onni.

Une fois réinstallé dans la tente des simples soldats, Simo y découvrit les nouvelles recrues. Il ne les connaissait pas, mais eux le connaissaient, comme tout le monde d’un côté ou de l’autre du front, ici, à Kollaa, ou jusqu’à l’isthme de Carélie protégé par la ligne Mannerheim. Simo, la *Belaya Smert* des Russes, le *Taika-ampuja*<sup>1</sup> des Finlandais.

Il demanda des nouvelles de chacun, comme s’il rattrapait le temps perdu, ce temps passé au fond du gouffre que le délire sinistre d’un autre lui avait permis de quitter avant qu’il ne soit trop tard.

Onni et Pietari se félicitèrent de revoir sur le visage de leur ami autre chose que cette fièvre assassine qui l'avait empoisonné, désormais remplacée par un certain apaisement qui avait disparu depuis plus de dix jours.

1. *Taika-ampuja* : Le Tireur Magique.

Quatre cent quarante morts offrirent à Simo une récompense inédite.

Un cavalier, juché sur son cheval fantôme entièrement couvert d'un drap blanc, percé au niveau des yeux et des naseaux, s'était présenté à l'entrée de sa tente.

– Laisse ton arme ici, soldat, lui dit l'émissaire.

Puis il avait attendu que le sniper de la 6<sup>e</sup> compagnie se prépare et l'avait mené jusqu'à la base arrière du camp, vers le lac de Loimola, où le colonel de division l'avait convoqué.

Devant un comité restreint, par un ciel d'un bleu magnifique et sous un soleil éclatant qui enflammait la neige, Simo fut félicité pour l'ensemble de son œuvre.

*« Ce fusil d'honneur venu de Suède est remis à Simo Häyhä en reconnaissance de ses accomplissements comme tireur et combattant »,* lut le colonel, lui aussi en combinaison blanche et coiffé d'une chapka en fourrure, entouré de ses officiers, du pasteur et du photographe officiel, tous faisant face au célèbre.

*« Ses actes, 219 ennemis tués au fusil de précision et tout autant avec une mitrailleuse, montrent ce que peut accomplir un Finlandais au regard perçant, aux mains qui ne tremblent pas, lorsqu'il est déterminé et qu'il n'a peur de rien. Ce fusil d'honneur doit être*

*considéré comme ayant autant de valeur qu'une médaille et devra être transmis de père en fils comme le souvenir, pour les générations à venir, des valeureux actes de Simo Häyhä dans cette guerre où les Finlandais ont bravement et avec succès combattu pour la liberté de leur pays, le futur de leur nation et les idéaux les plus précieux de l'humanité. »*

Le photographe planta son trépied dans la neige et s'apprêta à immortaliser la cérémonie, attendant un sourire de son sujet. Ce dernier ne venant pas naturellement, le pasteur fit un geste de patience au photographe, puis il se rapprocha de Simo.

– Que vois-tu, soldat, lorsque tu vises ?

La réponse était si simple que Simo hésita.

– Un Russe ! s'amusa le pasteur. C'est ce que tu vas me dire, évidemment. Mais tu ne vois pas le tableau dans sa totalité. Il y a toi, qui ne fais qu'un avec ton fusil. Juste derrière, il y a ta compagnie, puis ton bataillon, ton régiment, ta division, puis ta famille, ton village, le pays entier, et tout un peuple qui retient son souffle avec toi. Tu n'es pas seul, tu ne l'as jamais été. Tu es trois millions et demi de cœurs gonflés d'espoir. Cette photo, elle est plus importante que tu ne le crois. Cette photo, c'est la Finlande qui résiste. Alors je t'en prie, souris.

Et puisque tout le monde le faisait, Simo sourit à son tour, mimétiquement, son fusil d'honneur bien calé entre ses moufles.

Il y eut ensuite un bon déjeuner, puis le cheval fantôme réapparut, monté par le même cavalier.

\*  
\*     \*

Autour du feu, le fusil d'honneur passa de main en main. Son acier brillant et son bois intact prouvaient que l'arme n'avait pas encore connu la guerre, et lorsqu'elle revint à Simo, il la glissa sous



un lit superposé et récupéra celle qui ne lui avait, jusque-là, jamais fait défaut.

Il connaissait les faiblesses de son vieux M28/30, et parce qu'il les connaissait, ses défauts devenaient des forces. Choisir une nouvelle arme l'aurait de plus forcé à se réadapter, à refaire connaissance, et en plein conflit généralisé, le moment paraissait bien mal choisi. Et puis enfin, quel homme quitterait son ami parce qu'il vieillit ?

C'est alors qu'il se préparait avec une certaine affection à vérifier le mécanisme de chargement de son fusil et à le nettoyer du canon à la crosse que le tapage à l'extérieur de la tente l'alerta. Sans même en être sorti, il entendit déjà :

- C'est Juutilainen ! dit une voix affolée.
- C'est l'Horreur ! Il a été touché ! dit une autre.

\*  
\*   \*   \*

Allongé sur une luge brancard, entouré de soldats et de Karlsson qui portait son arme, Juutilainen se débattait comme une rosse que l'on essaie d'atteler. Il tenait sa main, entourée d'un bandage blanc devenu rouge visqueux, et grimaçait de douleur en insultant tout à la fois le Russe qui l'avait touché et les Finlandais qui l'avaient empêché de se venger, tout blessé qu'il était.

Il dégagea d'un coup de pied la Lotta qui s'était portée à son niveau et de lui-même déroula le pansement.

– Tu vois, ma petite ? C'est rien ! Rien qu'une bonne bouteille d'alcool ne peut soigner.

Et ce faisant, il regardait à travers sa main le trou bien rond que la balle avait foré et à travers duquel il voyait son unité, les yeux écarquillés.

Simo et ses deux amis se rapprochèrent de Karlsson, cent questions aux lèvres, car le légionnaire avait été touché, et personne ne pensait cela possible puisqu'il était évident que la mort même n'aurait su quoi faire d'un tel fardeau.

– C'est un sniper qui l'a eu ? demanda Onni.

– Oui, oui, finit par répondre Karlsson, hésitant.

– Non, mais c'était un Russe au moins ? voulut s'assurer Pietari.

– Oui, oui, répéta Karlsson. Qui d'autre ?

– Et qui va nous commander en attendant ?

– Chaque chose en son temps. Commencez par prévenir l'infirmerie, qu'ils appellent par radio une ambulance de l'hôpital de la base arrière. Notre lieutenant doit être opéré au plus vite.

Il ne fut pas la peine d'exprimer à voix haute le soulagement général qui saisit la compagnie à l'idée de voir partir l'Horreur pour quelques jours à l'arrière. Lorsqu'il fut accompagné au poste médical, tout le monde regarda s'éloigner leur officier tyrannique, blessé par un Russe. Très certainement.

Prévenu de la blessure de Juutilainen, Teittinen se présenta sans délai au campement pour annoncer officiellement la nomination de son remplaçant temporaire.

– Karlsson ! hurla-t-il. Viens à moi !

*Quartier Général principal.  
Mikkeli, Finlande.*

Aksel Airo retrouva Mannerheim dans l'église attenante à l'hôtel qui servait de haut commandement. C'est dans cet édifice religieux que l'on prenait déjeuners et dîners, et pour laisser la place aux longues tables, on avait écarté et empilé les bancs devant les vitraux de la nef.

Sous le regard impassible du Christ sur sa croix, le chef des armées laissait refroidir un thé, la tête dans ses stratégies.

– La Russie nous invite à nous remettre à la table des négociations, l'informa Airo. J'ai avec moi les nouvelles clauses du traité de paix proposé.

Staline avait perdu un peu de sa superbe quand, persuadé de faire plier la Finlande en deux semaines dès le mois de décembre, il avait dû faire l'amer constat au mois de février d'un résultat bien moins triomphant. Ses troupes n'avaient toujours pas parcouru plus de dix kilomètres à l'intérieur du territoire convoité, et le temps ne jouait pas en sa faveur.

D'ici quelques semaines, le climat allait changer, et les lacs dégèleraient les uns après les autres. Dans un pays qui en comptait près de cent quatre-vingt mille, il ne s'agirait plus de les traverser en

passant dessus, mais de les contourner, encore et toujours, alors qu'en même temps, partout, la neige fondrait, transformant la terre en boue. Mais ce que le dictateur craignait par-dessus tout ne se situait pas en Finlande.

Staline se ridiculisait devant celui-là même dont il redoutait les volontés d'invasion. Chaque jour supplémentaire montrait à Hitler le visage d'une Russie moins puissante qu'elle ne le prétendait et amplifiait son désir comme on attise un feu. Et s'il ajoutait à ses craintes les derniers télégrammes de ses espions à Paris et à Londres, lui affirmant que la France et l'Angleterre réfléchissaient à prendre parti militairement pour la Finlande, ce conflit qu'il pensait éclair se transformait en un pénible borborygme.

En voulant jouer les ogres et dévorer son petit voisin, il n'avait fait qu'attirer l'attention sur lui. Cette guerre n'avait que trop duré, et il fallait qu'elle cesse, sans pour autant perdre la face.

Ainsi, Mannerheim et Staline se parlaient sans s'adresser la parole, de loin, comme pour ne pas se salir. Pour communiquer, la Russie contactait un diplomate ou un ministre suédois, qui contactait l'ambassadeur de Finlande en France, qui en avisait le ministre des Affaires étrangères en Finlande, qui à son tour répercutait les informations à Aksel Airo.

– Les nouvelles clauses d'un traité de paix, dites-vous ? répéta le maréchal. Le sont-elles vraiment ?

– Absolument pas. Elles sont identiques à celles proposées avant la guerre, et identiques à celles déjà proposées en janvier. Staline demande la gestion du port d'Hanko pour trente ans...

– Évidemment. Le port qui commande l'entrée du golfe de Finlande et l'ouverture sur l'Occident. C'est tout à fait inenvisageable.

– Il veut aussi Petsamo et le port de Liinakhamari...

– Pour jouir de notre accès à l’océan Arctique et aux mines de nickel, cela non plus n’est pas acceptable.

– Il veut ensuite installer des bases militaires à...

– Je sais bien tout ce qu’il veut, le coupa Mannerheim, agacé, renversant d’un geste d’humeur sa timbale de thé froid. Je n’ai pas envoyé au front tous les hommes valides de mon pays et je n’ai pas perdu déjà plus de quinze mille soldats pour accepter aujourd’hui ce que j’ai refusé hier.

Diplomatiquement, les négociations pour mettre un terme à cette guerre auraient été plus fructueuses si l’on avait mis deux mules face à face.

– Le président Kallio partage votre avis, poursuit Airo, mais il ne vit pas sous le feu russe. En une seule journée, l’armée Rouge a tiré deux cent cinquante mille obus sur la ligne. C’est davantage que ce dont nous disposons pour toute la guerre. Et du côté de Kollaa, pour être honnête, c’est un mystère. Je n’arrive pas à comprendre comment si peu de nos soldats réussissent à tenir face à six divisions complètes. Et vous savez très bien que si votre ligne ou Kollaa tombent, c’est la Finlande entière qui s’ouvre à Staline. Alors je me demande simplement combien de temps nous allons encore résister ?

Et une bonne partie de l’Europe se posait la même question, chaque pays concerné réfléchissant d’abord pour lui-même.

– Stockholm et Berlin nous demandent d’accepter les clauses de Staline. Paris et Londres nous demandent d’attendre et nous promettent l’envoi de soldats.

– Je sais bien, Aksel. Daladier en assure quarante mille, et Chamberlain, près de cent mille. Mais ils arrivent quand, ces hommes ? Pour l’instant, la seule chose que fait la France, c’est de me mettre en une de ses journaux. Des promesses, des promesses...

Je ne vais pas charger mes canons de promesses ! Les minutes passées à attendre leurs soldats ne sont pas faites de secondes, mais de nos morts.

– Dois-je comprendre que vous voulez négocier avec Staline ?

– Certainement pas. Contactez Tanner<sup>1</sup>. Je veux parler à Daladier. Je dois savoir si la France est avec nous. Avec elle viendra l'Angleterre. Cette guerre n'est pas encore perdue !

1. Väinö Tanner : ministre des Affaires étrangères de Finlande.

*Sud de la France, février 1940.  
Classe de CM1 de l'école Saint-Joseph.*

Au moins, les poèmes des autres rimaient. Les poèmes des autres n'étaient pas non plus truffés de fautes d'orthographe. Et pourtant, il y avait mis tout son cœur et une bonne partie de la veille, bien que le résultat ne le reflétât pas totalement. Sa feuille froissée à plat sur son pupitre, couverte de son écriture étouffée, l'écolier de neuf ans redoutait d'entendre son nom, de devoir traverser la classe, de monter sur l'estrade et de prendre la parole. De l'invention de l'école jusqu'à aujourd'hui, des générations de mains moites le précédaient, des générations suivraient.

– Jean Chaignon, appela le maître. Au tableau.

Partout dans les classes de France, on avait jugé important de parler de la Finlande, de ce combat sublime de ceux qui auraient dû capituler en quelques jours et qui résistaient pourtant. Si le David finlandais tenait bon face au Goliath rouge, il y avait alors de l'espoir pour toutes les nations. Et si l'on pouvait joindre la compassion à un exercice de rédaction, pourquoi s'en priver ?

De son accent rempli de soleil, l'écolier lut son texte avec une touchante maladresse.

*– Cher Finlandais. Je ne suis pas bien riche mais je prends de ma tirelire cinq francs pour vous. Mon papa aussi ira à la guerre pour nous défendre des allemands. Je termine ma petite lettre en criant : Vive la Finlande !*

Dans un peu plus de deux mois, l'Allemagne lancerait la bataille de France en commençant par les Pays-Bas, le Luxembourg et la Belgique, et quelques semaines après, les bottes nazies feraient claquer leurs talons sur les pavés parisiens. De cela le maître ne savait rien, mais si les contes pour enfants leur donnent les armes pour affronter les malheurs d'une vie, abordant tour à tour les thèmes du divorce et de l'abandon, de la peur et de la faim jusqu'à la perte d'un être cher, alors parler un peu de la guerre, même celle de la lointaine Finlande, n'avait rien d'aberrant.

« Ni rimes, ni maîtrise de la langue, pensa le maître, voilà qui ne mérite pas la meilleure des notes. » Mais le gamin avait presque vidé ses économies, et s'il n'y avait pas grande qualité littéraire à son texte, il y avait toutes celles d'un cœur à la bonne place.

Le maître attrapa sur son bureau un petit carton « bon point » et le tendit à l'élève rougissant.

\*  
\*     \*

*Paris, février 1940.*

*Quartier Saint-Germain.*

Le match de catch avait été annoncé dans toute la capitale avec force affichages et annonces radio. Angiolino Giuseppe Pasquale Ventura, dit « La Fusée Italienne », Lino Ventura pour les amis, géant au grand cœur et à la mandale courtoise, avait accepté cette rencontre amicale au profit de cette « infinitésimale » nation en guerre avec la Russie. Il n'avait d'ailleurs pas hésité longtemps, tant



le courage et la bravoure de la Finlande l'avaient impressionné, comme tout le monde en Europe.

La Seconde guerre mondiale avait été déclarée depuis plus de six mois déjà, mais en février 1940, elle n'avait atteint ni la France ni l'Angleterre. Il y avait bien une guerre, mais on ne la voyait pas, et les terrasses parisiennes ne désemplissaient pas de ses flâneurs, comme si, privés de conflit sur leur propre sol, il leur fallait en trouver un autre à commenter.

Théodule Blanchard entoura d'un coup de crayon l'entrefilet de *Paris-Soir* à côté duquel une photographie représentait Lino, le visage couvert d'un masque de lutteur noir et blanc, poings en garde et pectoraux gonflés. La journée avait connu une série de petites averses, et Théodule et son ami s'en étaient servi de prétexte pour ne pas quitter le café où ils s'éternisaient.

– C'est un match qu'il ne faut pas rater, s'excita-t-il. Et pour une bonne cause par-dessus le marché !

– La Finlande ? Quand je pense qu'il y a quelques semaines, personne ne savait la placer sur une carte.

– Et aujourd'hui, on ne parle plus que d'elle ! Attends...

Blanchard tourna les pages de son quotidien à la recherche de l'article qui l'avait interpellé et qui résumait l'intérêt mondial pour ce minuscule conflit.

– Voilà, dit-il en remontant d'un doigt ses lunettes. En Angleterre, on vend des œuvres d'art aux enchères dont les bénéfices iront à leur armée. En Belgique, on défile sous des pancartes qui annoncent « À bas l'agresseur » et « Honneur aux soldats finlandais ». Du Vatican, le Pape élève la voix, et à Genève, la Société des Nations condamne l'agression injuste. La Suède, après avoir envoyé des avions, des canons et des ambulances, a organisé une collecte de fonds par sa radio nationale dont le montant s'élève à un million de

marks. Même la grande Greta Garbo a donné cinq mille dollars de sa poche ! Ils écrivent aussi qu'au moment où je te parle, à Broadway, un certain Robert E. Sherwood prépare une pièce de théâtre<sup>1</sup> au sujet de la Guerre d'Hiver.

– Et nous ? Parle-t-on de nous ?

– Bien sûr ! Que crois-tu ? Que la France resterait simple spectatrice de l'Histoire ? Édith Piaf a chanté lors d'un concert caritatif en soutien à la cause finlandaise, et nous aussi, nous avons créé notre comité d'aide. Ils disent ici que 72 600 francs ont été récoltés, ainsi que des vieux skis. Et les Français restant des Français, c'est-à-dire à leurs yeux le centre du monde, certains ont même envoyé leurs coupons de ravitaillement !

– Ça va leur faire un petit bout de chemin aux Finlandais s'ils doivent venir jusqu'à Paname pour récupérer une miche de pain et un kilo de sucre ! Mais un peu d'argent et des skis, c'est assez frileux comme engagement, non ?

– Un peu frileux ? s'emporta Blanchard comme si la remarque lui était personnellement adressée, faisant se retourner quelques clients surpris.

Il était d'ailleurs debout, dans son costume élégant, à déposer sa mitraille sur la table tout en commandant d'autres verres et promettant d'un regard au patron qu'il allait parler moins fort.

– Notre *Paris Match* fait sa une de leur chef de guerre, dit-il en se rasseyant. Un certain Mannerheim dont la photo prend toute la page ! Et Léon Blum parle du « crime soviétique »... Frileux, dis-tu ? Tu verras bien, ce soir, si Lino sera frileux !

\*

\*      \*

*Paris.*

*Palais des Sports.*

Dans la salle enfumée, bien placés au premier rang, Théodule et son comparse avaient tout à fait oublié la Finlande. Les projecteurs braqués sur le ring faisaient luire la sueur sur la peau des deux colosses qui jouaient leur partie, entre lutte et spectacle, dansant une chorégraphie répétée. La « Fusée Italienne » envoyait valdinguer son adversaire, sous les cordes et par-dessus. À chaque envol, les hommes applaudissaient, et les femmes, qui n'étaient pas rares dans la salle, frappaient le sol de leurs talons.

« C'est une prise de tête, suivie d'un ramassement d'épaule ! » hurlait le commentateur radio.

Lino leva son adversaire, un grand homme de Montmartre qui se disait Turc pour assurer un semblant d'exotisme alors qu'il n'avait jamais quitté Paris. Un peu trop huilé, il échappa aux mains de Lino qui, en un saut agile, se glissa derrière lui, le fit agenouiller et l'étrangla de son avant-bras. Groggy, mimant l'asphyxie, le Turc frappa du plat de la main sur le ring, mais sa reddition ne pouvait être aussi facile.

« Et voilà deux coups du sabre à la carotide, assénés par le beau Lino ! Quel spectacle ! Il attrape maintenant ses jambes... Oui ! C'est un tourbillon qui se prépare ! »

Le prenant solidement par ses deux chevilles, Lino fit tourner son complice, une fois, deux fois, avant de l'envoyer s'écraser aux pieds de l'arbitre qui siffla la fin de round sur indication des juges. Essoufflés, les deux colosses partirent chacun dans leur coin.

– Ce sont eux qu'il faudrait envoyer aux Finlandais ! s'exclama Blanchard, profitant de l'interruption de match. Ils valent bien dix soldats !

– Parce que tu penses que nous allons envoyer nos soldats ?

– Je n'imaginais pas Daladier, encore moins la France, abandonner une démocratie attaquée injustement. Bien sûr que nous allons les

aider.

– Toi, par exemple ? Tu as fait l’armée, non ?

La fièvre et l’excitation quittèrent à l’instant Théodule Blanchard qui afficha son air le plus contrit.

– Tu me connais, et tu sais que j’enrage de ne pas m’enrôler, mais ma douleur à la hanche... Tu sais l’été dernier... Enfin... Que tout cela est tragique.

Et puisqu’à ces événements sportifs exaltants les conversations des uns appartenaient aussi aux autres, un jeune homme visiblement bien informé se pencha depuis la rangée derrière eux.

– Rejoindre le conflit maintenant relèverait de l’inconscience la plus suicidaire. Je crois bien que la Finlande n’a pas encore subi ce dont la Russie est capable de pire. Ne lisez-vous pas les articles de Kessel ? Il paraît que Staline prépare une attaque qui risque de mettre rapidement fin à cette fameuse Guerre d’Hiver.

La nouvelle, passionnante, méritait que l’on s’y attarde, mais elle quitta l’esprit de tous lorsque la cloche résonna et que les deux athlètes se levèrent à nouveau, prêts à s’empoigner.

Au Palais des Sports de Paris comme ailleurs, la Guerre d’Hiver était au centre des discussions et suscitait nombre de discours engagés, mais outre une commisération générale de bon aloi, les belles phrases, les poèmes, quelques coups du sabre à la carotide et de vieux skis, à la veille d’une frappe russe sans précédent, la Finlande se battait toujours seule, isolée et abandonnée.

1. *There Shall be no Night*. Première à New York au théâtre Alvin le 29 avril 1940.

*Golfe de Finlande.*

Personne n'avait vu venir le coup, puisque personne ne se serait jamais douté que les Russes osent le tenter. L'armée Rouge avait été repensée, réorganisée, galvanisée, et Timochenko, grand horloger de cette métamorphose, s'était senti capable de tout.

Ainsi, janvier passé et février entamé annonçaient la fin de la guerre d'attrition et le retour à l'affrontement, hommes contre hommes, sur la ligne Mannerheim comme sur le front de Kollaa. Mais en parallèle et dans le plus grand des secrets avait été imaginée une opération insensée : l'invasion de la Finlande par son golfe gelé\*. Les soldats rouges, sur leurs nouveaux skis dont ils venaient à peine d'apprendre l'usage, comptaient ainsi traverser le golfe, s'emparer de Viipuri, l'une des plus grandes villes de Finlande, et si la chance leur souriait, ils prendraient ensuite la ligne Mannerheim à revers, et plus rien n'empêcherait ni leur progression ni leur victoire.

Cependant une éruption volcanique aurait été plus discrète que le déplacement de dizaines de milliers d'hommes et de chevaux, de milliers de canons et de centaines de tanks. Avant même que le premier Soviétique pose ses skis sur la surface figée du golfe, les

Finlandais étaient déjà de l'autre côté, à les attendre, sans toujours y croire vraiment.

D'une rive gelée à l'autre, cent vingt kilomètres les séparaient.

Réquisitionnée parmi les hommes de la ligne Mannerheim voisine, une nouvelle division avait été déployée le long de la côte pour défendre le golfe et, plus en avant dans les eaux, sur les îles éparses, confettis de terre ferme pris dans les glaces.

Depuis quelques semaines, Viktor Koskinen secondait un canonier et avait appris les rudiments de son métier. Lorsque le canonier fut touché en plein dos, juste au bas de la colonne vertébrale, et que, paralysé, il lui avait demandé comme un service de mettre fin à ses jours, Viktor n'avait même pas hésité. Il avait ensuite récupéré ses bottes chaudes et son poste avant d'être choisi pour aller participer à un nouveau type de conflit, sur le golfe de Finlande, à quelques ricochets de sa position, dans lequel les canons auraient toute leur place.

\*  
\*     \*

Au début de la guerre, il y avait près de quatre-vingt-dix jours maintenant, lorsque le gel s'était emparé des marais et des lacs, nombre de soldats russes avaient surestimé la solidité de la glace qui, se brisant sous leurs pas, avait cédé plus d'une fois. Il faisait déjà moins trente à cette période, et une fois trempés des pieds à la tête, rien ne pouvait les réchauffer. En quelques pas, ils se solidifiaient, parfois dans un mouvement, figés en pleine enjambée, un pied en avant un pied en arrière, ou la main tendue dans le vide, cherchant de l'aide.

Depuis, la consigne avait été claire. Un soldat mouillé, comme une volaille décapitée, est le seul à ne pas savoir que sa vie est finie, et rien ne sert de l'aider. La mort en nouvelle amie avait déjà posé sa

main sur son épaule, elle l'accompagnait un peu, quelques pas seulement, et les autres soldats le regardaient avec désolation, s'excusant presque de l'abandonner encore vivant.

Mais l'hiver, comme le conflit, avait avancé, et des températures historiquement basses étaient désormais atteintes. C'est par ces moins cinquante degrés que le Kremlin avait jugé envisageable la traversée du golfe. Et cette mission, comme aucun ordre de Moscou, n'était discutable.

Sur ce désert blanc dont le vent chargé de lourds flocons effaçait les contours, une impression d'infini étouffait le regard. Tout le monde savait, mais il faudrait les voir pour en être convaincu. Les Russes allaient-ils vraiment s'engager dans cette folie ? Une diversion était-elle à craindre ou leur hiérarchie avait-elle réellement si peu de considération à l'égard de leurs vies ?

La solide couche de glace au centre du golfe aurait permis d'y faire atterrir un bombardier chargé à bloc, mais comme un enfant aurait pu le prévoir, la glace, plus fine sur les berges, ne supporta pas le premier tank qui coula à pic, de même que la motivation des soldats face à ce terrible spectacle, lorsqu'ils entendirent de l'intérieur l'équipage hurler à l'aide.

Les hommes furent alors envoyés à la recherche de points d'accès plus solides, pendant que la section logistique mettait en place des ponts de bois pour que les canons et les chars d'assaut évitent les rives et arrivent directement sur une couche assez épaisse pour les supporter. Après une bonne centaine de pertes humaines, le reste des troupes et leur artillerie purent enfin avancer en rangs serrés, se tenant les uns aux autres, chutant les uns après les autres, avançant un peu au hasard, sans aucun point de repère dans le blanc cotonneux qui les enveloppait.

Au premier jour de cette attaque, le vent se leva et, jusqu'au crépuscule, il ne leur laissa jamais de repos. D'immenses volutes de poudre blanche scindaient les unités, et leurs soldats, parfois séparés de quelques mètres seulement, se retrouvèrent totalement perdus. Même leurs cris étaient volés directement de leur bouche par le blizzard hurlant, et nombre d'entre eux moururent en se tirant mutuellement dessus, persuadés d'affronter l'ennemi.

Ces mêmes tourmentes de neige les empêchaient de voir les nombreux îlets qui, à l'inverse des îles, n'étaient pas défendus, mais qui gardaient toute leur dangerosité, puisque autour d'eux la surface gelée était plus fine.

Arrivés à proximité de ces rives invisibles, les tanks aveuglés ne freinaient pas, et seuls les hommes entendaient, comme une oraison, ce craquement semblable au claquement d'un fouet ou à des câbles métalliques prêts à rompre, qui résonnait profondément dans l'eau et annonçait leur fin proche. La glace, d'un coup, s'ouvrait sous eux, les chars coulaient en plongeant aussi droit et vite qu'une ancre de bateau, et de ce point de départ partaient des lézardes en éclair qui zébraient la surface sous les skis des soldats, sous les sabots des chevaux, avant de céder et de les engloutir. Le choc thermique était si violent qu'il en coupait la voix, qu'elle soit cri ou hennissement, et les Russes et leurs chevaux crevaient en silence, certains réussissant à se hisser hors de l'eau, d'autres se retenant aux bords en dents de scie avant de se laisser sombrer.

Les cent vingt kilomètres devinrent un continent à traverser, et avant même d'arriver aux îles protégées de Teikari et de Tuppara, l'armée Rouge avait perdu plus de deux mille hommes.

Sur l'île désertée de Teikari, aux fins contours de plages de sable froid, couverte d'une uniforme forêt de sapins aussi dense que le maillage d'un tricot, ni Viktor ni son unité n'arrivaient encore à se



persuader d'une attaque aussi saugrenue que téméraire. C'est uniquement parce que les ordres avaient été donnés qu'ils y avaient ancré leurs mitrailleuses et leurs canons.

Pourtant, les Russes arrivèrent. D'abord annoncés par le grondement des moteurs. Par leurs silhouettes ensuite, telle une armée d'ombres, surnaturelle, si insubstantielle qu'elle semblait pouvoir être traversée par toutes les balles, par tous les coups.

Et l'ordre finlandais, si évident, fut enfin hurlé.

– À mon commandement... Tirez dans la glace !

Viktor, que Pietari avait jugé trop fragile pour faire la guerre, Viktor, que l'on avait pensé incapable de survivre ne serait-ce qu'une seule journée, était là, droit et volontaire, à diriger l'orientation de son canon qu'il faisait gaver d'obus, un tir après l'autre.

Partout, sous les explosions de feu, gémissait la glace en se brisant et, comme aspirées par le fond, les ombres rouges disparaissaient. Les chevaux terrifiés se cabraient et se montaient les uns sur les autres, ruaient et se blessaient en hennissant de douleur puis plongeaient à leur tour, emportant avec eux leurs cavaliers. Par charité, les soldats épargnés les abattaient, hommes ou animaux, et poursuivaient leur marche sans attendre, pour ne pas se retrouver séparés.

Obéissants, sous la contrainte ou patriotes, les Russes, aveugles, avançaient malgré tout, et ce n'est que grâce au feu sortant de la bouche des canons finlandais, point éclatant de lumière dans les brumes opaques, qu'ils surent enfin où riposter.

La première nuit tomba sur le golfe, et les tirs cessèrent quelques heures pour une trêve imposée par le froid et la fatigue. Avant l'aube, les officiers russes réveillèrent les vivants, laissèrent les corps congelés là où ils se trouvaient, et à la première heure du matin, les

soldats atteignirent l'île que les Finlandais avaient déjà abandonnée pour se rendre à l'île suivante, d'où la défense s'organiserait.

Sur le chemin de l'une à l'autre, Viktor suivait les chevaux qui tiraient les canons et les mortiers, blotti contre ses voisins, en première ligne sans qu'on lui en ait donné l'ordre, à ne voir que le mètre d'après, dégivrant sa boussole pour s'assurer de la bonne direction. Quand une ombre, là, toute proche, se dessina. D'un poing levé, il appela au silence, et son officier, dépassé par la situation, ne fit que répéter son geste.

Devant eux, de la glace, émergeaient des piques et des pointes, comme le fond tapissé d'un immense piège à ours. Viktor avança d'un pas méfiant, fusil dressé en avant, prêt à tirer, avança encore, jusqu'à comprendre. Ils marchèrent alors dans un silence respectueux, à travers ce cimetière de soldats russes, pris la veille dans l'eau gelée puis figés avant même de sombrer, et dont les bras, les canons des fusils, les baïonnettes, les bâtons et les skis, le haut du corps parfois, hérissaient la surface du golfe comme des herbes folles de chair, de bois et de métal. Morts avec eux émergeaient aussi les têtes des chevaux, la crinière en une vague noire immobile scintillante de cristaux de neige, l'écume ivoire de leur dernier effort glacée aux commissures de leurs lèvres.

Ici et là, collés sous la surface de la glace, on distinguait enfin les visages blancs de ceux qui avaient coulé à pic dans l'eau bleu glacier puis tenté de remonter avant d'être bloqués par un plafond transparent, bouches ouvertes en une dernière respiration. Sans états d'âme, il fallait marcher sur eux pour progresser.

En milieu de journée, Viktor et son unité atteignirent enfin l'île de Tuppurä, où un colonel leur répéta ce qu'un messenger leur avait confié.

– Mannerheim ne tolérera pas que l'on perde une seule des îles du Golfe. Vous venez de Teikari, vous devez y retourner.

Et pendant sept jours, d'îles en îlets, d'allers en retours, de fragiles victoires en terribles défaites, Soviétiques et Finlandais s'entretuèrent avec la même rage et avec la même peur au ventre.

Six mille cinq cents Russes y perdirent la vie.

Cinq mille deux cents Finlandais les accompagnèrent.

Presque douze mille morts pour qu'enfin, seules quelques unités soviétiques atteignent la côte finlandaise. Il leur faudrait ensuite rejoindre la ligne Mannerheim pour apporter là-bas leur soutien au reste de l'armée Rouge, dans l'espoir qu'elle la perce et qu'ils s'y rejoignent.

Le dénouement approchait. Sans aide extérieure, la Finlande était promise à une invasion certaine, une capitulation inéluctable. Tout, désormais, reposait sur les épaules d'une armée de soldats épuisés. Et c'est à ces soldats sur la côte, sur la ligne et sur le front de Kollaa que l'on allait demander l'impossible.

Résister. Encore.

*Fin février 1940.*

*Front de Kollaa.*

Cette nuit-là, Simo rêva de Toivo et de son village de Rautjärvi.

« Sais-tu qu'ils te craignent tant qu'ils t'ont donné un surnom ? » lui avait-il dit, un brin de paille dans la bouche, le soleil d'été brûlant son visage, allongé dans un champ aux reflets blonds, une large tache rouge sur la poitrine. « *Belaya Smert*. La Mort Blanche... Moi qui t'ai vu pleurer sur tes genoux écorchés et qui t'ai défendu des brimades de tes trois sœurs, te voilà devenu une légende. »

Simo avait alors tendu la main vers lui, pour appuyer sur sa blessure, tarir la source de sang qui s'en échappait, et son ami avait disparu, englouti par les blés. À son réveil, la voix de Toivo resta encore dans son esprit, presque chaude. Puis, de plus en plus fort, les bombardements prirent à nouveau toute la place, et le froid le pénétra violemment par chaque pore de sa peau.

– Viens ! Y'a du café et des biscuits au gingembre, lui dit Onni. Et des nouveaux gars, aussi.

Depuis l'intensification des combats, Simo ne partait plus que très rarement seul traquer l'ennemi. L'infanterie de la 8<sup>e</sup> armée se rapprochait, son artillerie les atteignait souvent, et on passait autant de temps dans les tranchées à riposter au mortier qu'abrité dans les

bunkers pirogues en bois, à prier qu'ils supportent encore les impacts d'obus.

Courbés comme à chacun de leurs déplacements, Simo et Onni traversèrent le campement et rejoignirent Karlsson qui accueillait, autour du café et des biscuits promis, les derniers arrivants. À l'inverse de l'hydre russe, les effectifs finlandais ne se régénéraient pas à l'infini. Les blessés n'étaient plus laissés à l'hôpital, mais placés en défense, les valides à l'attaque, et on manquait assez d'hommes pour recruter sans être pointilleux, ce qui, parmi la vingtaine de nouveaux volontaires qui intégraient la 6<sup>e</sup> compagnie aujourd'hui, expliquait la présence d'un boiteux, d'un souffle au cœur, d'un borgne et d'un garçon bien loin d'être un homme.

Les officiers ne connaissaient plus leurs soldats, les soldats se perdaient parmi les unités, et le staccato des mitraillettes au loin et le tonnerre des canons autour finissaient de les désorienter totalement.

– Je suis votre officier référent, les apostropha Karlsson après les avoir mis en rang. Regardez-moi, regardez-vous. Souvenez-vous des visages de vos voisins. Les Russes aussi sont désormais habillés en blanc, et nos armes ressemblent aux leurs, puisque ce sont les leurs, arrachées à leurs bras, une attaque après l'autre. Dans la tempête et la neige, rien ne ressemble plus à un soldat qu'un autre soldat, essayez de ne pas vous entretuer.

Chacun obéit en regardant les visages des autres pour que, d'inconnus, ils passent à frères d'armes.

– Hors des tranchées, poursuivit Karlsson, je ne veux voir personne debout. Vous rampez pour aller d'un point à un autre, vous restez allongés pour attraper votre arme, pour recharger, pour déchausser vos skis, même pour pisser, vous restez allongés.

Déjà, dans les rangs immobiles, les mâchoires se bloquaient de froid, les membres se raidissaient en crampes, le corps entier n'était qu'un frisson, une vague perpétuelle de tremblements violents.

– Embrassez la douleur, ou elle vous rendra cinglés ! Et ne touchez aucun métal à main nue. Voitures, armes, obus, portez des gants, ou vous vous arracherez la peau par lambeaux.

Karlsson ordonna ensuite à Onni et à Pietari de mener les nouveaux de la 6<sup>e</sup> vers la base arrière où leur équipement, leurs combinaisons de camouflage et leurs fusils les attendaient, puis, d'un geste, il demanda à Simo de le rejoindre. Là, il lui présenta le garçon bien loin d'être un homme, déjà équipé de son arme.

– Voici Yrjö, lui dit Karlsson. Il vient de la Garde civile de Viipuri. Il n'a pas fini sa formation, mais il s'est fait remarquer au tir. Tu vas le prendre sous ton aile, tu vas lui apprendre ce que tu sais et comment survivre, tu vas...

Déjà, Simo n'écoutait plus. Il ne regardait pas Yrjö mais son uniforme. Sur la poitrine. Ce trou reprisé presque invisible, à l'endroit exact de la blessure mortelle de Toivo. Quelles étaient les chances ?

– Je t'ai vu au championnat national de tir des Gardes civiles, à Helsinki, le reconnut le jeune homme, ses mots hachés par le grelottement de ses lèvres. On parle même de toi à la radio. C'est un honneur de...

Une bourrasque passa entre eux et vola la fin de sa phrase. Yrjö remonta alors son col, laissant apparaître, au revers, le petit carré de tissu bleu Finlande qui y avait été cousu pour un autre. Le visage de Toivo se superposa sur celui d'Yrjö, et le cœur de Simo remonta dans sa gorge.

\*  
\*      \*

*Route de Loimola.*

### *Côté russe.*

Pendue à une massive chaîne d'acier fixée à une grue, l'énorme boule de destruction pulvérisa la dernière ferme encore debout dans un lugubre craquement de bois brisé et un nuage de sciure.

Les villages plantés tout au long de la route de Loimola avaient été détruits en grande partie par les flammes dès le début de la guerre, toutefois, certaines maisons épargnées, ou ce qu'il restait de ruines des autres obstruaient la vision des canonniers russes, et rien ne devait plus se mettre entre les troupes de Staline et la ligne de défense finlandaise. Ni village ni forêt. Il fallait tout détruire.

Fiodor Komarov, l'envoyé de la *Stavka*, avait l'oreille de Shtern, et c'est ainsi qu'il se fit nommer à la tête de cette entreprise de démolition, secondé par son officier militaire, le capitaine Anikine.

Maisons et fermes anéanties, Komarov se tourna vers le centre du village assassiné, toisant de tout son dédain le seul édifice intact.

– L'église aussi. Abattez leur église.

La grue fut déplacée. Lorsque la boule de métal percuta le mur en pierre des bas-côtés de la nef et qu'explosèrent les vitraux en milliers d'étoiles colorées, à l'intérieur, le crucifix en bois du chœur, aussi haut qu'était l'église, chancela, se détacha puis chuta de tout son poids, se brisant en deux sur le sol.

Pour le capitaine Anikine et ses soldats, particulièrement chrétiens comme la Russie orthodoxe l'était, ce blasphème fut de trop, et certains se protégèrent des foudres divines d'un signe de croix.

L'espace enfin dégagé, Komarov, en chef d'orchestre, fit venir à lui les canons pour les positionner en ligne, leurs bouches ouvertes dirigées vers le massif forestier qui cachait les Finlandais, leurs trente kilomètres de tranchées croisées dont les patrouilleurs russes

n'avaient même pas cartographié la moitié, leur campement et, quelque part encore plus enfoui, leur base arrière.

– Tirez. Tirez sans cesse dans cette satanée forêt. Qu'il n'en reste pas une seule branche. Et lorsqu'elle sera rayée de la carte, passez à la forêt suivante. Je veux voir à l'horizon, jusqu'à l'intérieur de leurs tentes !

L'armée Rouge ne semblait plus tant vouloir gagner une guerre qu'anéantir un pays, et Komarov comptait bien s'y appliquer avec zèle.

Les canons crachèrent près de mille obus dans la même direction. Lorsque le brouillard de poussière de bois retomba enfin et que le vent chassa au loin l'odeur de poudre, ne resta que l'effluve frais et épicé de la résine des pins qui flottait, étrange, entre les soldats.

Une fusée éclairante fut lancée dans les lourds nuages qu'elle illumina comme un cœur palpitant. Puis l'ordre fut donné de lancer l'infanterie en vague de milliers de soldats en direction de Kollaa.

Au-dessus d'eux, à plusieurs centaines de mètres de là, lents et silencieux, s'élevèrent trois gigantesques ballons oblongs, gonflés d'hélium, portant chacun une nacelle, d'où, vissées à leurs jumelles, les vigies suivaient les troupes tout en cherchant au loin la moindre trace des fantômes finlandais.

\*  
\*     \*

Simo avait accompagné Yrjö jusque devant la tente des soldats et, le tir de précision imposant d'être statique, il lui avait conseillé d'accumuler en couches successives autant de vêtements que possible. L'habillement lui avait pris un certain temps, juste assez pour laisser au sniper l'occasion d'abandonner cet élève dont il n'avait jamais demandé ni la garde ni la responsabilité.



Yrjö se retrouva seul et tout emmitouflé, et alors qu'au loin la forêt s'illuminait de boules de feu assourdissantes et qu'à deux cents mètres à peine les tranchées des premières lignes tiraient en continu en gavant leurs mitrailleuses de bandes de cartouches, il fut récupéré à la volée par un officier inconnu qui, pour la journée, l'intégra dans une unité qui n'était pas la sienne.

Le 34<sup>e</sup> régiment protégeait la ligne de front de Kollaa, le 35<sup>e</sup> avait été envoyé au contact des Russes à l'intérieur des forêts, et le 36<sup>e</sup> s'était divisé en *Sissi* pour lancer des attaques le long de la route.

Jusqu'à la tombée de la nuit, Yrjö tira droit devant, abattant les unes après les autres ce qu'il préféra considérer n'être que des silhouettes blanches. Sa tranchée fut épargnée quand celle d'à côté reçut de plein fouet un obus, et pendant plus d'une heure, à la mitraillette, il assura un tir de couverture et protégea les infirmiers venus sortir du boyau de terre les blessés et ceux qui, en skis, tiraient derrière eux leurs luges brancards.

Lorsque enfin il se fit relever par la compagnie montante, il se retrouva à nouveau perdu et dut demander son chemin vers le campement de la 6<sup>e</sup> compagnie, comme un enfant égaré dans une ville. Juste un gosse qui pour la première fois avait tué une fois, puis dix, puis n'avait plus compté.

Autour du poêle, il n'y avait pas de place proche du feu. Dehors, le vent frappait violemment la toile. La couche de tourbe et de lichen recouvrant le sol avait été changée il y a peu, et leur odeur organique enlevait un peu de la puanteur habituelle. Yrjö s'apprêta humblement à aller chercher plus loin, sur les lits de bois, quelque chaleur humaine, lorsque d'un coup d'épaule, Simo, qui l'avait abandonné au matin, se serra contre son voisin, offrant à son côté un espace libre. Yrjö s'assit sans une remarque ni un reproche. Simo

était une légende, Le Tireur Magique, La Mort Blanche, et il serait déjà bien chanceux, un jour, de simplement l'observer sur le terrain.

– Paraît que Juutilainen est sur le retour, annonça Onni qui réchauffait au-dessus des braises la soupe de pois qui refroidissait à peine la portait-on aux lèvres.

– Déjà ? s'étonna Pietari.

– Ouais. Paraît qu'il s'est battu à l'hôpital, plusieurs fois, et que les médecins n'en pouvaient plus, alors ils nous le renvoient en avance.

La nouvelle assombrit les visages autour du feu. Karlsson avait passé les derniers jours à constamment évaluer les risques de chacune des missions qu'il préparait, s'inquiétant pour ses hommes et se positionnant en première ligne devant eux à chaque attaque. Il avait, devant le danger inutile, eu le courage de faire demi-tour, et les hommes lui vouaient une loyauté sans égale, presque une amitié. Ainsi, à l'annonce du retour du légionnaire, certains exprimèrent leur mécontentement et leur crainte. D'autres, à voix plus basse, en étaient même aux insultes. Avant que ne germent les graines des futures insubordinations, Karlsson dut intervenir.

– Nous mangerons bien, ce soir, une Lotta m'a à la bonne. Nous boirons aussi, car j'ai caché quelques bouteilles. Nous chanterons même, si fort que les Russes croiront que nous avons fini par aimer la guerre. Puis demain, sous les ordres du lieutenant Juutilainen, nous poursuivrons le combat. Mais à la première inconduite, c'est bien de mon fusil que sortira la balle qui trouera vos fesses.

On le prit au sérieux sans le croire.

Malgré la bonne humeur incongrue de cette soirée, les hommes ne firent pas long feu, et la fatigue les terrassa les uns après les autres. Simo resta seul, éveillé, au côté de Karlsson.

– Nous avons déjà perdu beaucoup d’hommes pour nourrir l’opération Talvela au nord de notre position, lui avoua son officier. Au sud du pays, la ligne Mannerheim est gourmande en soldats, et un régiment de plus nous sera retiré demain pour la fortifier. Ils seront sept fois plus nombreux en face. Un Finlandais pour sept Russes, peux-tu l’imaginer ?

Simo pouvait et rajouta une bûche de bois glacée dans la gueule du poêle.

– Le retour de l’Horreur, c’est le retour des opérations quotidiennes à l’avant, tu le sais ? Et avec elles, tes missions de tireur d’élite. Je crains qu’il n’attende la même chose d’Yrjö. Et le gamin n’est pas prêt.

Simo le savait. Karlsson ne lui demanda rien de plus et partit se coucher dans la tente des officiers, attrapant au passage une bouteille de *viina* fermement agrippée par un soldat endormi.

Dans le chœur des ronflements, des hurlements du vent et des pilonnages sans fin, une voix psalmodiait une prière, aussi discrète que fervente.

– *Dieu éternel et miséricordieux, toi qui es un Dieu de paix, d’amour et d’unité, nous Te prions, Père, et nous Te supplions de rassembler par Ton Esprit saint tout ce qui est dispersé, de réunir et de reconstituer tout ce qui est divisé...*

– Pour l’amour de Lui, Yrjö ! se plaignit son voisin. Je t’ai entendu la réciter pendant les trois jours du voyage en train qui nous a menés ici. N’en as-tu pas une autre ?

– Celle-ci me convient, chuchota Yrjö. Je veux dire, elle a été efficace jusque-là. Mais je vais continuer dans ma tête, si tu préfères.

Le gamin glissa sa main sous le col de son pull et tira sur sa chaîne en argent de laquelle pendaient un crucifix en or et une

amulette en forme de moineau, offerte par sa sœur pour que son âme ne se perde pas dans ses rêves. Il serra fort les deux avec la même croyance et retourna dans sa prière devenue silencieuse.

– Yrjö... souffla son voisin.

– Oui ?

– En fait, je veux bien que tu continues tout bas, s'il te plaît.

Comme les vieux et les condamnés, les soldats se rapprochaient du Tout-Puissant dans l'éventualité d'une rencontre prochaine. Et la voix d'Yrjö valait bien une berceuse.

– *Ainsi, nous n'aurons plus qu'un seul cœur, une seule volonté, une seule science, un seul esprit, une seule raison, et tournés tout entier vers Jésus-Christ notre Seigneur, nous pourrons, Père, Te louer d'une seule bouche et Te rendre grâce par notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Esprit saint... Amen.*

– Amen, répondirent plusieurs voix anonymes à l'unisson.

La nuit fut froide et agitée, et lorsque l'un s'endormait, un autre se réveillait en hurlant. Ils tuaient sans cesse puis comptaient à leur retour au camp les amis manquants, et l'insupportable, l'intolérable devenait routine. Malgré tout, les yeux une fois fermés, se jouaient les images barbares et insoutenables de la journée, accumulées en strates avec celles des jours passés, et les cris et les derniers souffles, imprimés au fer rouge, mitaient leur âme comme une vieille laine. Dormiraient-ils un jour à nouveau paisiblement ?

Avant l'aube, Yrjö sentit qu'on secouait son épaule. Il ouvrit les yeux, le froid le gifla sans attendre, et il lui fallut s'habituer à l'obscurité pour enfin voir, assise sur le rebord d'un des larges lits communs en bois, la silhouette de Simo.

Contourner les obstacles ne faisait plus partie des options. Jour après jour, un massif après l'autre, les Soviétiques dévoraient les vingt kilomètres de forêts qui les séparaient du front de Kollaa. Juché sur un rocher surplombant le sinistre paysage dévasté, d'un regard et sa colère contenue, Simo observait en silence.

Il redescendit en deux sauts agiles, sortit de son sac à dos la carte qui localisait les mines finlandaises et entoura d'un coup de crayon rouge ce qui avait été une luxuriante forêt.

La 8<sup>e</sup> armée quittait la route de Loimola et adoptait une stratégie différente. Lorsque la Finlande serait aussi rase que la *tunturi*<sup>1</sup> de Laponie, il n'y aurait plus aucun endroit pour se cacher, et c'est ainsi que les Russes semblaient vouloir gagner cette guerre, avec la finesse d'un rouleau compresseur.

L'entraînement prévu d'Yrjö attendrait, la base arrière devait être avertie, et les deux hommes firent demi-tour pour retrouver la rivière Kollaa et le front qui la longeait. Mais après quelques minutes de ski seulement, Simo aperçut une nuée de corbeaux, haute dans le ciel, volant en cercles concentriques. De tels charognards se nourrissaient essentiellement de cadavres d'animaux, mais depuis que le théâtre d'une guerre sans merci et terriblement bruyante avait envahi leur territoire, le gibier avait déserté. Au-dessus de quoi volaient donc ces

dizaines de silhouettes noires ? Sa curiosité piquée, Simo entreprit de s'en approcher.

Autour d'eux tonnait l'artillerie et crépitaient les mitrailleuses. Dans des combats qui faisaient rage ou pour simplement décongeler les armes, il fallait tirer sans arrêt, afin que les moins cinquante degrés ne les rendent inutilisables. Des deux côtés du front, l'on avait même entretenu jour et nuit de grands feux de bois autour desquels étaient entreposés les fusils, les mortiers et les canons, pour les garder à une température à peine inférieure à zéro.

Le froid qui engourdisait les moteurs et les armes encapsulait aussi les odeurs, car Simo et Yrjö auraient déjà dû sentir depuis longtemps ce qui se dressait devant eux et ce au-dessus de quoi les corbeaux dansaient.

Là, un charnier d'au moins cinq cents cadavres formait une montagne de dix mètres de haut enterrée de moitié. Dix mètres de chairs glacées recouvertes de parasites noirs, déchiquetées par des becs et des griffes affamées. Le Kremlin répétait à l'envi que la Guerre d'Hiver ne tuait pas les enfants de la Mère-Patrie, et ces morts dont la propagande refusait l'existence devaient être abandonnés. Ils déchaussèrent leurs skis pour en faire le tour et, face à ce monstre hideux aux cinq cents visages figés dans la douleur pour certains, dans une étrange expression de surprise pour d'autres, Yrjö voulut prier. Quand, par-derrière, la main de Simo se colla fermement à sa bouche.

À quinze mètres d'eux, une troupe silencieuse de vingt soldats rouges tirait avec peine des luges chargées de nouveaux cadavres.

Simo jeta son sac au sol, ses skis, son fusil, et la neige tendre les avala tout en les dissimulant. Il mit un genou à terre puis baissa la large capuche de sa combinaison blanche intégrale devant son

visage. Geste après geste, Yrjö l'imita, et blancs sur blanc, parfaitement immobiles, ils disparurent entièrement.

Les Russes passèrent juste devant eux, déchargèrent les corps et, incapables de les jeter sur le haut de la pile, les laissèrent où ils étaient, épuisés par l'effort. Un paquet de cigarettes passa de main en main, et la fumée du tabac brun exhalée arriva jusqu'aux deux invisibles, dissimulés à leurs yeux, à moins de deux mètres. Yrjö tremblait de peur et de froid. Il leur fallait respirer aussi peu que possible, ne laisser qu'un fin filet d'air sortir de leurs bouches pour empêcher un nuage de buée délateur autour d'eux. Simo plongeait doucement la main sous la neige, cherchant sous ses doigts la crosse de son fusil, prêt à toute éventualité.

Mais les Russes, tout affairés à leur labeur de fossoyeurs, maltraités par le froid et la fatigue, regardaient droit devant eux comme des chevaux de trait et passèrent à nouveau devant Simo et son apprenti sans les remarquer, dans le paysage ivoire pétrifié, leurs luges désormais vides.

Sortant d'une quasi-apnée, les deux hommes respirèrent enfin à pleins poumons, fouillèrent la neige pour retrouver armes, skis et sacs puis se levèrent, quand un coup de feu tonna. Simo se tourna vers Yrjö, persuadé qu'il avait été touché, mais ne vit qu'un gosse, le visage blême, une légère fumée sortant du canon de son fusil. Les doigts gourds, il n'avait pas senti la pression qu'il avait appliquée sur la détente. Et si le tir involontaire était ami, les suivants furent bien russes.

Simo attrapa Yrjö par le col, et ils se mirent à courir aussi vite que possible, gênés par le poids de leurs skis dans les bras, de leur arme sur une épaule, de leur paquetage sur l'autre, avançant maladroitement alors qu'autour d'eux sifflaient les balles.

Le sniper avisa un monticule de neige derrière lequel ils se jetèrent, très certainement la pire cachette possible, puisqu'elle ne les protégeait de rien. Des Russes approchaient, et s'il s'agissait des fossoyeurs, alors ils étaient vingt.

Autour des deux Finlandais pris au piège, les balles ricochaient sur les roches plates de granit, explosaient ce qu'il restait des troncs arrachés par les obus de Komarov, perforaient leur inutile bouclier de flocons. Les Russes ne visaient pas très juste, mais ils tiraient sans cesse. Tout cela n'était qu'une histoire de secondes avant d'être abattus, ou pire, capturés. Simo pensa à sa ferme, à Toivo, et s'étonna de ne pas voir son renard protecteur. Il s'était persuadé qu'il viendrait à lui au dernier moment de sa vie, pour l'entourer de sa chaude fourrure et de son odeur de musc. Une nouvelle balle siffla si proche qu'il crut même sentir le vent qu'elle déplaçait en fendait l'air. Ils étaient vingt. Simo, dans un baroud d'honneur, pouvait en tuer cinq en tout autant de secondes avant de devoir recharger, mais le reste de la troupe rouge aurait raison d'eux.

Prêt à rencontrer le cygne du pays des morts, il ferma les yeux, agrippa son arme et s'apprêta à faire subir à l'ennemi son ultime acte de bravoure. Il n'eut pourtant pas le temps de se lever.

– Je suis Simo Häyhä ! hurla Yrjö en les défiant, pourtant tremblant de peur, adossé au monticule de neige. La Mort Blanche ! *Belaya Smert* ! J'ai une balle pour chacune de vos sales gueules ! Vous voulez crever ici ou voir le soleil de demain ?

Les tirs cessèrent à l'instant.

Pour se faire comprendre, Yrjö avait mélangé à son finnois quelques mots russes qu'il connaissait, et le message avait, semblait-il, fait son effet.

De l'autre côté, les Russes débattaient. Pour cette mission de croque-mort n'avaient été choisis que de simples soldats, et c'est



sans officiers qu'ils jaugèrent la situation.

– *Belaya Smert* ? Vous connaissez la récompense ? Celui qui ramène sa tête à Komarov peut rentrer chez lui, dit l'un d'eux.

– Oui, mais tous ceux qui ont essayé ont un trou dans leur uniforme. Il paraît qu'il est immortel.

– Tout de même, nous sommes vingt... Et ils sont deux...

– Alors... On fait quoi ?

Simo laissa passer une minute et, n'entendant plus aucun bruit, leva prudemment la tête au-dessus du monticule. Plus un soldat. Subjugué par la vivacité d'esprit d'Yrjö, son audace et son sang-froid auxquels il devait la vie, Simo fut surpris par son propre éclat de rire.

– Ouais, lui sourit son élève, j'ai failli nous faire tuer, mais je crois bien que je viens aussi de nous sauver rien qu'en leur criant ton nom.

\*  
\*     \*

Simo avait changé d'avis et sur le chemin du retour, dans un bois à quelques kilomètres du campement, il posa son paquetage derrière un tronc couché, retenu à sa souche par sa seule écorce.

Face à la déforestation dont il avait été témoin, il avait tout d'abord décidé de repousser à plus tard la leçon prévue, le temps d'aller faire son rapport à la base arrière. Mais l'inattendue rencontre avec les Russes lui avait confirmé, s'il en était besoin, que « plus tard » était ici et en ces temps une notion incertaine. Au cours de cette Guerre d'Hiver, comme dans toutes les guerres, il n'est rien de plus hypothétique que « plus tard ».

Simo sortit son fusil et le posa, le canon stable sur le tronc. Miroir de ses gestes, Yrjö répéta chacun d'eux. Simo mit de l'ordre dans ses idées. Puisque l'occasion risquait de ne pas se représenter, il

fallait donc tout lui dire, transmettre des années de technique et de connaissances, en une fois.

D'une tape sur la crosse, il désigna son fusil.

– Ceci est un M28/30, crosse en bouleau, numéro de série 60974. Tu t'en souviendras un jour aussi bien que de ta date de naissance. 1,19 mètre de long, 68,5 centimètres de canon, 4,3 kilogrammes en tout et à vide. Il tire des cartouches D166 de 13 grammes, létales à deux kilomètres de distance, à la vitesse de 705 mètres par seconde. Mon arme est la même que la tienne, mais chaque arme est différente, même si le modèle est identique. Ne change jamais le fusil que tu connais et qui te convient, tant qu'il n'est pas cassé.

Chaque mot s'imprimait comme des paroles sacrées dans la mémoire d'Yrjö.

– Avant de partir, tu dois récupérer les cartes à jour. Elles ne te serviront qu'à connaître les derniers emplacements des mines, parce que si tu as besoin d'une carte pour te retrouver, c'est que tu es déjà perdu. En quittant ta tente, prends une poignée de cendres dans le poêle et applique-les sur ton canon huilé. Tu éviteras une réverbération du soleil qui pourrait trahir ta position. Mets du sucre et du pain dans ta poche. N'oublie pas d'embrasser ceux que tu aimes. Ton retour n'est pas écrit.

D'un geste sûr, Simo éjecta le chargeur de son fusil et le montra à Yrjö.

– Ton chargeur contient cinq cartouches. Prends-en toujours plusieurs avec toi. Garde-les dans ta poche. Les cartouches gelées sont plus lourdes et perdent un mètre par seconde. Absolument tout modifie leur trajectoire. Comme une flèche, la balle fait une parabole. Tirer dans le sens du vent la fera monter, tirer contre le

vent la fera descendre, tout comme la pluie ou l'humidité. Il te faudra ensuite chercher une position de tir.

Simo s'allongea et, sans viser, cala simplement la crosse dans le creux de son épaule.

– Avant tout, regarde ton environnement. Personne ne marche assez lentement pour ne pas laisser de traces. La terre, les branches, les feuilles, et la neige par-dessus tout te raconteront ce que tu dois savoir. Combien d'ennemis sont passés, s'ils se sont arrêtés, s'ils traînaient des canons ou des mitrailleuses. Cherche calmement, avec le moins d'efforts possible, la sueur, une fois que tu seras en position, gèlera tout ton corps. Ne tire pas d'une maison ou d'un immeuble, un seul obus rouge te laisserait sous ses décombres. Ne tire pas du haut d'un arbre, une fois repéré, tu n'auras jamais le temps d'en descendre. Essaie d'avoir le soleil dans ton dos, pour qu'il éblouisse l'adversaire. Enfin, choisis un endroit avec une voie d'évacuation non obstruée derrière toi, pour une possible retraite. Et si tu dois fuir, n'oublie pas de lancer quelques « étincelles », qu'ils regrettent de nous avoir un jour déclaré la guerre.

En disant ces mots, Simo se tourna d'un quart et montra, accrochées à sa ceinture, les trois grenades qu'il avait ainsi rebaptisées.

– Maintenant tu peux préparer ton tir. Tout d'abord, ne pose jamais le doigt sur la queue de détente mais le long du pontet, ça t'évitera un coup de feu malheureux, et tu serais encore obligé de crier mon nom pour te sauver la vie. Tu seras statique de longs moments, et tu devras contrôler tes tremblements, ta fatigue et ta peur par ton seul esprit. Tu dois donc connaître tes forces et tes limites. Ne mets pas en avant les premières et écoute les secondes. N'utilise jamais de lunette de visée, là aussi, le soleil pourrait frapper la lentille et révéler ta position. Beaucoup de Russes auraient pu te

le confirmer, si je ne les avais pas croisés. Mets de la neige dans ta bouche pour éviter la buée, et si ton fusil est posé à même le sol, tasse la neige devant toi pour qu'elle ne s'envole pas à cause du souffle expulsé par la bouche du canon. Ne t'occupe que de ce qui est devant, ne t'occupe pas du ciel. Les obus, même s'ils font trois quarts des victimes, c'est au petit bonheur la chance, tu n'y peux rien.

Simo se mit alors dans l'axe de son fusil, comme si l'homme et l'arme ne faisaient qu'une ligne, puis il ferma un œil et visa au loin.

– Lorsque les ennemis sont au centre de ta mire, il faudra choisir. Trouve la meilleure cible, pas la plus facile. Définis un ordre si elles sont plusieurs. Les tireurs de précision en premier. Celui derrière la mitrailleuse ensuite, le canonnier ou le mortier en troisième. Les officiers en quatrième. Les autres mourront en dernier s'ils ne se sont pas déjà enfuis, et ça n'a pas vraiment d'importance, car ce ne seront que de simples soldats, et la plupart n'ont pas demandé à être là. Estime la distance avec précision. Si la cible est en mouvement, tire cinquante centimètres devant. Si elle court, ajoute un mètre. Ne vise pas la tête, c'est prétentieux et pas plus efficace que n'importe où dans le torse. Respire. Appuie doucement sur la queue de détente, laisse-toi presque surprendre par le départ de feu. Si tu touches, recommence. Si tu manques, change de position. Deux sentiments vont particulièrement parasiter ton tir. La peur de le rater. Et parce qu'on n'est pas des assassins... la peur de le réussir. Malheureusement, au bout de quelques jours, tuer sera moins culpabilisant. Voilà, tu sais à peu près tout. Le reste, c'est de la pratique, et de la pratique, tu vas en avoir.

Parce qu'ils étaient assez proches du camp et que l'endroit paraissait désert, parce qu'Yrjö voulait montrer au Tireur Magique qu'il avait lui aussi du talent et enfin, parce qu'un corbeau perdu les

avait suivis jusque-là et s'était posé à cinquante mètres sur une branche cassée, Yrjö le descendit d'une seule balle.

– Tu vas le manger ? demanda Simo.

Toute la fierté de son disciple s'effaça.

– Je ne tue que parce que la défense de mon pays est légitime, le réprimanda Simo, et que les Russes feraient de même s'ils en avaient l'occasion. Pour le reste, je ne tue que ce que je mange. Alors va chercher ce corbeau, c'est ton repas du soir.

\*  
\*     \*

Arrivés à la nuit tombée, Simo et Yrjö retrouvèrent une partie des soldats de la 6<sup>e</sup> compagnie. Sous la tente, ils prenaient un semblant de repos, au mieux, ils tentaient juste de fermer les yeux, car la guerre, insomniaque, grondait de bombes en un tremblement perpétuel qui pénétrait par les pieds et résonnait jusqu'au cerveau pour les torturer sans cesse.

Sept de la compagnie étaient morts aujourd'hui, ce qui pouvait paraître peu. Mais il ne s'agissait que d'une compagnie, et il en fallait six pour former un bataillon, trois bataillons pour former un régiment, trois régiments pour former une division et une seule division, la 12<sup>e</sup>, pour protéger Kollaa. En face, les Russes de la 8<sup>e</sup> armée Rouge leur opposaient six divisions, dont trois avaient été entièrement renouvelées de leurs hommes et de leur matériel.

Au cours de cette nouvelle nuit et de son cortège de cauchemars, les soldats, sans oser le dire, attendaient la voix douce d'Yrjö et sa prière alors qu'il cherchait une place parmi eux. Mais cette journée avait changé les choses, avait changé Yrjö, bien que sa voix fût toujours douce, malgré les mots qu'elle portait.

– Seigneur, commença-t-il. Donne-moi la force de viser juste. Accompagne la parabole de mes balles pour qu’elles touchent les démons qui envahissent notre pays. Malgré la peur, malgré le froid, que jamais je n’oublie les paroles de Simo, le plus valeureux de tes fils. Ne change jamais le fusil que tu connais et qui te convient, tant qu’il n’est pas cassé. De la cendre sur ton canon, du pain et du sucre dans ta poche. Embrasse ceux que tu aimes, ton retour n’est pas écrit...

Aucun des conseils ne fut oublié. Chacun d’eux mis l’un à la suite de l’autre. Ainsi naquit la prière du sniper.

1. *Tunturi* : colline chauve qui s’élève au-dessus de la toundra.

Chaque jour semblait être le dernier, celui de la capitulation, et tous les soirs, sur le bureau de Teittinen, s'entassaient par centaines les demi-plaques métalliques d'identification des nouveaux morts sur le front.

La nature finlandaise avait pourtant fait de son mieux...

Les forêts, alliées et protectrices, avaient dressé leurs arbres en murailles, et le pays s'était paré de lacs, comme autant de diamants bleus et d'obstacles. Mais l'hiver les avait solidifiés d'une incassable couche de glace qui pouvait même supporter le poids des tanks. Quant aux forêts entourant le front de Kollaa, il n'en restait que des souches arrachées et un sol meurtri, labouré par près de cent jours assassins.

Le climat finlandais avait pourtant fait de son mieux...

Il soumettait l'ennemi à des températures mortelles et à des tempêtes de neige constantes. Mais les Russes avaient été vêtus, dotés de skis et mieux nourris, et la plupart supportaient désormais les conditions arctiques. Bien sûr, Shtern perdait tous les jours, et par dizaines, des soldats morts de froid, mais il y avait là comme une sélection naturelle. Les forts survivaient, les faibles mouraient, et sans états d'âme, il suffisait de les remplacer, puisqu'ils étaient si nombreux qu'ils semblaient patienter aux portes de la frontière comme une ressource infinie.

Les soldats finlandais avaient pourtant fait de leur mieux...

Sans désertier ni capituler, leur *Sisu* tel un feu dans le ventre, résistant avec ténacité, conscients pourtant qu'une victoire était impossible, gardant malgré tout leurs fusils et leurs canons obstinés, dressés droit devant l'ennemi. Mais alors qu'ils se battaient épaule contre épaule en décembre, il fallait désormais qu'ils s'espacent d'une bonne dizaine de mètres pour couvrir une zone, effectuer une patrouille ou défendre une position. Ce matin, une Lotta cantinière avait même dit à Onni qu'elle cuisinait pour deux fois moins d'hommes qu'au début.

Les Russes étaient là jour et nuit. On se battait à cinq kilomètres devant la ligne de défense, ou directement au corps à corps dans les tranchées. Deux fois par jour, la section logistique vidait à la pelle ces interminables boyaux remplis d'un mélange de terre gorgée de sang, de neige brune et de cadavres en morceaux.

Pour la première fois, les bombardements atteignaient les campements des compagnies, sans pour autant toucher l'État-major de la base arrière. Quelques tentes épargnées résistaient encore, mais à quoi bon ? Les troupes soviétiques en vagues perpétuelles interdisaient tout repos, et le feu roulant des obus assourdissait tant que personne ne parlait plus. Tuer ou être tué, chaque seconde ressassait la même et unique option, et tous les uniformes étaient largement tachés de sangs mélangés, indifférenciables, russe et finlandais. Les soldats parlaient d'enfer sans galvauder le mot, puisque même l'aumônier se demandait ce que le diable en sa demeure pouvait proposer de pire que la Guerre d'Hiver.

Pourtant, au beau milieu de la tourmente, un homme y trouvait son compte. Juste avant de prendre la tête de deux *Sissi* et de partir au combat, Juutilainen, soigné de sa blessure à la main, se baissa à



l'oreille de Karlsson et lui délivra sa pensée du jour, comme on devise devant une cheminée.

– J'ai passé ma vie à défier la mort. C'est une existence particulière, non ?

\*  
\*     \*

La 6<sup>e</sup> compagnie n'eut pas à skier longtemps avant de rencontrer les premiers ennemis, puisqu'ils étaient partout.

Karlsson avait levé le poing pour imposer le silence. À quelques enjambées de leur position, il fallut alors discerner parmi les cris guerriers des unités qui s'affrontaient celui plus lancinant des hurlements de douleur. Le tout était de savoir à qui ils appartenaient, et ils rampèrent jusqu'à eux pour le découvrir.

Les soixante hommes de l'Horreur se tenaient maintenant là, debout devant neuf soldats russes, empêtrés dans un long rouleau de ronces métalliques qui, dissimulé par la neige, les avait accrochés. Chaque mouvement pour se libérer n'avait fait qu'enfoncer plus profondément les épines d'acier dans leurs chairs.

Les Russes les regardaient comme des animaux piégés et imploraient leur clémence.

– Prisonniers, nous pourrions les faire parler, proposa Karlsson.

L'un d'eux se mit à supplier, le visage lardé de métal, et parler sa langue ne fut pas nécessaire pour le comprendre. Indifférent, Juutilainen attrapa son pistolet et tua les neuf sans précipitation, l'un après l'autre, laissant au neuvième tout le temps de voir sa mort approcher.

– Tu voulais apprendre quoi ? Qu'on est en guerre avec eux et qu'ils n'ont jamais été aussi près ? Je sais bien, va, que ton bon cœur t'a fait aimé de mes soldats. Mais ce n'est pas avec le cœur que l'on gagne les guerres.

Sur ordre, Pietari, Simo et Yrjö fouillèrent les cadavres avant qu'ils ne gèlent, le reste de la compagnie en cercle protecteur autour d'eux, quand une voix fluette s'entendit plus loin...

– Tirez pas ! Tirez pas !

Pulkki, le messager, sa lampe à filtre vert levée bien haut au-dessus de sa tête à travers le blizzard, arrivait dans leur direction.

– T'es toujours pas mort, toi ? l'accueillit l'Horreur à son habitude. Presque cent jours sans arme, et tu résistes mieux qu'un soldat.

Pulkki ne releva pas. Pas le temps. Il pointa du doigt un endroit sur la carte qu'il venait de déplier sur un tronc couché.

– Là, les informa-t-il essoufflé. La 4<sup>e</sup> compagnie est sous le feu d'une mitrailleuse. Ils sont cernés. Ils ont déjà perdu un tiers de leurs hommes. J'allais sur la ligne pour demander du secours.

– Tu l'as trouvé, gamin, sourit Juutilainen.

\*  
\*     \*

En contrebas, allongés dans une tranchée de vingt mètres de long, une partie des soldats de la 4<sup>e</sup> compagnie subissaient le feu nourri de près de cent mitraillettes et d'une imposante mitrailleuse qui crachait autant que trente hommes avec des munitions cinq fois plus grosses. Son tireur était dissimulé par deux plaques de métal fixées devant en blindage défensif, et seul le haut de son crâne dépassait.

Ce fut suffisant pour Simo qui le décalotta d'une seule balle.

Le temps qu'un autre Russe trouve le courage de le remplacer, la 6<sup>e</sup> compagnie n'eut plus qu'à glisser jusqu'à la 4<sup>e</sup> et sauter dans la tranchée pour les rejoindre.

– Vous avez creusé votre propre tombe ? les moqua Pietari. C’est pour faire gagner du temps aux Russes ?

L’air était saturé de plomb. Les Finlandais tiraient à l’aveugle, sans même oser lever la tête. Seuls les canons de leurs fusils dépassaient de la tranchée. Juutilainen, téméraire, jeta un coup d’œil rapide. Une bande de granit plat de soixante-dix mètres les séparait des Russes. Leur mitrailleuse juchée sur une luge en métal venait en premier, et derrière elle, les tireurs à la mitrailleuse étaient dissimulés par un monticule rocheux. Le légionnaire se remit à l’abri et avisa Simo.

– Mitrailleuse Maxim PM1910 à soixante-dix mètres ! Soixante-dix mètres, tu couvres ?

D’un hochement de tête, Simo confirma.

D’un air de défi, Juutilainen se tourna vers Karlsson.

– Je vais te montrer, moi, lui dit-il, comment on gagne le respect de ses hommes.

L’Horreur vérifia que sa mitrailleuse était bien garnie et demanda à ce qu’on lui accroche, tout autour de sa ceinture, un maximum de ce que Simo appelait des « étincelles ». Bardé de grenades, le légionnaire respira trois fois à pleins poumons et donna le signal à son tireur d’élite.

Debout, Simo atteignait juste le rebord de la tranchée. La mitrailleuse avait repris vie et arrosait sans reprendre son souffle. Couvrir son officier sur cette distance exigerait pas mal de précision et bien plus de chance.

Hissé par deux soldats, presque jeté par-dessus bord, Juutilainen fut propulsé en l’air et avant même qu’il se mette à courir sur le granit, Simo s’était levé et, d’un tir assuré, avait arraché la moitié du crâne du nouveau mitrailleur. À seulement soixante-dix mètres, il aurait pu viser son œil et toucher la pupille.

Le légionnaire fonça, et Simo abattit trois soldats russes avant même qu'ils ne tirent. Une partie des ennemis se remit à l'abri, tandis que dix d'entre eux tirèrent sans relâche vers l'Horreur qui avait déjà parcouru vingt mètres et qui vidait en leur direction toutes les cartouches de son chargeur. Restait plus du double de distance à survivre. En quatre coups, Simo abattit quatre Russes, mais en vit tomber cinq, puis six, puis sept, et quand un nouveau mitrailleur se mit à la gâchette, celui-ci aussi partit en arrière sous le choc d'une balle. Derrière lui, Yrjö se tenait droit, son fusil pointé devant encore fumant.

À trente mètres de son but et l'arme vide, Juutilainen arracha deux par deux ses grenades qu'il dégoupillait avec ses dents et jetait droit devant dans un formidable mur d'explosions.

À la mitrailleuse, un nouvel homme. Sa salve sembla poursuivre Juutilainen, faisant crépiter le sol et gicler la neige derrière ses talons, se rapprochant de plus en plus. Juste avant qu'elle ne l'atteigne, Simo y mit fin. Désorganisés et effrayés par cette opération suicidaire, les Russes étaient maintenant collés au sol, s'en remettant uniquement au pouvoir destructeur de la Maxim PM1910.

L'officier russe désigna un nouveau mitrailleur qui refusa d'emblée le sacrifice et qui fut exécuté d'une balle dans la tête. Sans autre choix, le suivant rampa jusqu'à la bête sans réussir à la rejoindre, visé et touché par La Mort Blanche et son disciple. Et lorsque l'officier russe chercha un nouveau candidat à la mort certaine, c'est lui qui reçut une balle en pleine gorge d'un de ses soldats. Il s'effondra, les mains couvertes de sang autour de son cou, incrédule face à la trahison, quand devant eux surgit un homme aux yeux écarquillés par la folie avec un sourire glaçant qui révélait toutes ses dents.

Juutilainen dégagea d'un coup de botte le corps qui s'était affalé derrière la mitrailleuse, fit tourner de quatre-vingt-dix degrés la luge qui la supportait avant de saisir la gâchette et, comme la serpe fauche le blé, il décima près de trente rouges avant de se retrouver à court. Certains survivants se mirent à genoux, espérant que les Finlandais fassent des prisonniers, les autres coururent comme s'ils avaient rencontré la mort en personne, ce qui résumait assez bien le légionnaire.

Sous le vacarme de cette opération, personne n'entendit le moteur du tank T26 qui arriva sur le côté de la tranchée finlandaise, remontant une légère pente qui à son sommet lui fit lever les chenilles avant qu'elles ne retombent lourdement dans un nuage de neige, son canon face aux hommes des deux compagnies, terrés dans leur boyau. La mitrailleuse en tourelle tira dans la tranchée et ceux qui n'avaient pu s'en extraire à temps périrent sans souffrir sous la pluie de métal qui les traversa.

Pietari et Onni, qui avaient depuis le début du conflit mis hors service une bonne dizaine de T26, se comprirent sans se parler et, déjà hors de la tranchée, un cocktail Molotov dans la main d'Onni, une bûche de bois dans celle de Pietari, ils se ruèrent vers la bête. La bombe à essence atteignit l'exact point de faiblesse du tank, au niveau de ses grilles d'aération, mais pour la première fois, le feu ne fut pas aspiré, et les flammes restèrent à brûler la carlingue sans pénétrer l'habitacle. Pietari s'apprêta alors à lancer sa bûche dans les chenilles afin de l'immobiliser et de laisser à Onni le temps d'allumer un nouveau cocktail. Mais sa bûche à la main, il constata que les chenilles du T26 avaient été blindées, recouvertes de plaques de métal empêchant leur déraillement ou leur immobilisation.

Sur ordre de Staline, Timochenko avait repensé l'armée russe. Il avait aussi amélioré et renforcé ses chars d'assaut.

Le tank flambait, invincible, et la stupéfaction d'Onni et de Pietari eut raison de leur attention. Le canon du T26 avait tourné et les regardait à présent de son œil unique. Mais là aussi, quelque chose avait changé. Le canon était différent. Son diamètre, si petit, n'aurait jamais permis de tirer le moindre obus. Et cette odeur d'essence qui s'en dégageait... Onni comprit à temps et se jeta de côté, évitant de peu l'épaisse langue de feu qui en sortit. Lourde et poisseuse, elle enveloppa Pietari qui devint torche hurlante. Il tourna sur lui-même, s'agenouilla enfin dans un râle grave, quand une balle en plein cœur mit fin à son insupportable douleur. Simo avait tiré sans même viser. Il abaissa son fusil, et le monde devint flou autour de lui.

À peine vit-il Karlsson jeter deux grenades sur le toit du T26 et courir aussi loin que possible pour se mettre à couvert. L'une explosa sous la tourelle et, par son puissant souffle, la détacha presque entièrement de la carrosserie. L'autre glissa et, avant de tomber au sol, explosa sur le côté gauche du tank.

À peine vit-il le tank amputé, griffé désormais d'une profonde cicatrice sur le côté, barrant en son centre l'étoile rouge soviétique qui y était peinte, opérer un demi-tour et disparaître de l'autre côté de la pente.

À peine vit-il Onni recouvrir de neige Pietari Koskinen pour étouffer les flammes, la peau charbon fondue, les vêtements calcinés.

\*  
\*   \*   \*

À cinq cents kilomètres de là, Mannerheim hésitait de moins en moins à accepter les clauses de Staline.

À quatre cent cinquante kilomètres de là, Viktor Koskinen écrivait une nouvelle lettre à son frère.

À soixante-dix mètres de là, Juutilainen termina d'exécuter les survivants malgré leurs suppliques.

Et à quelques centimètres de Pietari, Simo se laissa tomber au sol et prit sa main brûlée qu'il porta à ses lèvres pour l'embrasser.

« Qu'une balle me traverse maintenant. Qu'elle mette fin à tout cela », pria-t-il en silence.

*Quartier Général principal.*

*Finlande, ville de Mikkeli.*

*28 février 1940.*

*Quinze jours avant la fin de la guerre.*

Reposant sur le bureau du chef des armées, presque insultantes, les clauses envoyées par Molotov, signées de Staline et reçues le jour même, n'avaient pas été modifiées d'une virgule ni d'un kilomètre de territoire exigé. Pourtant, Mannerheim les regardait cette fois-ci avec un certain fatalisme.

– Avons-nous le choix ? demanda Aksel Airo qui partageait son sentiment. Viipuri et Kollaa vont céder d'un jour à l'autre, de cela nous sommes certains. Et les troupes françaises et anglaises ne sont toujours pas arrivées, si même elles sont parties.

Mannerheim ferma les yeux. Derrière ses paupières se jouaient les combats meurtriers sur tous les fronts de son pays, mouraient les hommes, brûlaient les villages, sombraient les villes, englouties sous des mers de feu.

– Dites à Tanner qu'il contacte l'ambassadeur suédois. Assurez-le que nous regardons d'un œil favorable le traité de paix proposé par la Russie. Il saura comment faire remonter cette information.



\*  
\*      \*

*29 février 1940.*

*Quatorze jours avant la fin de la guerre.*

Il ne s'agissait pas d'accepter simplement d'arrêter la guerre, mais de s'en sortir par un traité de paix hypocrite qui mènerait au fil des années au même résultat. Les portes du pays s'ouvriraient à la Russie qui n'aurait plus qu'à absorber la Finlande région après région dans la surpuissante Mère-Patrie soviétique.

Ainsi, au gouvernement comme au Quartier Général principal, l'idée de voir leur pays perdre sa jeune indépendance leur était si douloureuse, si viscéralement inenvisageable, que le moindre frémissement de soutien, le moindre espoir d'une collaboration alliée pouvait encore faire hésiter à accepter le traité de paix de Staline.

Et le frémissement arriva.

La porte du bureau de Mannerheim s'ouvrit à la volée sur Aksel Airo dont l'attitude révélait l'excitation.

– Nous avons reçu des nouvelles de la France !

\*  
\*      \*

*Hôtel Matignon – France.*

Puisqu'elles naviguaient entre les ambassadeurs et les ministres des Affaires étrangères de divers pays, il n'y avait rien de moins secret que les négociations entre la Finlande et la Russie. Et Daladier, président du Conseil, en avait vent presque au moment où elles se déroulaient.

Devant un bureau aux dimensions exagérées et qui n'avait pour effet que de rendre Daladier tout petit au milieu, il avait convoqué

l'ambassadeur de Finlande. Confirmant son caractère inquiet, il avait devant lui tout en double. Deux téléphones. Deux stylo-plume. Deux calepins. Deux buvards. Et deux gigantesques chandeliers entourant un miroir qui touchait le plafond et agrandissait encore la pièce déjà si grande que l'homme discret qui se tenait au fond ne fut pas remarqué par Holma, l'ambassadeur finlandais, convoqué en urgence à Matignon.

– Je leur dis quoi ? demanda Holma, la main sur l'un des deux téléphones du bureau.

– De ne surtout pas accepter ! répondit Daladier. Dites à votre Premier ministre que nous sommes prêts à envoyer de nombreux soldats.

– J'aimerais être précis. Je lui dis combien ?

Daladier réfléchit un instant, comme s'il estimait le prix d'un bien sans être vraiment sûr de sa valeur.

– Dites vingt mille soldats. Non, dites trente. Trente mille soldats. Et même peut-être quarante mille ! Et c'est sans compter le soutien anglais qui ne saura tarder.

– Vingt, quarante, ce n'est pas vraiment la même chose, s'inquiéta Holma. Mais surtout, comment les faire venir jusqu'aux fronts ? Vous vous opposerez toujours à la Suède qui joue la carte de sa neutralité pour refuser de laisser passer des troupes alliées sur son territoire.

– Évidemment, la si ambiguë neutralité suédoise, se navra Daladier. Ils envoient quelques hommes en Laponie pour aider les Finlandais, ils fournissent aussi des armes et, dans le même temps, ils vendent tout le fer de leurs mines au Troisième Reich. Voyons déjà si votre ministre est prêt à m'entendre.

– Vous pouvez aussi le lui dire vous-même, monsieur. Je pense qu'il serait rassuré de vous entendre de vive voix.

– Non, la politique ne se fait pas aussi simplement. Tout se prépare avec des intermédiaires, seules les signatures se font avec les intéressés.

Holma, diplomate de carrière, savait bien la nécessité des intermédiaires. Si d'aventure tout capotait, il serait toujours temps de les accuser d'avoir mal compris ou mal interprété. Et entre vingt mille et quarante mille soldats, il y avait matière à interprétation.

Holma décrocha le téléphone et, sous contrôle, répéta les promesses françaises sans que Daladier et le Premier ministre finlandais n'échangent un mot, puis l'ambassadeur raccrocha, un sourire aux lèvres.

– Vous avez été entendu. Notre réponse suivra. Mais une précision plus claire sur le nombre des soldats serait hautement appréciée. Le temps nous coûte des vies, et nous en manquons cruellement.

– Rassurez-le et dites-lui que je prévois le maximum de nos possibilités.

Une fois Holma parti, Daladier se tourna vers son discret collaborateur, resté silencieux jusque-là malgré sa fonction de secrétaire général du ministre des Affaires étrangères. Il était Alexis Léger lorsqu'il occupait ce poste, mais il était aussi connu sous le pseudonyme de Saint-John Perse lorsqu'il était poète.

– Je me suis opposé à vous laisser signer les accords de Munich, commença prudemment Léger. Mais vous n'en avez pas tenu compte. En laissant Hitler démembrer la Tchécoslovaquie, annexer la Bohême, la Moravie et la Silésie, nous ne lui avons rien montré d'autre qu'une certaine faiblesse. Aujourd'hui, en aidant la Finlande, nous ne ferions que déshabiller notre armée alors que les forces allemandes sont à nos portes.

Daladier s'offusqua poliment.

– Mais pour aller en Finlande, cher ami, il nous faudra bien passer par la Suède. Qui nous empêchera alors de mettre la main sur leurs mines de fer et de couper l’approvisionnement d’Hitler ?

– Et si le Führer envoie ses troupes vous y rejoindre ? Ce fer est le sang de son armée, je ne l’imagine pas nous l’abandonner.

– Alors nous nous retrouverons là-bas, et nous enverrons davantage de soldats. Lui faire la guerre en Scandinavie plutôt que sur notre territoire, c’est tout de même plus...

Daladier chercha ses mots.

– Confortable ? proposa Léger.

– Si vous voulez. Quoi qu’il en soit, contactez les ambassadeurs français et anglais, qu’ils aillent dès ce soir rencontrer le ministre des Affaires étrangères finlandais et qu’ils appuient nos promesses.

– Mais alors, à la fin, combien de soldats français resteraient en Suède et combien poursuivraient la route jusqu’en Finlande ? s’entêta Léger.

– Disons, environ la moitié des quarante mille.

– Ou la moitié des vingt... J’ai l’impression que vous n’êtes pas totalement décidé. Vous avez dit à leur ambassadeur « le maximum », je crains qu’il n’annonce quarante mille.

– De l’intérêt des intermédiaires, mon cher Alexis. Qu’il annonce ce qu’il lui semble avoir entendu, tant que la Finlande ne signe pas le moindre accord avec Staline... D’autres questionnements vous préoccupent-ils ?

Ce fut, en d’autres termes, une manière de le congédier, et si le poète connaissait la nuance des formules, l’homme politique qu’il était savait aussi lire entre les mots.

Alors que les doubles portes capitonnées se refermaient derrière lui, son conseiller resté en salle d’attente vint aux nouvelles, et Léger ne lui cacha rien, même pas ses doutes.

– Cet appel va relancer la guerre dans un pays qui allait signer une paix. Une paix qui vaut ce qu'elle vaut, mais une paix tout de même.

– Alors Daladier s'entête à vouloir y envoyer nos soldats ?

– Le but secret et lointain de la manœuvre française ne doit viser que la mainmise sur le minerais de fer suédois<sup>1</sup> et rien d'autre. J'espère bien que nos troupes n'iront pas plus loin...

– Et combien veut-il en envoyer ? s'enquit le conseiller.

– Lui-même ne le sait pas vraiment. Il a fait une promesse à un pays en perdition, sans être certain de pouvoir l'honorer.

Pour sa conclusion, Léger, le politique, laissa place à Saint-John Perse, le poète.

– De sombres stratégies sont à l'œuvre, et je crains que la Finlande n'en soit le jouet.

\*  
\*     \*

*2 mars 1940.*

*Onze jours avant la fin de la guerre.*

Ce jour-là, sur promesses françaises, le gouvernement finlandais décida de poursuivre la guerre, et les clauses de Staline lui furent renvoyées, comme un affront : mourir plutôt que capituler.

La Finlande croyait à la parole de Daladier par nécessité. La Russie y croyait aussi, mais pour d'autres raisons.

Conforté par ses espions aux oreilles indiscretes, Staline avait conclu que l'aide franco-anglaise serait imminente. À dire vrai, sa paranoïa avait décidé pour lui, et ses espions avaient suivi son souhait, lors d'une conversation avec Molotov qui, en la moquant un peu sur les planches d'un théâtre, aurait pu donner ceci :

Molotov : « Staline craint une intervention des Français et des Anglais. »

Espion : « Et eux craignent Hitler. Selon mes sources, la Finlande n'est pas le but, mais le prétexte. Ils s'arrêteront probablement aux champs métallifères de la Suède. »

Molotov : « J'entends, mais Il craint une intervention des Français et des Anglais. Souhaites-tu lui dire qu'Il se trompe ? Que Son jugement n'est pas éclairé ? »

Espion : « Je ne souhaite rien de cela, je te l'assure, et en y repensant à deux fois, je crois bien avoir entendu à ce sujet une solide rumeur. »

À régner par la terreur, on ne disait au Petit Père des peuples que ce qu'il souhaitait entendre, et autant pour la vérité.

Staline craignant aussi le dégel, tout était donc en ordre pour qu'il lance le reste de ses forces dans ce conflit absurde qu'avec toutes ses armes et tous ses hommes il aurait dû gagner depuis longtemps, mais dont il était incapable de se dépêtrer.

Les prochains jours seraient les pires, quand, sur le front de Kollaa et sur la ligne Mannerheim, le pire semblait avoir été atteint depuis déjà des semaines.

Et jamais les soldats français ne poseraient une botte en Finlande.

*Front de Kollaa.*

*3 mars 1940.*

*Dix jours avant la fin de la guerre.*

La tente de commandement de Teittinen était une des rares à tenir encore debout, et à l'intérieur, les nouvelles étaient aussi mauvaises que le temps. Le colonel avait les traits tirés de fatigue, les yeux rouges d'épuisement et, sans grande surprise, face à lui Juutilainen empestait l'alcool. Karlsson pénétra dans la tente, accompagné du jeune homme qu'on l'avait envoyé chercher et que le légionnaire avait déjà croisé.

– Vous rappelez-vous de notre ami ? demanda Teittinen à l'Horreur.

Ce dernier regarda le gamin de pied en cap.

– Oui. C'est toi qui as fait la dérivation d'une ligne de radio pour entendre les conversations des Russes, non ? Antero. Tu es le soldat Antero.

On resta désarmé par sa mémoire, lui que l'on croyait toujours trop imbibé pour reconnaître son propre reflet dans un miroir.

– Je ne me souviens que des noms des hommes de valeur, des femmes que j'ai mises sur le dos et des soldats qui m'agacent, se

justifia Juutilainen, amusé. Et si tu es là, c'est que tu as renouvelé ton opération.

– Juste quelques heures, répondit Antero, avant que les Russes ne puissent le voir. Le risque de la manœuvre serait qu'elle soit découverte et que les Ivans se mettent à nous donner intentionnellement de mauvaises informations.

– Et dis-lui ce que tu as entendu, l'invita Teittinen en se postant devant une carte bien plus grande qu'à l'accoutumée, car elle dépassait les limites des zones de front habituelles.

Antero s'approcha. Les autres l'imitèrent, soldats et officiers épaula contre épaula comme s'ils avaient le même grade, et au-dessus de la carte, les visages s'éclairèrent à la lumière de la lampe à pétrole.

– Là, c'est ici. À vingt kilomètres plus au sud, à Ullisma. Ce sont des forêts d'exploitation. J'ai entendu les *Ryssät* parler d'élargir les chemins pour y faire passer leurs tanks et leurs canons. Cinq sections logistiques sont à l'œuvre, bientôt rejointes par deux divisions de soldats d'infanterie et un bataillon d'artillerie.

L'information donnée, l'analyse suivit quelques secondes plus tard.

– Ils ont déjà compris que défoncer les massifs forestiers était plus facile que de les contourner, rappela Teittinen. Mais le temps qu'ils rasant la région, deux saisons auront passé.

– Alors ils ont trouvé une forêt moins dense, ajouta Karlsson. Une forêt d'exploitation, juste en dessous de nos positions, avec des chemins qui la quadrillent pour la traverser.

– Ouais, maugréa Juutilainen. Il leur suffit de les élargir, et ils pourront faire passer leur armement le plus encombrant. Canons et tanks. Une partie de la 8<sup>e</sup> armée Rouge pourrait nous contourner par



le sud quand le reste continuerait à nous bombarder par l'est, sur le front de Kollaa. Une tenaille en d'autres termes.

Teittinen toisa son officier.

– L'information pourrait être une diversion. Peut-être l'avons-nous aussi mal comprise. Qu'en pensez-vous ?

– Je m'étonne surtout de ne pas voir autour de cette table les chefs de bataillon. Je n'ai le commandement que d'une simple compagnie.

– Pas une simple compagnie. La 6<sup>e</sup>. Et je vous ai envoyé sur tant de missions depuis plus de trois mois que vous pourriez craindre que je veuille me débarrasser de vous. Je dois évaluer si l'opération est envisageable et je ne vois personne de mieux placé pour me répondre.

Juutilainen fit glisser son doigt sur la carte, du front de Kollaa aux forêts d'Ullisma, comme s'il en ressentait le relief sous sa peau.

– Plus de vingt kilomètres de ski et de marche, étudia l'officier, avec des températures de moins trente à moins cinquante degrés. Et il faudra faire le trajet de nuit.

– La distance vous empêchera de tirer un fil radio entre ici et Ullisma, précisa Antero dont c'était la partie.

– Vous serez donc seuls et coupés de la base arrière, conclut Teittinen.

Le légionnaire et Karlsson échangèrent un regard entendu et répondirent d'une seule voix.

– Nous devons aller voir ce qu'il se trame là-bas. Il nous est impossible de courir le risque de nous faire prendre à revers.

– Impossible, c'est certain, confirma Teittinen. Mais je ne pourrai pas fournir beaucoup d'hommes. Trois bataillons, pas plus.

– Nous le savons.

– Je ne pourrai pas non plus déshabiller Kollaa de ses unités d'artillerie. Si la menace est réelle, vos chances de retour sont minimales.

– Un seul jour a-t-il été différent ? conclut Juutilainen.

\*  
\*     \*

*Base arrière de la 8<sup>e</sup> armée.  
Quartier Général.*

L'armée Rouge, perpétuellement renforcée et reconstituée, préférait, autant que cela était possible, piocher ses nouveaux soldats parmi les pays voisins sous tutelle ou sous domination russe pour les envoyer en première ligne avant ses propres enfants. Mais à composer ses rangs de tant d'ethnies différentes, les troupes devenaient de plus en plus difficilement commandables, puisqu'elles parlaient au choix arménien, azéri, biélorusse, géorgien, kazakh, kirghize, roumain, tadjik, turc, ukrainien, ouzbek, chinois, mongol, japonais, jusqu'aux langues samoyèdes des semi-nomades de Sibérie. Et chaque ordre devait parfois être traduit dix ou quinze fois avant d'être compris par tous.

Les « vrais » soldats soviétiques n'étaient toutefois pas plus commodes à diriger. Komarov s'était alors dit qu'en les armant comme pour l'apocalypse, leurs velléités d'insubordination seraient plus rares. Il avait des amitiés dans l'aviation, et ces amitiés avaient rempli pour lui un wagon entier du train de ravitaillement.

Les caisses en bois arrivèrent au matin, anonymes et sans inscription. L'une d'elles avait été ouverte et faisait l'objet de toutes les attentions, bien qu'il ne s'agisse pourtant que de munitions, à première vue.

Komarov, l'officier politique, restait en retrait de Grigori Shtern, chef de la 8<sup>e</sup> armée russe, et les deux observaient le soldat qui garnissait le chargeur de son fusil. Autour d'eux, d'autres officiers de bataillons assistaient à la démonstration.

Le soldat ramena la culasse vers l'avant pour engager la cartouche, visa l'épicéa à dix pas devant, au centre de son large tronc que les chenilles d'un tank n'auraient pas couché, et tira. Quasiment simultanément ils entendirent le bruit de la déflagration – habituel –, celui de l'impact – assourdissant –, et surtout, ils virent le résultat sur l'arbre – stupéfiant.

La balle ne l'avait pas traversé, elle l'avait déchiqueté, coupé en deux sans netteté, ses fibres de bois arrachées et fumantes, et le haut de l'épicéa s'effondra comme ces cheminées d'usine que l'on détruit par la base.

– Munitions explosives, se vanta presque Komarov. On ne va pas en garnir les mitraillettes, car il n'y en aura pas pour tout le monde, et les gâcher n'est pas envisageable, mais nous en avons assez pour équiper les tireurs de précision.

Le soldat chargea et visa une nouvelle cible. Un pin sibérien centenaire au tronc deux fois plus large et dont les trente mètres de haut le faisaient dépasser de la canopée, la cime courbée par le poids de ses propres branches chargées de neige, comme un vieux sage regarde le monde en bas.

Passés les déflagrations et le nuage de sciure, il ne resta qu'un trou au milieu du tronc, au travers duquel le soldat passa le bras. Face aux mines ébahies, Komarov expliqua le fonctionnement de ces munitions avec la même fierté que s'il les avait lui-même conçues.

– Une charge pour faire partir la cartouche, et à l'intérieur, l'équivalent d'une grenade miniature qui explose au premier contact.

On peut descendre des avions en plein ciel avec ça ! Imaginez l'effet sur les soldats finlandais. On va leur arracher la tête comme on tire sur le pétale d'une fleur.

Shtern, pour le dire une fois et l'oublier ensuite, voulut tout de même entendre confirmation.

– Ce sont bien ces munitions qui ont été interdites sur les soldats par la déclaration de Saint-Petersbourg de 1868 ?

– Ce que la Russie donne, elle peut le reprendre, se défendit Komarov. Et ce qu'elle décide, elle peut l'annuler. Qui viendra inspecter ici les dépouilles ?

*Front de Kollaa.*

*4 mars 1940 (-30 degrés).*

*Neuf jours avant la fin de la guerre.*

Les tanks russes étaient mieux équipés ? Alors les Finlandais frapperaient plus fort... Karlsson, Simo et Onni avaient ainsi passé une partie de la soirée à confectionner des grenades-cartables : un bâton de bois de trente centimètres ; quatre pains d'explosifs autour pour un total de cinq kilos de TNT ; quatre plaques de métal par-dessus, le tout fixé par de la simple ficelle. Mais le manque de matériel étant criant, ils ne purent en assembler que deux.

Yrjö avait voulu venir avec eux dans les forêts d'Ullisma. Simo s'y était opposé. Mais il n'était ni son père ni son officier. Avant minuit, ils quittèrent alors le campement de Kollaa sous l'éternel feu russe, laissant derrière eux la ligne de front qui pouvait céder à chaque instant.

\*  
\*      \*

*5 mars 1940.*

*4 h 30 du matin (-40 degrés).*

*Huit jours avant la fin de la guerre.*

Pour beaucoup, cette marche avait été la plus épuisante de toutes. Il avait fallu ne pas se perdre dans la nuit et transpirer le moins possible au risque de geler sur place à la première pause. La neige, souvent à hauteur de hanche, épuisait le premier de ligne, et il avait fallu sans cesse faire tourner les hommes de l'avant à l'arrière et vérifier qu'ils suivent. Parfois, on se retournait et, constatant qu'il en manquait deux ou trois, avalés par la forêt comme un dû pour ce qu'on lui avait fait subir, on se signait simplement d'un geste rapide.

Les trois bataillons finlandais s'arrêtèrent enfin deux kilomètres avant Ullisma. À 15 heures, les soldats finirent d'établir un campement sommaire fait de tentes à moitié enterrées dans le sol et de quelques tranchées peu profondes autour. Sans autorisation d'allumer le moindre feu, les deux mille soldats se blottirent les uns contre les autres, comme des oiseaux sur une branche, grelottants, claquant des dents, les muscles tétanisés par le froid.

Une heure plus tard, le retour de la patrouille d'éclaireurs permit de faire un état des forces en présence.

– Ils sont plus de douze mille Ivans de l'autre côté, assura l'éclaireur invité à la table militaire.

Deux mille Finlandais contre six fois plus de Russes. Au vu de l'infériorité numérique criante, aucune armée n'aurait choisi autre chose que la défense. Les Finlandais optèrent donc pour l'attaque.

– Distribuez du pain, du sucre en poudre, de la confiture et de la *viina*, ordonna Teittinen. Nous partirons avant le lever du soleil.

\*  
\*     \*

*6 mars 1940, forêts d'Ullisma.*

*4 h du matin (-50 degrés).*

*Sept jours avant la fin de la guerre.*

Simo, Onni et Yrjö avaient passé la nuit à se surveiller pour s'empêcher de s'endormir complètement. D'autres frères d'armes n'avaient pas eu cette chance, et on les retrouva, les yeux blancs comme des billes de porcelaine, le visage contracté par les derniers spasmes. Même leurs fusils avaient gelé.

Yrjö imita Simo et à son tour, il cala son M28/30 entre sa combinaison et son corps pour le réchauffer, puis glissa un chargeur dans chaque poche et, après l'avoir frotté un peu, un dernier dans la culotte.

Les bataillons se séparèrent en trois points d'attaque. Les compagnies qui les composaient se divisèrent à leur tour pour encercler au mieux et avec peu d'hommes un adversaire démesuré. La forêt d'exploitation était quadrillée à la façon d'un échiquier de quarante-huit pièces allongées et rectangulaires, séparées par des voies qui portaient le nom de rues d'Helsinki. Simonkatu, Unioninkatu, Sirkuskatu, ou encore Hallituskatu<sup>1</sup>...

La 6<sup>e</sup> salua les compagnies 4 et 5, les soldats prirent le temps de s'embrasser et d'échanger quelques mots, puis, Simo et Juutilainen en tête, ils se dirigèrent vers leur position prévue la veille. Le soleil dormait encore, la lune était en bonne place haut dans le ciel, et sa lumière réfléchi par la neige éclairait franchement la nuit. Il était bientôt cinq heures du matin, et pour assurer un silence presque complet, les ordres étaient passés à voix basse et répétés tous les trois hommes, de l'officier jusqu'aux soldats, pour arriver enfin aux tireurs de luges portant les munitions et jusqu'à la fin de la colonne, aux luges brancards encore vides. Il y a un mois, elles auraient été tirées par des soldats, mais l'armée finlandaise était exsangue, et en ces derniers jours de guerre, hommes ou femmes, soldats ou Lottas, tout le monde participait à la défense du pays. Ainsi, un pistolet

russe coincé sous sa ceinture, Leena tirait sa luge brancard sans se plaindre.

Mais un peu avant la position prévue, Juutilainen, d'un geste, imposa un silence total. Ils étaient cinquante, et au croisement de deux voies, une cohorte de deux cents Russes apparut, entourée par le halo ambré de la lumière de leurs lampes torches. Un bruit de moteur les suivait, comme un grognement animal. Là, dans les jumelles d'Onni, surgit un tank blessé sur le côté, balafré sur son étoile rouge, sa mitrailleuse et sa tourelle que Karlsson avait presque arrachée, réparées. À sa vue, la 6<sup>e</sup> se jeta au sol et se confondit avec la neige.

Le tank lance-flammes cristallisa sur lui la rage de la compagnie entière. Le tank devenait toute la Russie, il représentait la totalité de ce conflit inique, ces quatre-vingt-dix-sept jours de carnage. Mais plus véritablement, c'est un désir primitif de vengeance qui leur brûla le ventre.

Le légionnaire se mit à genoux et ordonna à ses hommes de se tenir prêts. De son côté, Simo, tout aussi consumé par la colère, avait toutefois pris le temps de regarder le ciel orné d'une lune si brillante qu'elle allait révéler le moindre de leur mouvement. Avant que l'ordre ne soit donné, il posa fermement sa main sur l'épaule de Karlsson et lui indiqua au-dessus d'eux, un nuage noir, lourd et dense. Karlsson comprit immédiatement et, à son tour, il arrêta l'Horreur juste avant son ordre.

Avec une lenteur insupportable, le nuage avança, et les Russes aussi. Bientôt, ils seraient face à face, et l'effet de surprise s'envolerait. Puis, comme Simo l'avait lu, le nuage passa devant la lune, la masqua complètement, et la planète entière sembla s'éteindre.



Seul le feu des armes illumina les ténèbres. Sous le crépitement des mitraillettes, les Russes piégés tombèrent les uns après les autres, ripostant au hasard, tirant là où ils entendaient un bruit, touchant un Finlandais, tuant un des leurs ou fuyant se cacher. Lorsque le nuage dépassa la lune, ne restaient qu'un tank perdu et quelques hommes autour pour le défendre.

Karlsson sortit une des deux grenades-cartables de son sac, Onni sortit l'autre du sien, et avec Simo en protection, ils glissèrent vers leur proie. La tourelle cracha, le feu gras du lance-flammes les manqua de peu en passant au-dessus de leurs têtes. Rendu au plus proche du tank, Karlsson réussit à jeter son engin explosif sous ses chenilles. Une seconde d'attente. Le mécanisme, l'allumage, tout pouvait encore les trahir. Puis une explosion magnifique. Sous le souffle, le tank se cabra sur le côté dans un déchirement métallique avant de se coucher comme une bête blessée. La seconde grenade cartable lancée par Onni l'ouvrit sur toute la longueur de la carcasse, laissant apparaître l'intérieur de l'habitacle et les tankistes qui y étaient prisonniers, sonnés, les oreilles en sang, les yeux brûlés. L'un d'eux sortit par la tourelle. Simo l'abattit.

Onni s'approcha calmement du tank comme si la guerre s'était arrêtée, indifférent aux sifflements des balles et à la fureur de la bataille d'Ullisma tout autour de lui. Il brisa le goulot d'un cocktail Molotov dont il vida l'éthanol exactement dans la blessure, puis arracha l'allumette latérale qu'il gratta avant de la laisser tomber dans la brèche. Dans un souffle de chaleur, l'intérieur s'embrasa. Les deux tankistes hurlèrent, et quand ils durent reprendre leur souffle, le feu inonda leurs poumons. Et Simo regarda.

Les soldats finlandais n'étaient ni des monstres ni des assassins. Pourtant, ils regardèrent sans émotion cette vengeance qui ne les satisferait jamais.

\*  
\*     \*

Côté russe, on avait abandonné toute idée de précision, et l'artillerie rouge tirait au milieu des hommes, sans faire de distinction. L'odeur de poudre et de sang habillait le chaos, le râle des agonisants hantait les combats, les détonations des fusils et des canons perçaient les tympans et les compagnies se séparaient par la force des bombardements, ne laissant plus que des petits groupes de soldats isolés.

Dans la forêt, l'allée Sirkuskatu, défendue par les Rouges, en un accrochage passait aux mains finlandaises. Unioninkatu, tenue par les Finlandais, en une offensive devenait soviétique. Partout ailleurs sur les quarante-huit autres rectangles se jouait le même tragique manège. Cent mètres gagnés. Cent mètres perdus. Mais il fallait tenir Ullisma pour protéger le front de Kollaa, et l'on n'arrêterait qu'à court de cartouches ou le cœur traversé par l'une d'elles.

Accrochés à la gorge d'un bataillon qu'ils avaient encerclé, grenade après grenade, Molotov après Molotov, les hommes de Juutilainen repoussèrent les Russes jusqu'à l'orée de la forêt, là où les derniers sapins laissaient place à une plaine piquée de marécages gelés, bordés de roseaux pétrifiés. Les soldats ennemis se divisèrent alors en plusieurs groupes, forçant le légionnaire à faire de même, et bientôt, la 6<sup>e</sup> compagnie se sépara en petites unités pour les pourchasser. Karlsson, Onni, Yrjö et Simo formèrent l'une d'elles. Mais à peine dépassèrent-ils la lisière de la forêt qu'ils furent cueillis par des tirs de fusils. À côté de Simo, le tronc d'un arbre explosa, arraché de moitié. Devant lui, c'est une motte de terre gelée de la taille d'une voiture qui fut soulevée à vingt mètres dans les airs.

– *Perkele* ! hurla Onni. Mais ils nous tirent dessus avec quoi ?

Pour cette seule matinée, déjà plus de quarante mille obus avaient creusé le paysage d'autant de profonds cratères, et c'est dans l'un d'eux qu'ils plongèrent. Quatre Finlandais réunis dans le même piège, les Russes n'avaient qu'à viser juste pour les décimer d'un seul tir de mortier. Le groupe de quatre dut alors encore se diviser pour que certains survivent. On ne réfléchissait plus pour soi, mais pour le salut d'une nation. Karlsson saisit Yrjö par le col, imposant à Simo et Onni de les couvrir de leur mieux le temps qu'ils sautent d'un cratère à un autre, encore plus proche des Russes, à près de vingt mètres devant. Des rafales de mitraillettes les suivirent pendant cette course, et à peine Karlsson eut-il le temps de se mettre à l'abri qu'il donnait sans attendre à Yrjö des ordres qu'il devait hurler.

– On est assez proches pour les atteindre aux grenades...

Mais Yrjö n'écoutait pas, les yeux rivés sur l'officier.

– D'abord, on vide nos mitraillettes sur eux pour les forcer à se coucher...

Deux bourgeons rouges s'étendaient sur la combinaison blanche comme une fleur s'ouvre.

– Puis on balance toutes nos étincelles... Et dès que...

Le froid et l'adrénaline masquaient la douleur. Karlsson n'avait pas encore ressenti qu'il avait été touché deux fois au ventre.

– Et dès que... dit-il encore. Dès que... répéta-t-il sans pouvoir aller plus loin, comme si le souffle lui manquait. Dès...

Il baissa les yeux. Incrédule, il posa ses deux mains l'une sur l'autre sur les blessures, les regarda se recouvrir de sang chaud, avant de se laisser tomber sur le dos, le regard plongé dans le ciel, sans douleur ni colère. Une vie de soldat se termine ainsi.

– Alors... Alors c'est aujourd'hui ? mourut-il.

Yrjö se figea. L'air était chargé de poussière, de terre en suspens, de cendres et de neige sale. Les plus intenses des combats lui arrivaient en sourdine. Le sang de Karlsson gelait en même temps qu'il s'écoulait, formant entre ses doigts de minuscules stalactites carmin qui s'étiraient vers le sol à mesure des gouttes qui les longeaient. Yrjö tendit le bras pour arracher d'un coup la plaque d'identification de l'officier et la regarda dans le creux de sa paume. Même le Russe qui sauta dans le cratère, canon pointé devant lui, ne réussit pas à le sortir de sa torpeur. Yrjö l'observa avec rien de plus qu'un simple étonnement. Le Russe appuya deux fois sur la détente – *clic clic* –, sans effet. Yrjö resta planté à le regarder, sans la moindre conscience de sa chance. L'autre s'affola en gestes secs et nerveux sur son arme enrayée, puis la jeta au sol pour s'emparer de son pistolet à la ceinture. Lorsqu'il releva la tête pour viser, la baïonnette d'Yrjö l'avait déjà transpercé si profondément que la pointe métallique ressortit de son dos et qu'il sentit l'haleine du jeune Finlandais sur son visage et son cou.

À vingt mètres de là, sans répit, Simo chargeait, tirait, tuait. Sans émotion, Simo chargeait, tirait, tuait. Sans jamais manquer sa cible, Simo chargeait, tirait, tuait, avec une telle frénésie et une telle précision qu'Onni, à la mitrailleuse, devint le dernier des soucis des Russes. Il y avait un sniper finlandais, il fallait s'en débarrasser, et les balles explosives ne trouveraient jamais meilleur usage.

Dispersés par un autre assaut, sur un autre des rectangles de l'échiquier d'Ullisma, une dizaine de soldats de la 4<sup>e</sup> compagnie avaient eux aussi été repoussés aux limites de la forêt. Ils arrivèrent à revers, sur la même unité russe, amputée déjà de près de quarante soldats, abattus pour la plupart d'entre eux par celui qu'ils appelaient La Mort Blanche. Yrjö en profita alors pour quitter sa position.

À le voir foncer seul, Simo sut à l'instant qu'ils ne reverraient plus Karlsson. Avec Onni, ils couvrirent le jeune soldat sur les derniers mètres, vidant leurs chargeurs les uns après les autres. Enfin réunis, ils balancèrent au sol les munitions restantes pour se les répartir. Peut-être tiendraient-ils encore quelques minutes ? Il restait une trentaine de Russes sur les soixante-dix engagés au début, ils n'étaient plus que trois dans le cratère, mais avec le soutien de ce qu'il restait de la 4<sup>e</sup> compagnie, avec le *Sisu* qui les rendait invincibles et la force d'une cause juste, ils trouveraient le courage de résister et qui sait, l'insolence de vaincre.

À chaque fois qu'Yrjö pointait et touchait, Simo avait le temps de faire de même trois fois. Et lorsque les deux tireurs d'élite changeaient de chargeur, Onni déversait son plomb en flux continu pour les protéger.

En face, les Russes se levaient et tiraient, leurs mitraillettes tenues à deux mains au niveau des hanches, vidant leurs armes en longues décharges rasantes, avant de laisser une fenêtre d'action aux tireurs d'élite, suivant une technique peu ou prou similaire à ceux qui leur résistaient.

L'un des snipers rouges s'éloigna du feu nourri et rampa à l'écart, là où il put s'accorder quelques secondes pour viser. Quand Onni et sa mitraillette furent dans sa ligne de mire, il posa le doigt sur la détente, mais Onni se baissa, et ce fut au tour des deux snipers finlandais de se relever.

La balle explosive russe parcourut la distance qui les séparait.

Elle traversa la joue de Simo, explosa au contact de sa mâchoire inférieure, libérant la seconde charge intégrée dans le projectile qui détonna dans sa bouche ouverte, arrachant l'autre joue et une partie de la mâchoire supérieure, emportant bon nombre de ses dents. Il se tourna calmement vers Yrjö, les yeux grands ouverts comme s'il

doutait d'avoir été touché. Le visage arraché, un trou béant allant du nez au cou, révélant l'intérieur rose de sa gorge, la mâchoire pendante sur le côté, balançant d'arrière en avant, la bouche fumante, la combinaison de camouflage maculée de son sang... Il s'effondra, inanimé.

Le sniper russe ne sut jamais qui il avait abattu, en ce 6 mars 1940, sept jours avant la fin de la Guerre d'Hiver. Et personne ne jugea utile de se souvenir de lui, ni de glorifier le nom de celui qui, pour la seule et unique fois, toucha Simo Häyhä.

\*  
\*     \*

Ullisma s'apaisa à l'approche de la nuit alors qu'une tempête se levait, une autre, encore. Les forces finlandaises et russes se retirèrent et, pour le soir, retrouvèrent leur campement de fortune, deux kilomètres avant la forêt d'exploitation.

Leena avait respecté la légende de Lotta Svärd et, sans égard pour sa propre vie, passé plus de onze heures à faire des allers-retours, sa luge brancard chargée de blessés, de l'intérieur d'Ullisma jusqu'à la zone de sécurité, là où ils étaient pris en charge pour être soignés ou évacués. Plus loin, en lignes superposées interminables, attendaient les morts.

Leena était maintenant assise sur un rocher, le regard braqué sur la forêt glacée, inquiète, à observer les unités retardataires rentrer, ce qu'il en restait tout du moins, espérant toujours voir ses amis, lorsque Juutilainen vint la rejoindre. Plus à l'aise avec la mort qu'avec les gens, il ne sut comment s'adresser à elle autrement que maladroitement.

– Reviendront pas, dit-il.

– Tu n'en sais rien, l'apostropha Leena. Et si c'est pour me dire ça, va plus loin aboyer sur tes hommes, je n'ai pas besoin de toi. Tu

comptes laisser Simo Häyhä là-bas ? Et Karlsson ? Et Onni ? Tu es bien sûr que c'est ce qu'ils méritent ? Simo n'a jamais laissé personne derrière. Demande à tes soldats.

Juutilainen baissa le regard, puis il se leva et l'abandonna là sur son rocher, penaud comme s'il avait été réprimandé par un général ou Mannerheim en personne.

Dix minutes plus tard, un duo de gaillards bardés d'une mitraillette et d'un fusil tirait chacun une luge vers elle. Il y avait Eino, le fantassin, et il y avait Rasimus, le sniper, tous deux de la 5<sup>e</sup> compagnie. Ils étaient un autre Simo, un autre Toivo, un autre Karlsson, un autre Hugo, un autre Pietari, et leur histoire, celle de leurs cent jours de guerre, aurait pu faire un livre.

– Leena ? demanda Rasimus. Juutilainen nous envoie.

1. Rue Simon, rue de l'Union, rue du Cirque, rue du Gouvernement...

Terrés dans leur cratère d'obus, recouverts de lichen et de branchages, Onni et Yrjö s'étaient collés l'un à l'autre en cuillère, résistant à peine au froid et à l'endormissement si redouté. La dépouille de Simo, le visage entouré d'un bandage pour ne plus l'avoir sous les yeux, restait à leur côté. Il fallait survivre, tenir cette nuit, dans cette tombe dans laquelle les Russes les avaient maintenus jusque la nuit passée avant de les y abandonner, et que la tempête de neige aveuglante les avait empêchés de quitter. Il fallait survivre, forcer son cœur à battre encore, parler, rester éveillé.

– J'allais me marier, dit Onni. Regarde ma bague.

Sur ses doigts tremblants et bleus de froid, l'or semblait brûlant, en fusion, presque magique.

– On n'est pas encore morts, non ? résista Yrjö. Et puis, j'ai jamais été invité à un mariage !

– Il me faudra bien des amis autour de moi, et j'en ai perdu beaucoup. Alors tu seras même à ma table.

En une seconde, Onni s'endormit et se réveilla en sursaut la seconde d'après, le ventre retourné comme lorsqu'on se rattrape au dernier moment d'une chute. Et cette chute dans le sommeil serait fatale. Il fut alors effrayé, non pas de mourir, mais d'être oublié. Lui. Et ses amis.



– Je m'appelle Onni, grelotta-t-il. J'habite le village de Rautjärvi. Tu devras retrouver les familles de Simo et de Pietari, tu devras leur dire les soldats qu'ils ont été. Tu devras trouver ma femme aussi. Tu devras lui dire que...

– Tais-toi ! le coupa Yrjö.

– Non... Tu dois m'écouter ! Rautjärvi, tu te souviendras ?

– Tais-toi, répéta Yrjö... J'entends quelqu'un !

Dans le blizzard, une voix étouffée et cristalline semblait chanter leurs noms. « Simo ? » « Onni ? » « Karlsson ? » « Yrjö ? » Était-ce de cette agréable manière que l'on était invité à Tuonela, le pays des morts ?

Onni souleva la couche de branchages et, au loin, aperçut une lampe au filtre vert. Il fouilla son sac dont il sortit sa lampe et à son tour, répondit à la lumière.

\*  
\*     \*

Malmenés par les rafales de vent, Rasimus et Eino chargèrent sur la luge brancard le corps de Karlsson qu'ils trouvèrent un cratère plus loin, comme on leur avait indiqué. Onni et Leena chargèrent celui de Simo avec des gestes doux et la peine au cœur. Puis autour des deux défunts, les quatre soldats et Leena se réunirent sous les branchages et se couvrirent des couvertures que Rasimus avait apportées, attendant que la tempête cesse de hurler.

– Comment vous avez... ? commença Onni.

– La 4<sup>e</sup> compagnie, trembla Eino, le fantassin. Ils nous ont dit qu'ils avaient combattu avec vous, ici, en fin d'après-midi. Ils vous croyaient morts. On vous croyait tous morts.

Il fallut moins d'une heure pour que la tourmente s'assagisse, mais il ne lui faudrait que quelques minutes pour renaître, l'équipage ne perdit donc pas un instant. Rasimus, le sniper, regarda la légende

Simo, allongée et immobile, l'invincible Mort Blanche dont le décès frapperait le moral de toute l'armée finlandaise. Il se signa respectueusement et lança l'ordre de marche vers le campement de fortune d'Ullisma, à quatre kilomètres de là.

\*  
\*     \*

À leur arrivée et malgré la nuit avancée, les soldats survivants de la bataille avaient fait une haie d'honneur, si délabrée, si blessée, si épuisée, qu'elle en était magnifique, et Juutilainen en était à la tête.

Rasimus tirait la luge de Karlsson. Et Leena, celle de Simo.

Derrière les tentes enterrées s'élevaient des alignements superposés de dépouilles qu'il faudrait ramener au front de Kollaa, puis jusqu'au seuil de leurs maisons, dans un cercueil de bois, leur moitié de plaque d'identification clouée dessus, un cercueil fait du bois des forêts de Finlande dans lesquelles ils avaient perdu la vie. Karlsson et Simo y furent déposés, et une prière fut dite, aussi courte que le froid mordait, alors que déjà le soleil se levait à l'horizon, prêt à illuminer une nouvelle journée de combats. Au dernier « Amen », il fallut retourner à la guerre, et ils laissèrent Leena et Onni. Puis Onni fut appelé par le légionnaire, et Leena resta seule.

Pourtant, dans cet amoncellement de cadavres, un cœur palpitait encore... Si faiblement que chacun des battements pouvait être le dernier.

La fourrure, en caresse soyeuse, frôla sa peau. Elle l'entoura bientôt comme s'il était lové en son sein. L'odeur de musc, animale et piquante, l'appela de loin, loin là où il était, sur les rives de Tuonela. De sa langue râpeuse, le renard immense le nettoyait, nettoyait son âme et ses blessures, puis il ouvrit sa gueule juste au-dessus du visage couvert de bandages et souffla un peu sur la vie

qui ne l'avait pas encore abandonné, sur les dernières braises d'un feu mourant. Un frémissement à peine visible. Le renard souffla plus fort. Les braises s'enflammèrent dans le corps de Simo.

Personne, du campement, n'aurait pu observer ces invisibles sursauts, mais Leena avait prolongé ses prières et lorsqu'elle vit, parmi les corps, une botte bouger, son cœur bondit.

Elle se jeta vers lui, tira sur ses jambes, défit son bandage à la hâte, quand au dernier tour, les yeux du soldat apparurent, terrifiés, criants de douleur... Puis ils se refermèrent, et Simo s'évanouit.

– Il est vivant ! Simo est vivant !

Rasmus accourut. Juutilainen le suivit, sceptique, bientôt rejoint par Onni, Yrjö et bien d'autres encore. Voyant sa poitrine se soulever, même à peine, tout le monde pensa la même chose.

« Immortel. Simo Häyhä est immortel. »

Leena revint avec des couvertures et l'entourait maintenant de chaleur. Il fallait aussi l'évacuer, dit-elle, et il fallait une luge, et il fallait de la morphine.

– Mais faites ce qu'elle vous dit, *perkele* ! aboya Juutilainen.

\*  
\*     \*

Bien sûr, Ullisma ne s'arrêta pas avec la terrible mutilation de Simo, et le légionnaire avait dû donner la priorité aux combats plutôt qu'à l'évacuation de son sniper. Leena et Onni partirent donc seuls avec l'aube naissante, tirant chacun un bras de la luge.

Des forêts d'Ullisma, vingt kilomètres s'étiraient pour rejoindre Kollaa où, ils l'espéraient, une ambulance serait disponible pour les transporter à l'hôpital de la base arrière.

Malgré la morphine, la douleur tenait Simo dans un semi-éveil éthéré, avec l'envie, si agréable, de se laisser sombrer, et celle, viscérale, de se battre encore. Les yeux ouverts, allongé sur le

ventre pour retenir ses mâchoires contre le fond de la luge, de son seul œil ouvert, Simo regardait passer la neige devant lui, comme file le paysage d'un voyage en train. Le trajet se faisait entre sursauts de conscience et évanouissements. Entendant se multiplier les râles de Simo, Leena imposa à Onni qu'ils s'arrêtent pour renouveler une injection de morphine.

Elle déchaussa ses skis, s'agenouilla vers le blessé et porta ses mains à sa bouche, horrifiée, lorsqu'elle le vit bleu, convulser, cherchant un oxygène qui ne passait plus. Alors qu'ils l'avaient traîné sur un relief accidenté, traversant des marécages gelés et des forêts ravagées, le trou béant de la gorge de Simo s'était rempli de feuilles, d'aiguilles de pin, de terre et de neige comme s'il en vomissait.

Leena ôta ses gants et sans réfléchir, plongea ses doigts à l'intérieur de la bouche ouverte, jusque dans la trachée, retirant par poignées ce qui l'étouffait, et c'est une inspiration bruyante et inespérée qui lui indiqua que Simo respirait de nouveau.

– Voilà deux fois que tu le sauves... lui dit Onni.

\*  
\*   \*  
\*

Bientôt, ils approchèrent des lignes de front les plus avancées, mais bien avant Kollaa, ils aperçurent devant eux et silencieuse, une unité d'une trentaine d'hommes. Russes ? Finlandais ? Onni ramena sa mitraillette devant lui, prêt à se battre une dernière fois s'il le fallait. Leena décrocha son pistolet de sa ceinture, qu'elle garda canon vers le bas, sans se résoudre à tirer.

« *Oh Emma !* » se mit-elle à chanter à la place. « *Te souviens-tu de cette nuit de pleine lune, quand nous sommes partis du bal ?* »

Un instant de silence. Les Russes ne connaissaient pas cette chanson. Emma ne leur disait rien. Pas leur style. Pas leur langue. Et les paroles de cette ritournelle que toutes les radios du pays

passaient en boucle à la veille de la guerre revenaient à agiter le drapeau bleu et blanc de la Finlande.

« *Tu m'as donné ton cœur, fais le vœu de m'aimer et promis d'être mienne...* » entendit-on répondre en face.

Ils se tombèrent dans les bras, et quand l'unité croisée apprit l'identité de celui qui était dans la luge, ses hommes mirent un point d'honneur à les escorter jusqu'à ce que le campement de Kollaa soit en vue. Là, ils retournèrent au combat, galvanisés par la ténacité de ce simple fermier devenu redoutable soldat.

Arrivés une heure plus tard, à quelques enjambées de la ligne de défense et des premières tranchées, Onni s'écroula, exténué et incapable de faire un pas supplémentaire. Leena tomba à son tour à genoux dans la neige et réunit ses dernières forces pour lever sa lampe dans le brouillard ivoire.

### ***Mémoires de guerre du docteur Aarne K. E. Hôpital principal de la base arrière de Kollaa.***

*« Ce soir-là, il y avait encore plus de blessés que d'habitude, ce que nous mettions sur le compte du feu roulant d'artillerie. Les examens se faisaient avec un appareil à rayons X qu'on utilisait aussi pour examiner les cas de fracture. Avant les opérations, on faisait des transfusions de sang ou de plasma et on administrait les médicaments nécessaires. La table d'opération était éclairée et chauffée par des lampes Petromax.*

*C'était la routine quotidienne de l'hôpital de campagne, ou plutôt sa routine nocturne, qui durait jusqu'au matin.*

*Il me reste en mémoire un patient en particulier, qui s'en sortit par un coup du sort. Je venais juste de réaliser une opération difficile et je me rendis compte que ma boîte à tabac était vide. En*

*enjambant les patients couchés par terre, je partis chercher du tabac dans notre réserve. Le tabac était à mon sens la meilleure façon de se détendre après un travail difficile, et entre les opérations nous fumions tous en buvant du café. En revenant de mon expédition, je remarquai un patient couché sur un brancard, qui une heure auparavant avait été classé comme étant dans un état stable. Son visage était soudain devenu bleu, et je me dis que ses voies respiratoires devaient être bloquées. Les bandages temporaires qu'on lui avait appliqués formaient dans le bas de son visage une masse difforme et ensanglantée : il était conscient, mais ses bandages l'empêchaient de parler et de se manifester. La situation pouvait empirer rapidement et je le fis mettre immédiatement sur la table d'opération. Je me rendis compte rapidement que le temps pressait. Sa mâchoire était pulvérisée et un mélange d'éclats d'os, de morceaux de chair et de caillots de sang était venu lui boucher la gorge et l'empêchait de respirer.*

*Est-ce que le transfert du froid vers le chaud avait causé cela en ramollissant les chairs, ou bien peut-être le transport ? Je n'avais pas le temps d'y réfléchir. Je n'avais même pas le temps pour une anesthésie, mais l'homme était à présent inconscient et n'en avait pas besoin. Je réglai la situation en lui faisant une trachéotomie et de la respiration artificielle. Le patient se remit à respirer grâce à un tube en métal sortant de sa gorge, et il se stabilisa à tel point que je pus penser à opérer sa mâchoire. Je retirai les morceaux d'os et de chair coincés dans sa gorge, et je cousis les chairs restées intactes. Avec l'aide d'un dentiste présent à l'hôpital, nous arrivâmes à reconstituer sa mâchoire inférieure en réajustant les deux moitiés. Finalement, son menton entier fut maintenu en place avec l'aide d'un système métallique et d'un plâtre, afin qu'il puisse petit à petit reprendre une respiration naturelle. À ce moment-là, je me rendis*

*compte que ce patient était le caporal-chef Simo Häyhä, qui s'était rendu célèbre comme tireur d'élite. »*

Dans l'ancienne école qui accueillait l'hôpital, Aarne, épuisé par des journées ininterrompues d'opérations chirurgicales, s'autorisa à fumer sa cigarette sans même sortir du bloc, enfin seul et au calme dans ce qui avait été une classe de primaire. Devant lui, ensanglantée, la porte retournée qui servait de table d'opération portait encore à son revers une carte de la Finlande et de ses frontières, frontières que près de quatre cent mille hommes avaient défendues dès le premier jour et que trois cent mille défendaient encore. Le sol était couvert de compresses imbibées de sang, vestiges du sauvetage de Simo, reflet d'une nation meurtrie.

Partout ailleurs dans l'hôpital, la morphine coulait dans les veines et calmait les cris.

La porte du bloc s'ouvrit sur un infirmier. Un bus aménagé arrivait. Il était plein de « nos gars » entre la vie et la mort. Puis l'infirmier, car tout le monde en parlait, évoqua Simo.

– Paraît qu'ils l'ont touché à la munition explosive...

Aarne comprit alors l'origine des blessures inhabituelles qu'il avait confondues avec un tir de mitraillette à bout portant en plein visage ou avec la déflagration d'une mine ou d'une grenade.

– Mais si c'est une munition explosive, poursuivit l'infirmier, pourquoi sa tête n'a-t-elle pas explosé ?



Aarne réfléchit un instant. Quelques notions de physique pouvaient expliquer le miracle.

– La balle traverse la joue, avança le chirurgien. Elle explose au contact de la mâchoire, mais comme la bouche est ouverte, le souffle trouve une sortie et s'échappe. Bouche fermée, il était décapité.

Ainsi Simo Häyhä aurait dû mourir cinq fois ce jour-là, et, cinq fois, il fut sauvé.

Par sa bouche ouverte qui laissa une voie au souffle de l'explosion.

Par Leena qui l'avait vu bouger parmi les cadavres.

Par Leena encore qui l'avait empêché d'étouffer lors de son évacuation.

Par le chirurgien qui l'avait découvert parmi les patients stables, étranglé par ses chairs arrachées, par ses dents et ses os brisés.

Par le chirurgien encore, lors d'une interminable opération comme un bricolage de guerre, qu'il faudrait bientôt entièrement recommencer dans de meilleures conditions et avec du meilleur matériel, sans craindre qu'à tout moment l'hôpital ne soit soufflé par une attaque russe.

\*  
\*     \*

En traversant le hall pour se rendre dans la cour de l'école où le bus aménagé et rempli d'un nouvel arrivage de blessés se garait déjà, Aarne aperçut Onni et Leena, une timbale de chocolat chaud entre les mains, des couvertures sur le dos, le soldat endormi sur l'épaule de la Lotta. Une infirmière vint à lui et lui demanda le résultat de son opération. Souriante, elle se dirigea ensuite vers Leena qu'elle connaissait déjà.

– Simo est vivant, lui dit-elle.

Leena prit la main de Greta et l'embrassa. Puis elle ferma les yeux, rassurée.

– Tu es Lotta Svärd, lui souffla Greta.

Elle avait fait honneur à la légende, elle en faisait désormais partie.

*8 mars 1940.*

*Cinq jours avant la fin de la guerre.*

La Scandinavie était restée neutre. L'Europe était restée en retrait, craignant de se disperser alors qu'Hitler approchait. Et ni Daladier le Français ni Chamberlain l'Anglais n'avaient tenu leurs promesses, promesses qui avaient jeté la Finlande dans deux semaines supplémentaires de conflit, aussi inutiles que mortelles.

Le 8 mars, deux jours après la blessure de Simo, Mannerheim reçut des nouvelles alarmantes de tous les fronts. La victoire russe se comptait en jours, en heures plus probablement et au lieu de perdre les quelques territoires demandés par Staline, c'est le pays entier qui menaçait de devenir soviétique.

Face à Airo, le chef des armées de la Finlande avoua la fin de ses espoirs. Mais il faudrait faire vite, trouver un accord de paix avant que Staline ne comprenne qu'il n'était qu'à quelques coups de feu d'envahir totalement la Finlande.

– Nous sommes blessés, mais ils doivent nous penser invulnérables. Nous avons les deux genoux à terre, mais ils doivent nous penser invincibles. Personne ne doit savoir combien nous sommes proches de céder.

Ainsi le 9 mars, tout moteur hurlant, la Rolls-Royce Silver Ghost mena Mannerheim de l'État-major de Mikkeli au gouvernement d'Helsinki où il exhorta le Président à relancer les négociations en vue d'un armistice, toutes affaires cessantes.

C'est enfin le 12 mars, au Kremlin, entouré de Molotov et de Staline lui-même, que le Premier ministre finlandais Risto Ryti signa le traité de paix de Moscou, avec des conditions plus sévères que jamais, cette fois-ci impossibles à refuser.

La Finlande fut amputée de dix pour cent de son territoire, de vingt pour cent de ses industries, de quatre îles, de la base militaire de Hanko, et Viipuri, si chèrement défendue lors de la guerre du Golfe de Finlande, fut annexée et russifiée du nom de Vyborg. Avec le redessin des frontières, près d'un demi-million de Finlandais partiraient en exil, laissant aux Soviétiques leurs maisons et leurs fermes.

Pourtant, si la Russie et la Finlande avaient, semble-t-il, gagné pour l'une, capitulé pour l'autre, la réalité était totalement inverse. Une nation ogre de cent soixante et onze millions d'habitants n'avait pas réussi à dominer un pays pacifique de trois millions et demi d'âmes, ni à avancer de plus de quinze kilomètres dans les terres convoitées. Une fausse défaite devenait une victoire honteuse pour Staline, et le dictateur, mauvais gagnant, envoya ce jour-là un ordre officiel et un ordre secret. Ce n'est que l'officiel que connut le Premier ministre finlandais, celui qui ordonnait à l'armée Rouge, comme le traité de paix l'indiquait, la fin de tout combat au 13 mars et le retour à des relations amicales entre les deux pays.

Parallèlement, l'ordre secret fut envoyé sur toutes les lignes de front. Un ordre qui transpirait la rancœur, la vexation, et reflétait toute l'inhumanité et la cruauté de celui qui l'avait imaginé.

La Guerre d'Hiver, sur le papier signé, était finie. Et pourtant le sang n'avait pas fini de couler.

*12 mars 1940.*

*Dernier jour de la guerre.*

Du Kremlin partirent autant de missives scellées qu'il y avait de fronts. Les aides de camp les décachetaient pour leurs généraux et colonels et leur en lisaient le contenu, et souvent, les généraux et colonels, perplexes, se faisaient répéter l'ordre secret qu'elles commandaient.

– La paix est signée avec la Finlande, lut à nouveau le jeune soldat à l'attention de Grigori Shtern. Elle sera effective demain, le 13 mars, à onze heures. Il reste un jour de guerre, et les divisions sont sommées de rentrer sans munition aucune.

Il fallait ainsi tuer le plus de Finlandais possible, le plus vite possible, avant qu'ils ne redeviennent bons voisins. Grigori Shtern, commandant la 8<sup>e</sup> armée Rouge, eut le malheur de désapprouver à haute voix l'ordre secret de Staline, et Komarov, l'officier politique, n'oublia pas de le noter dans son rapport.

Tout critique qu'il fut, Shtern n'eut pas d'autre choix que d'obéir, et une heure plus tard, une cohorte d'officiers, épaule contre épaule, tassés dans la tente du haut gradé, l'écoutaient avec surprise.

– Les ravitaillements logistiques cessent à partir d'aujourd'hui, annonça-t-il. Nous avons encore pour plus d'une semaine de

munitions, mais nous ne rentrerons pas avec. Nous allons, en une dernière salve, envoyer ce que nous aurions dû utiliser en sept jours.

Certains des officiers de carrière échangèrent des regards embarrassés, peu fiers de la manière dont cette guerre se terminait, pitoyablement et à l'inverse de toute grandeur militaire. Ils avaient mal combattu dès le premier jour et se jurèrent de vite oublier le dernier.

À nouveau, cette mauvaise volonté presque générale n'échappa pas à l'officier politique qui, consciencieusement, retenait noms et prénoms dans sa tête. Irrité, il prit la parole et traduisit l'ordre en actions claires.

– Plus une cartouche ! Plus un obus ! Braquez tous les canons, tous les mortiers, tous les fusils, toutes les mitrailleuses et les mitraillettes. Avant que la paix ne soit déclarée, tirez sans cesse, sans pause, sans repos.

\*  
\*      \*

*Ligne Mannerheim.*

*12 mars 1940.*

*Dernier jour de la guerre.*

Ce qu'il restait de cartouches tenait dans la poche des soldats finlandais, et Viktor Koskinen compta les siennes sans arriver à cinquante. Avec lui, dans la tranchée, ses frères d'armes n'étaient pas mieux lotis. Mais la nouvelle d'un armistice était tombée et avec elle la promesse de la fin de l'enfer. La guerre se terminerait le lendemain à onze heures exactement, et quel Russe serait assez fou pour mourir aujourd'hui ?

Viktor pensa à son frère Pietari et à son impatience de le retrouver, à sa famille, à la fierté de son père qu'il avait dû acquérir

au péril de sa propre vie, aux histoires qu'il leur raconterait, à celles qu'il garderait pour lui et qui hanteraient ses nuits, à la douceur d'un été en Finlande, aux lilas qui bordaient le lac tout à côté de sa ferme, comme s'ils l'ornaient d'un collier de saphirs. Il aurait pu passer la journée à s'y promener, quand le cri de son officier le sortit brutalement de ses pensées, et avant même que ce dernier n'ait pu plonger dans la tranchée pour s'y mettre à l'abri, le souffle d'une explosion l'envoya en plusieurs parties à plus de cent mètres de là.

Dans le même moment, le ciel se chargea d'un orage d'obus, comme une murmuration d'étourneaux, hauts dans le ciel avant de retomber sur la ligne Mannerheim. Là, le sol se vaporisa. Tout ce qui était par terre fut envoyé en l'air, et en pleine journée, une nuit faite de débris brûlants enveloppa les cent trente-deux kilomètres de la ligne Mannerheim. Au-dessus des soldats, les ténèbres, devant eux, des vagues de feu et un phénoménal orage de métal en fusion.

Les SB2 russes larguèrent toutes leurs bombes. Avec leurs maigres moyens, les quelques avions de chasse finlandais les poursuivirent dans le ciel, les ailes aux étoiles rouges soviétiques frôlant celles aux croix gammées bleues.

Sans plus aucune munition pour riposter, Viktor et les soldats de la ligne passèrent la nuit à prier dans les tranchées visitées par les aumôniers de compagnie, tous plus terrorisés qu'aucun autre jour de mourir le dernier. On se collait au jeune soldat, on se poussait même pour l'approcher, lui, Viktor Koskinen dit Le Chanceux, en espérant qu'il en ait encore un peu à partager.

Un dernier obus. Une dernière rafale de mitraillette. La nuit était passée. Le matin aussi.

À onze heures, le silence revint. Absolu. Un silence que personne n'avait entendu depuis exactement cent cinq jours. Pourtant, pour



des heures encore et des années après, résonneraient en eux le vacarme et la fureur de la Guerre d'Hiver.

Le voile de poussière tomba du ciel comme un drap lourd, laissant une première éclaircie illuminer le champ de bataille désolé, tapissé d'uniformes déchiquetés.

On raconte que des soldats russes, si proches du front des Finlandais, échangèrent avec eux des cigarettes et que certains se serrèrent même la main, mais Viktor n'en fut pas témoin.

Couvert de terre, de sang et glacé de neige, il grimpa hors de sa tranchée, laissa tomber son fusil à ses bottes et se jura de ne plus jamais y toucher. Ni celui-ci ni un autre. Son père comprendrait, ou pas, il s'en fichait désormais.

\*  
\*      \*

*Front de Kollaa.*

*Dernière heure de la Guerre d'Hiver.*

Il faut toujours un premier mort, le voir de ses yeux, pour vraiment croire à la guerre. Et il en faut un dernier pour la conclure.

À Kollaa, Yrjö fut celui-ci.

Quelques minutes avant 11 heures, il avait affronté un soldat d'infanterie russe, ils avaient tiré tous les deux, et tous les deux s'étaient blessés mortellement.

Puis l'on hurla de joie au silence revenu. Des deux côtés du front.

La lumière se mit à pleuvoir sur les yeux fermés d'Yrjö, sur son corps allongé au cœur arrêté. Autour de lui, le sol était jonché de dépouilles par milliers, déposées à la surface de la neige rouge.

Il n'était personne parmi les autres. Ni plus précieux, ni plus important.

Dans la mort, seuls leurs uniformes distinguaient les deux soldats. Ils étaient ennemis, ils étaient désormais allongés côte à côte. Ici, leurs mains se touchaient, là, leurs visages éteints se faisaient face.

Voilà tout un hiver qu'ils s'entretuaient.

Les cadavres des semaines passées étaient enfouis à moitié dans le sol. Vestiges, on voyait encore leur casque, parfois un peu de leur dos, on voyait encore leurs bras en racines aériennes, comme s'ils poussaient de la terre même, prêts à revenir, se relever et hanter ceux qui avaient décidé de cette guerre qu'un siècle passé ferait oublier au reste du monde.

Ils gorgeraient le sol de leur sang, nourriraient les arbres de leur chair et se mélangeraient à leur sève. Ils seraient dans chaque nouvelle feuille, dans chaque nouveau bourgeon.

Ils étaient plus d'un million, et lorsque demain et après, le vent soufflera à travers les forêts de Finlande, c'est aussi leur voix qu'il portera.

\*  
\*     \*

Comme Staline le leur avait imposé, la 8<sup>e</sup> armée Rouge tua autant que possible, sans honneur ni panache, et à onze heures exactement, comme partout ailleurs en Finlande, la Guerre d'Hiver cessa.

Komarov souriait de vaincre enfin et imaginait déjà son retour triomphant sur les terres de la Mère-Patrie. Au dégel, à l'arrivée du printemps, l'odeur de la charogne et de la putréfaction s'élèverait des forêts, et il laisserait tout cela derrière lui en souvenir aux Finlandais.

– Bien sûr, reconnut-il. Il faudra réécrire cette histoire, lui donner un souffle héroïque, mais il faudra d'abord laisser le temps de l'oubli,

et un jour, vous verrez, elle sera célébrée à la juste valeur de ce qu'elle a été.

Shtern, lui, n'y trouva aucune consolation.

– Nous leur avons juste pris assez de territoire pour avoir la place d'y enterrer nos morts, répondit-il avec tristesse.

*Hôpital Kinkoma,  
Jyväskylä, centre de la Finlande.*

Dans la salle de garde où se croisaient les docteurs et les infirmières, l'odeur du café se mélangeait à celle de l'alcool et de l'éther. Le poste radio à bas volume retransmettait la voix claire de Mannerheim. Elle se diffusait dans les couloirs et jusque dans les chambres, comme s'il visitait chacune d'elles, alors qu'il s'adressait une dernière fois à ses soldats...

*« Vous ne les avez pas haïs, vous ne leur vouliez pas de mal. Nous avons attendu une aide qui n'est jamais venue... »*

La main de Simo bougea, et ses doigts agrippèrent un morceau de drap blanc. Pourrait-on penser qu'il fut ranimé par le crissement des plumes signant l'inique traité de paix ou par le fracas de l'abject et méprisable dernier bombardement ordonné par Staline, car après huit jours de coma, il se réveilla enfin, le 13 mars 1940 exactement, au tout dernier jour de la Guerre d'Hiver. Et en ouvrant les yeux, c'est Onni qu'il aperçut, assis sur une chaise et endormi.

– Il te veille depuis ton transfert, souffla une voix à son côté.

La dernière fois qu'il avait vu Leena, il avait cru que c'était dans un rêve. Elle marchait alors devant lui, traînant à bout de forces sa luge brancard dans une tempête de neige et se retournait

régulièrement pour le surveiller, sa tenue de Lotta maculée de terre et du sang de ses frères.

Elle portait maintenant une robe longue et propre qui venait se casser sur de grosses chaussures fourrées, ses cheveux étaient bien mis, et elle sentait bon.

– N’essaie pas de parler, tu ne pourrais pas, lui dit-elle. Il faudra être patient.

Elle tendit le bras vers la petite table de chevet sur laquelle reposaient un carnet de feuilles agrafées et un crayon de bois, s’en saisit et les lui déposa sur le drap. Simo griffonna maladroitement dessus quelques mots qu’il lui tendit.

– Non, nous ne sommes pas rentrés. La situation reste compliquée. Les frontières ont été redessinées, et beaucoup d’entre nous ont perdu leur ferme et leur maison.

Simo reprit le crayon.

– Rautjärvi ? lut-elle. Désolée, notre village a été coupé en deux, et ta ferme à Kiiskinen est désormais du côté russe.

Doucement la douleur se réveillait dans tout son visage, et Leena comprit qu’un peu de morphine allait rapidement être nécessaire. Alors qu’elle se levait pour aller chercher un médecin, Onni se réveilla à son tour.

– Simo ! Mon ami, bafouilla-t-il encore fripé de sommeil.

Sans ménagement, il lui tomba dans les bras, s’allongeant presque entièrement sur le lit d’hôpital et pleurant à chaudes larmes le bonheur d’être vivants malgré tout.

Simo reprit le crayon.

– Juutilainen ? lut Onni. Bien sûr qu’il a survécu, c’est ce qu’il sait faire de mieux.

Se peut-il que de l’amour comme de la mort on se prémunisse à trop les souhaiter ? Le légionnaire avait combattu jusqu’au dernier

moment et jusqu'à ses dernières cartouches, et cherchait depuis une nouvelle occupation, pourvu qu'elle lui permette de porter un uniforme et de gueuler sur des soldats.

Simo reprit le crayon.

– Non, désolé, ton fusil est resté là-bas. Peut-être un jour, quand nous serons vieux, nous y retournerons. Pour nous souvenir, si jamais on oublie. Peut-être le retrouverons-nous posé dans les forêts d'Ullisma à t'attendre. Mais un officier est venu hier pour te rapporter ton fusil d'honneur. Je sais que tu t'en moques, mais il sera un jour dans un musée, je te le promets.

Simo reprit le crayon.

– Oui, Kollaa a tenu. Jusqu'au bout, même si nous avons perdu un homme sur deux là-bas. La ligne Mannerheim aussi a tenu. J'ignore comment nous y sommes arrivés.

Dans son esprit encore embué, les questions arrivaient dans le désordre de leur importance, et l'image d'un jeune soldat passa en éclair devant ses yeux. À travers ses bandages entourant son crâne, seul le regard de Simo était visible et celui-ci se teinta d'inquiétude. Il écrivit à la hâte.

– Yrjö ? lut Onni. Ne pense plus à ça, tu dois te reposer. Tu dois surtout rester discret. Pas sûr que ce soit une bonne idée que les *Ryssät* sachent que tu es La Mort Blanche et que tu as survécu. Leurs espions sont de nouveau partout.

Les Russes étaient redevenus leurs voisins et leurs alliés, avec sur leurs mains le sang encore chaud de la Finlande, et le 13 mars 1940 en se réveillant, Simo perdit d'un coup sa vie entière.

Son visage. Sa ferme et son hameau devenus russes. Toivo, son plus tendre ami. La Guerre d'Hiver...

Et de tout cela, il perdit même le droit de parler.



*Simo Häyhä, années soixante*

© D.R.

[Détails](#)

Portrait en noir et blanc de Simo Häyhä, avec son chien, dans les années soixante. Simo Häyhä a une cinquantaine d'années. Il est assis sur une chaise, porte un gilet en laine à motifs d'animaux. Son chien a les pattes posées sur ses genoux. Son visage est déformé par la blessure reçue à la fin de la guerre d'hiver. Sa bouche est tordue et sa joue gauche un peu enfoncée.

[Revenir à l'image](#)



## ÉPILOGUE PREMIER

Au retour de Komarov, on ne célébra pas la victoire de la Guerre d'Hiver. Toutes les archives militaires furent transmises au Kremlin et mises sous clé pour qu'elles soient oubliées de l'Histoire russe. Komarov avec.

Dans les manuels scolaires soviétiques, rien de particulier ne s'était passé entre le 30 novembre 1939 et le 13 mars 1940.

Pourtant, l'armée Rouge perdit près de quatre cent mille hommes blessés, tués ou disparus et n'en reconnut officiellement que trois cent cinquante. Le reste devait être oublié. Le reste faisait honte. L'armée finlandaise en déplora un peu moins de soixante-dix mille. Elle fit aussi six mille prisonniers russes, qu'elle rendit au lendemain de l'armistice. Mais eux non plus ne raconteraient pas leur Guerre d'Hiver. Quatre cents furent exécutés dès leur retour, et quatre mille partirent au goulag, leurs mémoires bâillonnées au fond d'une cellule.

Grigori Mikhaïlovitch Shtern fut entouré de rumeurs accusatrices, le désignant comme espion allemand. Emprisonné, soumis à la torture, il se défendit pourtant, et puisqu'on lui arracha un œil, il avoua ce qu'on voulait entendre. Mort fusillé sans procès sur ordre de Lavrenti Beria, le chef du NKVD<sup>1</sup> et donc de Komarov, il ne fut

rétabli dans son honneur que quatorze ans plus tard pour « manque de preuves » selon le procureur général.

\*  
\*     \*

La Finlande fut profondément blessée, à la fois victime et victorieuse, mais cette guerre, comme un sacrifice commun nécessaire, fut fondatrice de son identité nationale inébranlable.

Carl Gustaf Mannerheim devint plus tard président de la République de Finlande et resta hanté jusqu'à la fin de sa vie par le nombre de soldats qu'il aurait pu épargner s'il avait accepté dès le début les termes des négociations russes.

Aarne Juutilainen s'engagea de guerre en guerre, incapable d'y mourir malgré tous ses efforts, pour finir seul et alcoolique dans une maison de retraite, lui qui n'en avait jamais accepté aucune.

En 1946, alors que la France de l'après-guerre devait se reconstruire, elle demanda sans la moindre gêne à la Finlande le remboursement de quatre cents millions de francs pour le matériel envoyé, fusils, canons et mitrailleuses, dont la plupart n'étaient arrivés que bien après la fin de la guerre.

\*  
\*     \*

La laborieuse victoire russe attira l'attention d'Adolf Hitler, comme le sang d'une bête blessée allèche le prédateur. Le projet initial de l'armée allemande était de régler le front de l'Ouest et, seulement après, de fondre sur la Russie. Mais face aux piètres résultats de l'armée Rouge sur la Finlande, elle modifia ses plans et lança sur l'Union soviétique affaiblie près de quatre millions de ses soldats dans la plus grande invasion de l'Histoire militaire, sous le nom d'opération Barbarossa...

Sans le courage de Simo, sans le *Sisu*, cette âme de feu et de glace, personne ne peut imaginer ce que l'Europe ou le monde seraient aujourd'hui, ni les puissances aux pouvoirs.

Personne, aujourd'hui, ne sait réellement ce que l'on doit aux soldats finlandais de la Guerre d'Hiver.

1. NKVD : Commissariat du peuple aux Affaires intérieures.

## ÉPILOGUE SECOND

*1976, Finlande.*

*Ferme de Valkjärvi.*

Le temps avait passé, et depuis longtemps, Simo n'avait plus à cacher son identité de *Belaya Smert*. Il était légende en son pays, invité de commémorations en inaugurations, d'écoles militaires en garnisons de Gardes civiles, comme le héros qu'il avait été et le mythe qu'il était devenu.

Il s'y rendait poliment, sans prétention et souvent surpris par tant d'égards, lui qui ne se considérait pas plus valeureux que les soldats au côté desquels il avait combattu.

Aux lendemains de sa blessure, il avait fallu effectuer encore vingt-six opérations en quatorze mois, soit une toutes les deux semaines pendant plus d'un an. Ainsi, si la Guerre d'Hiver avait duré 98 jours pour Simo, il lui fallut quatre fois plus de temps pour s'en réparer, physiquement au moins.

En compensation de ses terres devenues russes, le gouvernement finlandais lui offrit une ferme et un morceau de forêt, et c'est sur elles que depuis ce matin tombaient des flocons blancs et épais qui recouvraient doucement sa Coccinelle Volkswagen jaune garée devant sa porte.

Il ne s'était jamais marié, n'avait jamais eu d'enfants, et la compagnie de son cheval et de son chien Kille semblait lui convenir. Il savait toutefois recevoir quand il le fallait. Ce matin, il avait fait du thé noir et était allé à la boulangerie, car même si de la guerre il préférait n'en parler qu'avec ses frères d'armes, il avait fini par céder à la ténacité d'une jeune journaliste qui toquait déjà à sa porte...

Elle ôta son manteau, déroula son écharpe, posa au sol son large sac fourre-tout, s'installa dans le fauteuil confortable qu'il lui proposa et appuya sur son dictaphone posé entre eux sur la table basse. Simo but un peu de thé et de sa voix blessée, il voulut prévenir son invitée qu'à travers ses mâchoires meurtries, ses propos étaient parfois difficiles à saisir. Elle le rassura, puis mordit à pleines dents dans un des *joulutorttu*<sup>1</sup>, enneigeant sa lèvre supérieure de sucre glace. Elle avait beaucoup insisté pour le rencontrer, il lui avait trouvé du tempérament et en la regardant s'essuyer d'un revers de manche de pull, il pensa un court instant à Leena.

– L'armée finlandaise suit encore vos enseignements, et votre nom est prononcé avec respect dans toutes les armées du monde, débuta la journaliste, du gâteau encore dans la bouche.

– J'ai fait ce que l'on m'a demandé, aussi bien que je le pouvais. Il n'y aurait plus de Finlande si tous les autres soldats n'avaient pas fait comme moi, répondit Simo humblement.

– Votre fusil est exposé dans la Salle de l'Héritage du bataillon des chasseurs caréliens. Avec, vous avez tué 542 soldats russes en 98 jours, et tout autant à la mitrailleuse, ce qui vous place au rang de meilleur sniper du monde.

Sous le verre de la vitrine de la Salle de l'Héritage ne reposait que son fusil d'honneur, mais Simo ne releva pas. Son arme, quelque part dans les forêts d'Ullisma, rouillait et vieillissait avec lui, en même temps que lui, loin de lui.

– J’ai tiré et rechargé autant qu’il y avait d’ennemis présents. Mais la guerre n’est pas une expérience agréable, assura-t-il.

– Et qu’avez-vous ressenti, lorsque vous avez tué pour la première fois ?

– Le recul de mon arme, dit-il un peu bravache, car il refusait de retourner à Kollaa.

L’entretien dura jusqu’à ce que la Coccinelle jaune se couvre de blanc, et en fin de matinée, Simo raccompagna poliment la journaliste à la porte, conscient qu’il n’avait pas été aussi disert qu’elle l’aurait espéré.

Elle retrouva sa voiture qu’elle avait garée plus loin. Alors qu’elle allait en ouvrir la portière, derrière les premiers sapins qui bordaient la ferme s’entendit un bruit de moteur. Puis un autre. Elle eut à peine le temps de s’écarter pour laisser passer dans un nuage de neige les deux berlines noires rutilantes qui la frôlèrent et encadraient ce qui ne pouvait être qu’une voiture officielle.

Ce furent d’abord trois hommes en costumes noirs qui en descendirent et inspectèrent brièvement les environs. L’un d’eux ouvrit le coffre dont il sortit un étui à fusil alors que le deuxième ouvrait la portière arrière. Lorsqu’elle reconnut l’homme qui en sortit, la journaliste fouilla précipitamment son large sac pour y trouver son appareil photo et prendre le cliché parfait qui illustrerait son article. Mais avant même de pouvoir cadrer, le troisième costume, d’un pas décidé, se dirigea vers elle pour lui indiquer que les visites du Président, si elles étaient habituelles, restaient toutefois privées et que ces moments ne concernaient que deux vieilles connaissances.

Alors que le vent poussait les nuages pour libérer quelques rayons de soleil, Urho Kekkonen demanda qu’on le laisse aller seul. Comme un simple visiteur, le président de la République finlandaise,

son arme sur l'épaule, traversa la cour, monta les trois marches de bois et toqua à la porte de la ferme Häyhä.

– Êtes-vous prêt, cher ami ? lui demanda le chef du pays, alors que Simo lui ouvrait.

Il siffla son chien, passa son manteau et attrapa son fusil accroché au mur.

– Nous verrons bien ce que la forêt nous offre, répondit Simo. Et nous verrons bien s'il faut le prendre.

1. *Joulutorttu* : gâteau en forme d'étoile, spécialité finlandaise.

« Ce dont je me souviens le plus de cette guerre, c'est l'incompétence de notre armée. Elle n'avait même pas réussi à s'occuper d'une poignée de Finlandais. Ce sont eux qui nous ont montré comment faire la guerre. »

*Georgi Prusakov, Médecin du 100<sup>e</sup> bataillon de skieurs volontaires  
russes.*



« Le peuple finlandais a démontré qu'une nation soudée, même modeste par la taille, peut faire preuve d'une capacité à se battre sans précédent. Le peuple finlandais a gagné le droit de vivre dans l'indépendance, au sein de la famille des peuples libres. »

*Carl Gustaf Mannerheim.*

Ceci est un roman.

Cependant, les dialogues proviennent souvent d'archives ou ont été transmis par des passionnés, des militaires et des historiens.

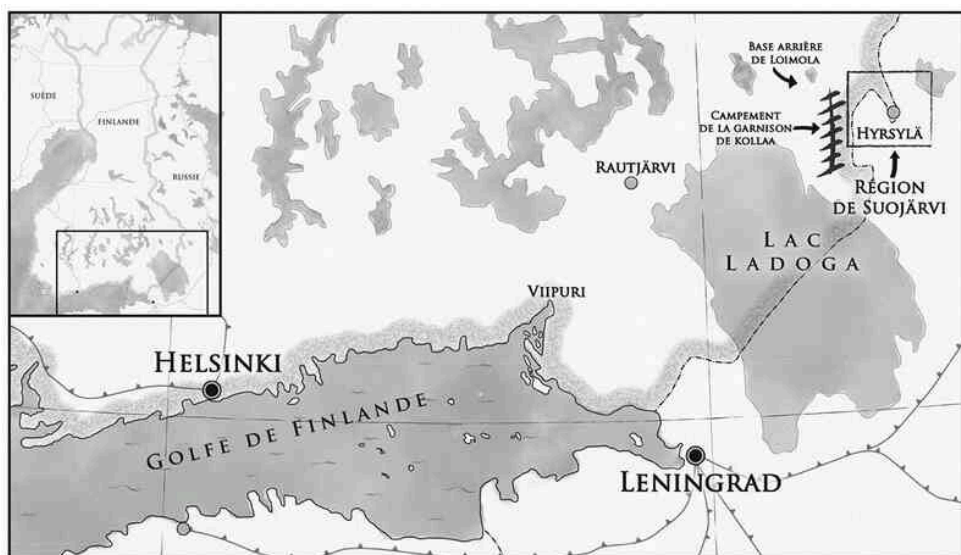
Aucun fait d'armes n'a été inventé, ni aucune anecdote.

Aucun acte de bravoure n'a été exagéré.

Si ces événements ont bientôt un siècle, ils nous renvoient à l'Histoire actuelle et nous mettent en garde.

La guerre survient souvent par surprise, et il faut toujours un premier mort sur notre sol pour y croire vraiment.

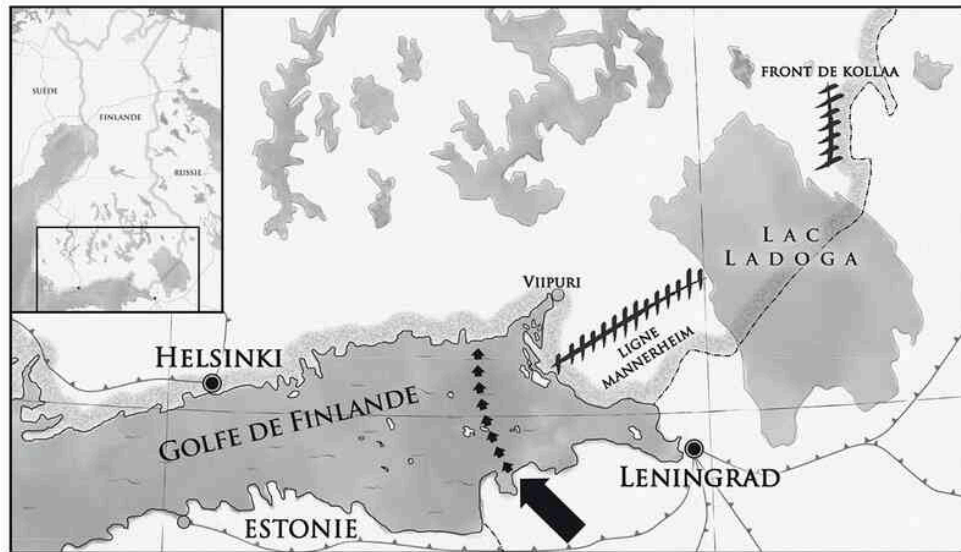
# ANNEXES



Carte 1 : Mission d'évacuation des villages de la région de Suojärvi



Carte 2 : 30 novembre 1939 - Attaque globale de la Finlande



Carte 3 : La bataille du golfe de Finlande



Toivo Varis

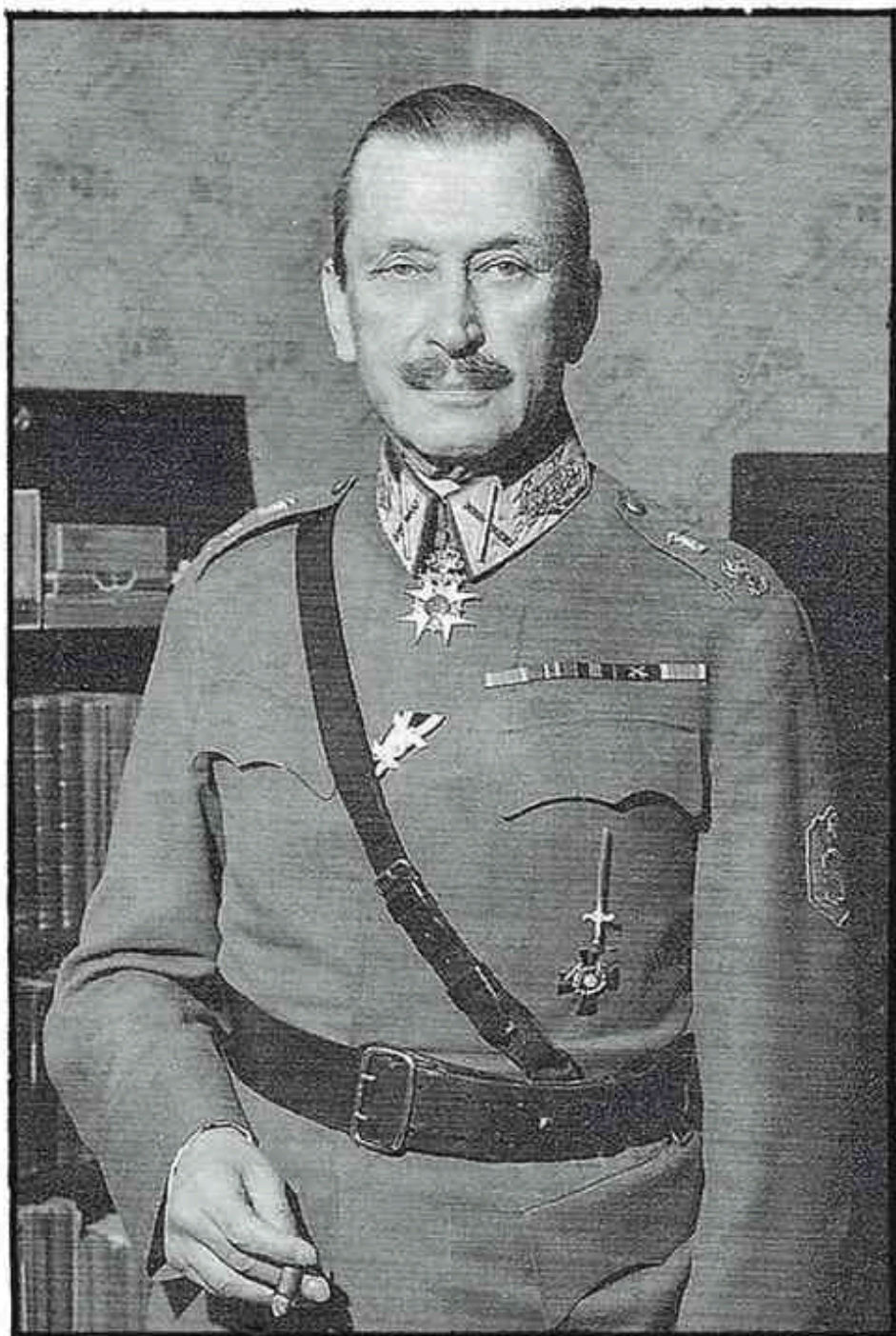
© SA Kuva Arkisto

[Détails](#)

Portrait en noir et blanc de Toivo Varis. Toivo a une vingtaine d'années. Il a les cheveux blonds bouclés et porte son uniforme militaire.

[Revenir à l'image](#)





Carl Gustaf Mannerheim

© Alamy : Historic and Art Collection

[Détails](#)



Portrait en noir et blanc du général Carl Gustaf Mannerheim. Il a une cinquantaine d'années. Il porte les cheveux très courts, bruns, et une moustache. Il est debout, en uniforme militaire, une cigarette dans sa main droite.

[Revenir à l'image](#)



Aksel Airo

Source : Wikidata

[Détails](#)

Portrait en noir et blanc d'Aksel Airo. Il porte son uniforme militaire.

[Revenir à l'image](#)



Lieutenant-Colonel Wilhelm « Ville » Teittinen, dit « Guerre Ville ».

© Sotapolku.fi

[Détails](#)

Portrait en noir et blanc du Lieutenant-Colonel Wilhelm « Ville » Teittinen, dit « Guerre Ville ». Il lève la main droite et a une cigarette à la bouche.

[Revenir à l'image](#)



Aarne Juutilainen, dit « L'Horreur du Maroc ».

© SA Kuva Arkisto

[Détails](#)

Portrait en noir et blanc de Aarne Juutilainen, dit « L'Horreur du Maroc ». Il porte un manteau en peau et une toque en fourrure et a les yeux fous.

[Revenir à l'image](#)





Vilho Nenonen

Source : Wikipédia

[Détails](#)



Portrait en noir et blanc de Vilho Nenonen. Il est assis à son bureau en train de rédiger un document, le combiné du téléphone à l'oreille. Il porte son uniforme militaire.

[Revenir à l'image](#)



Viatcheslav Molotov

© Alamy : GL Archive

[Détails](#)

Portrait en noir et blanc de Viatcheslav Molotov. Il porte un costume noir, une chemise blanche et une cravate noire. Il a une petite moustache et des lunettes.

[Revenir à l'image](#)



Colonel Grigori Shtern

Source : Wikipédia

[Détails](#)

Portrait en noir et blanc du colonel Grigori Shtern. Il pose en uniforme militaire.

[Revenir à l'image](#)

## BIBLIOGRAPHIE

*La Guerre finno-soviétique*, Louis Clerc, éditions Economica, 2015.

*Tulimyrsky Kollaalla* (Tempête de feu à Kollaa), Hannu Narsakka, éditions Painopalvelut Yliveto, 2017.

*Soldats inconnus*, Väinö Linna, éditions Robert Laffont, 1976.

*La Guerre de face*, Martha Gellhorn, éditions Les Belles Lettres, 2015.

*Histoire politique de la Finlande XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Seppo Hentilä, Osmo Jussila et Jukka Nevakivi, éditions Fayard, 1999.

« Rapport officiel du chirurgien Aarne K.E. ayant opéré Simo Häyhä », pour Kansa Taisteli, éditions Bonnier. (Je n'ai trouvé trace que d'une vieille copie mentionnant un envoi à cette maison d'édition, mais j'ignore si le texte a été réellement édité.)

*Sisu, l'art finlandais du courage*, Joanna Nylund, Les éditions de l'Homme, 2018.

*Stalin and the Inevitable War, 1936-1941*, Silvio Pons, éditions Routledge (The Cummings Center series), 2002.

*The Winter War: The Russo-Finnish War of 1939-40*, William R. Trotter, éditions Aurum, 2013.

*Parlamentin Palkehilta Kollaen Kaltahille* (Des marches du Parlement aux rives de Kollaa), Antti J. Rantamaa, éditions WSOY,

1942.

Interviews de Aarne Juutilainen par Jyrki Mäkelä.

*Secrets et leçons de la guerre d'Hiver*, éditions Izdatelstvo Poligon.

*Simo Häyhä : Tarkka-ampuja* (Simo Häyhä, tireur de précision), Veli Salin, éditions Revontuli, 2012.

*Kunniamme Päivät, Suomen Sota 1939-40* (Jours d'honneur, guerre de Finlande 1939-40), Maan Turva, éditions WSOY, 1940.

*Finlande, été 39*, Denise Bellon, éditions Finn Lectura, 2004.

« Suomi Sodassa » (La Finlande en guerre), éditions Valitut Palat (*Reader's Digest*).

*Une histoire finlandaise*, documentaire d'Olivier Horn, Arte, 5 décembre 2017.

*Kaputt*, Curzio Malaparte, éditions Folio, 1972.

*Valkoinen kuolema* (La Mort Blanche), Petri Sarjanen, éditions Revontuli, 2012.

*The White Sniper: Simo Häyhä*, Tapio Saarelainen, éditions Casemate, 2016.

## REMERCIEMENTS

Certaines histoires vous rencontrent et ne vous laissent pas le choix. J'ai croisé celle de Simo Häyhä il y a une dizaine d'années, et j'ai toujours su que je partirais, un jour, sur ses pas. J'ignorais toutefois la somme de recherches, de documentation, d'interviews et de voyages qu'il faudrait pour à peine commencer à le connaître. J'ai conscience que certains auteurs n'ont besoin de personne pour aller au bout de leurs projets. Pour ma part, il m'a fallu une armée de bonnes âmes, avec à leur tête quatre hommes : un historien, un soldat, un gardien de la mémoire de la Guerre d'Hiver, et un passionné.

Louis Clerc, professeur et maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Turku en Finlande, m'a ouvert l'accès aux bibliothèques de son établissement et à son savoir. Puis nous sommes partis tous deux sur une île entourée de lacs, dans son chalet inchauffable, pour que rien d'autre n'existe que Simo.

Grâce à l'aide inattendue de J.L. Renoud-Grappin, j'ai été mis en contact avec Kimmo. Kimmo est soldat, plus précisément, il est sniper. Il fut surtout mon meilleur allié. Il ne m'avait jamais vu, jamais lu. « Je vais raconter la légende de Simo », lui ai-je écrit un soir de désespoir, alors que tous mes contacts me lâchaient les uns après les autres et que je me retrouvais seul, dans une maison en bois aux limites de la Laponie finlandaise. « Où voulez-vous que



nous nous rencontrions ? » m'a-t-il répondu dans la minute. Que de kilomètres, que de villes et de villages nous avons traversés ensemble à la recherche de documents oubliés ou perdus, à la recherche de témoignages connus de quelques hommes seulement et qui auraient disparu avec eux. J'ai eu la chance de les entendre, l'honneur de les retranscrire et l'espoir de les préserver un peu plus longtemps. Sans cette rencontre avec Kimmo, ce roman n'existerait pas. Sans cette rencontre, comment aurais-je pu, dans une église sous la neige, perdue entre deux immenses forêts, rencontrer Reijo Sinkkonen, fondateur du musée Simo Häyhä et garant de l'esprit de Kollaa ?

Reijo ne parle ni français ni anglais, et je ne parle pas finnois. Me croirez-vous si je vous disais qu'aucune de ces langues n'a été nécessaire ? Qu'aurais-je eu besoin d'ajouter lorsqu'un jour il posa devant moi, entre les cafés, les gâteaux en étoile et la couronne de princesse de sa petite fille, les quelques pages du journal intime de Simo et le rapport d'Aarne, le médecin qui l'opéra ? C'est aussi sans parler que nous sommes partis dans la forêt tirer au fusil de précision, avec le même modèle que celui de La Mort Blanche, pour entendre cette déflagration, comme l'écho des millions de déflagrations de la Guerre d'Hiver.

Avant de le quitter, il m'a écrit sur un morceau de papier le nom de Hannu Narsakka, un passionné d'histoire qui avait retracé jour après jour dans un livre les opérations du 34<sup>e</sup> régiment, dont la 6<sup>e</sup> compagnie de Juutilainen dépendait. Ce livre, d'une richesse factuelle et d'une précision redoutable, est devenu ma Bible et pour Louis Clerc, mon allié historien de l'université de Turku, une malédiction, car le texte n'existe qu'en finnois. Que de soirées à le traduire lui a-t-il fallu !

Comment ne pas les remercier ?

Comment ne pas remercier aussi tous ceux et celles qui m'ont aidé pour que l'histoire de Simo traverse les frontières de son pays :

Kari Partanen, cofondateur du musée Simo Häyhä, a ouvert pour moi seul les portes de son musée hors saison. Je pouvais là-bas toucher de mes propres mains plusieurs de ses effets personnels et sentir au bout de mes doigts un morceau d'Histoire.

À Helsinki, grâce à Wilhelm, le guide francophone et gardien des souvenirs du maréchal, j'ai pu m'asseoir au bureau de Mannerheim, parcourir les livres de sa bibliothèque, ressentir les affres d'un homme qui a tout fait pour éviter de partir encore en guerre, à soixante-dix ans passés.

J'ai rencontré partout la même bienveillance, le même intérêt et la même disponibilité, qu'il s'agisse des guides du musée de la Guerre sur l'île de Suomenlinna, de l'équipe des Archives nationales ou de Joël Ferrand, de l'ambassade de France à Helsinki, dont j'ai encore à l'esprit nos conversations passionnées et sur mon bureau les livres prêtés qui me donneront l'occasion de le revoir encore.

D'autres rencontres furent éphémères, mais non moins importantes, et les conversations et les balades avec Anna et Nina feront partie de mes plus agréables souvenirs.

Enfin, je ne peux oublier Tapio Saarelainen, officier de l'armée finlandaise, formateur pour les tireurs de précision, dont le livre *The White Sniper* a été ma première fenêtre sur la vie de Simo Häyhä.

Simo, Toivo, Juutilainen... Vous les rencontrez à votre tour peut-être pour la première fois. Leurs visages comme ceux de beaucoup d'autres sont préservés à jamais par le site SA-Kuva-Arkisto, dont certaines photos sont issues.

En France, ce sont d'autres bonnes volontés, et d'autres amitiés, qui ont porté ce projet plus haut que je ne l'aurais pu.

Huguette Maure a été ma directrice littéraire pendant plus de dix ans. Nous avons ensemble construit une histoire, notre histoire. J'ai eu la chance et l'honneur d'être son élève. Elle m'a longtemps préparé pour ce roman. J'aurais tant aimé qu'elle soit encore là pour en lire le résultat. « *For ever yours* », vous me l'écriviez à chaque fin de manuscrit. Ces trois mots simples me manqueront douloureusement sur celui-ci. Vous me manquez comme je ne l'aurais jamais imaginé.

Il serait indélicat de ne pas remercier Patrick Manoukian, à qui j'ai volé avec son autorisation la seule et unique description possible du bruit des pas sur la neige, son inégalable « crissement meringué ».

Dans un désordre absolu, il y a aussi Elsa Lafon, mon éditrice qui répond positivement à tous mes projets par cette seule phrase : « D'accord, de quoi as-tu besoin ? » Michel Lafon, bien sûr, patriarche bienveillant à qui je dois tant. Ma mère et mon père, mes tout premiers relecteurs et leur intacte intransigeance. Éléonore Delair, pour une nouvelle page, une nouvelle direction littéraire, une nouvelle histoire. Pierre Gestède dont les précieuses lectures et les conseils ont enrichi ces pages. Honorine Dupuy d'Angeac dont la mission, cette année, sera de faire traduire ce roman en finnois. Ceux qui par leur simple présence et leur amitié me font à peu près tenir droit. Margaux Russo, qui après avoir quitté notre maison d'édition pour une autre, et sans plus aucune obligation professionnelle, ne cesse de me protéger. Bruno et Emmanuel, mes meilleurs amis depuis trente ans et qui ont rendu ma vie si surprenante. Julie Casteran, ma plus tendre amie, l'épaule qui accueille tous mes petits malheurs, puisque je suis aussi la sienne, je l'espère. Aurélie et tous les chroniqueurs et toutes les chroniqueuses littéraires qui défendent nos romans, comme le font les libraires

engagés et passionnés. Enfin, les auteurs du noir, et plus particulièrement ceux de la Ligue de l'Imaginaire avec qui l'aventure va prendre un tournant fantastique.

Au milieu de mon voyage, en pleines recherches en Finlande, alors que le froid commençait à atteindre les moins trente-cinq degrés et que je m'apprêtais à rencontrer Kimmo, le sniper et soldat qui m'a pris sous son aile, je recevais un message de mon père. À ce message était jointe une photo. On y voyait une unité de la Légion étrangère. Dans un coin, je découvris le fameux Juutilainen, l'Horreur du Maroc et, dans l'autre, mon grand-père paternel. Dans la même unité ! Ainsi, mon sang a croisé celui de ce fou que je n'arrive pas à détester, encore moins à mépriser. Il est des hommes damnés qui forcent le respect malgré eux.

Aujourd'hui, alors que j'écris ces derniers mots, deux objets posés sur mon bureau gonflent mon cœur de fierté et d'espoir. Le livre de mon petit frère et ami, Victor, avec qui je peux désormais partager les douleurs et les bonheurs de l'écriture. Et une photo de Félix, le petit dernier de la famille. De la fierté, de l'espoir, certainement, mais rien ne peut m'enlever cette peur qui s'est installée depuis ta naissance. Je prie pour que ta vie ne te force jamais à prendre les armes.

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Code 93*, 2013  
*Territoires*, 2014  
*Surtensions*, 2016  
*Entre deux mondes*, 2017  
*Surface*, 2019  
*Impact*, 2020  
*Trilogie 93* (collector), 2021  
*Dans les brumes de Capelans*, 2022

*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2024  
14, boulevard de la Madeleine  
75008 Paris

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

ISBN : 978-2-7499-5967-2

*Ce document numérique a été réalisé par PCA*